

MÉDITATIONS
ECCLÉSIASTIQUES.

ROANNE, IMPRIMERIE DE É. FERLISSE

MÉDITATIONS ECCLÉSIASTIQUES,

TIRÉES

DES ÉPITRES ET ÉVANGILES

QUI SE LISENT A LA MESSE TOUS LES DIMANCHES

Pour se disposer à célébrer ou à communier dignement, connaître les devoirs du Sacerdoce, et se mettre en état de faire des instructions utiles aux Ecclésiastiques et au peuple,

POUR TOUS LES JOURS

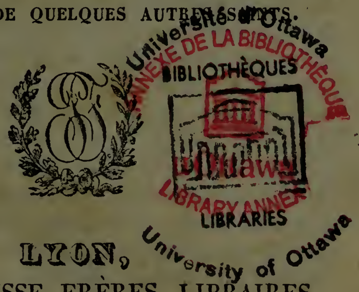
ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE ;

PAR M. CHEVASSU, CURÉ DU DIOCÈSE DE ST-CLAUDE.

Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies (*Lev*. 6. *v*. 12.).

TOME CINQUIÈME.

[POUR LES FÊTES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE, DES APÔTRES ET DE QUELQUES AUTRES SAINTS.



LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, 33.
PARIS,
AU DÉPÔT DE LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES,
rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.
1836.

MÉDITATIONS

SUR

LES VÉRITÉS CHRÉTIENNES

ET ECCLÉSIASTIQUES.

POUR LES FÊTES

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

DES APOTRES,

ET DE QUELQUES AUTRES SAINTS.

XVII. JANVIER.

SAINT ANTOINE, ABBÉ.

1. Ce Saint, que nous regardons comme le principal auteur de la vie religieuse et cénobitique, naquit en Égypte l'an de Jésus-Christ 251, durant la persécution de l'empereur Dèce. A l'âge de dix-huit ans, ayant entendu dans l'église ces paroles que Jésus-Christ dit à un jeune homme riche : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres ; venez ensuite, suivez-moi, et vous aurez un trésor dans le ciel* (Matth. 19. v. 21.), notre Saint s'appliqua à lui-même un avis si salutaire : il vendit ses biens et en distribua aussitôt le prix aux pauvres, ne réservant qu'une petite portion pour la subsistance d'une sœur dont il était chargé. Étant retourné à l'église, il entendit lire un autre endroit de l'Évangile où Jésus-Christ défend d'avoir de l'inquiétude pour le lendemain : il prit cela pour une condamnation tacite du peu de confiance

qu'il semblait avoir en Dieu ; et tout impatient de pouvoir suivre Jésus-Christ dans une pauvreté parfaite, il donna aux pauvres ce qu'il s'était réservé pour sa sœur qu'il mit entre les mains de quelques filles qu'il savait être vertueuses.

Antoine ayant ainsi rompu tous les liens qui le retenaient dans le monde, se retira dans un désert où il travaillait des mains pour dompter sa chair, et pour avoir de quoi se nourrir lui-même et quelques pauvres avec lui. Ses grands progrès dans la vertu lui attirèrent bientôt la persécution du démon, qui lui livrait de continuels et terribles assauts ; mais il en triompha toujours avec les armes de la prière, du jeûne et des veilles. Il ne mangeait qu'une fois le jour après le coucher du soleil, et n'avait pour nourriture que du pain et du sel, et pour breuvage que de l'eau. Priant continuellement, il ne prenait qu'un peu de repos sur une natte de joncs, et le plus souvent sur la terre nue.

L'amour de la retraite ne l'empêcha pas de quitter quelquefois sa solitude, lorsque les besoins de l'Église le demandaient. Il combattit les païens, et encouragea les chrétiens durant la persécution de Maximin : il fit aussi paraître son zèle contre les hérétiques, et surtout contre les ariens dont il prédit les ravages ; et par l'action la plus généreuse et la plus héroïque, à l'âge de cent quatre ans, il descendit de sa montagne et alla maintenir la divinité de Jésus-Christ, et combattre l'impiété arienne au milieu d'Alexandrie. Il survécut peu à cette glorieuse expédition, et mourut le 17 janvier de l'an 357. (*Athan. Vita S. Anton.*)

Ductus est in desertum à Spiritu.
Il fut conduit par l'Esprit-Saint dans le désert. *Matth. c. 4. v. 1.*

I. Point. Saint Antoine dans les déserts de l'Egypte a été le père des solitaires ;
II. Point. La terreur des démons ;
III. Le défenseur de la foi.

I. Tous les saints ont recherché la solitude comme l'asile le plus sûr contre les dangers qui règnent dans le monde ; mais saint Antoine en a fait son unique partage. Non content de demeurer dans le monde sans contracter les vices du monde, il fut le premier qui le quitta sans commandement, sans nécessité, peu s'en faut que je ne dise sans exemple, puisque ce grand homme a été de tout temps regardé comme le premier instituteur de la discipline monastique, le patriarche des anachorètes, le père des solitaires et l'étoile du désert. Jusqu'alors habiter dans la solitude, c'était habiter dans une terre déserte, sans route et sans eau : *In terrâ desertâ, inviâ et inaquosâ* (Ps. 62. v. 3.). Mais selon les desseins de Dieu, cette terre déserte devait être habitée et peuplée : la Providence a suscité Antoine qui a frayé les voies de cette terre sans route, qui a attiré les pluies du ciel sur cette terre sans eau, et qui a fait de cette terre déserte la demeure des Saints : *Sic in Sancto apparui tibi.*

Quand je parle de la sorte, je ne prétends rien avancer qui soit contraire à ce qui est dit d'Élie, de Jean-Baptiste et du fameux Paul l'ermite : je veux dire seulement avec saint Jérôme (*Hier. in vitâ S. Pauli*), que notre Saint a été le chef de la vie monastique ; qu'il est le premier qui a rassemblé un grand nombre d'anachorètes pour chanter avec des transports de joie et de ferveur les louanges du Seigneur ; et que son exemple a excité l'ardeur et animé le zèle de tant de saints solitaires qui l'ont suivi. Oh ! qui pourrait dire tout le bien que ce saint Abbé fit dans son désert ? C'était un paradis de

délices, une bienheureuse terre où régnait le bon ordre et la discipline; un champ cultivé par de saintes mains, et chargé du fruit de toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres. Quelle pauvreté! quelle humilité! quelle charité! quelle mortification! quelle patience! Chacun de ces nouveaux habitans, occupés à rendre cette terre féconde, la défrichait par son travail, et l'arrosait encore plus par ses larmes que par ses sueurs. Chacun en arrachait les mauvaises herbes par une austérité persévérante, afin d'y faire croître et mûrir le bon grain que l'ivraie de l'ennemi de l'homme eût étouffé. Chacun cherchait dans ses frères les vertus qui lui manquaient, considérant moins ses richesses spirituelles que ses imperfections et ses besoins. Tels étaient les fruits que produisait la solitude d'Antoine : mais ne croyons pas que ce fût sans contradiction de la part des démons.

Ce n'est pas sans raison que l'Évangile ayant dit que Jésus-Christ fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit, ajoute que ce fut pour y être tenté par le démon : *Ut tentaretur à diabolo.* Comme cet Homme-Dieu représentait en sa personne tous les hommes, il fallait, dit saint Augustin (*in Ps.* 90.), qu'il passât des eaux du Jourdain à la solitude, de la solitude au combat, et du combat à la victoire, afin de nous apprendre que ne pouvant être couronnés sans avoir vaincu, vaincre sans avoir combattu, combattre sans avoir été livrés à la tentation, notre obligation était de la souffrir, et notre gloire de la vaincre : *Ut Christo tentato doceretur Christianus.*

Suivant cette règle qui regarde tous les Chrétiens, Antoine devait être tenté; mais comme il avait déclaré une guerre si ouverte au démon, ayant forcé cet ange de ténèbres jusque dans ses retranchemens et dans les déserts où il se croit le plus en assurance, il n'est pas surprenant que tout l'orage de la tentation soit venu fondre sur lui. Tout l'enfer semble se déchaîner contre lui, et jamais Saint n'a peut-être eu de si rudes tentations à soutenir. Tentations violentes, les démons n'épargnent ni son âme, ni son corps; ils le frappent avec tant de cruauté, qu'ils le laissent pour mort. Tentations opiniâtres : ils le tourmentent sans relâche, et ne lui donnent

point de trève pendant plus de vingt ans. Tentations universelles : ils prennent toutes sortes de monstrueuses figures ; de lions, de léopards, de scorpions, de basilics. Tantôt ils le tentent d'impureté, se présentant à lui sous la figure de femmes ; tantôt d'avarice, répandant de l'or et de l'argent sur les chemins par où il passe ; tantôt d'ambition et de vaine gloire, lui insinuant que jamais homme n'a été si saint que lui. Ah ! qui pourrait résister à tant de différens assauts? Serait-ce nous qui souvent succombons aux moindres tentations ? Craignons au moins un ennemi si dangereux : il attaque avec une furie infernale tous les chrétiens qui ont un vrai désir de leur salut, mais particulièrement les ministres de l'Église, et surtout les bons Pasteurs ; il sait, par une longue expérience, qu'il est écrit : *Je frapperai le Pasteur*, *et les brebis seront dispersées*. Animons-nous, à l'exemple de saint Antoine, à combattre cet esprit de ténèbres, et servons-nous des armes qu'il a employées pour le vaincre : *Mihi credite*, disait ce saint à ses disciples, *pertimescit Satanas orationes, jejunia, misericordiam, humilitatem ; maximè verò ardentem amorem in Christum, cujus unico sanctissimæ crucis signo debilitatus aufugit* (Athan. Vita S. Ant.).

Voyez quel usage vous avez fait de ces armes. Hélas ! au lieu de vous en servir, n'êtes-vous point de ceux qui vivent avec autant de sécurité que s'ils n'avaient point d'ennemis à combattre ; qui comptent pour rien cette guerre invisible ? L'ennemi de leur salut les couvre de plaies, et ils ne les sentent pas ; il les prive de la vie de la grâce, et ils ne pleurent point cette perte : ils sont même si aveuglés qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Apprenez de notre Saint à résister aux démons et à les vaincre. Non-seulement il a été leur terreur, mais encore un généreux défenseur de la foi.

III. Ce Saint admirable, qui passait les nuits dans le ravissement de la contemplation, et à qui l'ardeur de son amour les faisait trouver trop courtes, passait le jour dans l'exercice du travail avec un recueillement qui le tenait toujours en la présence de Dieu. Comme il défrichait un jour un coin de sa montagne, et travaillait avec ses frères, Dieu lui fit voir en

esprit la sanglante persécution que les ariens excitèrent quelque temps après contre l'Église ; il les lui représenta sous la forme de mulets qui environnaient l'autel, et renversaient tout à grands coups de pieds. Dans l'amertume de sa douleur, il répandit un torrent de larmes : mais quand on l'avertit que l'Église était déchirée par ces hérétiques ; quand il sut qu'Arius, chassé par son évêque Alexandre, et condamné par un concile œcuménique, en était devenu plus insolent que jamais ; qu'il avait fait bannir le grand Athanase, et déposer de leurs siéges plusieurs saints Prélats ; quand il apprit que cet artificieux hérésiarque, avec son air apparent de piété, ses réponses équivoques et ses captieuses professions de foi, avait trompé la cour et le peuple : ce fut alors que notre zélé solitaire, empressé de défendre la bonne cause contre la mauvaise, quitta ses chers disciples pour s'opposer à une hérésie si pernicieuse, et déclara une guerre ouverte aux ariens qui s'étaient malicieusement servis de son nom pour autoriser leurs erreurs : *Antonius*, *relictâ solitudine, totam circuibat civitatem*, dit Théodoret ; *quò omnes doceret tum Athanasium præconem veritatis*, *tum arianos veritatis hostes esse* (Theodoret. liv. 4. c. 24 et 25.).

Mais que pouvait-on attendre d'un homme sans érudition et sans étude, d'un homme caché jusqu'alors et enseveli dans sa solitude ? Nous ne le comprendrions jamais, si nous ne savions que, comme ce n'était pas Antoine seul qui combattait dans le désert contre les démons, mais Dieu dans Antoine ; ce n'était pas non plus Antoine qui parlait contre les ariens dans Alexandrie, mais le Saint-Esprit par Antoine. Croyons-en saint Athanase, à qui la vérité et la reconnaissance envers un généreux ami ont fait rendre ce glorieux témoignage, qu'il ne s'est guère trouvé d'homme plus puissant en œuvres et en paroles qu'Antoine ; de solitaire qui se soit attiré plus de respect ; de confesseur qui ait publié plus hardiment la vraie foi, et terrassé ses ennemis avec plus de force. Il en écrivit à l'empereur Constantin qui l'honorait de son amitié ; il en parla aux Évêques catholiques, qu'il anima à soutenir jusqu'à la mort la divinité de Jésus-Christ ; il en

fit au peuple des discours pleins d'onction et de force, et laissa partout d'éternelles marques de son courage et de son zèle.

Soyez béni, ô mon Dieu! d'avoir conduit cet admirable solitaire dans le désert, afin qu'il y triomphât des démons; et de l'avoir tiré de son désert, afin qu'il combattît ces mêmes démons dans la personne des hérétiques (*Aug. l.* 8. *Conf.* 1. 6. *etc.*) qui sont leurs suppôts et leurs ministres. Faites, s'il vous plaît, que nous combattions comme lui, et que nous profitions d'une vie si sainte dont le récit a fait autrefois de surprenantes conversions.

Pour la communion, souvenons-nous que rien ne nous rend plus forts ni plus terribles au démon que la divine Eucharistie, si nous en approchons comme il faut. Il n'osera nous attaquer quand il nous verra revêtus de Jésus-Christ même; ou s'il nous attaque, il sera vaincu par la vertu de ce divin sacrement. Ce sera pour lors que, à l'exemple de saint Antoine, nous pourrons défier toutes ces légions infernales, et leur dire qu'elles sont incapables de nous nuire, parce que le Seigneur est venu à notre secours: *Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum..... Dominus mihi adjutor, et ego despiciam inimicos meos* (Ps. 26 et 117.).

XXVII JANVIER.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Jean, surnommé Chrysostôme, c'est-à-dire bouche d'or, à cause de son éloquence, naquit à Antioche d'une famille noble, vers l'an 347. Étant encore au berceau, il perdit son père. Sa mère demeurée veuve à l'âge de vingt ans, renonça

à un second mariage, pour servir Dieu plus librement dans une viduité perpétuelle. Elle n'épargna rien pour bien faire instruire son fils, qui s'adonna particulièrement à l'éloquence, et suivit d'abord le barreau : mais Dieu qui avait d'autres desseins sur lui, gagna son cœur par la lecture de l'Écriture-Sainte. Saint Mélèce qui gouvernait alors l'Église d'Antioche, voyant le beau naturel de ce jeune homme, l'attira auprès de lui, l'instruisit de toutes les vérités de notre religion, et l'exerça dans la pratique des vertus chrétiennes pendant l'espace de trois ans ; il lui donna ensuite le Baptême et le fit lecteur de son Église.

Saint Mélèce ayant été banni par la violence des ariens et l'autorité de l'empereur Valens, Jean se retira dans la solitude avec un de ses amis, nommé Basile, qui avait été le compagnon de ses études. Il composa dans sa retraite les excellens livres du sacerdoce. La rigueur de sa pénitence ayant altéré sa santé, il fut obligé de retourner à Antioche, où saint Mélèce, qui était revenu de son exil, le fit diacre. Flavien, son successeur, l'ordonna Prêtre, et lui confia le ministère de la prédication, dont il s'acquitta avec un applaudissement et des fruits merveilleux. Ce fut alors qu'il composa tant de belles Homélies et de Traités de piété ; qu'il expliqua divers livres de l'Écriture et qu'il écrivit tant d'autres ouvrages où les vérités de la religion et de la morale chrétienne sont exposées et défendues avec une habileté égale à son éloquence.

Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort, Jean fut mis à sa place. Il remplit tous les devoirs d'un bon Pasteur avec un zèle qui lui attira plusieurs persécutions. Il ne put souffrir les jeux publics qui se faisaient devant la statue de l'impératrice Eudoxie d'une manière qui scandalisait les personnes de piété, et troublait l'office de l'église. L'impératrice en fut indignée, et les ennemis du Saint profitèrent de cette occasion pour le faire exiler. Les maux dont il fut accablé durant cet exil ne l'empêchèrent pas de travailler à la conversion des idolâtres. Le pape Innocent I le consola par ses lettres. Pendant qu'il travaillait à son rétablissement, le Saint, épuisé par les fatigues du chemin et les mauvais traitemens des soldats, tomba malade dans le presbytère d'une église où

était le tombeau de saint Basilique. Ce saint Martyr lui apparut la nuit, et lui dit : Courage, mon frère Jean, demain nous serons ensemble. Le saint Patriarche fit sa dernière prière ; et ayant reçu l'Eucharistie, il mourut le 14 septembre de l'an 407, âgé de 60 ans, après avoir gouverné près de dix ans l'Église de Constantinople.

Audies de ore meo verbum, et annuntiabis eis ex me.
Vous écouterez la parole de ma bouche, et vous leur annoncerez ce que vous aurez appris de moi. *Ezech. c.* 3. *v.* 17.

I. Point. Saint Jean Chrysostôme a étudié avec ardeur la parole de Dieu dans l'Ecriture-Sainte.
II. Point. Il l'a prêchée avec éloquence.
III. Point. Il l'a soutenue avec générosité.

I. Celui qui craint Dieu, dit saint Augustin, a grand soin de chercher sa volonté dans les Écritures-Saintes : *Homo timens Deum, voluntatem ejus in Scripturis diligenter inquirit* (Aug. lib. 3 de Doct. Christ. cap. 1.). Il y apprend non-seulement ce que Dieu demande de lui, mais encore ce qu'il doit enseigner aux autres ; car elles contiennent les remèdes à toutes les maladies de l'âme : *Omnis morbus animæ habet in Scripturis medicamentum suum* (Idem, in Psal. 36. Conf. 1.) Le Saint que nous honorons aujourd'hui fut si convaincu de cette vérité, que dès son entrée dans l'état ecclésiastique, il s'appliqua à étudier à fond l'Ecriture-Sainte (*Chrys. Hom.* 5 *et* 13. *in Gen. h.* 1. *ad popul. Antioc., etc.*). Il conçut tant d'estime pour ce divin livre, qu'il avait coutume de l'appeler une mine d'or dont il faut ramasser jusqu'aux plus petites particules ; un trésor dont les moindres pierreries sont capables de nous enrichir ; un antidote et un contre-poison contre la corruption des mœurs ; des lettres que Dieu a écrites aux hommes pour leur donner connaissance de sa grandeur infinie, et leur faire part de son bonheur éternel. Il était si persuadé que la lecture en était nécessaire, particulièrement aux Ecclésiastiques, qu'il ne fait pas difficulté de dire que la

source de tous les désordres que nous voyons dans l'Église, ne venait que de l'ignorance des saintes Écritures : *Hæc est omnium malorum causa, nescire Scripturas : absquè armis imus ad bellum ; et quomodò oportet esse salvos* (Idem, in Ep. ad Hebr.) ? Après le saint Evangile, il n'avait point de plus grand plaisir que de lire saint Paul (*Idem, in Proœm. in Ep. ad Rom.*), et il dit lui-même qu'il avait ses Épîtres continuellement entre les mains.

Voilà la source où ce saint docteur a puisé sa doctrine, et où tous les Ecclésiastiques doivent puiser s'ils veulent devenir de bons ministres de Jésus-Christ, capables d'annoncer avec fruit la parole de Dieu aux fidèles : *Hæc proponens fratribus, bonus eris Minister Christi Jesu, enutritus verbis fidei, et bonæ doctrinæ quam assecutus es* (I. Tim. 4. v. 6.) C'est ainsi que saint Paul parle à son disciple ; mais quelle impression ces paroles font-elles sur vous ? Quel amour avez-vous pour l'Écriture-Sainte ? En faites-vous votre étude ordinaire et la principale de vos occupations ? Que l'exemple de notre Saint vous inspire plus d'ardeur pour ce divin livre.

II. Considérez avec quelle force et avec quelle éloquence saint Jean Chrysostôme a expliqué et persuadé les vérités morales de l'Écriture. Il faudrait avoir les paroles de cette bouche d'or, pour faire entendre les oracles de son éloquence. Je ne crains pas de dire que, depuis les Apôtres jusqu'à nous, l'Église n'a point eu de plus digne et de plus éloquent prédicateur de l'Évangile que cet orateur chrétien, qui a rempli avec un éclat extraordinaire la chaire d'Antioche, dans laquelle il prêcha douze ans pour saint Flavien son évêque, et qui remplit ensuite encore plus admirablement la chaire de Constantinople, comme archevêque de la première ville de l'empire d'Orient. Il nous apprend lui-même qu'il se consacra tout entier à la prédication : *Ipsum mihi sacerdotium est prædicare et evàngelizare ; hanc offèro hostiam* (Homil. 26. in Matth. et Hom. 1. in Act.) ; qu'il prêchait jusqu'à trois fois la semaine ; qu'il avait un nombre infini d'auditeurs à ses sermons, et cinquante mille pauvres à nourrir. On peut dire de lui qu'il était en chaire un autre saint Paul

dont il s'était rendu l'imitateur et le disciple; ayant eu non-seulement une bouche d'or, mais encore un cœur tout d'or, et de cet or enflammé dont parle l'Écriture (*Apoc.* 3. *v.* 18.), qui lui faisait mépriser les richesses périssables et passagères, et persuader à ses auditeurs le désir et l'amour des richesses permanentes et éternelles. Convaincu que la parole de Dieu est ennemie des méchans : *Omnium iniquorum adversarius sermo Dei est* (August. Hom. 5. inter 50 Hom.), il n'en épargna aucun. Dès le premier sermon qu'il fit en prenant possession de la chaire de Constantinople, il fit sentir aux mauvais Ecclésiastiques, aux courtisans efféminés, et à ceux qui s'enrichissaient de pilleries et de brigandages, qu'ils auraient en lui un adversaire qui ne se rendrait jamais, s'ils ne se convertissaient.

Oh! l'excellent prédicateur! Ah! que ceux de nos jours ont bien ici sujet de s'humilier! Ils n'ont pour cet effet qu'à comparer leurs sermons avec ceux de saint Jean Chrysostôme; leur zèle, avec le sien ; le peu de fruit qu'ils font, avec les conversions admirables qu'il a produites. Mais, pour comprendre encore mieux la force de ses discours, considérons sa générosité à soutenir les intérêts de Dieu, qu'il faisait connaître par ses discours.

III. Cette vertu, qui a fait le caractère de tous les bons Pasteurs, a paru avec éclat dans notre saint Archevêque. Rempli de la force et de la vertu du Saint-Esprit, il s'opposa aux vices et aux désordres qui régnaient de son temps, sans avoir égard aux personnes. Rien ne put le fléchir quand il vit l'honneur de Dieu attaqué, ou sa vérité combattue : *Repletus sum fortitudine Spiritûs Domini, judicio et virtute, ut annuntiem Jacob scelus suum et Israel peccatum suum* (Mich. 3. v. 8.). Ce fut cette générosité qui lui attira tant de persécutions, et ensuite l'exil. Il fut arraché par deux fois de son trône, pour avoir voulu deraciner le crime du cœur des pécheurs. Pour admirer son courage intrépide, il sufift de lire le dernier sermon qu'il prononça vers la fête de Pâques de l'année 404. Avec quelle fermeté s'y explique-t-il, en disant : *Adhùc furit Herodias; adhùc saltat; adhùc vult caput Joannis in disco.* On voit

que ce grand docteur, aussi généreux qu'éclairé, ne fut point ébranlé ni effrayé de la conspiration des évêques de cour, ses ennemis, ni de l'ordre que l'empereur lui avait envoyé de se retirer de Constantinople. Mais l'acte le plus remarquable de sa générosité, fut contre le bruit et les acclamations du peuple, dans les jeux qui se faisaient pour honorer la statue de l'impératrice Eudoxie. Ce bruit était si grand, qu'il troublait le service de l'Église; c'en fut assez pour exciter le zèle de notre saint. Il est vrai que ce grand zèle qu'il fit paraître pour le respect, la modestie et le silence qui sont dus à l'église, lui coûta la vie: car Eudoxie qui gouvernait Arcade, obligea cet empereur de faire enlever la bouche d'or qui lui parlait avec tant de charité pour son salut. Mais quel bonheur pour notre saint Patriarche, d'avoir fini si glorieusement sa course!

Eh! que n'aurait pas fait ce saint Prélat, s'il avait vu son Église profanée comme les nôtres par des rendez-vous d'affaires, par des promenades, par des passages, par des cercles de cajoleries, par des entretiens profanes! Certainement il aurait perdu mille vies plutôt que de le souffrir; et tout glorieux et tout heureux qu'il soit dans le ciel, je ne doute point qu'il ne regarde avec surprise et affliction la lâcheté et le silence des Pasteurs qui voient tant d'immodesties dans la maison de Dieu, sans s'y opposer et sans s'armer de zèle pour les empêcher, et, ce qui est encore plus blâmable, qui donnent souvent eux-mêmes là-dessus mauvais exemple aux fidèles.

Remerciez le Seigneur d'avoir donné ce saint Archevêque et cet admirable Prédicateur à son Église; priez-le de vous accorder quelque part à ses rares vertus, surtout à son zèle et à sa fidélité à annoncer la parole de Dieu.

Pour la messe, profitons des dispositions que ce saint docteur veut qu'on apporte à la sainte table : *Sancta sanctis;* les choses saintes sont pour les Saints, s'écrie le Prophète. « C'est, ajoute ce Père, comme s'il disait : Si quelqu'un » n'est pas saint, qu'il ne s'approche pas de cette table. Il ne » dit pas seulement : Si quelqu'un n'est pas purgé de ses pé» chés, mais s'il n'est par saint : car ce n'est pas la simple

» rémission des péchés qui rend un homme saint, mais la » présence du Saint-Esprit dans son âme, et une riche abon- » dance de bonnes œuvres :» *Si quis non est sanctus, non accedat; non solùm, inquit, à peccatis purus, sed etiam sanctus; sanctum enim non facit solùm liberatio à peccatis, sed etiam præsentia Spiritûs, et bonorum operum copia* (Chrysost. Hom. 17. in Epist. ad Hebr.).

XXIX JANVIER.

SAINT FRANÇOIS DE SALES,

ÉVÊQUE DE GENÈVE.

Ce Saint, sorti de l'une des plus anciennes et plus nobles maisons de Savoie, vint au monde le 21 d'août, l'an 1567, dans le château de Sales, au diocèse de Genève. Dieu lui donna un bon cœur et un esprit docile, qui, dès ses premières années, le rendirent susceptible des semences de toutes sortes de vertus. Il aimait l'étude et les livres, et ne perdait jamais le temps à des divertissemens inutiles. A Paris, où il étudiait en philosophie et en théologie, il ne connaissait que les églises et les colléges; on le voyait rarement ailleurs. L'église qu'il fréquentait le plus, où il allait passer les heures que ses condisciples donnaient au divertissement, était Saint-Étienne-des-Grès, la plus proche de sa demeure, et la plus commode pour le sauver des distractions de la ville. S'y trouvant un jour prosterné devant l'image de la sainte Vierge, il fit vœu de chasteté, qu'il renouvela ensuite à Notre-Dame de Lorette. Étant retourné en son pays, il renonça aux emplois du barreau, pour embrasser l'état ecclésiastique. Devenu prévôt d'Annecy, il s'appliqua à ramener les calvinistes à l'unité de la foi, avec des travaux incroyables, que Dieu récompensa par des succès extraordinaires, et qui lui méritèrent le nom d'Apôtre du Chablais; ce qui faisait dire au savant

cardinal du Perron, alors évêque d'Évreux, que si l'on voulait convaincre et confondre les hérétiques, on pouvait les lui amener; mais que pour les persuader et les convertir, il fallait les mener à François de Sales. Tel était ce saint missionnaire, lorsque Claude de Granier, évêque de Genève, le demanda pour son coadjuteur, et le força d'accepter par un ordre du pape Clément VIII. Successeur de ce même Évêque, notre Saint conçut le dessein de réformer tout son diocèse, afin de parvenir plus aisément à la conversion du reste des hérétiques. Il commença par sa maison, qu'il composa d'un petit nombre de personnes bien choisies et toutes portées à la piété, qui vivaient sous lui comme des religieux sous leur supérieur. Il entreprit aussitôt la visite de son diocèse, résolu de ne point la discontinuer, et de remplir jusqu'à la fin, aux dépens même de sa vie, tous les devoirs d'un zélé et vigilant Pasteur. Sa charité pour les âmes lui faisait prendre toutes sortes de formes pour les gagner à Jésus-Christ. Elle le porta à établir l'ordre de la Visitation. Il refusa plusieurs évêchés plus considérables que le sien, et préféra constamment la pauvreté de son Épouse à toutes les belles offres que lui fit le roi Henri-le-Grand, qui souhaitait de le retenir en France. Il mourut à Lyon, âgé de cinquante-six ans, le 28 décembre 1622, après avoir célébré la messe avec sa ferveur ordinaire le jour précédent, fête de saint Jean l'Évangéliste.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a sanctifié par sa foi et sa douceur. *Eccli.* 45. *v.* 4.

I. Point. Sa foi l'a rendu agréable à Dieu.

II. Point. Sa douceur l'a rendu aimable aux hommes.

On ne peut mieux louer un Saint que par la foi, qui est la source de toutes les bonnes œuvres qui nous rendent justes et agréables à Dieu, suivant ces paroles de l'Écriture : *Justus autem meus ex fide vivit* (Hebr. 10. v. 38.).

Cette vertu agit dans saint François dès les premières années de sa vie; ce fut l'arche qui le sauva, comme un autre Noé,

des eaux du déluge ; je veux dire de la corruption du monde où tant d'âmes périssent malheureusement : *Fide aptavit arcam in salutem domûs suæ* (Heb. 11. v. 7.). Le démon essaya en vain de lui faire rencontrer des écueils, pour que sa chasteté y fît naufrage. Revêtu du bouclier de la foi, il sortit toujours victorieux du combat, et repoussa généreusement tous les traits enflammés de l'ennemi de son salut. Il s'arma une fois d'un tison pour chasser une courtisane qui le sollicitait au péché : sachant qu'il portait le trésor de la grâce dans un vase d'argile, il fuyait avec un soin extrême toutes les occasions dangereuses. Étudiant à Paris, il ne fréquentait que les églises et le collége : il châtiait son corps innocent, et le réduisait en servitude par la prière, le jeûne et les macérations. Mais ce ne sont là que les essais et comme le prélude de sa vie pénitente ; la foi opéra dans lui plusieurs autres merveilles. Son Évêque lui ayant donné mission pour travailler à la conversion des hérétiques du Chablais, et ces aveugles lui ayant fermé les passages, il s'en fit à travers les neiges et les rochers les plus escarpés, et leur prêcha la doctrine de l'Église avec tant de zèle, qu'enfin il fut écouté malgré les préventions, qui les rendaient rebelles à la vérité. Il leur fit voir en sa personne un Prédicateur chaste, tempérant, charitable, désintéressé, résolu d'être la victime de sa religion. On peut dire de lui aussi bien que du grand saint Paul, que les signes de son apostolat ont été les fatigues, les travaux, les veilles, les jeûnes, les calomnies, les injures, les embûches, les persécutions. Notre saint Missionnaire souffrit tout cela avec tant de patience, que les hérétiques les plus aveuglés et les plus endurcis se laissèrent insensiblement charmer par celui qu'ils avaient appelé d'abord sorcier et magicien, et qui, ayant été envoyé de Jésus-Christ parmi eux, comme un agneau parmi les loups, au danger d'en être dévoré, eut la vertu de changer lui-même ces loups en agneaux.

Oh ! combien de fois, depuis qu'il fut élu évêque de Genève, considérant la ruine spirituelle de cette Jérusalem infidèle, a-t-il pleuré sur elle ! Combien de fois, plein de zèle et de courage, alla-t-il arracher des mains des ministres l'innocente proie qu'ils allaient dévorer ! Combien de fois adora-t-il, en

gémissant, et fit-il adorer son divin Maître par des âmes fidèles, pour réparer tant d'outrages que Genève lui faisait dans l'enceinte de ses murs! Combien de fois, pressé par l'ardeur de sa foi et de sa charité, forma-t-il la résolution d'aller demander, non ses revenus qu'on lui avait enlevés injustement, mais ces âmes qui avaient coûté tout le sang d'un Dieu, et pour qui il aurait mille fois répandu le sien! Avec quelle résolution et quelle intrépidité traversa-t-il cette ville ingrate qui massacrait les Prophètes, et se livra-t-il à ses ennemis, sans appréhender leur fureur (*Théodore de Bèze, successeur de Calvin*), pour administrer le sacrement de Pénitence à des malades catholiques, et faire ouvrir les yeux à la vraie lumière à un des principaux chefs du parti schismatique!

Remerciez Dieu d'avoir rempli ce saint d'une foi si vive, et priez-le qu'il augmente la vôtre.

II. Venons maintenant à la douceur de notre saint Prélat, qui, préférablement à tant de grands hommes de son siècle, a mérité l'éloge que le Saint-Esprit donne à Moïse, d'avoir été le plus doux de tous ceux qui étaient pour lors sur la terre : *Moyses vir erat mitissimus super omnes homines qui morabantur in terrâ* (Num. 12. v. 3.). Un ministre, qui ne pouvait résister à la force de l'Esprit de Dieu qui parlait par la bouche de notre saint, eut recours aux injures et aux paroles outrageuses; il en vomit de si atroces, que la plus grande patience en eût été ébranlée, et peut-être poussée à bout. Celle de notre saint n'en reçut pas la moindre atteinte; il posséda son âme en paix; il se souvint que son Maître avait été traité de fou, de Samaritain, de démoniaque; il eut compassion, comme un charitable médecin, des transports violens de ce frénétique. Voilà le charme innocent avec lequel il enchantait les hérétiques; c'était sa manière de combattre et de vaincre; et il en a plus converti par cette voie, que d'autres n'auraient pu faire avec toutes leurs disputes et leurs contestations.

Voilà ce qui attirait de toutes parts tant de pécheurs à son tribunal; il avait pour eux une compassion et une tendresse qu'on ne peut exprimer. Cette douceur paraissait dans ses yeux comme dans ceux de Jésus-Christ, qui attirait

par là les Publicains et les femmes de mauvaise vie. Un sourire plein de gaîté se faisait voir sur ses lèvres, et ses mains étaient toujours prêtes à relever et embrasser les pécheurs. Il me semble voir le père de l'enfant prodigue, qui se laisse tomber sur le cou de ce jeune débauché, qui mêle ses larmes avec les siennes, et le comble de ses caresses. Gardons-nous bien cependant de croire qu'il réconciliât les pécheurs sans exiger d'eux un vrai changement et de dignes fruits de pénitence; telle est peut-être la douceur que nous désirerions qu'on eût pour nous. Cette prétendue douceur, si nous voulons parler le langage de la foi, est un meurtre, une véritable cruauté, le renversement de l'Évangile et la ruine de la religion. Le saint Évêque de Genève en était bien éloigné : il s'abaissait avec une charité condescendante, pour relever ceux qui étaient tombés; mais il ne tombait pas avec eux, en se rendant complice de leurs péchés, par une complaisance aveugle; il se faisait tout à tous, non pas pour les laisser continuer dans leurs désordres, mais pour les gagner à Jésus-Christ. Ce bon Samaritain versait l'huile et le vin sur les blessures du malade, l'huile de la compassion et le vin de la correction : il n'accablait pas les pénitens de fardeaux insupportables; mais il n'exemptait personne de porter sa croix, de crucifier sa chair, ses vices et ses désirs déréglés; il rendait aisées les voies de Dieu, non en les élargissant, mais en aplanissant les difficultés que le monde se figure dans la pratique de l'Évangile. Enfin, on peut dire de lui ce que saint Augustin a dit du grand Apôtre : *Omnibus omnia factus est, non simulantis astu, sed compatientis affectu.* (August. Ep. 82. n. edit.).

Seigneur, soyez béni d'avoir donné ce saint Évêque et ce grand directeur à votre Église dans un siècle aussi difficile et aussi corrompu que le nôtre; répandez dans nos cœurs la douceur de sa charité, et faites, par votre grâce, que nous profitions des instructions et des exemples qu'il nous a laissés.

Ce n'est point ici un saint des premiers siècles, ou qui ait vécu dans les déserts de la Thébaïde ; c'est un saint de la connaissance de nos pères, qui est né dans ce voisinage, et presque sous nos yeux. Il y a des saints dont la vie est plus

admirable qu'imitable; ce sont des torrens qui ont fait beaucoup de bruit par les merveilleux efforts d'une vertu extraordinaire. Dans saint François de Sales, tout est imitable; il a été comme un fleuve doux et paisible, dont les eaux coulent sans bruit. Dieu l'a sanctifié dans une vie commune. Il a toujours été égal et uniforme; jamais il ne s'est démenti et n'a fait de fausses démarches. Tâchons d'imiter un exemple si récent; de vivre de la foi comme lui, de remplir tous nos devoirs avec la même fidélité, de porter une solitude intérieure au milieu du monde, d'en user comme n'en usant pas, et de glorifier Dieu dans toutes nos actions.

Pour la communion, notre saint donne une règle dont il ne faut pas s'écarter (2. *Partie de la Philothée, ch.*20.); savoir : « que pour communier tous les huit jours, il est re- » quis de n'avoir ni péché mortel, ni aucune affection au » péché véniel, et d'avoir un grand désir de communier. » Cette disposition est encore plus nécessaire aux Prêtres qui offrent le grand sacrifice de Jésus-Christ et de son Église. Notre saint l'offrait d'une manière si pleine de ferveur et si touchante, qu'il inspirait la dévotion aux plus insensibles. C'est là qu'il puisait ce grand fonds de douceur que nous admirons en lui. Apportons à l'autel la même ferveur, et prions bien Jésus-Christ, à l'exemple de ce saint Évêque, qu'il nous fasse part de sa douceur et de sa charité, afin que nous puissions toucher le cœur des pécheurs, et travailler utilement à leur conversion : *Docebo iniquos vias tuas; et impii ad te convertentur* (Ps. 50. v. 15.).

I. FÉVRIER.

SAINT IGNACE, MARTYR,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Ignace, à qui sa grande sainteté fit donner le surnom de Théophore, qui signifie un homme qui porte Dieu avec lui, fut disciple des Apôtres, particulièrement de saint Jean l'Évangéliste, et succéda à saint Évode, que saint Pierre avait établi en sa place évêque d'Antioche. Il gouverna cette Église avec une charité et une humilité admirables. Saint Chrysostôme (*Tom. I. Orat.* 42.) nous le représente comme une vive expression et un modèle achevé des vertus épiscopales dont saint Paul avait tracé l'original. Non-seulement la ville d'Antioche, mais encore toute l'Église de Syrie, était sous sa conduite; et nous voyons qu'il s'en reconnaissait le Pasteur, lorsqu'il la recommandait aux prières des fidèles de Rome. Il affermit les chrétiens non-seulement contre les persécutions des païens, mais encore contre la malignité des hérétiques, qui excitaient un schisme, et voulaient rompre l'unité de l'Église.

En 107, sous la troisième persécution, qui fut celle de Trajan, ayant soutenu la foi de J. C. en présence de cet empereur, il fut condamné à être exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Il n'eut pas plus tôt entendu son arrêt, que, tout transporté de joie, il s'écria : « Je vous rends » grâces, Seigneur, de ce qu'il vous a plu m'honorer de ce » témoignage de l'amour parfait que j'ai pour vous, en per- » mettant que je sois mis dans les fers, comme Paul votre » Apôtre. » Achevant ces paroles, il présenta, avec autant de joie que d'empressement, ses mains pour être enchaînées; il pria en cet état pour son Église, et la recommanda à Dieu avec larmes. Il fut incontinent enlevé par des soldats pour être mené à Rome, priant Dieu sans cesse qu'il lui fît la

grâce d'être entièrement devoré par les bêtes pour la gloire de son nom. Ce fut durant ce long voyage qu'il écrivit les lettres qui nous restent de lui. A Smyrne, il écrivit celles qu'il adressa aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens et aux Romains; et dans la Troade, il écrivit celles qui sont pour les fidèles de Philadelphie, de Smyrne, et pour saint Polycarpe. Eusèbe et saint Jérôme ne font mention que des Épîtres qu'on nomme pour cela originales. On peut assurer, sans témérité, qu'après les livres de l'Écriture-Sainte, nous n'avons rien de plus précieux que ces sept lettres, et celles de saint Clément aux Corinthiens, qui sont une expression très-vive et très-pure de l'esprit même de Jésus-Christ (*Euseb. l.* 3. *c.* 36. *Hier. de vir. III.*).

Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?

Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera ce l'affliction, ou l'extrême nécessité, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le glaive? *Rom. c.* 8. *v.* 35.

I. Point. Amour de saint Ignace pour Jésus-Christ.
II. Point. Comparaison de nos sentimens avec ceux de ce saint.

I. Entrons dans l'esprit de l'Église, en appliquant avec elle à saint Ignace, évêque d'Antioche, ces paroles de l'Apôtre des nations : *Quis nos separabit, etc.* Pasteur vigilant, martyr généreux, il a été dans sa personne un parfait modèle de saint Paul, et un excellent interprète dans ses lettres, particulièrement dans celle qu'il écrit aux Romains, où il fait voir, d'une manière admirable, que rien n'était capable de le séparer de l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ. Écoutez, ministres du Seigneur, les paroles de ce digne Pasteur, avec respect, avec désir d'en profiter, et avec de vifs sentimens d'humilité de vous voir si éloignés de la perfection où il était arrivé. Après les paroles des Apôtres, je n'en vois

point qui méritent plus notre attention que celles de ce saint Martyr : il a été élevé dans leur école ; il a imité dans ses écrits la noble simplicité dont ils nous ont laissé un si parfait modèle ; il a inspiré, à leur exemple, un amour ardent pour J. C. Rien de plus touchant que de l'entendre parler, quand il explique ce qu'il souffrait, et ce qu'il désirait de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ.

« Depuis la Syrie, dit-il dans son Épître aux Romains, » jusqu'à Rome (*Ep. ad Rom.*), je combats contre les » bêtes par mer et par terre, le jour et la nuit, étant lié avec » des léopards, c'est-à-dire avec des soldats qui deviennent » plus méchans lors même qu'on leur fait du bien ; mais » leur mauvais traitement m'instruit de plus en plus, et je » ne suis pas justifié pour cela. Dieu veuille que les bêtes qui » me sont préparées, me fassent jouir du bonheur que j'at- » tends. Je souhaite de les trouver prêtes à me donner la » mort ; et je les flatterai afin qu'elles me dévorent prompte- » ment, et qu'il ne m'arrive pas, comme à quelques martyrs, » qu'elles n'ont osé toucher. Si elles ne le voulaient pas, je » les forcerai et je les irriterai, afin qu'elles me dévorent. Par- » donnez-moi, mes chers enfans, si je parle de la sorte ; je » connais ce qui m'est utile : je commence maintenant à être » disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien des choses pré- » sentes, afin que rien ne m'empêche de le trouver. Aucune » créature, ni visible ni invisible, ne m'empêchera d'arriver » à Jésus-Christ. Le feu, la croix, les troupes de bêtes, la » séparation de mes os, la division de mes membres, la » destruction de tout mon corps, les plus grands tourmens » des démons ; tous ces maux fondront sur moi, j'y consens, » pourvu seulement que je puisse jouir de Jésus-Christ. » (Et plus haut) : J'écris aux Eglises, et leur mande à » toutes que je meurs volontairement pour Dieu, si vous ne » m'empêchez. Je vous conjure, ne m'aimez pas à contre- » temps ; souffrez que je sois la pâture des bêtes qui me » feront jouir de Dieu. Je suis le froment de Jésus-Christ : je » serai moulu par les dents des bêtes, afin de devenir un » pain tout pur et digne de lui : *Frumentum Christi sum : » dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inve-*

» *niar.* (Et plus bas) : Je vous écris vivant et amoureux de » la mort; mon amour est crucifié : *Vivens enim scribo » vobis, amore captus moriendi propter Christum: » meus amor crucifixus est.* Je n'ai point un feu matériel, » mais une eau vive qui parle en moi, et me dit intérieure- » ment : Allons au Père. Je ne suis sensible ni à la nourriture » corruptible, ni aux plaisirs de cette vie ; je désire le pain » de Dieu, le pain céleste, le pain de vie qui est la Chair de » Jésus-Christ; je désire le breuvage de Dieu, son Sang qui » est la charité incorruptible, et la vie sans fin. (*Il ajoute*) : » Je vous écris en peu de mots ; mais ce peu suffit pour vous » faire comprendre que j'aime Jésus-Christ, qui s'est livré à » la mort pour moi : *Credite mihi quòd Jesum amo » pro me traditum.* » Il les exhorte à prier pour l'Eglise de Syrie, qui aura en sa place Jésus-Christ pour Pasteur, qui seul la gouvernera ; et finit par un trait de l'humilité la plus profonde : « J'ai honte qu'on dise que je suis membre de » cette Église : je n'en suis pas digne, je suis le dernier » d'entre eux et un avorton ; mais par la miséricorde de » Dieu, je suis quelque chose si je puis arriver à lui : » *Me verò pudet illorum numero dici: nec enim dignus sum, cùm novissimus illorum sim, et abortivus; sed per misericordiam Dei obtinui ut sim aliquis si Deum assequar.*

Ainsi parlait cet homme vraiment apostolique. Oh ! que ces paroles toutes de feu méritent bien notre attention ! Servons-nous-en au moins pour nous humilier et nous confondre.

II. Ministres et Prêtres du Seigneur, comparez vos cœurs tout de glace, avec le cœur de ce grand Evêque, tout brûlant d'amour pour Jésus-Christ : comparez vos inquiétudes et vos impatiences dans les moindres peines, avec ce fonds inépuisable de patience et de tranquillité de ce saint Martyr, obligé d'essuyer depuis la Syrie jusqu'à Rome toutes les insolences et les brutalités de dix soldats, plus méchans que des léopards; l'éloignement que vous avez pour les souffrances et pour la croix de Jésus-Christ, avec l'ardeur insatiable d'un saint Ignace, qui ne souhaite rien tant que d'être moulu pour Jésus-Christ, par les dents des bêtes; la crainte que

vous avez de voir dégager vos âmes des liens de leur corps, et de vous voir privés par la mort des douceurs de la vie, avec le mépris que ce saint Martyr faisait de son corps et de toutes les satisfactions de ce monde, afin de jouir plus tôt de Jésus-Christ; l'estime que vous voulez qu'on ait pour vous, quoique souvent vous en soyez indignes, avec les sentimens pleins d'humilité de ce grand Évêque, qui, quoique rempli de mérites et de vertus, se regardait comme un avorton et le dernier membre de son Église.

Hélas! Seigneur, peut-on faire cette comparaison, et ne pas rougir de confusion, en voyant la différence qu'il y a entre ce héros du christianisme et les Ecclésiastiques de nos jours? Ce vrai Disciple des Apôtres a tout souffert, comme un saint Paul, pour la cause de l'Évangile, jusqu'à être mis dans les chaînes comme un scélérat: *In quo laboro usque ad vincula, quasi malè operans* (II. Tim. c. 3. v. 9.); et les Ecclésiastiques de nos jours, pour la plupart, ne cherchent en cette vie que leurs aises et leurs commodités : *Ducunt in bonis dies suos*. Notre saint Martyr a su trouver dans les chaînes mêmes le moyen d'instruire et de consoler les fidèles; il est dans les liens, mais la parole de Dieu n'y est pas : *Sed verbum Dei non est alligatum ;* et nous, quelque liberté que nous ayons de parler contre le vice en faveur de la vertu, nous n'osons rien dire, nous avons la bouche fermée. Saint Ignace, tout transporté d'amour pour Jésus-Christ, n'a point d'autre désir que d'être immolé pour lui, et immolé jusqu'à l'entière destruction de son corps; et nous, ouvriers lâches et indolens qui ne faisons aucun usage de la grâce que nous avons reçue par l'imposition des mains, nous demeurons ensevelis dans la paresse et plongés dans une molle oisiveté; nous craignons de nous déranger, de nous fatiguer, de nous incommoder, en faisant la moindre démarche pour aller chercher une brebis égarée; le moindre travail nous effraie et nous rebute. Faut-il interrompre ou retrancher quelques heures de notre sommeil pour aller voir un malade, notre délicatesse s'alarme et s'épouvante.

Ah! mon Dieu, qui voyez combien nous sommes éloignés de la vertu de saint Ignace, ce zélé et charitable Pasteur,

ayez pitié de nous : faites que son exemple nous réveille de notre assoupissement; que nous travaillions à l'avenir à rendre notre ministère recommandable par la patience, les travaux et les souffrances ; que nous renoncions à nos attaches et aux fausses douceurs de cette vie, pour arriver plus promptement à Jésus-Christ, en portant avec courage l'ignominie de sa croix , dans laquelle nous devons nous glorifier uniquement : *Exeamus igitur ad eam extrà castra*, *improperium ejus portantes* (Heb. 13. v. 13.). Ce sera de la sorte que nous deviendrons les imitateurs de vos saints Martyrs, et que nous mériterons d'être associés à cette nuée de témoins qui ont scellé les vérités évangéliques de leur sang, et qui, par une courte mort, ont acheté une gloire qui ne finira jamais, comme chante votre Église : *Mortis sacræ compendio, vitam beatam possident.*

Pour la communion ou la messe, considérons, avec saint Ignace, que nous devons devenir le froment de Jésus-Christ, qui est lui-même dans l'Eucharistie le froment des élus. Ce divin Sauveur a été, dit saint Augustin, ce grain mystérieux mort et caché en terre par l'infidélité des Juifs, lequel a porté ensuite tant de fruits par la foi et la conversion des Gentils : *Mortificandum infidelitate Judæorum, multiplicandum fide populorum* (August. tr. 51. in Joan.). Il veut qu'étant ses membres, nous participions aussi à cette qualité, c'est-à-dire que nous soyons ces grains mystiques de froment jetés en terre par l'humiliation, ensevelis par le mépris ou l'oubli du monde, battus dans l'aire, broyés sous la meule, et poussés par l'eau et le feu des tribulations, sans quoi nous ne saurions être utiles. Prions-le de vouloir bien nous donner, par la vertu de son divin Sacrement, la force de souffrir tout cela pour l'amour de lui : *Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet : si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (Joan. c. 12. v. 14.).

II. FÉVRIER.

LA PURIFICATION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus, secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la Purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. *Luc.* 2. v. 22.

I. POINT. Nous trouvons dans la Purification de Marie les moyens de faire à Dieu le sacrifice de nous-mêmes;

II. POINT. Et dans la Présentation de Jésus, la manière dont nous devons le servir.

I. QUICONQUE veut se consacrer à Dieu d'une manière qui lui soit agréable, doit mener une vie pure: *Circumcisus vitiis*, dit saint Ambroise, *dominico dignus judicatur obtutu* (Ambr. in Luc. lib. 2.); et c'est ce que nous apprend la sainte Vierge dans la cérémonie de sa purification. Il n'y avait rien à purifier dans la Mère d'un Dieu qui vient purifier toute la nature, et qui est la source de la pureté des Anges et des Saints: *Nihil in hoc partu impurum fuit, nihil illicitum, nihil purgandum; nimirùm cùm proles ista puritatis fons sit, et purgationem venerit facere delictorum* (Bern. ser. 3. de Purific. B. M.), dit saint Bernard. Loin d'avoir contracté la moindre souillure par cet accouchement surnaturel, elle est devenue plus pure et plus vierge, dit saint Augustin (*Serm. 15. de Temp.*). Cependant Marie ne laisse pas d'observer toutes les cérémonies de la Purification, comme les femmes sujettes à cette loi. Comme elles, elle garde la retraite pendant sept jours, et demeure séparée de tout commerce avec le monde; comme elles, elle s'abstient pendant quarante jours d'entrer dans le temple, et de toucher à rien qui soit saint; comme elles, elle offre, pour se purifier, la victime prescrite par la

loi. Elle n'eut aucun besoin de tous ces remèdes, étant pure et sans cesse appliquée et unie à Dieu ; mais elle nous enseigne par cet exemple que la retraite, l'éloignement respectueux des choses saintes, et l'humilité, sont d'excellens moyens pour nous purifier et nous mettre en état de faire à Dieu de nous-mêmes un sacrifice qui lui soit agréable.

2.° La retraite est le grand moyen de nous purifier des taches inévitables que l'on contracte par le commerce avec le monde. Qu'un Ecclésiastique soit assidu à prier, fervent dans la pratique des bonnes œuvres, zélé pour le salut des âmes : s'il ne se recueille de temps en temps, s'il ne se dégage des compagnies du monde pour rentrer en lui-même, il ne saurait être exempt de cette poussière qui s'attache à nous parmi les fonctions même les plus saintes : *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere* (Serm. 4. de Quadrages.)., dit saint Léon.

2.° A cette retraite il faut encore joindre quelquefois une séparation volontaire, et un éloignement respectueux de l'usage des choses saintes. Marie nous sert en ce point de modèle : non contente d'avoir observé une retraite de sept jours, elle s'abstient encore d'entrer dans le temple pendant quarante jours. Belle figure, qui marque non-seulement aux Prêtres qui ont déshonoré la sainteté du sacerdoce par des dérèglemens honteux, mais à ceux même qui se sont un peu relâchés de leur première ferveur, combien quelquefois il leur est nécessaire, ou du moins utile de s'abstenir pour quelque temps du ministère des autels, pour s'en approcher ensuite d'une manière plus sainte et plus digne de Dieu. Grenade rapporte que Dom Barthélemi des Martyrs (*L. 4. c.* 27.), dont la vie était si pure et les exercices de piété si réglés, passait néanmoins un jour de la semaine sans célébrer, pour se mieux imprimer la frayeur religieuse qui est due à ce redoutable mystère : et des Prêtres dont la vie est toute mondaine, ne voudront souffrir aucun intervalle pour s'y préparer !

3.° Enfin, un troisième moyen pour nous purifier de nos fautes, c'est d'imiter l'humilité de la sainte Vierge. Voyez comme elle se soumet à une cérémonie qui paraissait si con-

traire à son innocence et à la gloire de sa virginité, quoiqu'elle n'y fût aucunement obligée; et apprenez de là à ne pas vous en tenir simplement à ce qui est de précepte, mais à pratiquer aussi ce qui est de conseil et de perfection. N'imitez pas certains Ecclésiastiques qui demandent sans cesse: Ceci est-il d'une nécessité absolue pour le salut? suis-je obligé à cela sous peine de péché mortel? Qui aime Dieu, et qui désire véritablement de lui plaire, ne parle point de la sorte; il dit, au contraire, avec un ancien Père: *Non tantùm obsequi ei debeo, sed et adulari* (Tertul. de Jej. advers. Psych. c. 13.). Voilà des moyens pour vous mettre en état de vous offrir à Dieu.

II. Considérez dans la Présentation de Jésus-Christ la manière dont vous devez faire cette offrande.

Il y a trois qualités particulièrement à remarquer dans l'oblation que Jésus-Christ fait aujourd'hui de lui-même à Dieu son Père. 1.° Il s'offre de bonne heure; il ne fait même en ce jour que ratifier publiquement dans le temple ce qu'il a fait dès le premier moment de sa conception, où il s'est offert à tous les desseins que son Père avait sur lui, comme l'Apôtre nous l'apprend: *Ideò ingrediens mundum dicit: Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Heb. 10. v. 5. 7.). Il s'offre entièrement, sans restriction et sans réserve. Il nous déclare lui-même que toute son application est de faire la volonté de son Père: c'est la règle de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvemens de son cœur, de toutes les actions de sa vie et de toutes les fonctions de son ministère: *Quæ placita sunt ei facio semper* (Joan. 8. v. 29.). 3.° Il s'offre d'une manière irrévocable, se consacrant à Dieu pour toujours. Ce sacrifice du matin est un présage certain du sacrifice du soir; et il ne cessera point de l'offrir qu'il ne l'ait consommé sur la croix: de là vient qu'il disait si souvent à ses Apôtres: *Quomodò coarctor usque dùm perficiatur* (Luc. 12. v. 50.)! Oh! le bel exemple pour les Ecclésiastiques! L'offrande qu'ils doivent faire à Dieu d'eux-mêmes, pour être une imitation de celle de Jésus-Christ, doit donc être:

1.° Prompte. Rien de plus propre à rendre considérable

aux yeux de Dieu les offrandes qu'on lui fait, que de les faire de bonne heure. Comme il n'a aucun besoin de tout ce que nous sommes capables de lui offrir, nous n'en pouvons relever le peu de valeur que par la joie et la promptitude à le lui offrir : *Hilarem enim datorem diligit Deus* (II. Cor. 9. v. 7.). C'est pour cela qu'il demandait dans l'ancienne loi les prémices de toutes choses. Il voulait qu'on lui offrît les premiers-nés des animaux, les premiers enfans des hommes, et tous les premiers fruits de la terre. Si vous voulez donc que votre offrande soit agréable à Dieu, soyez prompt à lui offrir tout ce qu'il demandera de vous.

2.° Elle doit être entière. Depuis que vous vous êtes engagé au ministère de l'Église par la réception des ordres sacrés, vous devez vous regarder comme entièrement consacré à Dieu, et absolument dévoué à son service : il ne vous est plus permis de disposer de vos biens, de votre esprit et de votre personne que pour sa gloire. La moindre réserve que vous feriez, gâterait toute votre offrande et vous en ravirait le mérite; car, comme cette offrande doit être un parfait holocauste, il n'est pas permis de rien retenir; ce serait un larcin fait à la gloire du souverain Maître, à qui elle est due sans aucun partage, dit un Prophète : *Odio habens rapinam in holocausto* (Isai. 61. v. 8.).

3.° Votre offrande doit être perpétuelle et irrévocable. Il vous servirait peu de vous être offert une fois à Dieu, si vous veniez à vous relâcher dans la suite, et à reprendre en quelque sorte ce que vous lui avez consacré. C'était l'avis important qu'un saint Abbé donnait à ceux qu'il avait reçus à la profession monastique : *Cave ne quid aliquandò eorum resumas quæ renuntians abjecisti* (Apud Cassian. in Conf. monast.). Prenez garde de rien reprendre de ce que vous avez si généreusement quitté en vous enrôlant dans la milice de Jésus-Christ. Persévérez dans un esprit de mort et de sacrifice, qui vous fasse renoncer à tout ce que Dieu veut que vous quittiez pour lui plaire; et ne renouez jamais les attaches que vous avez une fois rompues.

Voilà les qualités que doit avoir votre sacrifice : renouvelez-le aujourd'hui au pied des autels, mais avec toutes ces

conditions qui seules peuvent le rendre agréable à Dieu ; surtout unissez-vous à l'adorable victime, l'aimable Enfant qui s'offre à son Père; unissez-vous aussi à Marie qui présente son cher Fils au Père éternel, en se consacrant elle-même avec l'amour le plus pur et le plus ardent.

O Jésus ! qui vous êtes offert en ce jour, comme la victime seule capable de nous purifier; recevez, s'il vous plaît, l'offrande que nous vous faisons de nous-mêmes : faites, par votre oblation toute sainte, que nous vous soyons entièrement consacrés par un abandonnement qui soit sans réserve; prêts à employer tout ce que nous avons de santé, de force et de vie à votre service, non par une oblation passagère, mais par une disposition permanente et irrévocable : *Quid enim mihi est in cœlo? et à te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* (Ps. 72. v. 25. 26.).

XXIV. FÉVRIER.

SAINT MATTHIAS, APÔTRE.

Saint Matthias, que l'on croit avoir été l'un des 72 disciples de Jésus-Christ, avait toujours suivi ce divin Sauveur en la compagnie des Apôtres, depuis le commencement de sa prédication jusqu'à son Ascension. Après que Jésus-Christ fut monté au ciel, les Apôtres étant venus à Jérusalem, se retirèrent tous dans une même maison pour y attendre le Saint-Esprit, ainsi que leur divin Maître le leur avait ordonné : les disciples, au nombre desquels était Matthias, s'y assemblèrent aussi. Ce fut pendant ce temps que saint Pierre, comme le principal conducteur de ce saint troupeau, se leva au milieu de l'assemblée qui était d'environ six-vingts personnes, et leur dit qu'il fallait en choisir un d'entre eux pour remplir la place du traître Judas. On en

proposa deux : Joseph appelé Barsabas, surnommé le juste, et Matthias; et tous se mettant en prières, ils dirent : « Seigneur, qui connaissez les cœurs de tous les hommes, » montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi pour en- » trer dans ce ministère, et remplir l'apostolat dont Judas » est déchu par son crime. » Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut associé aux douze Apôtres.

Cecidit sors super Matthiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis.

Le sort tomba sur Matthias, et il fut associé aux onze Apôtres. *Act.* 1. *v.* 26.

I. Point. La vocation de saint Matthias nous apprend comment il faut entrer dans l'état ecclésiastique.

II. Point. Sa fidélité, comment il faut y travailler.

Nous trouvons dans l'élection de saint Matthias trois vérités importantes qui regardent la vocation à l'état ecclésiastique, et qu'il nous est utile de méditer.

La première, qu'il ne faut point s'ingérer soi-même dans le ministère ecclésiastique, mais attendre, comme saint Matthias, les ordres de la divine Providence, et les suivre. Ce n'est pas à nous-mêmes à nous engager dans les emplois et les dignités de l'Église; c'est à Dieu à nous y élever : *Domini est assumptio nostra* (Ps. 88. v. 19.). C'est à lui à nous appeler et à nous choisir pour ses ministres, quand il lui plaît, et comme il lui plaît : *Cecidit sors super Matthiam.* Disons-lui donc souvent et avec la même dévotion que le Roi-Prophète : « Mon Dieu, mon sort est en- » tre vos mains; faites de moi tout ce qu'il vous plaira. » *Ego autem in te speravi, Domine; dixi : Deus meus es tu; in manibus tuis sortes meæ* (Ps. 30. v. 15. 16.).

La seconde chose que nous apprend l'élection de saint Matthias, est que la voie ordinaire pour connaître notre vo-

cation, est la prière; mais une prière fervente, telle que fut celle des Apôtres quand ils choisirent un successeur pour remplir la place vacante du malheureux et perfide Judas : *Et orantes dixerunt : Tu, Domine, qui corda nôsti omnium, ostende, quem elegeris ex his duobus unum* (Act. 1. v. 24.).

La troisième chose que nous devons remarquer dans cette élection, et qui regarde particulièrement les collateurs et les Évêques, c'est que dans la présentation ou provision des bénéfices ecclésiastiques, on ne doit point se conduire par aucun respect humain, ni par aucun intérêt de la chair et du sang, mais uniquement par la considération de la volonté de Dieu. Telle fut la conduite des Apôtres dans l'élection de saint Matthias. Ils n'eurent aucun égard à ce que Joseph appelé Barsabas était un des frères, c'est-à-dire des parens du Seigneur et de trois autres Apôtres, ils suivirent uniquement les lumières du Saint-Esprit, qui leur inspira de choisir Matthias, et de laisser Joseph qui avait le surnom et les œuvres de juste.

Est-ce là la conduite que l'on suit aujourd'hui? N'est-il pas vrai que si l'on demandait à la plupart des Ecclésiastiques : Qui vous a mis au nombre des Clercs? qui est-ce qui vous a tirés du milieu du peuple, pour vous élever à la place éminente que vous occupez aujourd'hui? Il y en a bien peu qui pourraient dire que leur vocation vient de Dieu; qu'ils ont prié pour cela; que ce n'est qu'en vue de leur mérite qu'ils sont placés si haut. Interrogez ici votre cœur; examinez vos démarches, et voyez si vous n'avez rien à vous reprocher. Que si vous reconnaissez que vous êtes bien appelé, remerciez-en Dieu. Cela ne suffit pas, il faut encore vivre conformément à votre vocation.

II. Remarquez que Judas, à la place duquel on met aujourd'hui saint Matthias, était appelé, et appelé par Jésus-Christ même : cependant cet homme si aimé de son Dieu, prévenu de ses grâces et autrefois si attaché à son service, est tombé, le dirai-je sans frémir! de la tentation au consentement, du consentement à l'avarice, de l'avarice au murmure, du murmure à la trahison, de la trahison au déicide, du déicide au désespoir, du désespoir à la mort, de la mort dans

les enfers ! Oh ! l'horrible chute ! Oh ! qu'elle fit faire de réflexions à Matthias! Oh ! qu'elle laissa dans son cœur d'étranges mouvemens de consternation et de crainte ! Il bénissait la main du Seigneur qui, par une miséricorde toute gratuite, l'avait élevé à la qualité d'Apôtre, sans qu'il l'eût mérité; mais il tremblait sous la main de sa justice, qui avait laissé un Apôtre dans le péché et dans la peine qu'il avait méritée. Ravi d'être au nombre de ces hommes choisis qui devaient partager entre eux la conquête de tout le monde, mais ne pensant qu'avec frayeur que parmi ces grands hommes il y avait eu un voleur, un traître, un apostat, un déicide, un damné, dont il remplissait la place, avec quelle fidélité ne travailla-t-il pas à correspondre à sa vocation, et à remplir dignement les devoirs de son ministère !

Faites les mêmes réflexions que cet Apôtre. Je suppose que votre vocation soit de Dieu; que vous viviez avec des personnes pieuses et ferventes, ainsi que saint Matthias était avec les Apôtres ; cela doit-il vous rassurer? *Sed nihilne ultrà timendum est,* vous dit un Père? Le lieu et la compagnie des Ecclésiastiques est un grand avantage ; mais ni l'un ni l'autre ne vous sauveront, si vous ne travaillez fidèlement à votre salut et à celui des autres : *Nusquàm est securitas*, s'écrie saint Bernard, *neque in cœlo, neque in paradiso ; multò minùs in mundo. In cœlo enim cecidit Angelus sub præsentia Divinitatis* ; *Adam in paradiso de loco voluptatis ; Judas in mundo de scholâ Salvatoris* (Bern. de divers. Serm. 30.). S'il y a du danger partout, il est sans comparaison plus grand dans votre condition d'Ecclésiastique que dans toute autre.

Servez-vous de ce motif pour vous appliquer avec soin à votre sanctification et pour recevoir plus dignement notre Seigneur dans l'Eucharistie. Voyez comme il vous appelle dans l'Évangile de ce jour, afin de vous soulager et de vous soutenir dans les travaux qui accompagnent votre ministère : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth. II. v. 28.) Allez donc à lui avec confiance; mais approchez-en avec une nouvelle piété, afin que vous méritiez de recevoir les effets de son adorable sa-

crement : *Manduca vitam, bibe vitam : habebis vitam, et integra est vita ; tunc autem hoc erit, id est, vita unicuique erit Corpus et Sanguis Christi : si quod in sacramento visibiliter sumitur, in ipsâ veritate spiritualiter manducetur, spiritualiter bibatur* (Aug. Serm. 131. n. 1.).

VII. MARS.

SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce Saint, issu d'une illustre famille du royaume de Naples, naquit vers le commencement de l'an 1225, dans le château de Rocca Sicca, au diocèse d'Aquin. On le mit à l'âge de cinq ans dans le monastère de Mont-Cassin. Destiné à être un des plus grands ornemens de l'ordre de Saint-Dominique, il en prit l'habit à l'âge de quatorze ans. Sa mère en fut outrée de dépit, et le fit arrêter par ses frères lorsqu'on le conduisait à Paris. Ils l'enfermèrent dans un château, où ils employèrent toutes sortes de moyens pour le faire changer de dessein : le plus criminel de tous, fut de lui envoyer une courtisanne pour le corrompre. Il s'arma d'un tison, et chassa cet organe du démon qui voulait le perdre. Ses sœurs le descendirent, après deux ans de prison, par une fenêtre. Son général l'amena à Paris, où il reçut le bonnet de docteur, quoique encore très-jeune. Les excellens ouvrages dont il a enrichi l'Église seront à jamais des monumens de sa profonde science. Il la puisait principalement dans la prière ; et de peur que les matières scolastiques ne desséchassent l'onction de sa piété, il faisait une étude particulière des conférences des Pères. Il refusa par humilité des prélatures très-considérables. Il avait reçu ordre du pape Grégoire X de se rendre au concile de Lyon : mais il mourut en chemin, au monastère de Fosseneuve, de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine, l'an 1274.

Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usque in seculum non delebitur.

Sa sagesse sera louée de plusieurs, et elle ne tombera jamais dans l'oubli. *Eccli.* 39. *v.* 12.

I. Point. Saint Thomas a mérité la science par son détachement.
II. Point. Il l'a reçue dans la prère.
III. Point. Il l'a rendue utile à l'Église par son zèle.

I. Plus un homme est détaché des créatures, plus le Créateur le remplit de ses lumières : *Quem docebit scientiam, et quem intelligere faciet auditum?* dit le prophète Isaïe; *ablactatos à lacte, avulsos ab uberibus* (Isa. 23. v. 9.). Sur ce principe on ne doit pas s'étonner que saint Thomas soit devenu l'un des plus savans hommes de l'Église. La Providence, qui avait des desseins glorieux sur lui, inspira à ses parens de le mettre, dès l'âge de cinq ans, entre les mains des Religieux de Mont-Cassin, qui cultivèrent avec soin cette plante destinée à porter un jour de si excellens fruits : elle croissait pour ainsi dire d'elle-même; et l'on n'eut aucune peine à lui inspirer le goût et la pratique de la vertu.

A peine a-t-il atteint l'âge de quatorze ans, que déjà plein d'une sagesse consommée, plus intelligent que les vieillards, il forme la généreuse résolution de bâtir cette tour de la perfection évangélique.

Alors brillait dans le ciel de l'Église l'ordre de Saint-Dominique, comme la lune entre les étoiles. Dieu l'avait suscité comme une digue au relâchement prodigieux qui avait altéré les mœurs et la dicipline. On y voyait reluire un éclat de sainteté qui y attirait les plus grands hommes. Thomas court s'enrôler dans cette sainte milice : mais que ne fait pas le démon pour faire échouer son dessein! il emploie les larmes et les poursuites d'une mère désolée; les mauvais traitemens de ses frères, qui, plus inhumains que ceux de Joseph, le chargent de coups, déchirent sa tunique, et non contens de lui avoir ôté l'habit de religieux, veulent lui ravir la robe de l'in-

nocence, en introduisant dans la prison où ils l'ont enfermé, une femme perdue pour le corrompre. Oh! l'horrible persécution! Que fait Thomas pour se défendre dans un combat si dangereux? Il s'arme d'un tison, et chasse honteusement cette effrontée : ne pouvant prendre la fuite comme Joseph, puisqu'il n'est pas libre, il la met elle-même en fuite Oh! quel spectacle pour les Anges et pour les hommes, de voir un jeune Religieux triompher de si bonne heure de tout ce que la malice du démon a de plus pernicieux; quitter le monde malgré ses menaces et ses caresses; marcher dans la carrière de la perfection avec la vitesse d'un géant, sans tourner jamais la tête en arrière; retracer sur la terre la vie des bienheureux dans le ciel, vivant dans un corps comme s'il n'en eût point eu; se détacher de toutes choses, pour ne s'attacher qu'à Dieu seul! voilà la voie qu'il a suivie pour mériter ces sublimes connaissances que nous admirons en lui, et qui l'ont fait regarder comme le soleil de l'Église et de l'école.

Apprenez de là, ministres du Seigneur, que ce n'est point en menant une vie molle et délicate, mais en renonçant au monde et à ses plaisirs, que l'on devient véritablement savant : *Sapientia non invenitur in terrâ suaviter viventium* (Job. 28. v. 13.).

II. Considérez que si l'angélique Docteur a mérité son éminente science par son détachement, il ne l'a cependant reçue que dans la prière : c'est pourquoi l'Église répète aujourd'hui en sa faveur ces paroles du Sage : *Invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ* (Sap. 7.). Ce n'est pas à dire que saint Thomas n'ait joint l'étude à la prière; la confiance qu'il avait en Dieu ne diminua rien de son application, et ne le rendit jamais moins laborieux. Bien différent de cet homme de l'Évangile qui n'avait pas le courage de gagner sa vie, et qui avait honte de la demander, il travaillait à puiser, autant qu'il lui était possible, les trésors de la science dans les livres, en même temps qu'il la demandait à Dieu comme une aumône : son étude, bien loin d'interrompre le commerce qu'il avait avec Dieu, ne servait qu'à l'entretenir. Jamais homme ne s'appliqua plus utilement que lui, ce que

saint Cyprien (*Ep. ad Donat.*) disait autrefois à un de ses amis, lorsqu'il lui conseillait de partager si bien son temps entre la lecture et la prière, qu'il parlât tantôt à Dieu, et que tantôt Dieu lui parlât. L'étude n'était pas tant un travail pour le saint docteur, qu'elle était une récompense. Il parlait à Dieu dans la prière, afin que Dieu lui parlât ensuite dans la lecture; et il recevait dans l'une ce qu'il avait demandé dans l'autre : aussi ce vaste génie, cet abîme de science, qui a pénétré toutes les difficultés, qni a écrit de toutes les matières, et qui en a même écrit avec une égale perfection, avait coutume de dire qu'il avait plus appris au pied du crucifix que dans les livres. C'est pourquoi nous pouvons bien dire de lui ce que saint Grégoire de Nazianze nous apprend de saint Basile-le-Grand : *Cum Deo quæ Dei sunt exquisivit* (Greg. Naz. Or. 20.).

Est-ce ainsi que nous étudions? Sommes-nous bien convaincus qu'il faut beaucoup prier pour devenir véritablement savant : *Si sapientiam invocaveris, scientiam Dei invenies* (Prov.); qu'il faut assaisonner toutes nos connaisances des sentimens de la foi, comme saint Paulin l'écrivait à un de ses amis : *Philosophiam fide condias* (Paulin. Ep. ad Jovin.), et comme le pratiquait saint Thomas? Ah! si comme lui nous ne faisions jamais de lecture, si nous ne donnions jamais de leçon, si nous n'écrivions jamais d'ouvrage, qu'après avoir consacré les premières heures de la journée à l'oraison mentale et à la célébration de la sainte messe; si comme lui, nous étudiions en priant, et si nous priions en étudiant, cherchant la vérité avec ardeur, la demandant avec humilité, et l'attendant avec patience; si, à son imitation, nous nous tenions en la présence de Dieu par l'innocence de notre vie, par la régularité de nos mœurs, par la droiture de nos intentions, par l'aveu de notre faiblesse; si enfin, prosternés au pied du crucifix, nous demandions à Jésus-Christ, comme ce saint docteur, la résolution de nos doutes, nous recevrions, à l'école d'un si bon Maître, cette science qui fait les Saints; et après nous en être remplis dans l'oraison, nous la ferions passer aux autres, à l'exemple de saint Thomas, qui par son zèle a rendu la sienne utile à toute l'Église, ainsi que nous allons le voir.

III. En effet, saint Thomas n'a point eu d'autre dessein dans ses écrits, que d'étendre et d'affermir l'empire de Jésus-Christ, et de rendre tous les hommes ses sujets. Divinement instruits de tous ses mystères, il a seul attaqué tous les monstres d'erreur que l'enfer a vomis de son sein, et les a terrassés glorieusement. Athées, idolâtres, académiciens, stoïciens, juifs, mahométans, ariens, nestoriens, manichéens, albigeois; il n'y en a pas un qui ait pu éviter ses atteintes, et à qui il n'ait fait ressentir ce que peut un zèle éclairé. C'est pourquoi un grand Pape, admirant cet effort général, l'appelle par excellence l'Athlète de la Foi : *Catholicæ fidei Athleta* (Paul V. in bullâ 1607.); et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il n'a pas seulement combattu les hérétiques de son temps, mais encore ceux qui devaient naître dans la suite. Cela est si vrai, que les erreurs de Luther et de Calvin ont été condamnées par sa doctrine. Quoiqu'il n'ait assisté à aucun concile pendant sa vie, il a présidé à tous ceux qui se sont assemblés depuis sa mort; et celui de Trente n'a pas fait difficulté de se servir de ses paroles mêmes pour en former ses décisions. Ajoutons que le zèle dont l'Ange de l'école brûlait pour la gloire de son Dieu, le vengera jusqu'à la fin des siècles, des injures et des blasphèmes que les impies vomissent contre l'Être suprême; et que cette parole d'un saint Pontife aura son effet : « Que la doctrine de » saint Thomas purge tous les jours le monde de mille » erreurs détestables : » *Cujus meritis orbis terrarum à pestiferis quotidiè erroribus liberatur* (S. Pius V. in bullâ *Mirab. Deus*, an. 1567.). L'Église trouve toujours dans l'arsenal de sa théologie des armes pour exterminer l'hérésie et l'impiété. Autant d'articles, autant de miracles : autant de lignes, autant de sentences dignes d'être écrites en lettres d'or; et pour tout dire en un mot, Jésus-Christ à qui ce saint docteur avait consacré ses veilles, et qui était l'auteur de sa science, a voulu lui-même être l'approbateur de ses ouvrages, par ces paroles si mémorables : *Benè scripsisti de me, Thoma.*

Remercions Dieu d'avoir donné ce grand Docteur à son Église. Seigneur, soyez loué et béni à jamais, pour avoir placé dans votre Église ce nouvel astre qui l'éclairera jusqu'à la fin

des siècles : accordez-nous la grâce de profiter de ses lumières et de l'éclat de ses vertus; de suivre sa doctrine, et d'imiter ses exemples : *Da nobis quæ docuit intellectu conspicere, et quæ egit imitatione complere* (Or. Eccl. in festo S. Th.),

Pour préparation à la communion ou à la messe, remplissez-vous de ce que l'angélique Docteur a écrit sur cet auguste mystère, où l'on peut dire qu'il s'est surpassé lui-même. Ce n'est pas seulement au pied du crucifix, c'est dans l'Eucharistie même qu'il a puisé sa haute science : il entrait dans cette arche de la nouvelle loi, comme Moïse se présentait devant l'ancienne pour consulter l'oracle du Seigneur; ou plutôt cette arche mystérieuse entrait en lui, et toutes ses difficultés étaient miraculeusement éclaircies. Il ne sortait jamais des autels, qu'il ne parût, ainsi que le législateur des Juifs lorsqu'il descendait du mont Sinaï, tout éclatant de lumière pour avoir conversé si familièrement avec son Dieu. Recourons, comme lui, à ce propitiatoire; mangeons ce fruit de vie avec la dévotion d'un saint Thomas; et il nous guérira de l'ignorance causée par le péché : *Accedite ad eum, et illuminamini. Corpus Christi est verbum Dei* (Ps. 33. v. 6.), dit le saint Docteur; *id est, vera lux in carne humanâ, quasi in lucernâ quâ illuminatur fidelis anima* (S. Thom. de Sacram. alt Opusc. 21· c. 6.).

XII. MARS.

SAINT GRÉGOIRE, PAPE.

SURNOMMÉ LE GRAND.

Saint Grégoire, fils du sénateur Gordien et de sainte Silvie, naquit à Rome vers le temps de la mort de saint Benoît. Il se détacha de bonne heure du monde, et résolut de se donner entièrement à Dieu. Devenu son maître par la mort

de son père, il se démit de la charge de préfet ou gouverneur de Rome, dont l'empereur l'avait honoré ; vendit ses biens qui étaient très-considérables, et en distribua le prix aux pauvres. Il bâtit aussi et dota plusieurs monastères, dans l'un desquels il se retira. Il y vécut dans une ferveur si grande pour les exercices de la piété, et dans une mortification si générale des sens, que sa santé en fut bientôt ruinée. Cependant on ne le vit jamais abattu ni relâché dans ses plus grandes infirmités, il ne s'accordait pas même le repos que les médecins lui jugeaient nécessaire : toujours il priait ou il lisait; il écrivait, ou enfin il apprenait, en souffrant, à se détacher de plus en plus des choses de la terre. Le pape Pélage II l'envoya nonce à Constantinople. Pendant le séjour qu'il fit en cette ville, il composa l'excellent ouvrage des Morales sur Job, et ramena à la foi catholique le patriarche Eutique, qui était dans l'erreur touchant l'état des corps après la résurrection. Après la mort du pape Pélage, il fut élevé au pontificat malgré sa résistance. Pour justifier sa fuite et la crainte qu'il avait eue d'un si terrible fardeau, il fit l'admirable livre qu'il nous a laissé du soin pastoral. Il exprima parfaitement par ses actions ce qu'il enseignait dans cet ouvrage. Il combattit le patriarche de Constantinople nommé Jean, qui prenait le titre d'Évêque universel ; et prit lui-même par humilité celui de *Serviteur des serviteurs de Jésus-Christ*, qui fut depuis adopté et retenu par ses successeurs. Il travailla à la conversion des Anglais avec un zèle qui lui acquit le titre d'Apôtre de l'Angleterre. Nonobstant ses maladies aiguës et continuelles, il fut toujours attentif à tous les besoins du troupeau de Jésus-Christ. Dieu le retira de ce monde pour le récompenser de ses travaux après treize ans six mois et dix jours de pontificat, qu'il avait consacrés tout entiers à la gloire du Seigneur et au salut des âmes. Sa mort arriva le 12 mars 604.

Ecce Sacerdos magnus qui in vitâ suâ suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.

Voici un grand Pontife qui a soutenu la maison du Seigneur tant qu'il a vécu, et qui a fortifié le temple pendant ses jours. Eccli. 50 v. 1.

I. Point. Saint Grégoire-le-Grand, excellent modèle pour tous les Pasteurs de l'Église, les édifie par sa conduite.

II. Point. Il les a instruit par sa doctrine.

I. Nous pouvons bien regarder ce souverain Pontife, comme le soutien de la maison du Seigneur, dont il a fortifié le temple durant le cours de sa vie, en instruisant tous les Pasteurs de l'Église par la sagesse de sa conduite. 1.° Il leur apprend qu'un Pasteur doit craindre la charge des âmes, la fuir autant qu'il peut, et ne s'y soumettre que par obéissance : *Ex corde debet fugere, et invitus obedire* (Gregor. Pastor. p. 1. c. 6.). Ce sont les paroles de ce saint Pape. On sait la résistance qu'il fit aux prières de ses amis et aux instances du peuple, et de quelle manière il écrivit à l'empereur Maurice pour éviter d'être Pape; il s'enfuit de Rome, alla se cacher dans le fond d'une caverne, et ne se rendit qu'après avoir été découvert d'une manière miraculeuse, qui fit connaître que Dieu l'appelait au gouvernement de son Église. Mais entendons saint Grégoire (*Ex Reg. lib.* 3. *Epist.* 5. *etc.*) parler lui-même. Ce qu'il nous dira de la disposition de son cœur, vaut mieux que tout ce que nous en pouvons juger. « Si l'empereur, disait-» il, si le peuple, mes amis et mes proches eussent voulu » écouter mes prières, je ne serais pas chargé devant Dieu » de cet épouvantable fardeau de tant de millions d'âmes. » Hélas! si l'on savait de quel poids est cette suprême di-» gnité, ce que c'est que d'être vicaire de Jésus-Christ et » successeur des Apôtres; il n'y a point d'homme qui, au » lieu de la désirer, ne craignît d'en être accablé. Certes, la » condition du moindre Prêtre est bien plus heureuse que

» celle d'un Pape. Quoi! répondre un jour devant Dieu de
» toutes les grâces qu'on accorde, et de tous les anathèmes
» qu'on fulmine en son nom! avoir à rendre compte du bon
» ou du mauvais usage d'une autorité qui s'étend aussi
» loin que la terre, et qui ferme et ouvre l'entrée du ciel!
» Je vous avoue que je suis épouvanté toutes les fois que je
» songe à de si terribles engagemens, et que la tristesse où
» je suis m'empêche de parler : » *Tanto autem me percussum mœrore agnoscite, ut vix loqui sufficiam* (Ibid. Epist. 6.). Est-ce ainsi qu'on craint aujourd'hui la charge pastorale? Bien loin d'en être effrayé comme notre saint, on y court sans réflexion, et Dieu veuille qu'on n'emploie point de mauvais moyens pour y parvenir. Commençons au moins à craindre ce que nous n'avons peut-être que trop désiré. C'est la première instruction que saint Grégoire donne aux Pasteurs.

2.° Il leur enseigne à s'humilier et à gémir sous le poids de la charge pastorale. Jamais Pasteur n'a ressenti plus vivement que notre saint tout le poids de cette charge, qui le faisait gémir chaque jour et l'empêchait de respirer : *Gemo quotidiè occupationibus pressus, et respirare non valeo* (Ibid. Ep. 30. ad Joan. patric.). Il se regarde comme un homme courbé, et si profondément abaissé vers la terre, qu'il ne peut plus se relever ni regarder le ciel; et, tout effrayé du péril où il est de faire naufrage, il conjure ses amis de lui tendre la main et de prier pour lui : *Incurvatus sum et humiliatus sum usquequaquè : tanta quippè occupationum onera deprimunt, ut ad superna animus nullatenus erigatur, multis enim causarum fluctibus quatior, et tumultuosæ vitæ tempestatibus affligor. Periclitanti igitur mihi orationis vestræ manum tendite, vos qui in virtutum littore statis* (Ibid. Epist. 7. Anast. episcop. Antioc.). Il se plaint de ce qu'étant obligé, en qualité d'évêque, de faire la fonction de médiateur auprès de Dieu pour les péchés du peuple, ses propres péchés le rendent indigne de se présenter devant lui : *Quid antistes ad Dominum, nisi pro delictis populi intercessor eligitur? quâ igitur fiduciâ ad Deum pro*

peccatis alienis intercessor venio, *apud quem de propriis peccatis securus non sum* (Ibid. Ep. 24. Episcop. Const. etc.). Il invite ceux qui le connaissent à pleurer sur lui, de peur que les occupations de l'épiscopat ne l'entraînent de telle sorte, qu'elles ne le séparent de l'amour de Dieu. C'est là, dit-il écrivant à plusieurs évêques, ce qui me fait gémir continuellement, et vous conjurer de prier pour moi : *Quod incessanter defleo, atque ut pro me Dominum exoretis rogo.* Il faudrait copier une de ses lettres, pour voir jusqu'où allait son humilité et le gémissement de son cœur : mais ce peu suffit bien pour nous instruire; Dieu veuille que nous en profitions. Hélas ! nous ne craignons point, nous ne pleurons point, nous ne gémissons point sous le poids de la charge pastorale, parce que nous ne connaissons point les dangers qui l'environnent. La plupart des Pasteurs, éblouis de leurs dignités, ne cherchent qu'à dominer sur le clergé ou sur le peuple : *Ut dominantes in Clericis* (I. Petr. 5. v. 3.). De là vient que, bien loin de gémir et de demander les secours de leurs frères, ils n'ont pour eux que de l'indifférence ou du mépris. Oh ! que cette conduite est différente de celle de saint Grégoire, qui se regardait comme le serviteur de tous les Prêtres qui vivaient en bons Prêtres : *Ego cunctorum Sacerdotum servus sum, in quantùm illi sacerdotaliter vivunt* (Lib. 4. Ep. 76. Mauricio Aug.).

3.° Saint Grégoire ne s'en tenait pas là : son humilité, et la crainte que lui inspirait l'étendue de ses obligations, le portaient à remplir les devoirs de son ministère avec une exacte fidélité. Quelle fidélité que celle de ce saint Pape ! Fidélité à conserver inviolablement le dépôt sacré de la foi, faisant respecter les quatre premiers conciles, comme les quatre Évangiles ; fidélité à distribuer la parole de Dieu malgré ses maladies et ses infirmités continuelles ; fidélité à pourvoir à tous les besoins de l'Église, soutenant et animant le zèle des Évêques, autant par ses exemples que par ses lettres; envoyant de tout côté des ouvriers apostoliques pour augmenter le royaume de Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile. Mais quelle fut sa fidélité dans le soin qu'il eut des

pauvres et des personnes affligées! Sa charité fut si célèbre dans tout l'empire romain, que les provinces les plus éloignées en ressentirent les effets. Tous les premiers jours du mois, dit le diacre Jean, qui a écrit sa vie, il distribuait en aumônes les mêmes espèces qu'il recueillait du revenu des terres ecclésiastiques (*L.* 2. *n.* 16., *etc.*). Chaque jour de la semaine il envoyait par toutes les rues de Rome des personnes qui portaient des bouillons et de la viande cuite à tous les pauvres malades, et à tous ceux qui étaient blessés ou estropiés. Avant qu'il mangeât, après avoir fait la bénédiction apostolique sur les viandes, il envoyait un plat de sa table à chaque pauvre honteux qui n'osait demander l'aumône. Enfin, un pauvre ayant été trouvé mort, il en fut si affligé, parce qu'il crut qu'il était mort de faim et par défaut d'assistance, qu'il s'abstint de célébrer le saint sacrifice de la messe durant quelques jours, comme s'il eût ôté la vie à ce pauvre. O Pasteur vraiment charitable! ô dispensateur fidèle des biens de l'Église! ô bienheureux et admirable Pontife, digne modèle de tous les Pasteurs! faites que nous profitions des leçons que vous nous avez données par votre sage conduite.

Considérons maintenant sa doctrine, et voyons ce qu'il nous apprend des qualités des Pasteurs.

II. Notre saint Pape demande d'abord d'un Pasteur, qu'il soit homme d'expérience. Il n'y a point d'art, dit-il au commencement de son Pastoral, qu'un homme ose entreprendre de montrer, s'il ne s'est appliqué auparavant avec soin et avec étude pour le bien apprendre. Quelle est donc la présomption et la témérité de ceux qui osent s'engager dans les fonctions pastorales sans les connaître; puisque l'art de conduire les âmes est l'art des arts et la science des sciences? *Ars artium, regimen animarum* (Pastor. p. 1. c. 1.).

2.° Il veut qu'il soit d'une vie irréprochable. « Être élevé » à la charge pastorale, dit ce saint docteur, c'est être » choisi pour devenir le chef et le conducteur du peuple de » Dieu, pour être un exemple de vertu et un parfait mo- » dèle de la vie évangélique, selon cette parole de saint » Paul : Il faut qu'un Évêque soit irrépréhensible » (*Ibid.*

c. 7 *et* 10.). Ce qui dit tout, et comprend toutes les vertus; car, comme dit un autre saint Grégoire, « c'est un » vice dans un Pasteur de n'être pas parfait : » *Vitium Episcopi non esse optimum* (Greg. Naz. or. 1.).

3.° Un Pasteur, continue saint Grégoire, doit être solidement humble; ne jamais s'élever par les degrés de l'orgueil et de l'ambition à ce ministère d'humilité, mais attendre que Dieu l'y appelle. *Unges quem monstravero tibi* (I. Reg. c. 16. v. 8.), dit le Seigneur à Samuel : ce qui fait voir, ajoute notre saint, que cette élection appartient toute à Dieu; que les hommes peuvent sacrer un Évêque, mais qu'il n'appartient qu'à Dieu de le choisir ; et que lorsque, par des vues de la chair et du monde, on fait acception des personnes dans cette élection, au lieu de n'y considérer que la vertu et le mérite, on choisit ceux qu'on se montre soi-même, et non pas ceux que Dieu nous montre.

4.° Saint Grégoire enseigne qu'on ne doit point élever au gouvernement de l'Église ceux qui, étant humbles, n'ont point de lumières ni de connaissances, mais ceux dont l'humilité est éclairée par le don de la science et de la sagesse; qui peuvent faire ce que Dieu commande, parce qu'ils sont humbles; et qui peuvent commander aux autres ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils sont sages : *Qui et facere jussa sciant, et quæ facienda sunt sapienter jubeant* (Ibid. v. 9.).

5.° Il ne veut pas que la science d'un Pasteur soit purement humaine et séculière, mais spirituelle et divine. « L'É» glise sainte, dit-il, ne choisit point pour la conduite des » âmes ceux qui, au lieu de ne penser qu'aux choses du ciel, » travaillent à paraître habiles et intelligens dans les affaires » du monde; mais ceux qui se rendent estimables aux yeux » de Dieu, par une vie et une lumière tout intérieure et » toute spirituelle ; car un véritable Pasteur ne doit pas » procurer à son troupeau les biens terrestres et périssables, » mais les célestes et les éternels. » *Non terrena, sed cœlestia; non labentia, sed æterna* (Id. ib.). C'est pour cela qu'il dit, dans son Pastoral, que la principale qualité d'un Pasteur est qu'il soit éminent dans la contemplation : *Præ cæteris contemplatione suspensus* (2. p. c. 5.).

Voilà d'excellentes règles sur lesquelles les Ecclésiastiques, et particulièrement les Pasteurs, doivent s'examiner : il ne sera pas même inutile au reste des chrétiens de le faire, non-seulement parce que tous sont intéressés à avoir de bons Pasteurs et de bons directeurs ; mais encore parce que les vertus des Pasteurs sont, dans un sens, communes au peuple, et ne sont différentes qu'en ce qu'elles doivent être plus parfaites dans les uns que dans les autres. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que si un homme veut agir dans sa famille comme en étant le chef, et comme un vrai chrétien, il doit y faire l'office de Pasteur : *Unusquisque, si in domo suâ caput est, debet ad eum pertinere episcopatûs officium* (Aug. de Sanctis, serm. 51.).

Pour la communion ou la messe, disposez-vous à cette grande action avec cette ferveur et cette pureté de conscience que notre saint Pape demande de tous ceux qui veulent être rassasiés à cette divine table : *Non saturantur ergò nisi famelici ; quia à vitiis perfectè jejunantes, divina sacramenta percipiunt in plenitudine virtutis* (Greg. l. 2. in I. Reg. c. 1. ad hæc verba : *Repleti priùs pro panibus se locaverunt, et famelici saturati sunt.*).

XIX. MARS.

SAINT JOSEPH,

ÉPOUX DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Joseph était de la tribu de Juda et de la famille royale de David, mais si déchue de son ancien lustre, qu'il était obligé de gagner sa vie par le travail de ses mains. Il fut uni à la très-sainte Vierge, qui était de la même tribu, par un saint mariage qui ne fut pas consommé par le commerce de la chair, mais consacré par la liaison pure d'un amour tout spirituel. Lorsqu'il aperçut la grossesse de la

sainte Vierge, il fut dans la dernière surprise ; mais comme il était juste, c'est-à-dire saint et rempli de toutes les vertus, il n'osa condamner celle en qui il n'avait vu qu'une pureté angélique : il prit seulement la résolution de la quitter secrètement. Lorsqu'il était dans cette pensée, l'Ange du Seigneur lui apparut et lui révéla le mystère de l'Incarnation. Il fut le tuteur de l'enfant Jésus : il le déroba à la cruauté d'Hérode, et nourrit du fruit de ses sueurs le Sauveur du monde. Voilà le précis de ce que l'Évangile nous en apprend. On croit qu'il eut le bonheur de mourir entre les mains de Jésus et de Marie.

Joseph autem vir ejus cùm esset justus.

Joseph époux de Marie était un homme juste. Matth. c. 1. v. 19.

I. Point. Les admirables priviléges de saint Joseph.
II. Point. Ses rares vertus.

I. Quand l'Évangile ne nous dirait pas que Joseph était un homme juste et saint par excellence, la part que le Père éternel lui a donnée dans l'économie de l'Incarnation, doit nous en convaincre. Il a été le dépositaire des secrets du Très-Haut, et a mérité d'être instruit du ciel de ce mystère ineffable de l'amour d'un Dieu envers les hommes : *Minister magni consilii*. Il est cet homme privilégié qui a trouvé grâce devant le Seigneur pour être uni par le plus étroit de tous les nœuds à la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite des créatures. Quelle alliance, dit le dévot Gerson ! C'est une virginité qui s'allie à une autre virginité. Ce sont deux créatures dont le Saint-Esprit, amour personnel du Père et du Fils dans l'éternité, devient, pour ainsi dire, l'amour et le lien conjugal dans le temps : *Amborum conjugalis amor* (Conc. habit. in conc. Constan. et in Opusc. de conj. Mar. et Joseph.). Ce sont deux lis mystérieux, au milieu desquels l'époux prend son repos et sa nourriture. Ce sont des astres

qui ne se regardent que pour augmenter l'éclat et la pureté de leur lumière. Marie est la plus pure de toutes les vierges; et Joseph, le plus chaste de tous les époux, est le témoin, le gardien et le protecteur de sa virginité : *Custos virginitatis Mariæ.* Il a été choisi par une faveur spéciale pour être le père adoptif de Jésus-Christ et le tuteur de son enfance: qualité qui l'élève autant au-dessus des anges, que le nom dont il est honoré est plus excellent que le leur, puisqu'ils ne sont que ministres du Seigneur dont il est appelé le père. Il a été jugé digne d'une gloire d'autant plus grande que celle de Moïse, que ce législateur n'a eu la conduite que du peuple de Dieu, au lieu que Joseph a eu celle du Fils de Dieu même : Moïse n'a été que simple serviteur dans la maison de Dieu : *Moyses in domo tanquàm famulus* (Heb. 3. v. 5.); Joseph y a été établi maître avec une pleine autorité : *Constituit eum dominum domûs suæ* (Ps. 104. v. 21.). Il transporte l'arche de la nouvelle alliance selon ses divers besoins; il tient entre ses mains le dépôt du salut et de la rédemption des hommes. Faut-il porter l'enfant Jésus en Égypte, faut-il le ramener en Judée? Joseph seul est chargé de cette glorieuse, mais perilleuse commission. Il a le privilége d'entretenir une si précieuse vie du travail de ses mains et de la sueur de son visage; ses bras ont fourni à la subsistance du Verbe fait chair.

Mais c'est peu que la Providence se décharge sur Joseph du soin de Jésus: voici quelque chose de bien plus surprenant; tout pouvoir lui est donné sur le Tout-Puissant. On a regardé comme un grand prodige que le soleil se soit arrêté une seule fois et en une seule occasion à la voix de Jésus (*Jos.* 20. *v.* 11.); et voici le créateur du soleil et le maître de Josué, qui, durant trente ans, a obéi à Joseph. On admire encore que le patriarche Joseph ait passé de la prison au comble des honneurs, et que l'Égypte entière lui ait été soumise; mais qu'a de semblable une pareille autorité, en comparaison de celle que le second Joseph exerce sur le Maître du monde et sur le Roi des rois? *Quòd Deo homo præcipiat, sublimitas sinè socio; quòd Deus homini obtemperet, humilitas sinè exemplo* (Bern. Hom. 14 super *Missus est.*).

Je vous honore, ô Saint admirable, pour de si rares priviléges, pour le commerce sacré que vous avez eu avec Jésus et Marie. Que j'aie par votre moyen celui d'être lié et uni intimement à ce divin Sauveur et à sa sainte Mère.

II. Ne nous contentons pas d'admirer ce grand pouvoir de saint Joseph ; considérons ses vertus qui doivent nous le rendre encore plus vénérable. Il les a reçues par le canal et le ministère de Marie, qui a été en quelque sorte dans l'ordre de la grâce le chef qui influait en lui, quoiqu'il fût son chef selon les lois de la nature.

L'humilité, qui est comme la virginité de l'âme, selon saint Augustin, qui a dans Marie un si grand mérite auprès du Très-Haut, et qui relève en elle l'éclat de sa pureté sans tache, a été éminente dans saint Joseph. Il effaçait de son souvenir cette longue suite de Patriarches, de Juges, de Rois dont il était descendu, pour ne se regarder que comme un vil artisan, un homme de la lie du peuple, ou plutôt le dernier des hommes. Content de la condition obscure qui eût paru insupportable à tout autre, il n'eût pas changé les instrumens de son art avec des sceptres et des couronnes. Mais ce qui est bien plus admirable, il effaçait de sa pensée tant d'actions saintes, tant de vertus dont il était orné, qui le rendaient aux yeux de Dieu plus grand que Salomon; il ne s'occupait que de son néant et de ses besoins spirituels. Il a suivi Jésus-Christ dans son exil, dans ses persécutions et sa vie cachée, mais on ne voit pas qu'il ait voulu avoir la moindre part à la gloire des miracles de ce divin Sauveur, et à ses actions les plus éclatantes.

L'amour de la pauvreté ne se remarque pas moins dans tout le cours de sa vie : il en a souffert toutes les incommodités sans jamais se plaindre : bien loin de s'estimer misérable dans le sein même de la misère, il s'estimait trop heureux de n'avoir pas où reposer sa tête, et bénissait Dieu sans cesse de pouvoir ainsi honorer la pauvreté de Jésus, qui, jouissant de toutes les richesses de la gloire, s'est fait pauvre pour l'amour de nous.

Son obéissance n'est pas moins digne de nos admirations ; il n'hésita pas un seul moment d'exécuter les ordres de son

Dieu, quoique très-sévères et très-rigoureuses : comme quand il fallut se lever au milieu de la nuit, passer comme au milieu des satellites d'Hérode, et s'enfuir dans une terre étrangère et idolâtre. Que de répliques n'eût pas faites un esprit peu soumis? Comment s'en aller sans provisions, sans équipage, sans aucun moyen, chez un peuple barbare, dans la plus rude saison de l'année, avec une vierge faible et un enfant nouveau-né! La même obéissance le fit retourner en Judée, malgré la crainte d'Archélaüs, fils du tyran (*Chrysost. Hom.* 8. *in Matth.*), aussi cruel que son père. O prompte et parfaite obéissance! que vous condamnez bien nos résistances aux ordres de Dieu, nos murmures et tous les vains prétextes dont nous nous servons pour couvrir notre lâcheté et colorer nos prévarications! Que dirons-nous à présent de la grandeur de sa foi? Quelle foi n'eût pas été ébranlée, lorsqu'on l'avertit de prendre la mère et l'enfant, et de s'enfuir sans délai en Égypte? S'il eût consulté les lumières de l'esprit humain, que n'eût-il pas opposé pour ne point exécuter un ordre qui paraissait si étrange? Eh quoi! eussions-nous dit en sa place, cet enfant miraculeux vient pour sauver les hommes, et il faut qu'on le sauve lui-même! Sa foi vive et éclairée lui fait comprendre en un moment ce que plus de trois ans d'instruction dans l'école de Jésus-Christ n'avaient pu faire concevoir à ses Apôtres, que c'était par les humiliations et les souffrances que le Fils de Dieu venait sauver son peuple.

Que ne pourrions-nous pas ajouter, de sa ferveur et de sa persévérance dans l'oraison! Mais comment des yeux faibles et charnels, tels que les nôtres, pourront-ils envisager ce Séraphin terrestre qui a conversé avec son Dieu, non pendant quarante jours comme Moïse, mais durant l'espace de trente ans? Contentons-nous de demander humblement à Dieu qu'il nous donne quelque part à ses vertus.

Pour la communion ou la messe, considérons que nous avons le bonheur de posséder Jésus-Christ dans l'Eucharistie d'une manière encore plus intime que saint Joseph ne l'a possédé sur la terre. Oh! que nous serions heureux, si nous savions estimer ce précieux trésor, et le conserver avec le même soin que lui! Priez Dieu qu'il vous en fasse la grâce. Vivez pour cet

effet, comme saint Joseph, dans l'oubli du monde, pour ne vous occuper que de Jésus-Christ : c'est ce que la communion opèrera dans vous, si vous en approchez dignement : *Hic sanguis inebriat mentem, ut amorem obliviscatur mundi* (Aug. Tract. de cataclysmo, serm. ad Cath. n. 5.).

XXV. MARS.

L'ANNONCIATION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

℣ *Missus est angelus Gabriel à Deo in civitatem Galilææ cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatam viro, cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen Virginis Maria.*

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une Vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette Vierge s'appelait Marie. *Luc. c.* 1. *v.* 26 *et* 27.

I. Point. Quelles sont les vertus qui ont préparé Marie à devenir la mère d'un Dieu.
II. Point. Instructions que nous devons en tirer.

1. Nous honorons aujourd'hui le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, dont nous avons déjà parlé ailleurs. Contentons-nous ici d'adorer, avec un cœur plein d'amour et de reconnaissance, le Verbe divin unissant sa divinité à notre bassesse, son éternité à notre mortalité, ses grandeurs à notre néant. Admirons l'excès incompréhensible de ses bontés, aussi bien que celui de ses humiliations ; et anéantissons-nous à la vue de ce mystère, puisqu'en effet nous ne sommes rien ; et ce qui doit nous confondre davantage, nous sommes des néans révoltés, des vers insolens, une poussière superbe : cependant c'est pour nous que le Verbe s'est fait chair. Ah ! mon Dieu,

comment puis-je assez vous en remercier! *Numquid confitebitur tibi pulvis, aut annuntiabit veritatem tuam* (Ps. 29 v. 10.). Si nous passons des humiliations du Fils à l'élévation de la Mère, nous trouverons un grand sujet d'oraison dans les vertus qui l'ont préparée à devenir la Mère d'un Dieu : elles nous sont marquées dans l'Évangile.

La première est sa grande pureté d'âme et de corps : *Missus est angelus Gabriel ad Virginem.* C'est une vierge que Dieu a choisie dans ses desseins éternels pour être la mère de son propre Fils, du Messie et du Rédempteur du monde ; mais c'est la plus pure de toutes les vierges, et qui est résolue de l'être toujours, ainsi qu'elle le témoigne par ces paroles qu'elle dit à l'Ange : *Quomodò fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Les promesses avantageuses que cet Esprit céleste lui fait touchant le Fils qui doit naître d'elle, ne l'ébranlent point et ne peuvent l'emporter sur l'amour qu'elle a pour la virginité. Il semble, dit un Père de l'Église (*Gregor. Nyssen. Tract. de nativit. Christi*), qu'elle aime mieux demeurer l'épouse de Dieu selon l'esprit, que de devenir sa mère selon la chair.

Sa foi n'est pas moins grande que sa pureté. L'Ange lui ayant dit que le Saint-Esprit surviendrait en elle et qu'elle deviendrait mère sans cesser d'être vierge, elle croit sans hésiter une merveille si surprenante, dont jusqu'alors on n'avait jamais vu d'exemple : *Hodiè primùm auditur : Spiritus Sanctus superveniet in te. Et auditur, et creditur* (Lib. 2. in Luc. de Mariæ Inter. et Angeli Resp.), dit saint Ambroise. Sa foi fut si parfaite, qu'elle mérita que le Fils de Dieu s'incarnât dans son sein : *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi à Domino* (Luc. 1. v. 45.). Ève, disent les saints Pères, pécha par incrédulité, par défiance, par présomption, et attira la mort et tous les autres désordres dans le monde : Marie, par sa foi, sa confiance et sa soumission à la parole divine, nous a donné le Sauveur du monde, et le réparateur des disgrâces du genre humain. Marie est plus heureuse d'avoir reçu la foi de Jésus-Christ, que d'avoir conçu la chair de Jésus-Christ, dit saint Augustin : *Beatior fuit percipiendo fidem Christi, quàm concipiendo carnem*

Christi (Lib de Sanctâ Virgin. c. 3.). Sans la foi elle ne serait pas devenue mère de Jésus-Christ ; et il ne lui aurait servi de rien d'être sa mère selon la chair, si elle n'avait eu le bonheur de le porter dans son cœur en même temps qu'elle le portait dans son sein : *Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi feliciùs Christum corde quàm carne gestâsset* (Hom. 3. in Evang.), dit saint Grégoire-le-Grand.

Mais que dirons-nous de son humilité si bien marquée dans ces paroles de l'Évangile? *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundùm verbum tuum.* Bien loin de s'élever de la qualité de Mère de Dieu, elle prend celle de servante, et conçoit dans ses chastes entrailles, par la vue de son néant et de sa bassesse, le même Verbe divin que le Père éternel conçoit dans l'éternité par la vue de ses grandeurs et de ses perfections infinies. C'est cette profonde humilité qui lui cache tous les trésors de grâce renfermés dans son âme, et qui la tient dans un continuel abaissement. Ces paroles : *Voici la servante du Seigneur*, ne marquent point une disposition passagère, mais permanente et continuelle : il se fait comme une réfusion de l'humilité de Jésus-Christ en elle, qui lui fait dire : Je ne suis qu'un ver de terre, la dernière de toutes les créatures. Voyez-la, dit saint Ambroise, toujours plongée dans l'abîme de son neant, quoique élevée à la dignité de Mère de Dieu : *Vide humilitatem, vide devotionem : ancillam se dici Domini quæ mater eligitur, nec repentino exaltata promisso est. Mitem enim humilemque paritura humilitatem debuit etiam ipsa proferre*(Ambr. ibid.). Louons et bénissons Dieu pour toutes les vertus et les dons du ciel dont il a comblé cette Vierge incomparable.

II. Voyons quelle instruction nous devons en tirer. Nous sommes Ecclésiastiques, c'est-à-dire dans un état dont les fonctions ont une liaison très-intime avec l'emploi et l'office de Mère de Dieu : jugeons de là à quelle perfection nous devons tendre, nous qui aspirons au sacerdoce, ou qui déjà peut-être y sommes engagés. Ah ! s'il a fallu une si grande pureté dans Marie ; s'il a fallu qu'elle fût remplie de tant de grâces et de vertus, pour concevoir dans son sein le Fils unique de Dieu ; ne serait-il pas bien juste que nous qui en

approchons de si près, et qui produisons tous les jours ce même Fils à l'autel, eussions quelque part aux vertus éminentes qui ont rendu cette humble Vierge digne de devenir la Mère d'un Dieu ?

Cependant quel rapport y a-t-il de notre sainteté à la sienne? Quelle disposition avons-nous apportée aux ordres sacrés? Comment sommes-nous parvenus au sacerdoce? Quelles vertus avions-nous en y entrant? Avions-nous cette pureté de mœurs et cette innocence de vie que l'Église a toujours souhaitées dans ses Ministres? Avons-nous du moins tâché de réparer les fautes de la vie passée, par une longue et sérieuse pénitence? Ne sommes-nous point, au contraire, de ceux qui croient que pour être prêtre il suffit d'avoir demeuré quelques mois dans un séminaire, sans avoir fait aucun progrès dans la vertu et dans la science nécessaires à un Ecclésiastique? « Eh! que peut savoir (s'écrie saint Jérôme) un » prêtre ainsi formé dans un moment? Hier il n'était que » catéchumène, et aujourd'hui le voilà Prêtre! » *Heri catechumenus, hodiè Pontifex; heri in amphitheatro, hodiè in Ecclesiâ: vespere in circo, mane in altario* (Hieron. Ep. 83. ad Occean.). Il ne connaît ni l'humilité, ni la patience, ni la douceur chrétienne : *Ignorat momentaneus sacerdos humilitatem et mansuetudinem.* Il s'ingère dans la conduite des âmes, et il ne connaît point cette manière pleine de cordialité avec laquelle on doit les traiter. Il ne sait ce que c'est que de faire oraison et d'entretenir un commerce avec Dieu : *Ignorat blanditias christianas.* Il ne sait ce que c'est que de se mépriser soi-même : il n'a point jeûné; il n'a point pleuré; il ne s'est point repris souvent de ses fautes, et il ne s'est point assidûment appliqué à les corriger : *Nescit seipsum contemnere; non jejunavit, non flevit, non mores suos sæpè reprehendit, et assiduâ meditatione correxit* (Ibid.).

Oh! qu'il y a d'ecclésiastiques, de prêtres et de pasteurs de ce caractère! Plût à Dieu qu'ils eussent au moins un peu de foi et d'humilité! ils se retireraient sans doute de temps en temps de l'autel, afin de se préparer à en approcher plus dignement. Pour l'ordinaire, leur témérité et la dissipation

où ils vivent, ne leur permettent guère de faire ces réflexions : car, comme dit admirablement saint Grégoire-le-Grand (*Gr. M. lib.* 31. *Moral. c.* 9.), une personne ne peut penser à elle quand elle n'est pas à elle : *Cogitare se mens non potest, quæ tota apud semetipsum non est.*

Pour la messe, célébrons-la avec l'humilité la plus profonde. Ah! s'il est dit de la plus pure de toutes les vierges : *Non horruisti virginis uterum;* que penser et dire de nous-mêmes qui sommes si imparfaits? Cette réflexion devrait sans doute nous porter à nous éloigner de l'autel ; mais puisque la miséricorde du Fils de Dieu est si grande, qu'il vient en ce monde, non pour les sains, mais pour les malades, rassurons-nous, et supplions ce divin Sauveur qu'il nous accorde un peu de part aux vertus de sa sainte Mère, et qu'il nous purifie de telle sorte, que la communion de son Corps et de son Sang ne tourne pas à notre condamnation : *Proba me, Domine, et tenta me; ure renes meos et cor meum, ut tanto sacramento dignus inveniar! Domine Jesu Christe, sacramentum Corporis et Sanguinis tui, quasi pignus et obsidem cœlestis gratiæ demisisti, et in eo constituisti nobis non mortem, sed vitam; non judicium, sed salutem. Quàm perditus ergò est qui redemptionem in perditionem, qui sacrificium in sacrilegium, qui mysterium in parricidium, qui vitam convertit in mortem* (Petrus Bles. Epist. 123.).

POUR LE VENDREDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Cùm vidisset Jesus Matrem et Discipulum stantem quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus.

Jésus ayant aperçu sa Mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait ; dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils. *Joan. c.* 19. *v.* 26.

LES DOULEURS

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

I. Point. Les souffrances de Jésus-Christ dans le cours de sa passion ont commencé le douloureux sacrifice de Marie.

II. Point. Les paroles de ce divin Sauveur attaché sur la croix, à sa sainte Mère, l'ont consommé.

I. Adorez Jésus souffrant et suspendu à la croix, aimant sa sainte Mère, et lui annonçant la plus triste nouvelle qu'il pût lui apprendre. Honorez Marie noyée dans sa douleur à la vue de son bien-aimé, et de l'affligeante séparation qui lui est annoncée : *O quàm tristis et afflicta fuit illa benedicta Mater Unigeniti* (In Hym.) ! Entrez dans cette amertume dont son âme est inondée : *Eia, Mater, fons amoris, me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam* (Ibid.).

Considérez ensuite Marie comme la victime qui après Jésus-Christ souffre le plus. On peut dire d'elle, comme de son Fils : *Magna est velut mare contritio tua* (Thren. 2. v. 15.). Un fils souffre ; c'en est assez à une mère qui l'aime tendrement. Marie aimait Jésus-Christ comme son fils et le meilleur de tous les fils, comme son Rédempteur, comme son Créateur, son Roi, son Dieu ; elle l'aimait plus qu'elle-même. Elle a mille raisons de l'aimer, parce qu'elle le connaît comme le plus saint, le plus aimable de tous les hommes : elle en a reçu tant de faveurs, et elle en est pénétrée de reconnais-

sance : elle le voit accusé, persécuté comme un impie, traité comme un malfaiteur ; tandis qu'elle sait qu'il n'est venu sur la terre que pour combler de biens les hommes, ses ennemis même, ses persécuteurs, ses bourreaux. Eclairée de la lumière d'en haut, elle découvre de jour en jour en lui de nouvelles amabilités, de nouveaux motifs de s'intéresser à sa gloire. Quelle peine pour elle de voir ce cher, cet aimable fils plongé dans un océan de douleurs, et de douleurs cruelles qu'il n'a pu mériter, et que ses bienfaits auraient dû lui épargner ! Fut-il jamais mère qui eût plus lieu de s'affliger? *Quia plùs omnibus dilexit, propterea et plùs omnibus doluit, in tantùm ut animam ejus totam pertransiret vis doloris, ad testimonium eximiæ dilectionis* (D. Hier. Serm. 4. de Assumpt.). Tout ce que la fureur, animée par la haine, l'envie, la superstition, peut inspirer de plus barbare, est mis en œuvre pour tourmenter le bien-aimé de Marie, et tout retombe sur elle. A qui vous comparerai-je, Vierge fille de Sion : *Cui comparabo te, Virgo filia Sion, cui assimilabo te* (Thren. 2.)? Douleurs intérieures, douleurs extérieures de votre Fils, tout vous est commun avec lui. Rien ne console cette mère éplorée ; elle ne peut secourir son fils, moins encore essuyer ses larmes, l'embrasser une seule fois avant qu'il expire. Quelle plaie dans son cœur! *Magnum in totâ se vulnus amoris accepit* (Bern. in Cant.). Cette tête penchée, ces mains étendues, ces pieds cloués, cette face méconnaissable attendriraient les cœurs les plus durs : quelle impression un tel objet n'a-t-il pas dû faire sur celui d'une si tendre mère ! *Filius in corpore, ô Virgo, tu in corde es passa ; singula vulnera per ejus corpus sparsa, in tuo corde sunt unita*(S. Bonav. in Stimul. cap. de Planct. Vir.). Le glaive qui perce le Fils, ce glaive prédit par le saint vieillard Siméon, perce en même temps la Mère : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* (Luc. 2. v. 35.). Que reste-t-il à la divine Mère, que de mourir pour son Fils? Cent et cent fois elle le souhaite, et lui dit : *Fili mi, quis mihi tribuat ut ego moriar pro te* (II. Reg. c. 18. v. 33.) ? Elle est une victime préparée, elle recevra le dernier coup.

II. Jusqu'à cette heure où Jésus parle à sa sainte Mère

Marie avait souffert ; mais le sacrifice n'était, pour ainsi dire, que commencé : la victime chancelait entre la crainte et l'espérance. Aux paroles de Jésus tout espoir disparaît ; Marie ne possèdera plus son cher, son aimable Fils : il lui fait entendre qu'il va la quitter ; il lui déclare qu'il la laisse entre les mains du disciple qu'il aimait : *Mulier*, *ecce filius tuus*, *etc*. Ah ! quel fils ! ce n'est pas, dit Marie intérieurement, ce n'est pas celui que j'ai porté dans mon sein, que j'ai allaité, que j'ai embrassé si souvent, si tendrement ; ce n'est pas là ce Fils unique que j'ai adoré avec tant de respect, qui a fait tant de miracles ; ce cher Fils à qui je dois tout ce que je suis : il m'est enlevé ; et qui pourra le remplacer ? *Ecce filius tuus*. Ces paroles sont pour Marie comme un coup de foudre qui l'écrase, comme un glaive qui partage son cœur en mille pièces, un trait qui lui aurait donné la mort si la main qui le lançait ne l'eût soutenue. L'holocauste s'offre ici sur la croix et au pied de la croix : *Omninò unum erat Christi et Mariæ holocaustum : ambo pariter offerebant*, *hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis* (Arnold. Carm. de Laud. Virg.).

Disons le donc après saint Anselme : Marie a plus souffert que tous les martyrs : *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit, aut potiùs nihil comparatione tuæ passionis*, *ô beata Virgo* (De Assumpt. B. M.). Disons après l'abbé Rupert : *Plusquàm martyr fuit, quia in animâ non minùs amoris quàm mœroris gladio vulnerata est* (Tract. in Joan.). Compatissons aux accablantes douleurs de la très-sainte Vierge.

Pour fruit de cette méditation, imitez le soin que le Fils de Dieu fait paraître sur la croix pour ceux qui lui appartiennent : c'est la doctrine que l'Apôtre avait, selon la remarque de saint Augustin, apprise de lui, quand il recommandait cette attention : imitez la constance de Marie dans les afflictions ; imitez sa résignation à la volonté de Dieu ; enfin, honorez la très-sainte Vierge comme votre mère, puisque Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère en la personne de saint Jean : *Ecce filius tuus*. Ayez beaucoup de confiance en elle.

Avant de vous approcher de l'autel, dites à l'aimable et affligée Marie : O très-sainte Mère de Dieu, n'oubliez pas que si dans l'étable de Bethléem vous n'avez ressenti aucune douleur à la naissance de votre Fils unique, au pied de la croix vous avez enfanté les pécheurs avec des peines incroyables. Je suis un de ces pécheurs, aidez-moi, protégez-moi : puisque je vous ai tant coûté, ayez toujours pour moi des entrailles de mère ; et ne laissez pas périr un fils indigne, mais qui veut mériter vos faveurs par une meilleure vie : *Monstra te esse matrem* (Hymn.).

XXV. AVRIL.

SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE.

Saint Marc, disciple et interprète de saint Pierre, était juif, originaire de la ville de Cyrène en Afrique. Il fut converti après la Résurrection du Sauveur, et instruit par le chef même des Apôtres, qui l'appelle son fils, parce qu'il l'avait engendré en Jésus-Christ (*I. Petr.* 5. *v.* 13.). Il accompagna saint Pierre à Rome, et eut part à la plus grande partie des choses que cet Apôtre eut à faire et à souffrir pour l'établissement de la foi de Jésus-Christ dans cette capitale de l'empire, qui était le siége de l'idolâtrie. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit l'Évangile qui porte son nom ; car Eusèbe (*L.* 2. *c.* 15.) remarque qu'après que saint Pierre eut été quelque temps à Rome, et qu'il y eut annoncé Jésus-Christ avec beaucoup de succès, ceux qui l'avaient entendu furent tellement embrasés de l'amour de la vérité, que, ne se contentant pas de lui avoir ouï prêcher l'Évangile, ils souhaitèrent encore avec beaucoup d'ardeur de le voir écrit : c'est pourquoi ils prièrent saint Marc, son disciple, d'écrire l'histoire évangélique. Le saint se rendit à leurs sollicitations, et écrivit l'Évangile comme il l'avait ouï de la bouche de son Maître. Saint Pierre l'ayant appris, l'approuva, et le donna

à lire aux Églises comme un ouvrage authentique. Saint Marc alla ensuite prêcher en Égypte, où il gagna un nombre infini d'âmes à Dieu, qui s'élevèrent au plus haut degré de la perfection chrétienne, animées par les exhortations et plus encore par l'exemple de notre saint, dont la vie était un modèle achevé de toutes sortes de vertus. Il reçut la couronne du martyre dans Alexandrie.

Prædica verbum; insta opportunè, importunè; argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ.

Prêchez la parole de Dieu sans crainte; pressez les gens à temps et à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez avec toute la patience possible, et sans discontinuer vos instructions. *II. Tim.* 4. *v.* 2.

I. Point. Fidélité de saint Marc à prêcher la parole de Dieu.
II. Point. Comment les ecclésiastiques peuvent l'imiter.

I. Voici l'un des plus zélés et des plus fidèles disciples de saint Pierre : il n'a pas plus tôt reçu mission du chef des apôtres, qu'il va prêcher le royaume de Dieu en Égypte, pays qui passait pour le plus gâté par les superstitions et le plus enraciné dans les crimes. Quoique ce champ, où aucun ouvrier évangélique n'était encore entré, soit extrêmement vaste, et qu'une infinité d'obstacles s'opposent à son dessein, il ne perd point courage : il part, portant avec soi l'Évangile qu'il avait écrit à Rome, afin que les peuples qu'il doit instruire de vive voix, puissent conserver à perpétuité la doctrine sainte qu'il va leur annoncer. Il court de ville en ville, de province en province, pour en arracher les superstitions du paganisme et planter la foi de Jésus-Christ, laissant dans les lieux qu'il est obligé de quitter, des disciples pour achever son ouvrage. Le Seigneur bénit de telle sorte ses travaux, qu'il leva la malédiction dont l'Égypte avait été jusqu'alors frappée : ce fut par le ministère de ce grand saint que cette terre idolâtre reçut la bénédiction que Dieu lui avait promise par ses Prophètes, et pour laquelle, selon la pensée des saints Pères, Jésus-Christ y était venu en son enfance.

Cette bénédiction y fut si abondante, que ce pays qui, de tous les lieux où avait régné le paganisme, avait été le plus attaché aux plus grossières et aux plus ridicules superstitions de l'idolâtrie, fut dans la suite celui de toute la chretienté où la semence de l'Évangile produisit les plus grands fruits. Eusèbe (*Hist. l.* 2 *c.* 16.) remarque que le nombre des chrétiens se multiplia si fort dans Alexandrie, que saint Marc fut obligé d'y établir diverses églises, c'est-à-dire de diviser la ville par quartiers ou paroisses, comme nous parlons aujourd'hui; ordonnant que ceux de chaque quartier s'assembleraient en un lieu marqué, sous le prêtre qui en serait chargé, pour y recevoir les instructions de la parole de Dieu, et y rompre ensemble le pain sacré de la communion.

Voilà un léger crayon des conquêtes de notre saint. Oh! que les pieds de ce bienheureux Évangéliste, de cet Évangéliste de paix et des véritables biens, sont beaux! *Quàm speciosi pedes Evangelizantium pacem, Evangelizantium bona* (Rom. 10. v. 15.)! Nous ne pouvons le suivre dans toutes ses courses : voyons au moins en quoi nous pouvons l'imiter.

II. Saint Paul nous l'apprend, quand il conjure son disciple, par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus terrible dans la religion, d'annoncer aux hommes la parole de Dieu, sans se lasser jamais de les tolérer, et de les instruire, et de les presser à temps et à contre temps. Il veut nous faire voir par là que nous ne devons rien omettre de tout ce qui peut contribuer au salut des peuples. Il ne suffit pas, par exemple, à un Pasteur de prêcher en général contre le vice, et de condamner la conduite des pécheurs : il doit de plus entrer dans le détail, et considérer en particulier les maladies spirituelles de chacun de ses paroissiens; et, comme un sage médecin, leur appliquer les remèdes dont ils ont besoin, sans que le chagrin qu'ils témoigneront, lorsqu'il ne leur sera pas agréable, puisse l'en détourner : *Insta opportunè, importunè* (Expos. Ep. ad Gal. sub finem.). Mais quoi! les remèdes peuvent-ils servir de quelque chose, quand ils sont donnés à contre-temps? Oui, répond saint Augustin : quoique nous paraissions parler hors de temps à ceux qui n'écou-

tent pas volontiers ce que nous leur disons, nous devons néanmoins croire que cela leur est utile, et continuer dans cette pensée le soin de les guérir; car plusieurs, considérant ensuite ce qu'on leur a dit, se sont repris eux-mêmes avec plus de force et de sévérité qu'on ne l'avait fait; et quoiqu'ils fussent sortis de la présence du médecin avec quelque émotion, néanmoins la vigueur de la réprimande ayant pénétré peu à peu jusque dans leurs entrailles, ils se sont trouvés guéris : *Paulatim verbi vigore in medullas penetrante sanati sunt.* Cela n'arriverait pas, si nous voulions toujours attendre à travailler à la guérison de celui dont les membres se pourrissent par la gangrène, jusqu'à ce qu'il lui plût d'endurer le fer et le feu. Les médecins des corps n'attendent pas le consentement de leurs malades, quoiqu'ils n'entreprennent leur guérison que pour une récompense terrestre : cependant, continue ce Père, l'indifférence que les médecins spirituels ont pour le salut de leur prochain, fait qu'ils aiment mieux voir la mort du pécheur que d'entendre de sa bouche une parole de colère. Ce n'est pas là la conduite d'un véritable ministre de Jésus-Christ, qui doit, à quelque prix que ce soit, tâcher de guérir le pécheur, et répondre à Dieu qui lit dans notre cœur, que c'est l'amour du salut de ce pécheur, et non aucun motif humain qui nous oblige à le presser de recevoir les remèdes que nous lui offrons pour guérir les plaies de son âme. Tout ira bien si nous l'aimons véritablement en Jésus-Christ, et si nous ne cherchons qu'à le convertir et à le délivrer de la servitude du péché : *Dilige, et dic quod voles : nullo modo maledictum erit quod specie maledicti sonuerit, si memineris senserisque te in gladio verbi Dei, liberatorem hominis esse velle ab obsidione vitiorum* (Ibid.).

Continuons donc d'avertir les pécheurs, dit ailleurs saint Augustin, et ne perdons jamais l'espérance de les convertir : il ne faut désespérer que du salut des démons : *Ipsorum tantùm desperanda est correctio, contrà quos habemus occultam luctam* (In Ps. 54.). Saint Marc aurait-il gagné tant d'âmes à Jésus-Christ, s'il n'avait été soutenu par cette espérance que Dieu toucherait un jour leurs cœurs et benirait ses soins?

Pour la messe, priez Dieu de vous mettre dans cette disposition; et souvenez-vous que le Sauveur dans sa passion, dont vous allez célébrer la mémoire, vous en a donné l'exemple : car étant sur la croix, il demande grâce à Dieu son Père pour les pécheurs dont il prévoyait la conversion : *In cruce pendens, videbat quosdam suos inter multos alienos; illis jam petebat veniam, à quibus adhuc accipiebat injuriam. Non enim attendebat quòd ab ipsis moriebatur* (Aug. Tract. 31. in Joan.).

I. MAI.

S. PHILIPPE ET SAINT JACQUES,

APÔTRES.

Saint Philippe était, ainsi que saint Pierre et saint André, de Bethsaïde, ville de Galilée, sur le bord du lac de Génésareth (*Joan.* 1. *v.* 43.). Il fut l'un des premiers Apôtres que Jésus-Christ appela à sa suite. C'est à lui que s'adressèrent les Gentils qui souhaitaient de voir Jésus-Christ; et ce fut encore lui qui, après avoir ouï ce grand discours que le Sauveur tint à ses Apôtres la veille de sa passion, le pria qu'il leur fît voir le Père, témoignant que c'était tout ce qu'il souhaitait. Jésus-Christ lui répondit : Celui qui me voit, voit aussi le Père. Après que les Apôtres eurent quitté la Judée, il alla prêcher l'Évangile dans la haute Asie, et souffrit enfin le martyre à Hiérapolis en Phrygie.

Saint Jacques, fils d'Alphée, qu'on appelait le Mineur, pour le distinguer de l'autre apôtre du même nom, qui était fils de Zébédée, était frère du Seigneur, c'est-à-dire proche parent de Jésus-Christ. Il fut appelé, avec son frère saint Jude, à l'apostolat. Après l'Ascension il fut choisi par les Apôtres pour être l'évêque de l'Église naissante de Jérusa-

lem. Il assista au concile qui se tint en cette ville. Il vivait si saintement, qu'il fut surnommé le Juste. On le trouvait ordinairement dans le temple, demandant pardon pour le peuple, et priant continuellement pour son salut. Étant un jour monté sur la terrasse du temple pour instruire le peuple, les Scribes et les Pharisiens lui demandèrent ce qu'ils devaient croire de Jésus-Christ. Le saint Apôtre rendit alors témoignage à la divinité de son Maître; mais ils en furent si irrités, qu'ils le précipitèrent du haut de la terrasse du temple, et le lapidèrent ensuite. Il mourut en demandant à Dieu pardon pour ses ennemis, l'an de Jésus-Christ 62, après avoir gouverné l'Église de Jérusalem près de 29 ans. Nous avons de lui une Épître, qui est la première des sept qu'on appelle Catholiques, où il montre la nécessité des bonnes œuvres.

Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me? Philippe, qui videt me, videt et Patrem.

Il y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? Philippe, celui qui me voit, voit mon Père. *Joan. c.* 14. *v.* 9.

I. Point. Comment les deux Apôtres que nous honorons aujourd'hui ont travaillé à faire connaître Jésus-Christ.

II. Point. Obligation que nous avons de les imiter.

I. L'Évangile que nous lisons aujourd'hui à la sainte messe nous invite à nous remplir de la connaissance de Jésus-Christ, afin d'être en état de l'annoncer aux autres, à l'exemple des saints Apôtres dont nous célébrons la fête.

Nous pouvons dire en l'honneur de saint Philippe, qu'il a prévenu en ce point les autres Apôtres; puisqu'il a exercé les fonctions de son apostolat du temps même et pendant le cours de la vie mortelle du Sauveur. Que les autres le prêchent mort et ressuscité, il l'annonce vivant; et ce fidèle disciple, empressé de lui donner des marques de son zèle, le fait connaître aux autres dès qu'il le connaît lui-même. C'est

peu pour lui d'aimer et de suivre son divin Maître ; il veut que Nathanael brûle du même amour que lui (*Joan.1.v.45.*) : semblable au bois d'une forêt qui, étant allumé et tombant sur des arbres voisins, met en feu la forêt tout entière. Vous étiez venu, adorable Sauveur, apporter sur la terre ce feu divin ; votre dessein était qu'il s'allumât : vous aurez dès votre vie la consolation de voir ce feu allumé par un effet prématuré du zèle de votre Apôtre. Faut-il que dans la suite il en donne des marques? il passe en Asie ; il y prêche l'Évangile ; il arrache les épines de ces terres incultes ; il en ôte les superstitions ; il en renverse les idoles ; il en extermine les impiétés, et élève des autels au vrai Dieu, sur les débris de ceux qu'on avait consacrés aux fausses divinités.

Saint Jacques n'a pas eu moins d'ardeur à faire connaître son divin Maître. Destiné à la conversion des Juifs, que n'a-t-il pas fait pour gagner à Jésus-Christ cette nation de tout temps rebelle et incrédule ! combien de larmes n'a-t-il pas répandues pour eux devant Dieu ! On le trouvait presque toujours à genoux dans le temple, demandant pardon pour le peuple et priant pour son salut avec tant d'effort et d'assiduité, que ses genoux étaient devenus endurcis comme ceux d'un chameau. Prétendre instruire ces opiniâtres (*Epiph. hær.* 29.), c'était crier tout le jour à un peuple moins porté à croire qu'à contredire ; cependant, puissant en œuvres aussi bien qu'en paroles, il touche par la sainteté de sa vie ceux qui avaient résisté à la force de ses discours. Ses prières, sa douceur, sa gravité, son air affable et insinuant, sa patience dans les persécutions ; en un mot, la bonne odeur que répandait partout son éminente piété, en convertit un si grand nombre, que les Scribes et les Pharisiens ne pouvant souffrir le succès de ses prédications, le précipitèrent du haut du temple.

C'est ainsi que le martyre fut la récompense de nos deux Apôtres. O heureuse fin ! ô bienheureuse récompense ! O dignes et excellens prédicateurs de Jésus-Christ, que vous avez souffert pour attirer les hommes à sa connaissance ! Combien de combats, de persécutions, de périls, de travaux n'avez-vous pas essuyés avant que de signer de votre sang les vérités

que vous avez prêchées! Ah! quand est-ce que notre zèle approchera du vôtre?

II. Enfans des Apôtres, les Ecclésiastiques sont obligés de les imiter. Il est vrai que nous n'avons pas, comme les Apôtres, à prêcher un Jésus-Christ inconnu, à un monde idolâtre. Ce serait faire injure aux chrétiens que de les traiter comme des infidèles : ils ont souvent ouï parler de Jésus-Christ; mais, à voir le peu de piété et de respect qu'ils ont pour les mystères de notre sainte religion, on peut bien dire qu'ils n'en sont pas assez instruits, et que la plupart ignorent ce que le Verbe incarné a fait pour leur salut. Les Ecclésiastiques doivent donc leur en parler plus souvent qu'ils ne font, et leur mettre continuellement devant les yeux Jésus-Christ, qui depuis le péché est devenu, comme dit saint Augustin, le pain de notre âme et la nourriture qui ne doit jamais manquer : *Iste panis manducatur, sed non finitur* (Serm 54. de Verb. Domin.). Mais pour conduire les peuples à cette connaissance si digne d'un chrétien, il ne suffit pas de leur expliquer l'histoire de l'incarnation, de la naissance, de la vie, des miracles, des souffrances, etc., de Jésus-Christ; il faut encore exciter dans leurs cœurs l'amour et la reconnaissance qu'ils lui doivent, l'obligation qu'ils ont d'imiter celui qui est le modèle aussi bien que le Chef de tous les saints; et leur faire sentir, avec l'Apôtre, qu'il n'y aura de prédestinés que ceux qui lui auront été conformes (*Rom.* 8. *v.* 29.).

Vous êtes-vous acquitté d'un devoir si essentiel à votre ministère? Avez-vous prêché Jésus-Christ avec le même zèle dont étaient pénétrés nos deux saints Apôtres? Avez-vous eu soin d'insinuer ses vertus aux peuples en les pratiquant vous-même, et leur disant par la sainteté de votre vie, comme saint Paul: *Imitatores mei estote*, *sicut et ego Christi* (I. Cor. 11. v. 1.) ? Les Saints que nous honorons aujourd'hui ont été si exacts en ce point, que l'on prenait saint Jacques pour Jésus-Christ même, tant il s'était étudié à l'imiter. Hélas! quelle différence entre eux et nous! Comment nous prendrait-on pour d'autres Jésus-Christ, nous qui menons une vie si remplie d'imperfections et si peu réglée, qu'à peine

nous reconnaîtrait-on pour ses ministres, si nous n'en portions l'habit et le caractère ?

Pour préparation à la messe, confondez-vous de ce qu'ayant reçu si souvent Jésus-Christ, vous lui soyez si peu semblable : *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me ?* Demandez-lui pardon du peu de fruit que vous avez retiré de tant de communions ; et pour action de grâces, souvenez-vous de ces paroles de saint Jean : *Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare* (I. Joan. 2. v. 6.). Voilà la voie la plus courte pour attirer tous les cœurs à lui. Que toute votre occupation à l'avenir soit donc d'imiter votre divin Maître, de le faire connaître et aimer dans le monde : *Unicus finis, unicus scopus, unica consolatio, unicum refrigerium pastoralis officii, est adducere animas ad cognitionem et amorem Dei* (Barthol. àMart. Stim. Pastor. 2. part. cap. 6.).

II. MAI.

SAINT ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Saint Athanase, surnommé le Grand à cause de la grandeur de sa foi, de sa piété et de ses travaux pour la défense de l'Église contre les ariens, naquit dans Alexandrie en Égypte, sur la fin du troisième siècle, vers l'an 298. Le désir qu'il eut de joindre la science des Saints aux sciences humaines, le fit aller de bonne heure dans les déserts de la basse Thébaïde, chercher le grand saint Antoine, dont il écrivit ensuite la vie. Il se perfectionna, sous un tel maître, en toutes sortes de vertus : il revint à Alexandrie, et fut reçu dans le clergé de cette ville par son évêque saint Alexandre, qui, connaissant son mérite, le fit son secrétaire, et se servait utilement de sa plume et de son ministère, premièrement contre les méléciens, dont le schisme déchirait les Églises d'Égypte ; et ensuite

contre les ariens qui commençaient à répandre le venin de leur hérésie. Il accompagna saint Alexandre au concile de Nicée, tenu sous Constantin-le-Grand, l'an 325. Il y disputa contre Arius avec tant de zèle et de doctrine, qu'encore qu'il ne fût que diacre, on le considéra comme la principale partie du concile. A son retour, se doutant qu'on voulait l'élever à la place de saint Alexandre, qui l'avait désigné pour son successeur, il prit la fuite; mais ayant été trouvé dans sa retraite, il fut mis sur le trône de saint Marc, où il fit briller toutes les vertus épiscopales, particulièrement une force et une constance invincibles contre les hérétiques. Les ariens qui le regardaient comme le plus redoutable de leurs adversaires, n'oublièrent rien pour s'opposer à sa promotion; et leur haine s'augmenta lorsque notre Saint refusa de communiquer avec Arius anathématisé par le concile de Nicée. Ils s'unirent avec les mélétiens pour le perdre, et l'accusèrent de plusieurs crimes dont saint Athanase se justifia pleinement, et d'une manière qui chargea ses accusateurs de confusion. Ils ne cessèrent point cependant de le persécuter; et leur crédit auprès des empereurs, qu'ils avaient su engager dans leur parti, fut tel, que notre Saint fut chassé plusieurs fois de son Église, envoyé en exil, obligé d'errer çà et là, et même de se cacher dans le tombeau de ses pères, pour éviter la fureur de ses ennemis. Enfin, après avoir souffert des maux incroyables pour la défense de la foi orthodoxe, il finit heureusement le cours de sa vie, troublée par tant de traverses et de persécutions, à Alexandrie même, où il mourut plein de mérites, l'an de Jésus-Christ 373, le 2 mai, après avoir gouverné cette Église pendant plus de quarante-six ans.

In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur; aporiamur, sed non destituimur; persecutionem patimur, sed non derelinquimur; dejicimur, sed non perimus.

Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés ; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons point; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. *II. Cor. c.* 4. *v.* 8 *et* 9.

I. Point. La grandeur d'âme de saint Athanase a paru avec beaucoup d'éclat et d'édification pour toute l'Église.

II. Point. Impression que son exemple doit faire sur les Ecclésiastiques qui sont dans l'affliction, ou qui souffrent des persécutions injustes.

I. Ces paroles de saint Paul, qui fait un dénombrement des maux qu'il a soufferts pour Jésus-Christ, conviennent si bien au grand saint Athanase, que l'Église a cru devoir les lui approprier le jour de sa fête pour nous faire comprendre tout ce qu'a souffert cet illustre défenseur de la divinité de Jésus-Christ pour la cause de son divin Maître. Il a été pressé, comme l'Apôtre, par toutes sortes d'afflictions, mais il n'en a pas été accablé; il a trouvé des difficultés qui paraissaient insurmontables, mais il n'a point perdu courage: *In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur; aporiamur, sed non destituimur.*

En effet, on peut dire que depuis le temps des apôtres on ne trouve guère de pasteurs qui aient fait voir une grandeur d'âme plus digne d'admiration que celle que saint Athanase a montrée durant quarante-six ans d'épiscopat, pendant lequel les ariens et les empereurs Constance et Valens, qui les appuyaient, lui firent souffrir la plus dure, la plus longue et la plus injuste persécution dont on puisse user à l'égard d'un homme. Cependant, au milieu de ce déluge de maux et de l'abandonnement même le plus général qu'on ait vu dans l'Église, ce grand Saint demeura inébranlable, et soutint presque seul dans l'orient l'honneur de l'épiscopat et la pureté de la foi, avec une fermeté et une constance qui firent l'ad-

miration des Anges mêmes. On ne peut mieux représenter quelle était pour lors la disposition de son cœur, que par la peinture qu'il en fait lui-même dans sa lettre aux solitaires : « Afin qu'Athanase (dit-il parlant de lui-même) n'eût aucun » évêque devant lequel il pût se plaindre, les ariens ont voulu » prévenir les esprits par la terreur qu'ils ont répandue de » toutes parts ; ils ont fait entrer cette crainte dans tous les » piéges qu'ils ont tendus, et dans toutes les embûches qu'ils » ont dressées. Mais en cela ils ont été assez imprudens pour » ne pas s'apercevoir que leur conduite ne servait qu'à faire » paraître leur violence, et non la véritable disposition des » évêques. Mais quand on serait abandonné par ses propres » frères ; quand on se verrait trahi par l'éloignement et la » fuite de ses amis ; quand il ne resterait plus personne qui » prît part à notre affliction et de qui l'on pût recevoir quel- » que consolation, ils ne voient pas qu'on a toujours pour soi » la chose du monde la plus capable de fortifier le cœur, sa- » voir, la protection de Dieu qui est un refuge infaillible dans » toutes les disgrâces de la vie : » *Ignari, vecordes se in iis subscriptionibus non voluntates Episcoporum, sed vim quam passi essent ostentare : ignarique item si fratres deserant, notique et amici procul absistant, nemoque supersit qui velit simul contristari, aut consolationem adhibere ; tamen plusquàm omnia sufficeret ad tutelam Dei refugium* (Athan. Ep. ad solitar. vitam agentes.). « Elie était seul dans la persécution, continue ce » saint Evêque ; mais dans cet état d'un abandonnement » extérieur, Dieu lui-même était avec lui, et lui tenait lieu de » toutes choses. C'est aussi le modèle que le Sauveur nous a » laissé, lorsqu'étant seul et abandonné de tout le monde il » nous a donné pour règle de ne point nous abattre quand » les hommes nous abandonnent, mais de mettre en lui toute » notre espérance ; de ne trahir jamais la vérité, qui peut bien » être affligée pour un temps, mais qui est enfin reconnue » dans la suite par ses persécuteurs mêmes : » *Solus erat Elias in persecutione, sed tamen in omnibus loco omnium habebat Deum. Et hanc formulam tradidit nobis Salvator, qui ab omnibus derelictus, insidias inimi-*

corum passus est; ut si nos quoque in persecutione ab hominibus relinquamur, non desponderemus animum, sed in eo spem haberemus; nec veritatem proderemus, quæ tametsi principio affligi videatur, posteà tamen ipsa à persecutoribus agnoscitur (Ibid.).

Il ne faut pas s'imaginer que cette grandeur d'âme qui a paru dans saint Athanase avec tant d'éclat, lui inspirât quelque sentiment de vanité ou de mépris pour les autres. Non, non, dit saint Grégoire de Nazianze; plus sa vie était élevée, plus son cœur était humble : *Vitâ quidem sublimis erat, verùm animo humilis* (Nazian. Or. 21.). Il avait su allier toutes les vertus ensemble; et louer Athanase, dit ce Père, c'est louer la vertu même : *Athanasium laudans, virtutem laudabo* (Basil. Ep. 55.). On voyait en lui, dit saint Basile, une charité universelle qui lui faisait prendre soin de tous ceux qui étaient à Dieu; et il n'était pas moins le père de la foi orthodoxe que son défenseur : en un mot, selon ces saints docteurs, il a été pendant tout le temps qu'il a vécu une véritable colonne de l'Église : *Athanasius quamdiù nobiscum versatus est, vera Ecclesiæ columna fuit* (Nazian. ibid.). Remerciez Dieu d'avoir donné ce grand Évêque à son Église dans un temps où des hérétiques fourbes et malins, appuyés de l'autorité des empereurs, ne cherchaient qu'à l'opprimer.

II. Considérez que l'exemple de cet admirable Prélat doit faire une grande impression sur les Ecclésiastiques qui sont dans l'affliction, ou qui souffrent des persécutions injustes. Ils doivent se souvenir, 1.° que les ministres de l'Église les plus fidèles à Dieu et à leur devoir ne sont pas toujours agréables, surtout aux grands du siècle : *Bonus es in conspectu meo,* disait Achis à David; *sed satrapis non places* (I. Reg. 29. v. 6.). Leur exactitude déplaît : de là vient qu'on les persécute et qu'on les décrie. 2.° Que Dieu qui veut tenir dans l'humilité ses serviteurs qui ont le plus de mérite, et faire voir à tout le monde que c'est par sa puissance qu'ils opèrent les grandes choses qu'ils font, veut aussi pour l'ordinaire qu'ils soient dans le mépris, qu'ils passent par toutes sortes d'épreuves, et que leur vie soit une copie de la vie

pauvre, humble et crucifiée de Jésus-Christ. 3.º Enfin, ils doivent se souvenir, dans ce temps d'orages et de persécution, de ce qu'ont souffert pour la gloire de Dieu tant d'illustres confesseurs, et en particulier saint Athanase, dont l'exemple doit réveiller leur foi et leur piété.

La fermeté, le courage et la grandeur d'âme que fit paraître ce saint Patriarche en supportant les maux qu'on lui faisait souffrir, et qui semblaient devoir l'accabler, ont paru au pape Célestin Ier (*Celest. papa, Ep. ad Cler. et popul. Const. in concil. Ephes. act. 1. c. 19.*) très-dignes d'un ministre des autels. C'est ce qui engagea ce souverain Pontife à proposer un si grand exemple à ceux du clergé de Constantinople que Nestorius persécutait parce qu'ils s'opposaient à son hérésie. « Vous, leur disait ce Pape, qui avez été chassés de l'Église, jetez les yeux sur Athanase, d'heureuse » mémoire, très-sage évêque d'Alexandrie. Où est celui qui » ne trouve en lui un modèle accompli de force et de constance? Où est celui qui, considérant qu'il a attendu longtemps son retour, ne se remplisse d'espérance? On le bannit par la persécution d'Arius; mais on le rappelle par la » protection de Dieu. Il a souffert la prison, les extrémités » les plus grandes, et des maux qui ont exercé la patience de » l'Apôtre même : néanmoins, dans toutes ces choses, il a » suivi l'exemple de celui qui témoigne combien les afflictions » lui sont agréables : il n'a point été affaibli par les souffrances, et par ce moyen il a acquis la qualité de confesseur. » Ce qui fait voir qu'il n'y a point de chrétien qui doive déplorer son bannissement temporel, parce qu'il n'y en a » aucun, quelque persécution qu'on lui fasse souffrir, qui » soit banni de Dieu. Ne craignons donc rien, sinon que » nous ne soyons exilés pour toujours de la demeure des vivans que nous désirons être notre demeure éternelle : » *Timeamus ne è regione vivorum, hoc est, ab illâ quam nostram patriam esse volumus, exsulemus.*

Suivons, ministres du Seigneur, suivons le conseil de ce grand Pape lorsque nous sommes persécutés en faisant notre devoir, ou que nous sommes dans l'affliction et dans un abandonnement général de tout secours humain : jetons les

yeux sur la grandeur d'âme et sur la fermeté qu'un saint Athanase et tant d'autres saints Pasteurs ont fait paraître en semblables occasions, afin que leurs exemples nous servent de consolation, de soutien et d'aiguillon pour nous animer à tout souffrir pour le Dieu que nous servons; à mettre en lui toute notre confiance, et à attendre de lui les secours dont nous avons besoin : *Levavi oculos meos in montes, undè veniet auxilium mihi* (Ps. 120. v. 1.). Allons à l'autel dans cette disposition.

Seigneur Jésus, qui nous avez choisis pour célébrer la mémoire de votre passion et de votre mort, rendez-nous dignes de souffrir pour vous, à l'exemple de ces ministres admirables de vos autels. Accordez-nous, s'il vous plaît, une portion de ce zèle, de cette force, de cette grandeur d'âme qui leur a fait mépriser les menaces des hommes, et les a mis au-dessus des persécutions les plus terribles; afin que nous soyons en état de souffrir, comme ils ont souffert, avec une fermeté qui puisse contribuer à votre gloire, à notre salut et à l'édification de votre Église; et pour lors nous éprouverons les consolations qu'ils ont éprouvées, et nous pourrons dire avec votre Apôtre : *Sicut abundant passiones Christi in nobis; ità et per Christum abundat consolatio nostra* (II. Cor. 1. v. 5.).

III. MAI.

POUR LES FÊTES

DE L'INVENTION ET DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

L'ÉGLISE célèbre deux fêtes en l'honneur de la croix du Sauveur. L'une, le trois mai, jour de l'invention de la sainte Croix, dont nous sommes redevables à la piété de sainte Hélène, mère du grand Constantin. Ce premier empereur chrétien ayant remporté une signalée victoire sur le tyran

Maxence en vertu de la croix de Jésus-Christ qui lui apparut, pénétré de zèle pour cette sainte croix, il fit détruire les temples des faux dieux que l'impiété païenne avait érigés sur le Calvaire pour abolir la mémoire de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, et ordonna qu'on y bâtirait une magnifique église. C'est ce que sainte Hélène prit soin d'exécuter; et ayant trouvé et reconnu miraculeusement la vraie croix du Sauveur, elle en mit une partie dans cette église, et envoya l'autre partie à son fils qui la reçut avec un profond respect, et fit rendre dans tout l'empire l'honneur qui était dû à ce premier trophée de notre rédemption.

Nous célébrons l'autre fête le quatorze septembre, et c'est l'Exaltation de la sainte croix, que l'empereur Héraclius eut le bonheur de recouvrer après qu'elle eut resté quatorze ans en la puissance des Perses, et qui la porta lui-même sur le Calvaire dans la place qu'elle avait occupée avant son enlèvement. Ces deux fêtes n'ayant qu'une même fin, qui est d'exciter dans nos cœurs l'amour et la reconnaissance que nous devons à notre Seigneur Jésus-Christ qui a bien voulu mourir sur la croix pour notre salut, nous n'en ferons qu'une méditation.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Ad Galat. c. 6.

I. Point. Le mérite de la Croix.

II. Point. L'estime que nous en devons faire.

I. Quel plus grand mérite que celui de la croix! Depuis que Jésus-Christ l'a sanctifiée par le choix qu'il en a fait, qu'il l'a ennoblie par l'attouchement de son corps adorable, qu'il en a fait l'instrument de notre salut et le trône de son infinie miséricorde, elle est devenue le plus précieux ornement de l'Église, la principale décoration de nos autels, la terreur de l'enfer, le refuge des pécheurs, et l'objet des vœux de tous les fidèles. Disons donc avec l'Apôtre, que toute notre gloire est

dans la croix de Jésus-Christ : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

Il est vrai que depuis la chute du premier homme, le travail et la peine sont l'héritage qu'il nous a laissé, triste héritage qui ne porte que des ronces et des épines; mais Jésus-Christ ayant payé nos dettes sur la croix, a changé notre sort, et nous a laissé un héritage bien différent. Ce n'est plus une terre stérile arrosée de sueurs et de larmes infructueuses; c'est sa croix qui, teinte de son sang, sanctifie toutes nos souffrances et les rend capables de porter des fruits dignes de la bienheureuse éternité.

Reconnaissons ici le mérite des souffrances. Ah! qu'elles sont glorieuses à un chrétien qui sait unir sa croix à celle de Jésus-Christ! Nous n'avons qu'à considérer comme le Sauveur en parle, pour en connaître le prix et la valeur : *Heureux*, dit-il, *ceux qui pleurent*, *parce qu'ils seront consolés* (Matth. 5.). Le monde se réjouira, dit-il à ses disciples; les mondains vivront dans les plaisirs, on les appellera les heureux du siècle : ce seront cependant les plus malheureux et les plus à plaindre. Pour vous, mes disciples, vous aurez la croix en partage; vous pleurerez et vous gémirez, mais votre tristesse sera changée en joie, et dans une joie que personne ne pourra vous ravir; vos larmes seront des larmes d'une courte durée, qui enfanteront l'esprit du salut éternel : *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium; gaudium vestrum nemo tollet à vobis* (Joan. 16. v. 20.).

Vous êtes donc heureux, chrétiens affligés, et vous, ministres de l'Église, si vous souffrez quelque chose pour la justice : *Si quid patimini propter justitiam, beati* (I. Petr. 3. v. 14.). Et pourquoi? c'est qu'un moment d'affliction en cette vie produira en vous dans l'autre le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable, comme parle saint Paul (*II. Cor. c.* 4.). Ah! qu'on penserait bien autrement des souffrances de cette vie, si l'on connaissait bien le mérite de la croix! C'est sans doute pour nous en donner une haute idée que tout est semé de croix dans notre religion. On l'élève dans nos églises; on la place sur nos autels; on nous apprend dès l'enfance à la mettre sur notre front, et, pour ainsi dire,

à la tête de toutes nos actions. Mais, hélas! quoique la croix nous soit présente partout, nous l'oublions et nous ne jetons presque jamais les yeux de la foi sur cet étendard du salut, qui, plus efficace que le serpent d'airain élevé dans le désert, nous guérirait de tous nos maux si nous le regardions avec foi : *Qui percussus aspexerit eum, vitâ vivet* (Num. 21. v. 8.). Ne permettez pas, ô mon Sauveur! que j'ignore plus long-temps la vertu et le mérite de la croix; et puisqu'elle vous a servi d'instrument pour me sauver, qu'elle soit pour moi un moyen de salut; que j'en connaisse tout le mérite et que j'apprenne à l'estimer.

II. Saint Paul nous apprend l'estime que nous en devons faire, quand il dit que parmi les peuples qu'il a instruits, il a fait profession de ne savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (I. Cor. 2. v. 2.). Voilà la grande science de l'Apôtre : écoutez bien, ministres du Seigneur, ce grand Prédicateur de la croix de Jésus-Christ, et tâchez de l'imiter : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum* (I. Cor. 1. v. 23.). Prêchons Jésus-Christ crucifié; que ce point de morale entre dans tous nos discours; annonçons la mort de notre Seigneur jusqu'à ce que le monde en soit bien instruit : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (I. Cor. 11. v. 16.). Anathème à quiconque n'ose prêcher Jésus-Christ crucifié, et que la croix est le chemin royal du ciel. Nous devons annoncer la croix non-seulement par nos paroles, mais encore par nos actions : les paroles sont comme les feuilles de l'arbre de la croix, mais les actions en sont les fruits; il est bien juste que ne vivant que par les mérites de la croix du Sauveur, nous lui rendions un double témoignage par nos paroles et par nos œuvres.

C'est en nous conduisant de la sorte que nous nous élèverons au-dessus du respect humain, et que nous prêcherons utilement, comme saint Paul, un Dieu mourant sur une croix pour le salut des hommes. Ce grand Apôtre mettant toute sa gloire dans la croix de Jésus-Christ, n'avait garde de rechercher les vains applaudissemens des hommes, ou d'avoir pour

eux une complaisance criminelle, afin d'éviter la persécution. Il en sera de même de nous, dit saint Chrysostôme (*In Ep. ad Galat.* 16.), si nous ne rougissons point de la croix; elle sera pour nous un sujet de triomphe et d'une gloire continuelle : *Ità crux nobis est gloriandi materia.*

Quel est le motif, demande saint Chrysostôme, qui inspirait à saint Paul des sentimens si pleins de religion et de générosité pour la croix de Jésus-Christ? C'est la reconnaissance que ce disciple avait pour son divin Maitre : c'est comme s'il eût dit : Le Fils de Dieu a pris pour moi la forme d'un esclave, il a souffert le supplice honteux de la croix pour me délivrer de la captivité du péché; il m'a aimé jusqu'à se sacrifier pour moi; il n'a point eu horreur de la croix, pour me procurer par elle le salut éternel : pourrais-je après cela craindre d'en faire profession publique? A Dieu ne plaise que je tombe dans une si grande ingratitude. Bien loin de rougir de la croix de mon Sauveur, j'en veux faire toute ma gloire : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Il serait bien à souhaiter que tous les Chrétiens, et particulièrement les Ecclésiastiques, fussent en état de parler de la sorte, puisqu'ils sont tous enfans de la croix. Il n'y en a point, suivant la pensée de saint Chrysostôme, qui ne doive dire en toute occasion : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de mon Sauveur : *Talem oportet esse Christianum, et hanc vocem semper habere in ore* (Ibid.).

Pour la communion ou la messe; souvenez-vous que pour approcher dignement de l'autel, il faut aussi approcher de la croix. C'est une marque que le désir de l'Eucharistie n'est pas sincère, quand il ne nous porte point à imiter les souffrances de Jésus-Christ qui nous y sont représentées. L'Eucharistie est l'image de la croix, et Jésus-Christ immolé sur nos autels se représente lui-même immolé sur le Calvaire. Priez-le de vous inspirer l'amour de la croix. La meilleure préparation que vous puissiez apporter à la communion, est d'entrer dans la disposition où il était lorsqu'il institua ce sacrement : il allait souffrir pour nous lorsqu'il nous donna son Corps : il faut donc que nous soyons dans la disposition

de souffrir pour lui quand nous le recevons : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (Philipp. c. 2. n. 5.).

XXVI. MAI.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Ce Saint naquit à Florence, le 22 juillet de l'an 1515. Il fut destiné par ses parens au négoce; mais Dieu qui avait sur lui d'autres vues, lui inspira d'aller étudier à Rome, où il fit de merveilleux progrés dans la science et les vertus ecclésiastiques. Il recut l'Ordre de la prêtrise pour obéir à son Confesseur, et remplit tous les devoirs de ce saint ministère avec un zèle infatigable. Sa manière de vivre était très-austère; car il ne mangeait pour l'ordinaire qu'une fois le jour. Son ardeur pour la prière était extraordinaire : c'est dans ce saint exercice qu'il ressentait plus vivement la violence du feu que produisait en lui l'amour de Dieu. Les douçeurs qu'il y goûtait ne l'empêchèrent pas de s'appliquer à toutes les autres œuvres de charité, et surtout à la conversion des pécheurs. Il conçut même le dessein d'aller aux Indes porter la lumière de l'Evangile aux infidèles; mais un homme très-éclairé lui fit comprendre que la seule ville de Rome pouvait lui tenir lieu de toutes les Indes et de tout le Nouveau-Monde, et qu'il n'y trouverait toujours que trop d'infidèles à convertir. Il s'appliqua donc à faire dans cette grande ville des instructions et des exercices de piété; et joignant une vertu éminente à la sagesse de ses discours, il y fit des conversions admirables, et rétablit l'usage fréquent des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, qui semblaient presque abolis parmi les gens du monde. Pour le faire avec plus de succès, il assembla quelques Ecclésiastiques qui formèrent une Congrégation sous le nom de Prêtres de l'Oratoire, dont il obtint la confirmation du Saint-Siége, par un bref du pape Grégoire XII. Il travailla

avec eux au salut des âmes jusqu'au dernier jour de sa vie, qui fut le 26 mai de l'an 1595, et mourut âgé de près de quatre-vingt-deux ans.

Suscitabo mihi Sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet : et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus.

Je me susciterai un Prêtre fidèle qui sera selon mon cœur; je lui bâtirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon Christ. *I. Reg.* 2. *v.* 35.

I. Point. Les dispositions de saint Philippe de Néri au sacerdoce.
II. Point. Ses fonctions et ses occupations dans le sacerdoce.

I. Deux choses sont nécessaires à ceux qui désirent être revêtus du sacerdoce de la nouvelle loi. La première est d'y entrer par Jésus-Christ, par son inspiration, par son esprit, par la connaissance de ses volontés, par la pratique de ses vertus, par le désir de son salut et de celui des autres : *Per me si quis introierit, salvabitur* (Joan. 10. v. 9.), dit notre Seigneur dans l'Évangile. La seconde est d'y travailler avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ :*Labora sicut bonus miles Christi* (II. Tim. 2. v. 3.), dit saint Paul. Saint Philippe de Néri, frappé de cette considération dès sa jeunesse, se disposa à l'emploi auquel Dieu le destinait, en marchant de vertus en vertus, et donnant chaque jour de nouvelles marques de la pureté de sa vocation.

Si l'amour de Dieu et du prochain est la principale disposition à la prêtrise, il est vrai de dire que son cœur en fut tout rempli. Jamais ministre de Jésus-Christ ne fut plus saintement passionné pour sa gloire, plus dévoré du zèle de sa maison, plus dévoué aux âmes rachetées de son sang, et n'eut plus de droit de dire avec saint Paul : *La charité de Jésus-Christ nous presse.* Cette charité était le principe et l'âme de toutes ses pensées, paroles et actions ; c'était le poids qui l'entraînait, l'aiguillon qui le faisait marcher à si grands pas dans la carrière de la perfection et des conseils

évangéliques. C'est elle qui l'obligea de renoncer à son patrimoine et à l'espérance d'une riche succession ; de se consacrer au service des pauvres et des malades ; de prodiguer son repos, sa santé, sa vie, pour instruire les ignorans ; qui lui donna des entrailles de compassion pour toutes les misères du prochain, et lui inspira le désir d'aller prêcher la foi dans les Indes, et d'immoler sa vie à Jésus-Christ par le martyre. Enfin, si dans Rome il cherche de place en place des pécheurs à convertir, des affligés à consoler, des égarés à ramener dans le bon chemin, des justes à confirmer dans la grâce ; s'il travaille sans relâche à détruire le règne de Satan et à établir celui de Jésus-Christ ; et si, par un effet singulier et surprenant, son cœur palpite presque sans cesse, et sa poitrine s'élargit, comme pour dilater les espaces de la charité, c'est l'amour de Jésus-Christ qui le presse : *Charitas enim Christi urget nos* (II. Cor. 5. v. 14).

Sachant combien la prière nous est recommandée, il s'y adonne tout entier : elle lui tient lieu de toute sorte d'études, d'affaires, de plaisirs. Il la regarde comme une occupation qui, selon Jésus-Christ, doit être éternelle et infatigable. Ainsi, après avoir employé le jour à visiter les principales églises de Rome, le soleil n'est pas plus tot couché qu'il va dans le cimetière de Calixte, où tous ces saints Martyrs qui ont arrosé de leur sang la même terre que Philippe arrose de ses larmes, sont témoins qu'à l'exemple de son Maître il passe les nuits entières à pousser de saints gémissemens vers le ciel : *Erat pernoctans in oratione Dei* (Luc. 6. v. 12.).

Son humilité ne fut pas moins profonde que son oraison était élevée. Qui pourrait décrire toutes les saintes inventions que cette vertu si nécessaire aux Ecclésiastiques lui suggéra pour cacher aux yeux des hommes les talens de nature et de grâce dont il avait été favorisé ? Quelque fidèle qu'il eût été à Dieu dès sa plus tendre jeunesse, lorsqu'il apprenait que quelqu'un était tombé dans un grand crime : Plût à Dieu, disait-il, que je n'eusse pas fait pire ! Il se défiait tellement de ses forces, et était si convaincu de la faiblesse et de la corruption de l'homme, qu'il faisait tous les jours à Dieu cette protestation : « Seigneur, ne vous fiez pas en moi, je suis un

» lâche et un perfide; peut-être que dès aujourd'hui je vous » trahirai, et commettrai les excès les plus énormes dont » l'âme la plus noire puisse être capable. » C'est ainsi que son humilité le faisait parler. Quels combats ne fallut-il pas que son directeur livrât contre lui pour lui faire consentir à recevoir le caractère sacré de la prêtrise! Perdit-il jamais cette frayeur salutaire, comme ceux qui s'accoutument aux choses les plus saintes par une familiarité indiscrète? Se laissa-t-il jamais éblouir par l'éclat des dignités ecclésiastiques, et même de la pourpre sacrée? Ne refusa-t-il pas constamment le chapeau de cardinal qui lui fut offert par Grégoire XIV et Clément VIII, protestant qu'il ne prendrait point d'autre qualité que celle de simple prêtre; bien éloigné de ces esprits ambitieux qui n'entrent dans l'Église que pour rechercher les charges et les dignités; ou qui, pour flatter leur vanité, au défaut des bénéfices qu'ils n'ont pas, prennent les titres et les qualités des bénéfices qu'ils voudraient avoir.

Faites ici un peu de réflexion sur les dispositions que vous avez apportées à la prêtrise : approchent-elles de celles de saint Philippe de Néri? Hélas! quelle différence! Humiliez-vous pour le passé; et pour l'avenir rallumez dans vous la grâce du sacerdoce. Considérez pour cet effet comme notre Saint s'acquitta de cette glorieuse fonction.

II. Ce saint Prêtre, tout occupé de sa vocation, se consacra sans réserve à son ministère. Ce fut cet ouvrier évangélique qui porta le poids du jour et de la chaleur sans se lasser, qui se reconnut avec saint Paul débiteur à tous, qui se retrancha jusqu'aux besoins de la vie, et qui crut qu'il ne lui était pas permis de donner à ses repas, à son sommeil, des momens qu'il pouvait donner à la conversion des pécheurs, à l'instruction des ignorans ou au soulagement des pauvres.

Mais entrons plus avant dans le détail de ses emplois. La première fonction d'un Prêtre, c'est de consacrer le Corps et le Sang de Jésus-Christ; c'est de s'unir d'esprit et de cœur à cet adorable sacrifice, de se sacrifier lui-même avec la victime qu'il immole. Or, quel Saint s'est jamais acquitté avec plus de foi, avec plus de zèle, avec plus de ferveur de ce ministère ecclésiastique que Philippe de Néri? Il ne vivait

que pour s'unir à Jésus-Christ : son âme se fût séchée de langueur, s'il eût manqué un jour de s'en nourrir. Le fréquent usage des saints mystères ne faisait que redoubler sa dévotion et son respect. Toutes ses vues ne tendaient qu'à posséder Jésus-Christ : la jouissance allumait en lui le désir, et le désir confirmait la jouissance ; et dans ce commerce de charité s'accomplissait en lui ce que Jésus-Christ a dit de tous ceux qui le reçoivent dignement : *In me manet*, *et ego in eo :* celui qui me reçoit demeure en moi, et je demeure aussi en lui. C'est pour cela qu'il consacrait ordinairement tous les jours, et qu'il employait tant de temps à la célébration des saints mystères. Une joie intérieure, une foi vive et religieuse remplissaient son esprit de la grandeur du Dieu qu'il offrait, et son cœur de son amour : *De excelso misit ignem in ossibus meis* (Thren. 1. 13.).

Mais parmi les différentes fonctions de la prêtrise, celle à laquelle saint Philippe s'est particulièrement dévoué, et où Dieu a le plus visiblement récompensé ses soins et béni ses travaux, ç'a été celle d'entendre les confessions. C'est dans le sacré tribunal que, conduit par la sagesse qui dispose de toutes choses avec autant de suavité que de force, il verse, à l'exemple du pieux Samaritain, le vin et l'huile dans les plaies de ceux qu'il trouve blessés, les nettoie, les guérit et les ferme, quelque invétérées, quelque envenimées et incurables qu'elles paraissent. C'est là que, avec le secours de celui qui tient tous les cœurs dans sa main et souffle où il lui plaît, il substitue des cœurs de chair où il n'y avait que des cœurs de pierre ; qu'il allume un brasier ardent où tout était plein de glace ; qu'il ramène le calme où régnait l'orage ; qu'il rend uni ce qui était raboteux, et beau ce qui était horrible, ne cessant point de travailler qu'il n'ait arraché les racines du péché, et mis ses pénitens dans la voie sûre et étroite de l'Évangile. Il compatit à toutes leurs infirmités ; mais sans rien relâcher des droits de son Maître, il leur applique son sang adorable, et les établit en même temps dans une ferme résolution de répandre mille fois plutôt le leur, que de plus abuser de sa bonté infinie. Aussi était-il estimé dans Rome et dans toute l'Italie, comme un guide assuré, comme un directeur

consommé dans la science du gouvernement des âmes, qui est l'art des arts. Il n'avait d'autre intérêt que celui du salut des âmes. Sa conduite fut si irréprochable et si régulière, qu'il ne donna jamais de prise à la médisance. Il confessa durant trente-six ans une dame romaine célèbre par sa beauté et par sa naissance, sans l'avoir jamais regardée. Son zèle fut si infatigable, qu'il ne s'ennuyait jamais dans un emploi si rebutant et si difficile que celui de confesser. Il regardait son confessionnal comme son centre, son élément et le lieu de son repos ; il perdait le manger et le sommeil pour vaquer à cet exercice : ni ses maladies, ni sa grande vieillesse, ni ses autres occupations ne purent l'obliger à se relâcher en rien de ce pénible travail : le jour même de sa mort il administra le sacrement de Pénitence à plusieurs personnes, et regardait comme une disposition à bien mourir, le soin qu'il prenait pour procurer aux autres le moyen de bien vivre. Oh ! l'excellent Prêtre ! oh ! l'admirable ouvrier, qui ne s'arrêta pas un seul moment qu'il ne fût arrivé au bout de sa carrière ! C'est là mourir debout, les armes à la main, et non pas comme des lâches, pour parler le langage de l'Écriture : *Nequaquàm ut mori solent ignavi, hic mortuus est* (II. Reg. 3. v. 33.).

Soyez béni, Seigneur, d'avoir donné ce saint Prêtre et ce grand Directeur à votre Église. Accordez-nous la grâce de l'imiter : nous y sommes d'autant plus obligés, que les fonctions qu'il a exercées sont inséparables de notre état. Faites, ô mon Dieu ! que nous comprenions comme lui qu'un Prêtre doit mourir à l'autel, et que le sacerdoce dont vous nous avez revêtus n'est pas un titre sans fonction, ainsi que le monde se l'imagine ; mais un ministère de travail et d'occupation, comme l'ont cru tous vos vrais serviteurs.

C'est particulièrement dans l'oraison et dans la participation de l'Eucharistie, que le cœur de S. Philippe de Néri s'est si fort échauffé dans l'amour de Dieu et du prochain : servons-nous des mêmes moyens, pour allumer dans le nôtre ce feu divin qui l'a si heureusement consumé : *Concaluit cor meum intra me; et in meditatione meâ exardescet ignis* (Ps. 38. v. 4.).

VI JUIN.

SAINT CLAUDE, ÉVÊQUE DE BESANÇON,

ABBÉ DE S.-OYEND DANS LE MONT-JOUX, PATRON DE CE DIOCÈSE.

Ce Saint, l'un des plus grands ornemens de la Bourgogne orientale, qu'on appelle aujourd'hui la Franche-Comté, naquit à Salins, l'an de Jésus-Christ 484. Il passa sa jeunesse dans une grande innocence de mœurs : il fuyait également les divertissemens et l'oisiveté, et se donnait tout entier à l'étude, à la prière et aux autres œuvres de charité. S'il quittait par intervalle la lecture des livres, c'était pour se délasser dans la conversation des serviteurs de Dieu, avec lesquels il conférait des maximes de la vie spirituelle. Agé de vingt ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut mis au rang des Clercs de Besançon, où il édifia tout le monde. Il réduisit alors toutes ses études à celle des anciens Pères, dont il acquit une parfaite intelligence; mais il travaillait encore plus à avancer dans la vertu que dans les sciences. Il ne mangeait qu'une fois le jour, hors les dimanches et fêtes. Aux jeûnes il joignait les veilles, qu'il employait à la méditation.

L'Église de Besançon ayant perdu son évêque Gervais, il fut mis en sa place, quelque soin qu'il eût pris de se cacher pour éviter cette dignité. Il fit pendant sept ans tous les devoirs d'un bon Pasteur; mais son amour pour la retraite et sa profonde humilité ne lui permirent pas de rester plus longtemps dans un poste qui lui paraissait trop éclatant et trop onéreux. Il se démit de sa charge, et se retira dans le monastère de Saint-Oyend au Mont-Joux, où il fut pour toute cette maison un modèle de retraite, de mortification, d'exactitude dans la discipline monastique, et, pour tout dire en un mot, de la perfection évangélique. Après la mort du saint abbé

injurieux, il gouverna très-saintement ce monastère pendant cinquante-cinq ans, et mourut de la mort des justes, le 6 juin de l'an 581, âgé d'environ quatre-vingt-dix-sept ans. La célèbre abbaye qui porte son nom, et qui est présentement érigée en évêché de St-Claude, conserve encore aujourd'hui son corps en son entier.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.
J'ai fui bien loin, et j'ai resté dans la solitude. *Ps. 54. v. 8.*

I. Point. Saint Claude apprend aux Ecclésiastiques à fuir les dignités;
II. Point. A aimer la retraite.

I. Voici un Saint qui nous apprend de quel œil nous devons regarder les charges et les dignités de l'Église, et la crainte où nous devons être à la vue des périls et des dangers qui les accompagnent. Qui paraissait plus digne que lui de remplir les devoirs d'un bon Pasteur ? Il avait passé sa jeunesse dans une grande pureté de mœurs, dans l'éloignement du monde, dans le jeûne et les veilles, dans l'exercice de la prière et des bonnes œuvres, dans une lecture continuelle des Ecritures-Saintes et des anciens Pères : en un mot, il avait acquis cette science des Saints, si nécessaire à ceux qui veulent travailler à la sanctification des autres. Cependant, avec toutes ces bonnes qualités, il regarde l'épiscopat comme une dignité si fort au-dessus de ses forces, qu'il tremble dès-lors qu'il apprend qu'on a jeté les yeux sur lui pour remplir le siége de Besançon. Il sort de la ville, il s'enfuit et se cache ; et s'il est contraint de céder et de prendre le gouvernement de ce vaste diocèse, ce n'est que pour quelques années. La crainte qu'il a d'être accablé sous le poids d'une charge que les conciles appellent formidable aux anges mêmes, le porte à s'en démettre.

Apprenez de là, ministres du Seigneur, que l'éloignement des charges a toujours fait le caractère des serviteurs de Dieu. L'Histoire ecclésiastique nous en fournit une infinité d'exem-

ples. Nous y voyons des saints qui ont tellement fui la charge pastorale, qu'ils n'ont pas craint de faire paraître de la folie pour mieux se cacher, comme saint Éphrem. Nous en voyons qui se sont déguisés sous les apparences d'une fausse cruauté, pour faire révoquer leur élévation, comme saint Ambroise. Nous en voyons qui ne voulaient jamais mettre le pied dans les villes qui n'avaient point d'Évêques, de peur d'être forcés à l'être, comme saint Augustin. Nous en voyons qui ont employé tout leur crédit auprès des puissances souveraines pour les empêcher de consentir à leur élection, comme saint Grégoire, pape. Nous en voyons enfin qui ont fui jusqu'à la mort, aimant mieux se jeter entre ses bras que de se voir arrachés de l'asile si assuré de l'humilité, comme le saint solitaire Nilammon, qui, se voyant évêque, pria Dieu avec tant d'instance de le faire mourir, qu'il fut exaucé.

Que pensez-vous de cela, Ecclésiastiques ambitieux, qui ne respirez que pour les charges et les dignités, qui briguez la faveur des grands, et mettez tout en œuvre pour y parvenir? Quoi donc! ces charges sont-elles aujourd'hui moins à craindre que dans le temps que ces saints les ont évitées? Le monde est-il moins vicieux et moins difficile à conduire? On sait bien que quand Dieu nous appelle à la conduite des âmes, on ne doit pas résister avec une opiniâtreté inflexible; mais on doit fuir dans son cœur, dit saint Grégoire, la charge qu'on est obligé d'accepter : *Ex corde debet fugere, et invitus obedire.* Saint Augustin avait dit auparavant : *Quam sarcinam si nullus imponit, percipiendæ atque intuendæ veritati vacandum est* (Pastor. part. 1. cap. 6. De Civ. Dei, lib. 19. c. 19.). Voilà la règle que les saints docteurs nous ont laissée; faites-y attention : et si l'on vous oublie dans la distribution des bénéfices, retranchez-vous dans le sein de la retraite, pour travailler plus particulièrement à votre salut : si vous voulez un motif qui vous y porte, jetez les yeux sur saint Claude.

II. Voyez avec quel empressement ce grand serviteur de Dieu court au monastère du Mont-Jura, et va s'ensevelir dans un affreux désert. L'abbé veut lui céder sa place; mais Claude, toujours fidèle à s'anéantir, lui fait si bien entendre qu'il n'é-

tait venu que pour obéir, qu'il est contraint de le laisser au rang des Frères. Ce ne fut que comme malgré lui qu'il céda aux instances que lui firent les Religieux de prendre la place de leur abbé mort, et de se charger de leur conduite. Oh! qui pourrait dire tout le bien qu'il a fait pendant cinquante-cinq ans qu'il a gouverné ce célèbre monastère! Quel prodige de sainteté ne verrions-nous pas en lui, s'il eût plu à Dieu de révéler aux hommes tout ce qui s'est passé durant une si longue et si austère retraite! Tout ce que nous en savons, est qu'il a conduit les solitaires du Mont-Jura à une si haute perfection, qu'on ne faisait pas difficulté de comparer ce pieux abbé aux Antoine et aux Pacôme; et ses religieux, aux moines de l'Égypte et de la Thébaïde. Le travail des mains, un silence perpétuel, une prière continuelle, la lecture des livres saints, les jeûnes, les veilles, l'humilité, l'obéissance, la pauvreté, la mortification, le mépris du monde, l'union avec Dieu : voilà les grandes vertus qui occupaient ces bienheureux solitaires, et le riche patrimoine que saint Claude laissa à ses disciples. Hélas! mon Dieu, que les choses ont bien changé! *Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus! Filii Sion, incliti et amicti auro optimo, quomodò reputati sunt in vasa testea* (Thren. 4. v. 1. 2.)? Il est vrai que ces saints ont eu de temps en temps, et ont encore aujourd'hui d'illustres successeurs, imitateurs de leurs vertus; mais, à considérer les choses en général, quelle différence! *Qui juxtà me erant, de longè steterunt* (Ps. 37.). Semblables à ces ruisseaux qui perdent leur première pureté à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, nous avons perdu peu à peu l'esprit primitif de ces admirables pénitens. Prenons donc le parti de nous humilier, de nous confondre et de nous réformer. On n'exige pas de nous la même perfection; mais est-ce trop demander, que de dire que nous devons être plus humbles, plus mortifiés et plus soumis à nos supérieurs; nous détacher du monde et de ses vanités; chérir la retraite et la prière; craindre l'infection du siècle, et la fuir? Quand nous ne serions ni prêtres, ni religieux, mais seulement de simples chrétiens, nous sommes obligés de mourir au monde, au péché et à nous-mêmes,

et de vivre de la vie de Jésus-Christ : *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (Coloss. 3. v. 3.). C'est là ce que nous dit l'Apôtre, et ce que nous avons promis dans notre baptême. Oh ! que nous serions heureux, si nous étions fidèles à l'accomplir !

Pour la communion ou la messe, la meilleure disposition que nous puissions y apporter, est une bonne résolution de mourir au monde pour l'amour de Jésus-Christ. Animons-nous à bien faire ce sacrifice par l'exemple de saint Claude, qui, dans ces lieux d'horreur et d'une vaste solitude, se rendit si agréable aux yeux de Dieu : *Invenit eum in terrâ desertâ, in loco horroris et vastæ solitudinis* (Deuter. 32. v. 10.).

Seigneur, qui nous avez donné ce Saint pour patron et pour modèle, faites-nous la grâce de l'imiter, comme il a imité lui-même Jésus-Christ votre Fils dans sa vie cachée et sa pénitence dans le désert. Cachez-moi au monde, à ses pompes et à ses cupidités ; faites, s'il vous plaît, que je vive dans le mépris et la séparation des biens visibles, par l'amour des invisibles ; faites, ô Jésus, que je me regarde, à votre exemple et à celui de ce grand Saint, comme un grain de froment, qui ne peut revivre ni porter du fruit pour l'éternité s'il n'est jeté en terre, s'il n'y pourrit et n'y est point foulé aux pieds des hommes ; faites que j'aime à être inconnu, oublié, et même méprisé des créatures, afin que je mérite par là de sortir du tombeau de mes misères ; faites-moi chérir la retraite, et sentir de plus en plus de quelle importance il est pour mon salut de me séparer de ce siècle corrompu, dont les maximes, les exemples et les coutumes sont si contagieuses et si contraires à la pureté que nous ordonne votre Évangile : *Utinàm possim confidenter loqui : Mihi autem mundus crucifixus est. Non amanti divitias, non amanti honores seculi, non amanti quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi ; non amanti quæ videntur, sed quæ non videntur ; non cupido vitæ, sed ei qui festinat dissolvi et cum Christo esse, crucifixus est mundus* (Ambr. in Luc. de respons. Jesu Simonem arguentis.).

XI. JUIN.

SAINT BARNABÉ, APÔTRE.

JOSEPH, surnommé par les Apôtres Barnabé, c'est-à-dire enfant de consolation, était juif, de la tribu de Lévi, et né en Chypre, où sa famille s'était établie. On croit qu'il était du nombre des septante-deux disciples de Jésus-Christ (*Act.4. v.* 36.). Après l'ascension il vendit une terre qu'il avait, et en apporta le prix aux pieds des Apôtres, pour être distribué aux pauvres (*Ibid. v.* 37.). Il fut envoyé à Antioche pour confirmer les nouveaux chrétiens dans la foi ; il les exhorta tous à demeurer dans le service du Seigneur avec un cœur ferme et inébranlable; car c'était un homme vraiment bon, plein du Saint-Esprit et de foi, dit l'Écriture. Il fut ensuite ordonné apôtre des Gentils avec saint Paul, et alla avec lui prêcher l'Évangile en diverses villes de l'Asie, faisant partout des fruits merveilleux et par ses prédications, et par l'exemple de sa vertu. Ses travaux apostoliques finirent à l'île de Chypre, où il mourut.

Ecce ego mitto vos, sicut oves in medio luporum: estote ergò prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.

Voilà que je vous envoie conmme des brebis parmi les loups: soyez donc prudens comme des serpens, et simples comme des colombes. *Matth.* 10. *v.* 16.

I. POINT. Saint Barnabé a eu la douceur de l'agneau ;

II. POINT. La prudence du serpent;

III. POINT. La simplicité de la colombe.

I. NOTRE Seigneur Jésus-Christ envoyant ses Apôtres prêcher son Evangile dans le monde, et les instruisant sur la

manière dont ils doivent travailler à retirer les hommes de leurs désordres, leur recommande particulièrement de faire paraître dans leur conduite la douceur de l'agneau, la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. Ces vertus si nécessaires à un homme apostolique ont excellé dans saint Barnabé : *Erat vir bonus, plenus Spiritu Sancto, et fide* (Act. 11. v. 24.).

Premièrement, il était d'un naturel extrêmement doux, et avait des manières si engageantes qu'il gagnait le cœur des peuples. C'est avec cette douceur et cette tendresse qu'il avait pour les âmes, qu'il affermit dans le service du Seigneur les disciples qui étaient à Antioche, et fit ce grand nombre de conversions dont parle saint Luc dans les Actes : *Et apposita est multa turba Domino* (Ibid.). Cette douceur parut encore en lui dans une occasion que le texte sacré a bien voulu nous marquer. Jean-Marc, son cousin, avait quitté saint Paul et saint Barnabé dans la Pamphilie, au milieu de leurs besoins : c'était une faute considérable que saint Paul crut devoir punir, afin de rendre ce disciple plus ferme et plus attaché à son devoir. Cependant saint Barnabé, craignant que Marc ne se décourageât, voulut bien le reprendre avec lui, et en faire le compagnon de ses voyages. Les deux Apôtres avaient chacun raison de leur côté; et saint Chrysostôme (*Hom.* 34. *in Acta*) ne veut pas que nous décidions lequel des deux en avait le plus : nous ne rapportons cet exemple que pour faire voir que la douceur était le caractère de saint Barnabé.

Oh ! que cette vertu a de charmes ! Reconnaissez ici le besoin que vous en avez pour travailler utilement au salut du prochain. Elle vous est nécessaire, soit pour soutenir les faibles, soit pour ramener les pécheurs, soit enfin pour souffrir patiemment les persécutions qui arrivent ordinairement à ceux qui s'emploient à avancer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Demandez-la à Dieu par l'intercession de saint Barnabé.

II. Il a eu la prudence du serpent. Le serpent expose le reste du corps pour conserver la tête. Un chrétien doit tout sacrifier pour conserver son âme et sa foi. Saint Barnabé eut

cette prudence; il renonça à tous ses biens, afin d'assurer davantage son salut et acheter le trésor de l'Évangile. Il fut regardé par les apôtres comme ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur avait destiné pour prendre soin de sa famille (*Act.* 11. *v.* 30.); et on le choisit avec saint Paul, pour aller porter les aumônes que les chrétiens d'Antioche firent aux fidèles de la Judée dans un temps de famine. Il donna des preuves de sa prudence, non-seulement en cette occasion, mais encore durant tout le cours de son ministère. Quoiqu'il fût très-éclairé, et que l'Écriture le mette au nombre des docteurs de l'Église naissante, il ne voulut néanmoins commencer les fonctions de son apostolat (*Act.* 13. v. 1.) qu'après que le Saint-Esprit l'eût ordonné, en disant par la bouche de ses Prophètes et de ses Apôtres, qu'on lui séparât Saul et Barnabé pour le ministère auquel il les avait destinés : *Ministrantibus autem illis Domino, et jejunantibus, dixit illis Spiritus sanctus : Segregate mihi Saulum et Barnabam*, *in opus ad quod assumpsi eos* (Ibid. v. 2.). Oh! quels fruits ne fit-il pas après une telle mission! Jamais courses plus fructueuses, jamais zèle plus efficace; on ne vit jamais tant de conversions. Quels fruits ne feraient pas encore aujourd'hui les Ecclésiastiques, si c'était l'Esprit-Saint qui les eût choisis pour le divin ministère, et s'ils avaient soin de s'en acquitter avec la même prudence que saint Barnabé!

L'avez-vous cette céleste prudence, qui est un arbre de vie pour ceux qui l'embrassent, ainsi qu'il est dit dans le livre des Proverbes? *Lignum vitæ est*, *his qui apprehenderint eam* (Prov. 3. v. 18.). Vos paroles et vos actions sont-elles réglées par les mouvemens de cette vertu, qui est comme la directrice de toutes les autres? Suivez-vous ses lumières, persuadé que sans la prudence vous ne sauriez faire que de faux pas, ainsi que le Sage vous en avertit assez, quand il dit: *Os prudentis quæritur in Ecclesiâ* (Eccli. 21. v. 20). Votre zèle, vos occupations, votre étude, vos visites, vos discours, en un mot tout ce que vous faites, est-il assaisonné du sel de la sagesse? Prenez-y garde, du moins pour l'avenir : *Habete in vobis sal* (Marc. 9. v. 49.).

III. Enfin, saint Barnabé a eu la simplicité de la colombe,

par la droiture de ses intentions et les gémissemens de son cœur. Il n'a jamais cherché dans tous ses travaux apostoliques que la gloire de Dieu et le salut des âmes, comme on le voit par le récit que saint Paul et lui (*Act.* 15.) firent au concile de Jérusalem, des grandes merveilles que Dieu avait opérées par leur ministère. La colombe se plaint sans aigreur : *Sinè amaritudine sævit* (in Joan. Evang. tract. 6.), dit saint Augustin. Oh! combien de fois notre Saint, plein de tendresse pour les Juifs, a-t-il gémi sur leur aveuglement, qui l'obligea de laisser ce peuple infidèle pour aller annoncer l'Évangile aux Gentils! Que de larmes n'a-t-il pas répandues devant Dieu, avant que de leur dire avec saint Paul : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes* (Act. 13. v. 49.).

Remerciez Dieu d'avoir rempli cet Apôtre d'un esprit de douceur, de prudence et de simplicité; et puisque vous devez continuer dans l'Église le fruit que les apôtres ont fait, pour votre préparation à la messe, priez Jésus-Christ de vous rendre l'imitateur de leurs vertus. O sagesse éternelle, enseignez-moi, s'il vous plaît, comment je dois me conduire dans l'exercice de mes fonctions, afin que j'aie quelque part aux mérites de vos saints apôtres; faites, ô mon Sauveur! que je puise à vos autels une source de lumières, et que j'y apprenne comment je dois m'employer à votre gloire et au service de votre Église : *Ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito* (Cant. 8. v. 2.).

XXIV. JUIN.

SAINT JEAN-BAPTISTE,

PRÉCURSEUR DU MESSIE.

L'Église honore aujourd'hui la naissance de saint Jean-Baptiste, fils de Zacharie et d'Élisabeth, et précurseur de Jé-

sus-Christ. L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu pour annoncer à Zacharie la naissance de ce bienheureux Enfant (*Luc.* 1. *v.* 11.), qui fut sanctifié dans le sein de sa mère par la présence du Sauveur du monde, lorsque la sainte Vierge, à qui le même Ange avait annoncé le mystère de l'Incarnation (*Matth. cap.* 3.), vint visiter sa cousine sainte Élisabeth. L'Esprit de Dieu conduisit saint Jean dans le désert dès son enfance pour le fortifier dans la grâce qu'il avait reçue, et le préparer aux fonctions du ministère auquel il était appelé. Le temps de les exercer étant venu, il sortit de son désert pour disposer les Juifs à la venue du Messie (*Luc.* 3.). Il prêcha la pénitence sur les bords du Jourdain, encore plus efficacement par ses exemples que par ses discours; car il était vêtu de poils de chameau, et ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage. On venait à lui de toutes parts pour recevoir son baptême (*Marc.* 6. *Matth. c.* 14.). Il reprit hardiment Hérode de tous ses crimes, et surtout de son commerce scandaleux avec Hérodiade. Ce Prince le fit mettre en prison, et décapiter quelque temps après, pour s'acquitter du serment impie qu'il avait fait, d'accorder à la fille d'Hérodiade tout ce qu'elle lui demanderait, parce qu'elle avait dansé dans un festin d'une manière qui lui avait plu. Cette fille, instruite par sa mère, demanda la tête de saint Jean, qui fut décapité vers la fin de la seconde année de la prédication de Jésus-Christ.

Erit magnus coram Domino.

Il sera grand devant le Seigneur. *Luc.* 1. *v.* 15.

I. POINT. Saint Jean a été grand devant Dieu, par les grâces qu'il a reçues;
II. POINT. Par les vertus qu'il a pratiquées;
III. POINT. Par le ministère qu'il a exercé.

I. CE n'est pas seulement un ange qui a fait l'éloge de saint Jean-Baptiste; Jésus-Christ lui-même a dit : *Qu'entre tous ceux qui sont nés des femmes, il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste* (Matth. 11. v. 11.). Son Dieu a été son panégyriste, et a publié ses grandeurs en l'appelant prophète, et plus que prophète, un nouvel Élie, le

témoin de sa divinité, une lampe ardente et luisante. Après un tel éloge, on n'en saurait trop dire en louant ce saint précurseur de Jésus-Christ. Bénissons et remercions le Seigneur des dons éminens qu'il a renfermés dans ce riche vase d'élection, et ce rare chef-d'œuvre de sa grâce. Que les anges s'unissent avec nous pour honorer cet Ange du grand conseil, cet ami de l'Époux, ce Patriarche des solitaires, ce lien sacré de l'ancienne et de la nouvelle alliance, ce prédicateur intrépide de la vérité, ce glorieux martyr de la chasteté, ce Saint enfin qui, rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère, jette un tel éclat, qu'il faut avertir qu'il n'est pas la lumière, de peur qu'on ne s'y méprenne, et qu'on ne tombe dans l'idolâtrie, en l'adorant comme le Messie promis.

Apprenez ici en quoi consiste la véritable grandeur. Elle ne consiste pas, comme le monde se l'imagine, dans la noblesse de l'extraction, dans l'éclat des honneurs et des richesses de la terre, ni dans tous ces avantages extérieurs qui nous rendent recommandables aux yeux des hommes, mais uniquement dans les dons de Dieu, dans les grâces qu'il daigne verser sur nous, et dans le bon usage que nous en faisons : *Non enim qui seipsum commendat ille probatus est,* dit l'Apôtre, *sed quem Deus commendat* (II. Cor. 10. v. 18.). Plus vous serez fidèle à la grâce, plus vous serez grand devant Dieu. C'est de la sorte que saint Jean s'est distingué ; il a été grand, non-seulement par les grâces qu'il a reçues, mais encore par les vertus qu'il a pratiquées.

II. Qui pourrait décrire la vie vraiment céleste qu'il mena dans le désert, son abstinence admirable, son oraison continuelle, ses délices spirituelles, les tentations dont il fut exercé, ses jeûnes et ses austérités ! Coucher sur la terre, ne se couvrir que d'une peau de chameau, c'est-à-dire d'un rude cilice, ne se nourrir que de sauterelles et d'un peu de miel sauvage, et n'apaiser sa soif qu'avec l'eau des torrens : voilà comme il a vécu pendant trente ans ; ce qui a fait dire au Sauveur, que Jean jeûnait si rigoureusement qu'on pouvait dire de lui qu'il ne mangeait ni ne buvait : *Venit Joannes, neque manducans, neque bibens* (Matth. 21. v. 18.).

Son humilité ne fut pas moindre que sa pénitence. Les

Juifs, frappés de l'éclat de sa sainteté, lui députent une ambassade extraordinaire, pour apprendre de lui s'il était le Messie, et lui déférer les honneurs que demandait une qualité si auguste. Quelle tentation ! Il est facile de résister aux mouvemens de la vaine gloire, lorsque personne ne nous loue, et qu'on n'a aucune qualité recommandable ; mais quand on a de rares talens, et que les louanges nous viennent chercher sans qu'on les ait mendiées, ah ! qu'il est difficile de rejeter l'encens qu'on nous offre, et de demeurer dans l'humilité qui nous convient. C'est néanmoins ce que saint Jean a fait. Ses yeux ne se sont point élevés, son cœur ne s'est point enflé de l'opinion avantageuse qu'on avait conçue pour sa personne. Il répond, sans hésiter, qu'il n'est qu'une faible voix, un son léger qui se dissipe en l'air ; en un mot, qu'il n'est rien : *Et dixit: Non sum.* Son humilité ne fut point, comme la nôtre, une humilité molle, timide et complaisante, jusqu'à n'oser reprendre les désordres de son temps ; il reprend les plus accrédités d'entre les Juifs sans les flatter : *Progenies viperarum, quis demonstravit vobis fugere à venturâ irâ?* dit-il aux Pharisiens : *facite ergò fructum dignum pœnitentiæ* (Matth. 3. v. 7 et 8.). Il ne ménage pas plus le prince que les sujets ; il ne dissimule point ses excès ; il va le trouver au milieu de ses gardes ; il lui reproche en face son commerce incestueux, et l'avertit de faire cesser cet horrible scandale : *Dicebat enim Joannes Herodi : Non licet tibi habere uxorem fratris tui* (Marc. 6. v. 8.). Approchez maintenant vos vertus de celles de saint Jean. Ah ! quelle différence ! où est votre pénitence, votre humilité, votre zèle à reprendre le vice ? Si vous faites bien cet examen, vous trouverez que vous êtes autant pauvre et dénué de vertus, que saint Jean était grand et riche devant Dieu.

III. Enfin, saint Jean a été grand par le ministère qu'il a exercé. Quel surcroît de gloire d'être le précurseur du Fils unique de Dieu, et comme l'aurore qui annonce la venue du soleil de justice ; d'avoir baptisé de sa propre main le Fils du Très-Haut ; d'avoir été témoin de la descente du Saint-Esprit sur lui, et son organe pour lui former un peuple parfait ;

d'avoir montré au doigt l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, et annoncé aux hommes que l'heureux moment de leur délivrance était venu, que la terre allait être renouvelée par le Messie promis depuis quatre mille ans; qu'elle a germé son Sauveur, que les cieux ont fait pleuvoir le Juste, le Saint, le Rédempteur d'Israel, l'espérance et l'asile de tous les pécheurs! Oh! que ce saint Précurseur fut fidèle à s'acquitter de son ministère! Que ses paroles avaient de grâces et d'onction (*Eccli.* 48. *v.* 1.)! Qu'elles avaient de force et d'énergie pour convertir les cœurs et rappeler les incrédules à la prudence des justes! *Verbum ipsius quasi facula ardebat.*

Vous devez, en qualité d'Ecclésiastique, faire l'office de précurseur, préparer les voies du Seigneur dans les sentiers de la justice: vous en acquittez-vous comme saint Jean? travaillez-vous au moins à vous en rendre capable? Vous êtes peut-être dans un séminaire où vous devez vous disposer, comme saint Jean dans son désert, aux fonctions du ministère: le faites-vous? Dieu vous a mis dans cette école de piété, pour vous y perfectionner et puiser cet esprit ecclésiastique qui doit animer toutes vos actions: quel soin prenez vous d'acquérir la science et les vertus qui vous sont nécessaires pour remplir un jour dignement les fonctions du sacerdoce? Prenez aujourd'hui la résolution de travailler plus efficacement à votre perfection et à l'avancement du royaume de Jésus-Christ. Mais comme vous n'êtes qu'un faible roseau et la fragilité même, recourez à celui qui seul peut vous affermir; mettez votre unique confiance dans la grâce du Sauveur et dans les vertus de son adorable sacrifice que vous allez offrir.

O Jésus! faites-moi la grâce de marcher sur les pas de votre saint Précurseur; que je m'efforce, comme lui, de tourner tous les cœurs vers celui qui seul peut les rendre heureux. Rendez-moi, comme saint Jean, une lampe qui soit ardente et luisante en même temps: car je comprends bien que ce n'est rien que d'éclairer, que c'est peu que d'échauffer; mais que tout consiste à éclairer et échauffer en même temps: que c'est en cela que consiste la perfection que vous demandez particulièrement des Ecclésiastiques: *Erat lucerna ardens*

et lucens. Est enim tantùm lucere vanum, tantùm ardere parùm; ardere et lucere perfectum (Bern. Serm. in nat. S. Joan. Bapt.).

XXIX. JUIN.

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL,

PRINCE DES APÔTRES.

Nous honorons aujourd'hui les deux princes des apôtres, par une fête qui leur est commune.

Saint Pierre était un pauvre pêcheur de Bethsaïde, petite ville de la Galilée. Jésus-Christ l'appela à sa suite, pour en faire un pêcheur d'hommes, et le premier de ses apôtres. Il eut le malheur de renier son maître au temps de sa passion; mais il reconnut aussitôt son péché, et le pleura amèrement. Le Sauveur du monde après sa résurrection, lui demanda par trois fois s'il l'aimait, pour lui faire réparer son triple reniement par une triple protestation d'amour; il lui donna ensuite le soin de son troupeau, et l'établit chef visible de son Eglise.

Saint Paul était juif, de la tribu de Benjamin, et s'appelait Saul. Il était né à Tarse, ville célèbre de la Cilicie. Il étudia à Jérusalem, sous Gamaliel, la science de la loi et des traditions judaïques. Il devint un des plus ardens persécuteurs de l'Église. Comme il allait à Damas avec pouvoir de saisir les chrétiens et les emmener prisonniers à Jérusalem, il fut converti miraculeusement par Jésus-Christ, qui lui donna l'apostolat des gentils (*Galat.* 1. *v.* 11.), de même qu'il avait donné celui des Juifs à saint Pierre. Il faudrait plusieurs volumes pour décrire les travaux immenses de ces grands Apôtres; nous nous contenterons de dire qu'après avoir consumé leur vie à faire connaître et aimer Jésus-Christ, ils la finirent à Rome par un glorieux martyre. Saint Paul, comme citoyen romain, eut la tête tranchée; saint Pierre,

comme juif, fut crucifié (*Euseb. l. 2. Hist. eccles. c. 24.*). On voulait le crucifier selon la coutume ; mais il obtint des exécuteurs qu'il serait attaché la tête en bas, en disant qu'il ne méritait pas d'être traité comme son maître.

Constitues eos principes super omnem terram.
Vous les établirez princes sur toute la terre. *Psal. 44. v. 17.*

I. Point. Pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ a choisi saint Pierre et saint Paul pour princes de son Église.

II. Point. Ce que nous leur devons en cette qualité.

I. Adorons les desseins éternels de la divine providence, dans le choix qu'elle a fait des deux Apôtres que nous honorons aujourd'hui pour être les princes et les protecteurs de l'Église, la lumière du monde chrétien, et comme les deux yeux du corps mystique de Jésus-Christ, destinés à éclairer tout l'univers, et à montrer aux hommes les voies de la vérité et le chemin du salut : *Isti sunt Petrus et Paulus : duo magna luminaria, quos Deus in corpore Ecclesiæ suæ constituit, quasi geminum lumen oculorum*, dit saint Bernard ; *hi mihi traditi sunt in magistros et in mediatores, quibus securè me committere possim, quia et notas mihi fecerunt vias vitæ, et mediantibus illis, ad illum mediatorem ascendere potero, qui venit pacificare per sanguinem suum et quæ in cœlis, et quæ in terris sunt* (In fest. SS. Petri et Pauli, Serm. 1.).

Considérons ensuite pourquoi notre Seigneur nous a donné pour maîtres et pour conducteurs ces deux pécheurs si fameux par les crimes qu'ils ont commis, l'un en reniant son Maître, l'autre en le persécutant. Ç'a été, disent les saints Pères,

1.° Pour nous apprendre que l'humilité est la pierre fondamentale du christianisme ; que c'est par la pratique de cette vertu que l'Église de Jésus-Christ doit croître jusqu'à la consommation des siècles, et arriver enfin au royaume de

Dieu et à ce bonheur éternel qu'il nous a promis : *Ecclesiam suam usque ad finem mundi humilitate vult crescere, et ad promissum regnum humilitate pervenire* (L. 4. c. 54. in Luc. 12.), dit le vénérable Bède. Cet exemple nous était d'autant plus nécessaire que, comme remarque saint Bernard, il y a peu de pasteurs qui commandent utilement, moins encore qui commandent humblement : *Pauci qui utiliter, pauciores qui humiliter præsint* (Bern. in Cantic. Serm. 29. n. 10.).

2.° Jésus-Christ a voulu nous montrer, par le changement et la conversion de ces deux Apôtres, que les plus grands pécheurs peuvent devenir de très-grands saints, et que par conséquent nul homme ne doit désespérer de son salut : c'est la raison que saint Paul lui-même en rend (*I. Tim.* 1. *v.* 16.) « Jésus-Christ, dit-il, est venu en » ce monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le pre» mier, le plus grand et le plus insigne; mais Dieu m'a » fait miséricorde, afin que ma conversion fût comme un » miroir fidèle, dans lequel les pécheurs voyant l'excès de » sa bonté et la longueur de sa patience, ils apprissent à » ne jamais perdre la confiance qu'ils doivent avoir en son » infinie miséricorde. » *Sed ideò misericordiam consecutus sum, ut in me primò ostenderet Christus Jesus omnem patientiam, ad informationem eorum qui credituri sunt illi, in vitam æternam.*

3.° Notre Seigneur, en choisissant saint Pierre et saint Paul pour princes de son Église, s'est proposé d'instruire par leur exemple tous les Ecclésiastiques, et particulièrement les Pasteurs, leur montrant qu'il faut traiter les pécheurs avec une grande charité, jugeant, par ce qu'ils ont été eux-mêmes, de la compassion qu'ils doivent avoir pour les autres : *Propterea dedit mihi Deus homines istos, qui in seipsis, et de seipsis, discerent qualiter aliis misereri deberent* (in festo SS. apostol. Petri et Pauli, Serm. 1.), dit saint Bernard.

Entrez bien dans ces raisons, afin qu'elles vous servent de règle de votre ministère ; qu'elles vous portent à vous humilier vous-même devant Dieu : *Ut non glorietur omnis caro*

in conspectu ejus (I. Cor. 3. v. 29.) ; et à vous conduire envers les autres avec autant de prudence que de charité. Demandez-en à Dieu la grâce par l'intercession de ces deux Apôtres.

II. Considérez ce que nous devons à ces princes, ces maîtres et ces protecteurs de la foi.

C'est 1.° de les imiter dans leur zèle à publier l'Évangile ; l'annonçant partout où la divine Providence nous appellera, avec une grande fidélité, et suivant la saine doctrine qu'ils nous ont enseignée et nous enseignent encore tous les jours de la part de Jésus-Christ, comme dit saint Bernard : *Hi sunt magistri nostri, qui à Magistro omnium vias vitæ pleniùs didicerunt, et docent nos usque in hodiernum diem* (Bern. loc. cit.).

2.° Nous devons lire avec une assiduité continuelle les lettres qu'ils nous ont laissées, qui sont comme un abrégé de la morale chrétienne. Tous les saints docteurs ont eu pour cette lecture une dévotion toute particulière. « Pour moi » (disait saint Chrysostôme à son peuple et à son clergé, » en parlant des Épîtres de saint Paul), si je sais quelque » chose, ce n'est ni à la bonté, ni à l'activité de mon esprit » que je le dois, mais à l'affection que j'ai pour cet Apôtre, et » au soin que j'ai de lire ses écrits : » *Neque enim nos quæ scimus, si quæ scimus, ab ingenii bonitate atque acumine scimus ; sed quòd illi nos viro impensè affecti, ab illius lectione nunquàm discedimus* (Chrys. prœem. in Epist. ad Rom.).

3.° Il faut honorer en toute occasion ce grand pouvoir qu'ils ont reçu de Jésus-Christ pour faire obéir toutes les nations à la foi, et particulièrement celui de saint Pierre, qui a passé aux Papes ses successeurs ; et nous attacher inviolablement à la foi de la sainte Église romaine qu'ils ont établie par la prédication de l'Évangile, cultivée par leurs sueurs et leurs travaux, empourprée par leur sang : *Propterea admiror hanc urbem,* disait saint Chrysostôme, *non propter copiam auri, sed propter columnas illas Ecclesiæ* (In Epist. ad Rom. Serm. 32.). Et ce qui doit encore augmenter notre respect et notre attachement pour cette Église chérie de

Dieu, comme l'appelle saint Paul (*Rom.* 1. *v.* 7.), c'est l'avantage qu'elle a au-dessus de toutes les autres que les Apôtres ont fondées, de s'être toujours conservée pure, vierge et exempte non-seulement de toute erreur, mais encore de tout soupçon; en sorte qu'on l'a toujours considérée comme la mère et la maîtresse de toutes les autres Églises. Tous ceux qui ne l'ont pas écoutée ont perdu la vérité, et ceux qui s'en sont séparés ont perdu la charité. On ne peut être du nombre des bien-aimés de Dieu, si l'on n'est du nombre de ses enfans. C'est ce que les saints Pères ont eu soin d'apprendre par leurs exemples et par leurs écrits aux fidèles de leur temps (*Ign. Ep. ad Rom. Iren. lib.* 3. *c.* 3. *August. cont. Ep. fund. c.* 4. *Greg.M.l.4.Ep.*12.); et c'est aussi ce que les Ecclésiastiques doivent inspirer aujourd'hui aux peuples, afin de les garantir du malheur où les novateurs de ces derniers siècles entraînèrent tant de chrétiens qui, pour s'être malheureusement séparés de l'Église romaine, gémissent encore dans le schisme et dans l'hérésie.

Pour préparation à la messe ou à la communion, renouvelez-vous dans les sentimens de respect, de soumission et d'attachement qui sont dus à la sainte Église et au Chef visible qui la gouverne : *Nos autem non sumus subtractionis filii in perditionem, sed fidei in acquisitionem animæ* (Heb. 10. v. 39.).

Seigneur, qui avez élevé saint Pierre au sommet de l'apostolat, et qui avez établi saint Paul le docteur des nations, conservez-nous purs, fermes et inébranlables dans la foi qu'ils nous ont prêchée ; rendez-nous, s'il vous plaît, les héritiers et les successeurs de leur zèle et de cette charité immense qu'ils ont eue pour le salut des hommes : *Da Ecclesiæ tuæ, eorum in omnibus sequi præceptum, per quos Religionis sumpsit exordium* (Orat. Eccles.).

XIX. JUILLET.

SAINT VINCENT DE PAUL,

PRÊTRE,

Instituteur de la Congrégation des Missionnaires de Saint-Lazare.

Saint Vincent de Paul, né le 24 avril 1576, dans le petit village de Poy au diocèse d'Acqs, de parens peu accommodés des biens de la fortune, mais riches en vertus, donna, dès ses tendres années, des marques de sa piété, de son zèle pour la gloire de Dieu et de sa charité envers le prochain. Tandis qu'il faisait le cours de ses études, il s'employait déjà à l'instruction de la jeunesse. La pénétration de son esprit, et son application continuelle à l'étude et à la piété, après l'avoir fait juger digne de la prêtrise, l'élevèrent au degré de bachelier en théologie. Sa rare modestie, sa sagesse, sa prudence consommée, et le progrès que firent ses élèves dans la science et dans la vertu, lui acquirent une si grande réputation dans la ville de Toulouse, qu'il pouvait y attendre un établissement considérable; mais la divine Providence, qui voulait en faire un modèle de zèle et de charité, en disposa autrement. Elle permit qu'il tombât entre les mains des pirates, qui l'ayant traité avec beaucoup d'inhumanité, l'emmenèrent chargé de chaînes à Tunis. Il fut vendu comme esclave plusieurs fois, et tomba enfin entre les mains d'un apostat qu'il convertit à la foi, et avec qui il revint en France.

Cette même Providence l'ayant appelé successivement à la conduite de deux paroisses, celle de Clichi et celle de Châtillon-les-Dombes, il les conduisit avec tant de prudence et de piété, que dans la première la plupart des paroissiens devinrent en peu de temps de parfaits chrétiens, et dans la seconde, la foi, par ses soins, succéda à l'hérésie,

et la piété à la dépravation des mœurs. Mais quelque grands biens qu'il fit dans ces paroisses et dans celles du voisinage, leur étendue néanmoins était trop bornée pour un zèle aussi ardent que le sien : il les quitte par l'ordre de la même Providence, et s'occupe à faire des missions, dont les fruits furent si abondans, que Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, le général des galères, frère de ce prélat, et sa femme, la comtesse de Joigni, l'engagèrent à recevoir la principalité et direction du collége des Bons-Enfans, qu'ils fondèrent à Paris pour les prêtres qui voudraient s'appliquer aux missions.

Ce fut alors qu'un zèle toujours plus ardent animant de plus en plus la charité dont il était pénétré à l'égard du prochain, il travailla sans relâche, dans une infinité d'endroits, à la destruction du vice et à l'établissement de la vertu. Il fit, dans l'espace de sept ans, cent et quarante missions; et dans les vingt-huit ans qu'il survécut à ces premiers travaux, il en fit près de sept cents, tant par lui-même que par les ouvriers qu'il s'associa. Qui pourrait compter le nombre des conversions qu'il fit, des aveugles spirituels qu'il éclaira, des endurcis dont il toucha le cœur, des hérétiques qu'il ramena au bercail de l'Église ? Dieu seul en connaît le nombre qui s'augmente tous les jours par les soins de ses disciples, parfaits imitateurs de son zèle, lesquels sont continuellement appliqués à former de nouveaux enfans à Jésus-Christ.

Le zèle de notre Saint ne s'étendit pas seulement aux missions de la campagne, il fit ouvrir sa maison de Saint-Lazare aux Ecclésiastiques et aux laïques qui voudraient y passer quelques jours dans les exercices de la retraite spirituelle. Il y invitait ceux qu'il croyait en avoir besoin; et on en compte jusqu'à vingt mille qu'il y a reçus pour cet effet. Ce même zèle le porta à inspirer au cardinal Richelieu l'établissement d'un séminaire pour former de jeunes clercs à l'état ecclésiastique, qui dans la suite se rendissent capables de travailler à la vigne du Seigneur. L'exemple de ce grand cardinal servit de modèle à quantité de prélats, qui érigèrent dans leurs diocèses de semblables établissemens; et plusieurs

en confièrent la conduite auxdignes enfans de saint Vincent.

Ce même zèle lui fit établir des conférences spirituelles, dans lesquelles les Ecclésiastiques, assemblés un jour de chaque semaine, traitaient ensemble des matières de doctrine et de piété, et s'animaient mutuellement à la pratique des vertus propres à leur état : exercices dont on tira un si grand avantage, que plusieurs Prélats en France, comme hors du royaume, et à Rome même, firent, à l'imitation de saint Vincent, de semblables règlemens dans leurs diocèses. La réputation de sainteté que lui procurèrent tant de travaux et de vertus le fit connaître à Louis XIII, qui désira son assistance dans sa dernière maladie; et la reine-mère l'appela ensuite au conseil du Roi pour les affaires ecclésiastiques. Quel soin, quelle vigilance n'employa-t-il pas pour lors, afin qu'on n'élevât aux dignités ecclésiastiques et aux charges séculières ou régulières que des personnes capables de les remplir !

Son zèle pour le bien de l'Église et le salut des âmes ne se borna pas aux limites de la France : il envoya des ouvriers évangéliques en Italie, en Pologne, en Piémont, en Savoie, en Lorraine, en Irlande, à Alger et Tunis. Un abrégé si court de sa vie ne permet pas d'étaler tout le bien qu'il fit dans ces différens lieux, ni tout ce que son zèle lui fit entreprendre pour le salut des âmes ; on ne doit pas cependant passer sous silence tout ce qu'il a fait pour le soulagement des pauvres et des misérables. Il n'est aucun genre de calamités auquel il n'ait apporté des remèdes, mais avec une tendresse de père. Ceux qui gémissaient sous le cruel joug des Turcs, les enfans exposés, la jeunesse dérangée, les religieuses dispersées, les femmes de mauvaise vie, les personnes condamnées aux galères, un nombre presque infini de pauvres et d'infirmes trouvèrent en lui un cœur toujours compatissant, des mains toujours bienfaisantes et de puissans secours dans sa maison, dans les confréries de Charité, dans les hôpitaux, les établissemens des filles de la Charité, des filles de la Croix, de la Providence, de Sainte-Geneviève, qu'il institua, ou à l'institution desquels il eut beaucoup de part.

Ajoutons à de si grandes actions, que saint Vincent combattit les erreurs de son temps aussitôt qu'il s'en aperçut, et travailla efficacement à soumettre les esprits aux jugemens du Saint-Siége : jusqu'à ce qu'enfin accablé de travaux et d'infirmités, mais plein de mérites, il mourut à Paris dans la maison de Saint-Lazare, le 7 de septembre 1660, âgé de 85 ans. Ses vertus et ses miracles l'ont fait mettre au rang des saints confesseurs; et l'Église en célèbre la fête dès sa canonisation faite par Clément XII, le 19 juillet.

Evangelizare pauperibus misit me.

Il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres. *Luc. c.* 4. *v.* 18.

I. Point. La nécessité des missions.

II. Point. Le fruit qu'elles procurent.

I. Adorons Jésus-Christ employant les dernières années de sa vie à prêcher aux peuples les grandes vérités de la religion, et envoyant ses disciples prêcher ces mêmes vérités dans les différens lieux où il devait passer, pour préparer les esprits à recevoir avec plus de fruit son saint Évangile qu'il allait leur annoncer. Que la bonté et les fatigues de cet aimable Sauveur méritent bien nos admirations, notre amour et notre reconnaissance!

Considérons d'abord la nécessité des missions. Jésus-Christ l'a reconnue cette nécessité, et a bien voulu nous la faire connaître, quand il dit qu'il était envoyé de son divin Père pour prêcher aux peuples, et que c'était un devoir pour lui d'annoncer sa parole à toutes les villes de la Judée : *Quia et illis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei; quia ideò missus sum* (Luc. 4. v. 43.).

Saint Paul l'a reconnue cette nécessité : *Væ mihi si non evangelizavero* (I. Cor. 9. v. 19.), dit-il aux Corinthiens : malheur à moi si je ne prêche l'Évangile! Si j'enfouis le talent que Dieu m'a donné pour cela, je résiste à

l'Esprit de Dieu qui m'y appelle ; j'éteins autant qu'il est en moi la lumière de la parole divine qu'il m'a ordonné de répandre permi les Gentils ; je désobéis au souverain maître qui m'a converti pour travailler à la conversion des autres : *Necessitas mihi incumbit.*

Saint Vincent de Paul, marchant sur les traces de l'Apôtre, fut tout pénétré de cette nécessité : il remarqua que les peuples ne croupissaient dans l'ignorance des mystères de la religion, dans l'endurcissement d'un cœur attaché aux biens périssables de la terre, aux voluptés séduisantes du siècle, que parce qu'ils manquaient d'ouvriers évangéliques qui portassent, qui répandissent la lumière que Jésus-Christ avait apportée au monde, qui arrachassent l'ivraie que l'ennemi du père de famille avait semée parmi le bon grain : aussi ce saint Prêtre employa-t-il toute sa vie à faire des missions, ou à envoyer de toutes parts des missionnaires pour travailler à la vigne du Seigneur. Remerciez le Seigneur d'avoir suscité dans son Église un ministre si zélé. Quel nombre prodigieux d'âmes justes jouissent à présent d'une éternelle félicité dans l'heureux séjour de la gloire, qui seraient malheureusement ensevelies dans des feux éternels, si ce grand serviteur de Dieu n'avait travaillé à leur conversion !

Voilà un exemple qui doit faire impression sur les Ecclésiastiques ; mais, hélas ! il y a peu de Prêtres qui l'imitent : *Sacerdotales viros quærimus, qui plures habemus Sacerdotes ; plures, inquam, numero, non merito* (Bern. de Excell. SS. Sacram. et de Sacerd. dignit. t. 5.), s'écrie saint Bernard. Cependant nous ne devons pas ignorer que nous n'avons pas été faits prêtres pour nous, mais pour les autres ; que Dieu nous demandera compte des âmes qui se seront perdues par notre négligence, et que nous aurions pu sauver par l'exercice du ministère auquel nous avons été appelés. Si nous avons un bénéfice à charge d'âmes, quel soin avons-nous eu d'annoncer la parole de Dieu, d'administrer les sacremens, de corriger les pécheurs, de catéchiser et d'instruire les ignorans ? Si nous n'avons pas rempli tous ces devoirs dans toute leur étendue, quel moyen plus propre pour réparer ces défauts, que d'appeler les bons

ouvriers évangéliques pour faire des missions qui suppléent à nos manquemens passés? Si nos bénéfices ne sont pas à charge d'âmes, et qu'ils nous procurent des revenus au-delà d'un honnête entretien, à quoi pouvons-nous mieux employer un superflu qui ne nous appartient pas, qu'à fonder, ou à faire faire des missions pour le bien spirituel des lieux où nos bénéfices sont situés? Mais afin de nous porter avec plus d'ardeur à un si glorieux dessein, examinons, dans le second Point, les fruits merveilleux que produisent les missions.

II. Qu'ils sont grands ces fruits, et en grand nombre! Ce sont ces missions qui, par la multitude des sermons, des méditations et autres pieux exercices, dissipent les plus épaisses ténèbres; portent la lumière de la foi dans les esprits les moins éclairés; amollissent les cœurs les plus durs; rompent les obstacles du salut les plus difficiles à vaincre; changent et transforment en zélés pénitens les pécheurs les plus obstinés dans le crime; réparent les abus les plus invétérés; réconcilient les ennemis les plus acharnés; accommodent les différends les plus embrouillés; éteignent les procès les plus animés; font restituer à chacun ce que la mauvaise foi, ou le vil intérêt leur avait enlevé. Ce sont ces missions qui font entrer dans les sentiers de la justice ceux qui s'en étaient écartés; qui soutiennent ceux qui chancelaient; qui fortifient les faibles, animent les forts, et font marcher à grands pas dans le chemin de la perfection ceux qui n'osaient entreprendre d'y entrer.

Les merveilleux succès qu'a eus notre saint dans tant de missions, nous fournissent des preuves de tous ces grands avantages. Que d'hérétiques n'a-t-il pas convertis à la foi! Que d'aveugles spirituels n'a-t-il pas éclairés! Que de sourds auxquels il a ouvert les oreilles du cœur, de boiteux qu'il a fait marcher droit dans les voies de la justice, de morts spirituels qu'il a ressuscités à la grâce! Que de conversions et d'heureux changemens qu'il a inspirés, de différends terminés, de réconciliations et de restitutions faites par ceux qu'il exhortait! Voilà les fruits des missions! Ne seront-ils pas capables de faire naître dans l'âme des Ecclésiastiques un

désir sincère de s'appliquer à un si saint ministère, de mettre la main à une œuvre si digne de leur état? Ministres du Seigneur, qui vous empêche de vous associer plusieurs bons Prêtres pour aller tantôt dans une paroisse de la campagne, tantôt dans une autre, et dans les villes mêmes, pour y faire des missions, pour y dissiper l'ignorance qui y règne, ou arracher l'ivraie qui y croît sans cesse? Ne craignons-nous point d'être responsables devant Dieu de la perte des âmes qui se perdront faute d'un pareil secours? *Væ mihi, quia tacui* (Isaï. 6. v. 5.)!

Ah! mon Dieu, que vos jugemens sont terribles! Si vous avez confié à chacun de nous le soin du salut de nos frères, que répondrons-nous aux accusations qu'on fera contre nous d'avoir négligé le salut des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ votre Fils, et qui se trouveront damnées parce que nous ne leur aurons pas donné les secours qu'elles attendaient de notre ministère, et que vous nous aviez ordonné de leur donner? *Si, dicente me ad impium : Morte morieris, non annuntiaveris ei, neque locutus fueris ut avertatur à viâ suâ impiâ, et vivat : ipse impius in iniquitate suâ morietur; sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram* (Ezech. 3. v. 18.). Ne permettez pas, ô mon Dieu! que nous soyons insensibles à un semblable avertissement : bénissez la résolution que nous prenons de contribuer selon notre pouvoir au salut de nos frères.

Prions aujourd'hui, à la sainte messe, pour tous les missionnaires; et demandons instamment au Père de famille qu'il multiplie le nombre des bons ouvriers qui sont si rares et si nécessaires : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergò Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam* (Matth. c. 9. v. 37 et 38.).

XXV. JUILLET.

SAINT JACQUES LE MAJEUR,

APÔTRE.

Saint Jacques, qui tient le troisième rang entre les douze Apôtres choisis par Jésus-Christ, et que nous appelons *le Majeur*, pour le distinguer de saint Jacques *le Mineur*, cousin-germain de notre Seigneur, évêque de Jérusalem, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère aîné de saint Jean l'évangéliste (*Marc.* 1. *v.* 19.). On croit qu'il était de Bethsaïde, ville de Galilée, comme saint Pierre et saint André. Il était pêcheur comme eux, et fut appelé à l'apostolat lorsqu'il raccommodait ses filets (*Matth.* 17. *v.* 1.). Il fut témoin de la transfiguration de Jésus-Christ, et privilégié par le Sauveur du monde en plusieurs rencontres, aussi bien que le Disciple bien-aimé. Ces deux frères firent demander par leur mère les deux premières places dans le royaume de leur Maître. Jésus-Christ leur répondit que c'était à son Père à en disposer, et leur demanda s'ils pouvaient boire son calice. Ils dirent qu'ils étaient prêts à le faire (*Act.* 12.). Saint Jacques eut bientôt cet avantage ; car il eut la gloire de mourir le premier des Apôtres, ayant eu la tête tranchée par ordre du roi Hérode Agrippa, qui voulut par là se rendre agréable aux Juifs.

Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei : Possumus.

Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Ils lui répondirent : Nous le pouvons. *Matth.* c. 20. *v.* 52.

I. Point. Saint Jacques a bu le calice du Sauveur par ses travaux apostoliques;

II. Point. Par la conformité de sa mort avec celle de son maître.

I. Si vous voulez savoir comment saint Jacques a bu le calice du Seigneur par ses travaux apostoliques, figurez-vous dans l'apostolat une vie bien différente de celle que mènent aujourd'hui la plupart des Ecclésiastiques : je veux dire, une vie de peines et de fatigues. Suivre pauvre un Dieu pauvre; accompagner dans ses voyages et dans ses missions un homme quelquefois honoré à cause de ses miracles, et souvent persécuté et méprisé à cause de sa misère; travailler le jour, veiller et prier la nuit; n'avoir d'autre consolation dans ses maux que celle de pouvoir s'y endurcir par une longue habitude; renoncer par état aux plus doux plaisirs de la vie, tout sacrifier pour l'Évangile, porter sa croix, s'oublier, se mépriser; le dirai-je? se haïr soi-même, et n'entrevoir dans tout l'espace de la carrière qu'on doit fournir qu'un enchaînement continuel de travaux, de souffrances, de persécutions, de prisons et de mort: voilà ce que c'est que d'être Apôtre; et c'est en passant par toutes ces épreuves que saint Jacques a bu le calice du Sauveur. Il a fait voir par l'éclat et la sainteté de sa vie, qui était très-austère, comme nous l'apprend saint Épiphane (*Hæres.* 58. *c.* 4. *et* 78. *c.* 13.), et par son zèle ardent pour la conversion des Juifs et des infidèles, que ce n'était pas en vain qu'il avait reçu de son divin Maître le nom d'enfant du tonnerre : *Imposuit eis nomina Boanerges, quod est, Filii tonitrui* (Marc. 3. v. 17.). Il fut puissant en paroles et en œuvres. La voix de ce fils du tonnerre ébranla les déserts et abattit les cèdres du Liban, renversa les Juifs et leurs synagogues. Quelles alarmes et quelle frayeur ne jeta pas le bruit de ce tonnerre dans les consciences des pécheurs superbes et

endurcis ! Il montrait aux uns la divinité de Jésus-Christ par des prodiges qu'ils ne pouvaient nier, et aux autres, les peines cruelles et éternelles de l'enfer que doivent attendre en l'autre vie ceux qui dans celle-ci n'auront pas obéi à l'Évangile. Oh ! qu'il a souffert dans toutes ces occasions où il signala son zèle !

Vous pouvez, Ministres du Seigneur, boire aussi bien que cet apôtre le calice de Jésus-Christ : si vous êtes fidèles à votre ministère, vous ne manquerez pas d'occasions. Il est vrai que vous n'êtes pas envoyés, comme saint Jacques, à un peuple incrédule et rebelle, à la conversion des Juifs et des infidèles ; mais vous trouverez toujours des âmes qui vivent dans l'oubli de leur salut, et qu'il faut réveiller de leur assoupissement par la crainte de Dieu et la terreur de ses jugemens. Ne craignez point de leur parler avec force. Il faudra peut-être essuyer bien des rebuts, des railleries et des mépris ; mais c'est un calice que vous devez boire à l'exemple de cet apôtre ; vous n'en souffrirez jamais autant que lui. Il a bu le calice du Sauveur, et par ses travaux apostoliques, et par la conformité de sa mort avec celle de son Maître.

II. Saint Jacques a été non-seulement le premier des Apôtres qui a eu le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, le premier de ces Agneaux innocens envoyés parmi les loups pour en être la proie ; il est encore immolé comme son adorable Maître dans le temps de l'immolation de l'Agneau pascal, figure de Jésus-Christ dont il a été une copie fidèle : il meurt comme lui dans la ville de Jérusalem ; et à l'exception de saint Jacques le Mineur, il est le seul des Apôtres qui ait eu le privilége de teindre de son sang un lieu qui l'était de celui de son Maître. Si nous joignons aux circonstances du temps et du lieu celles des personnes, nous trouverons qu'il n'est pas jusqu'au nom des persécuteurs qui ne le rende semblable à son Maître : car c'était un Hérode qui avait cherché Jésus dans son enfance pour le faire mourir : c'était un autre Hérode qui s'était moqué de lui, et l'avait traité de fou à sa passion ; un troisième Hérode fait couper la tête à saint Jacques, et par ce dernier crime met le comble à tous les autres.

Ajoutons encore d'autres rapports entre notre Seigneur et

son disciple. Jésus-Christ meurt pour faire naître l'Église qui devait sortir de son côté ouvert par le fer de la lance, saint Jacques meurt pour faire croître cette Église naissante : car sa mort ayant donné occasion à la dispersion des Apôtres, est cause que l'Évangile est prêché par tout le monde. Jésus-Christ achève en peu de temps son ministère ; et saint Jacques est celui de tous les Apôtres qui met le moins de temps à consommer le sien : *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (Sap. 4. v. 13.). Jesus-Christ meurt non-seulement pour ses ennemis, mais il prie en mourant pour ceux qui l'attachent à la croix ; et saint Jacques en mourant n'embrasse pas seulement son bourreau, il le convertit en l'embrassant. O charité miraculeuse ! ô conformité parfaite du disciple avec son maître ! ô copie fidèle de Jésus, le chef des martyrs !

Je vous adore et vous bénis, Seigneur, d'avoir accompli le souhait de votre Apôtre d'une manière infiniment plus avantageuse que celle à laquelle il s'attendait, l'ayant associé le premier à votre passion, et fait asseoir à la droite de votre croix pour le conduire dans votre royaume éternel. Donnez-nous, s'il vous plaît, la force de boire, comme lui, dans le calice de vos souffrances : vous nous le présentez à tous, *Calix in manu Domini vini meri plenus misto* (Ps. 74. v. 9.). Vous voulez que nous y buvions tous ; et il est bien juste, puisque nous sommes de grands pécheurs : *Bibent omnes peccatores terræ* (Ibid.). Mais, hélas ! Seigneur, nous ne le ferons jamais utilement si vous ne nous donnez vous-même le courage, la soumission et la patience nécessaires pour accomplir ce que vous demandez de nous : *Sinè te nihil est mihi conatus meus. Adjutor meus esto ; ne derelinquas me, neque despicias me, Deus salutaris meus* (Aug. in Ps. 26.).

Pour la messe, souvenons-nous que Jésus-Christ dans l'Eucharistie nous donne à boire une autre coupe capable d'ôter le sentiment de tout ce que notre état a de plus amer et de plus dégoûtant : approchons-en avec grande dévotion, afin de nous enivrer saintement de cette céleste et précieuse liqueur ; et nous éprouverons ce que le Seigneur nous dit par

le Roi-Prophète : *Et calix meus inebrians quàm præclarus est* (Psal. 22. v. 6.).

XXXI. JUILLET.

SAINT IGNACE DE LOYOLA,

Fondateur de la Compagnie de Jésus.

Ce saint, issu d'une illustre famille d'Espagne, naquit l'an 1491, au château de Loyola, en Biscaye. Il passa sa jeunesse à la cour du roi Catholique, vivant selon l'esprit du monde, et pensant peu à son salut. Il fut blessé d'un boulet de canon, à la jambe, en défendant la citadelle de Pampelune ; et converti par la lecture de la vie des saints, il forma la généreuse résolution d'imiter leurs actions et de se consacrer à la pénitence. Dès qu'il fut guéri, il fit un voyage au monastère de Mont-Serrat en Catalogne, fameux par les pélerinages qui s'y faisaient en l'honneur de la sainte Vierge. Il y fit une confession générale de ses péchés, avec une vive douleur qu'il accompagna d'une abondance de larmes. Il se retira ensuite à Manrèze, où il passa un an dans toutes sortes d'austérités. Ce fut alors qu'il composa le livre des Exercices spirituels, qui, dans la suite, fut approuvé de Paul III. Il fit ensuite le pélerinage de la Terre-Sainte. A son retour de la Palestine, se sentant pressé de travailler à la conversion des âmes, il commença par étudier la Grammaire; et ayant éprouvé quelques contradictions dans son pays, il vint achever le cours de ses études à Paris, où il assembla des compagnons qui firent vœu avec lui, dans l'Église de Mont-Martre, d'aller à Jérusalem prêcher la foi aux infidèles ; et si cela ne se pouvait, de s'offrir au Pape pour faire sans réserve tout ce qu'il leur ordonnerait. Le Pape Paul III approuva leur institut et les constitutions que saint Ignace avait dressées, et se servit utilement de ses premiers ouvriers. Le saint fut élu leur général malgré sa résistance. Il rejeta toujours les préla-

tures et le cardinalat même qu'on offrait à ceux de sa société. Il s'employa dans Rome à toutes sortes d'œuvres de charité. Il s'efforça d'inspirer particulièrement l'humilité à ses disciples, et leur recommandait de prendre toujours le dernier rang dans les assemblées où ils seraient obligés de se trouver. Il finit saintement sa vie sous le Pontificat de Paul IV, âgé de 65 ans.

Ignem veni mittere in terram; et quid volo, nisi ut accendatur?

Je suis venu apporter le feu sur la terre; et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il soit allumé? *Luc. c.* 12. *v.* 49.

I. Point. Le zèle de saint Ignace à travailler pour sa conversion.

II. Point. Son zèle à travailler à la conversion des âmes.

I. Le Saint que nous honorons aujourd'hui a été tout embrasé de ce feu divin que Jésus-Christ est venu apporter dans le monde; et son caractère a été le zèle de la gloire de Dieu et du salut du prochain. Mais son zèle a été sage et éclairé: convaincu de cette maxime, que celui qui est mauvais à lui-même, ne peut être bon aux autres: *Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit* (Eccli. 14. v. 5.)? Il commença à travailler à sa conversion avant que de s'appliquer à la conversion des autres.

Il avait pris le parti des armes; et l'imagination remplie des héros de sa race, il ne respirait que les siéges et les combats, et ne cherchait qu'à se signaler dans une profession si périlleuse: mais Dieu, qui le destinait à devenir le chef d'une milice toute spirituelle, renversa ce jeune guerrier comme un autre Saul; il fut blessé d'un boulet de canon dans la défense du château de Pampelune, et obligé de se faire transporter dans celui de Loyola, où, pour calmer son ennui et sa douleur, il demanda un des livres funestes dont tout l'art consiste à exciter les passions. La Providence, qui préparait son grand ouvrage, permit qu'il ne s'y trouvât que la Vie des saints. On l'apporte; Ignace lit d'abord avec dégoût; ensuite avec curiosité, puis avec attache et avidité: enfin,

frappé des grandes actions de ces héros du christianisme, il se sent embrasé du désir de les imiter. Sa foi chèrement conservée au milieu du libertinage de la cour, se rallume. Eh quoi! (dit-il en lui-même, comme Augustin encore pécheur) pourquoi ne feras-tu pas ce que tant de jeunes personnes de tout état et de tout sexe ont fait? Étaient-ils d'une autre nature? servaient-ils un autre maître? aspiraient-ils à un autre héritage? *Tu non poteris quod isti, quod istæ* (August. Conf. l. 8. c. 11.). Animé par tant d'exemples, il forma la résolution de renoncer au siècle pour jamais; et pour ne pas s'exposer au dangereux retour de la nature et aux vains raisonnemens d'un frère mondain, qui n'aurait pas manqué de lui représenter l'éclat de sa naissance et l'attente de toute l'Espagne, il s'éloigne de ces lieux témoins de sa grandeur, avec plus de promptitude qu'on ne ferait d'un lieu infecté de la peste. Il quitte toutes les aises et les douceurs de la vie; il entre dans la voie étroite des croix, des humiliations, des opprobres: voie horrible aux sens et à la nature, mais voie assurée et marquée par le sang de Jésus-Christ et de ses saints. Il jure un divorce éternel avec le monde ennemi de son Maître. Ce funeste assemblage d'orgueil, de luxe, de volupté, lui devient méprisable; il se réduit dans un état surprenant de pauvreté, de bassesse, de souffrance.

Est-ce ainsi que nous avons obéi à la grâce, et que nous nous sommes convertis après avoir résisté long-temps aux sollicitations pressantes du Seigneur qui frappait à la porte de notre cœur? On se résout à quitter le péché dont on est las; mais on n'a pas le courage d'embrasser les humiliations et les travaux de la pénitence. Ce n'est pas ainsi qu'Ignace se conduit: jeune, de qualité, bien fait, vaillant, estimé à la cour, à la veille d'y posséder les premières charges, il regarde tous ces avantages comme de la boue et de l'ordure; il donne ses habits à un pauvre, se revêt d'un méchant sac, se ceint d'une corde, entre dans un hôpital, se consacre au service des malades les plus dégoûtans, et se rassasie, si l'on peut ainsi parler, du plaisir qu'il trouve dans la mortification.

Un des plus grands abus que les Pères ont remarqués dans ceux qui reviennent à Dieu après de longs égaremens, c'est

que, dès qu'ils ont senti les premiers mouvemens de la grâce, et qu'ils ont conçu quelques faibles désirs de changer de vie, ils se hâtent, par un zèle indiscret, de travailler au salut du prochain. A peine a-t-on des ailes qu'on veut apprendre aux autres à voler. On se mêle de conduire les âmes lors même qu'on ne sait pas encore se conduire soi-même. Charité fausse et ridicule, dit saint Bernard, qui, au lieu de donner de sa plénitude comme le bassin, se vide dans l'instant même comme le canal. Notre saint connut cet artifice du tentateur : il se dit à lui-même que ce n'est pas à un néophyte et à un pécheur comme lui d'enseigner aux autres les voies de la justice. C'est pourquoi il se dérobe à la vue des hommes, et va s'enfoncer dans le fond d'un rocher pour faire pénitence. Mais quelle pénitence ! Il n'y a que cette grotte de Manrèze, qui a si souvent retenti du bruit de ses sanglantes disciplines et de ses désirs enflammés, qui puisse nous l'apprendre. Ajoutons à toutes ces pieuses cruautés qu'il exerçait contre lui-même, ses délaissemens intérieurs : car Dieu permit, pour le purifier comme l'or dans le creuset, qu'il fût éprouvé par toutes les tentations les plus rudes : scrupules, tristesses, aridités, frayeurs, désespoir, suggestions furieuses et infernales ; en un mot, toutes les croix de la vie spirituelle vinrent fondre sur lui. Les persécutions du dehors ne furent pas moins terribles : il fut traduit devant le tribunal de l'inquisition, accusé de cabale, de sortilége, d'hérésie. Un livre admirable qu'il a composé pour le salut des âmes, contient, à ce qu'on prétend, une doctrine nouvelle et empoisonnée. C'est ainsi que le Seigneur préparait son serviteur aux grandes choses qu'il devait faire pour le salut du prochain.

Voyez ici, en passant, quelle pénitence vous avez faite depuis votre conversion, avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique et d'entreprendre de travailler au salut des âmes.

II. Considérez que si saint Ignace a été si zélé dans sa conversion, il ne l'a pas moins été quand il a fallu travailler à la conversion des autres. Ce zèle pour les âmes a été en lui si brûlant, si dévorant, si excessif, si je l'ose appeler ainsi,

qu'il a souvent assuré qu'il n'hésiterait pas de préférer le parti de rester encore sur la terre, incertain de son salut, mais dans l'espérance de gagner des âmes à Jésus-Christ, à celui d'aller jouir de lui dans le ciel. Que ce détachement est parfait! qu'il est héroïque! Aimer mieux servir l'épouse que d'aller régner avec l'Époux, quel sacrifice! Il surpasse celui d'Abraham quand il voulut immoler son fils Isaac; et je ne crains pas de dire qu'il égale celui de saint Paul, qui souhaitait d'être anathème pour ses frères, c'est-à-dire séparé de Jésus-Christ pour quelque temps, afin de procurer leur salut.

N'oublions pas une action surprenante de charité que saint Ignace fit à Paris. Ayant appris qu'un homme de sa connaissance avait un commerce criminel avec une femme proche de cette grande ville, et ayant inutilement employé toutes les raisons imaginables pour le guérir d'une passion si honteuse, il va attendre cet impudique sur le bord d'un étang près duquel il devait passer. Dès qu'il l'aperçoit, il se dépouille de ses habits, et se jette jusqu'au cou dans cet étang que le froid de la saison avait presque glacé, et lui crie lorsqu'il le voit approcher : Où allez-vous, malheureux? N'entendez-vous pas la foudre qui gronde sur votre tête? Ne voyez-vous pas le glaive de la justice divine prêt à vous frapper, et l'enfer ouvert sous vos pieds? Eh bien, poursuivit-il d'un ton encore plus menaçant, allez assouvir vos désirs infâmes, et moi je ferai ici pénitence pour vous. A ces mots l'impudique s'arrête, conçoit de la honte et de la douleur de son péché, et retourne sur ses pas, dans une ferme résolution de changer de vie. Voit-on dans les monumens de l'antiquité ecclésiastique rien de pareil à ce trait? Nous lisons bien que saint Benoît se roula tout nu dans des épines, et saint François dans la neige; mais c'était pour éteindre en eux-mêmes les noires flammes de la concupiscence, aux caresses de laquelle ils étaient près de succomber : mais souffrir un pareil tourment pour un autre, ah! c'est ce qu'on appelle être martyr de la charité. Quel spectacle et quelle joie pour les Anges! quelle confusion et quel désespoir pour les démons! quel modèle pour nous! O feu

de la charité ! que toutes les eaux et les glaces n'ont fait qu'allumer davantage, embrasez-nous.

Ce fut par le mouvement de cette ardeur immense qu'il avait pour la sanctification du monde chrétien, qu'il assembla des hommes apostoliques assez hardis pour porter la gloire du nom de Dieu dans l'un et l'autre hémisphère ; et afin que le fruit qu'il se promettait de ses ouvriers évangéliques fût permanent, il les lie par des vœux, et érige un nouvel institut, également utile à l'Église et à l'état, aux grands et aux petits, dont la fin unique sera de travailler à sa propre perfection et au salut des âmes. Mais en fournissant au champ du Seigneur ce nouveau renfort, il est toujours lui-même l'exemple de ceux qu'il donne pour exemple aux autres : étant tel à l'égard de ses enfans, qu'il souhaite que ses enfans soient à l'égard du commun des Fidèles.

Remercions Dieu d'avoir donné ce grand saint à son Église. Je vous adore, Seigneur, dans ce don de votre infinie miséricorde : faites, s'il vous plaît, que je sois, comme saint Ignace, fidèle à ma vocation, et que j'en remplisse tous les devoirs avec le même zèle. Que la lecture de sa vie fasse dans mon cœur la même impression que la vie des saints fit dans le sien. Inspirez-moi quelque participation de son esprit de pénitence, et de ce zèle ardent qu'il eut contre tous les scandales qui défiguraient la beauté de votre Église. Faites surtout qu'à son exemple je ne recherche en toute chose que votre plus grande gloire.

Pour la communion ou la messe, il serait bien à souhaiter que nous y apportassions ce profond respect avec lequel saint Ignace traitait ces redoutables mystères. L'historien de sa vie nous apprend que ses compagnons ayant reçu l'ordre sacré de la prêtrise avec lui, et célébré aussitôt leur première messe, notre Saint voulut prendre plus de temps pour s'y préparer. Quoiqu'il eût déjà servi Dieu depuis tant d'années avec une si grande ferveur, il ne s'estime pas néanmoins assez pur pour offrir à Dieu le redoutable sacrifice ; il demande, non quelques semaines ou quelques mois, mais un an tout entier pour se disposer à cette grande action. Quelle instruction pour nous ! Apprenons au moins

à n'être plus si lâches, et à mortifier nos passions avec plus de soin, afin que nous recevions, en approchant de la divine Eucharistie, une plus grande infusion du Saint-Esprit : *Pinguis est panis Christi, et præbebit delicias regibus.*

IV. AOUT.

SAINT DOMINIQUE,

INSTITUTEUR DES FRÈRES PRÊCHEURS

OU DOMINICAINS.

Ce Saint, chef d'une célèbre et nombreuse famille dans l'Église, naquit l'an 1170 à Calarvega, bourg du diocèse d'Osma dans la Vieille-Castille. Il donna dès son enfance des marques de sa sainteté future. Durant une famine il vendit tout ce qu'il avait, même ses livres, pour soulager les pauvres. Sa charité mérita d'être récompensée d'une science beaucoup plus parfaite que celle qu'on apprend dans les livres. Son Évêque, charmé de sa vertu et de ses rares talens, lui donna un canonicat dans son église; mais ne voulant pas renfermer dans son diocèse le trésor qu'il possédait, il lui permit d'aller porter la parole de Dieu aux nations, et prêcher la pénitence aux pécheurs. Dominique parcourut ainsi plusieurs provinces d'Espagne, travaillant à détruire les vices et les erreurs dont les Maures et les hérétiques les avaient infectées. Il fit grand nombre de conversions qui lui acquirent la réputation d'homme apostolique. Son Évêque l'emmena ensuite avec lui dans le Languedoc travailler à la conversion des hérétiques Albigeois. Il y demeura dix ans, durant lesquels il en ramena une infinité par ses ferventes prédications, et encore plus par les exemples d'une vie austère, pauvre et pénitente. Quelques-uns de ces misérables dévoyés tentèrent, à diverses reprises, de

le faire mourir; mais il ne cherchait lui-même autre chose, brûlant du désir d'endurer le martyre pour la foi. Il refusa constamment plusieurs prélatures qui lui furent offertes. Quelques ouvriers évangéliques s'étant joints à lui, il en forma une compagnie de prédicateurs pour les besoins de l'Église. Cet ordre fut approuvé par le souverain pontife Honorius III. Saint Dominique en fut choisi général malgré sa résistance ; il le gouverna avec une sagesse admirable, et en était lui-même la règle vivante. Il finit ses travaux et sa vie sainte à Boulogne, le 6 août de l'an 1221, âgé de cinquante-un ans.

Sollicitè cura temetipsum probabilem exhibere Deo, operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis.

Mettez-vous en état de paraître devant Dieu, comme un ministre digne de son approbation, qui ne fait rien dont il ait sujet de rougir, et qui sait bien dispenser la parole de la vérité. *II. Tim.* 2. v. 15.

I. Point. Saint Dominique apprend aux ecclésiastiques comment ils doivent se préparer au ministère de la prédication.

II. Point. Il leur apprend aussi comment ils doivent l'exercer.

I. Saint Dominique, destiné de Dieu pour renouveler dans l'Église l'esprit de la prédication, se prépara à cet emploi avec tout le soin que saint Paul demandait de son disciple : *Sollicitè cura temetipsum probabilem exhibere Deo.* Persuadé qu'il faut avoir une perfection acquise quand on entre dans ce pénible ministère, il prévint les discours qu'il devait faire, par une vie exemplaire et remplie de bonnes œuvres. (*Naz. Or.* 20. *in laudem Bas. M.*). Nous pouvons bien dire de lui ce que saint Grégoire de Nazianze a dit de saint Basile, que sa prédication était un tonnerre, et sa vie un éclair; que de même que l'éclair précède le tonnerre, ses vertus avaient précédé ses paroles : *Tonitru erat ejus sermo, et fulgur vita.*

Il se disposa à annoncer l'Évangile, comme un autre saint Paul, par l'oraison et la mortification. Il priait afin que Dieu

lui ouvrît une entrée favorable pour annoncer les mystères de Jésus-Christ son Fils : *Ut Deus aperiat nobis ostium sermonis ad loquendum mysterium Christi* (Col. 4. v. 3.). Il se mortifiait, châtiait son corps, et le réduisait en servitude, de peur qu'en voulant instruire les autres, il ne fût lui-même réprouvé (*I. Cor.* 9. *v.* 27.). Il priait afin de prêcher avec fruit; et jamais il n'ouvrait la bouche pour parler, qu'il ne se fût mis auparavant en état d'attirer au-dedans de soi cet Esprit vivifiant sans lequel les paroles des prédicateurs ne sont que comme *un airain sonnant et une cymbale retentissante.* Il se mortifiait afin d'obtenir de Dieu, par sa pénitence, ces grâces de conversion si nécessaires aux pécheurs pour éclairer les ténèbres de leur esprit et amollir la dureté de leur cœur. Chanoine d'Osma, il ne sortit jamais de l'enceinte de sa maison que pour prier Dieu ou pour rendre quelque service au prochain. Jamais promenade ou visite inutile ne le tira de sa chère solitude; il aurait été ravi de mourir dans ce nid qu'il s'était choisi : *In nidulo meo moriar* (Job. 29. v. 18), disait-il avec Job. Jamais femme n'entra dans son logis. Son unique plaisir était de converser avec Dieu seul, de méditer jour et nuit sa sainte loi, d'adorer avec frayeur ses redoutables jugemens, de lire continuellement les divines Écritures, de prier le Seigneur avec larmes de verser dans son esprit ces grâces d'onction et d'intelligence nécessaires pour son instruction et celle des autres. Toujours recueilli et modeste, il avait fait un pacte avec ses yeux, de ne penser pas même à une vierge, bien loin de la voir et de lier avec elle quelque familiarité. Est-ce là la vie ordinaire de beaucoup de chanoines, de prédicateurs et d'ecclésiastiques? C'est cependant celle que Dominique a menée pour mériter d'être approuvé de Dieu dans la prédication de l'Évangile; et c'est aussi ce qui lui attira de si grandes bénédictions et de si abondantes lumières dans l'exercice de son emploi.

Allez, grand Saint, où l'Esprit de Dieu vous porte. La vie retirée, pauvre, chaste, humble, pénitente, que vous menez, répond déjà d'avance de vos prédications et de vos conférences. Vous convertirez à Dieu, comme un autre Jean-Bap-

tiste, plusieurs des enfans d'Israel, parce que votre cœur est entièrement tourné vers lui.

C'est à nous présentement d'examiner quelles dispositions nous avons apportées au ministère de la prédication et aux autres fonctions ecclésiastiques. Prêcher la parole de Dieu sans vocation et sans s'y être préparé, c'est une témérité blâmable ; la déshonorer par des actions dont on ait sujet de rougir, c'est une impiété scandaleuse ; l'annoncer avec toute autre intention que celle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, c'est une profanation criminelle. Appliquons-nous donc, à l'exemple de saint Dominique, à nous rendre agréables à Dieu, avant que de nous engager dans cet emploi : *Sollicitè cura temetipsum probabilem exhibere Deo, etc.* Nous avons appris de ce saint comment nous devons nous y préparer : apprenons encore de lui comment nous devons l'exercer.

II. Un ministre évangélique doit porter partout la lumière, dit un saint Abbé (*Guerricus abbas, serm.* 1. *de Purificat. inter op. S. Bern.*) : il doit la porter dans son cœur, dans ses mains et dans sa bouche. Dans son cœur, par sa piété et son attachement à Dieu ; dans ses mains, par des actions saintes et exemplaires ; dans sa bouche, par des discours pleins d'édification et d'onction : *Sit lucerna in corde, sit in manu, sit in ore : lucerna in corde est pietas fidei ; lucerna in manu, exemplum operis ; lucerna in ore, sermo ædificationis.*

Tel fut saint Dominique : son cœur, toujours uni à Dieu, fut sensible à tous les intérêts de son divin Maître : il vit les outrages que les hérétiques et les libertins lui faisaient ; il les pleura, et en fut vivement touché. Oh ! quelle fut sa douleur, lorsque venant en France avec son Évêque, il vit l'une des plus belles provinces de ce royaume infectée par l'hérésie des Albigeois ! quand, jetant les yeux sur Toulouse, ville autrefois si fidèle et si attachée à la religion de ses pères, il en vit les autels profanés, les églises brûlées, les vierges déshonorées, les Prêtres ou sacrifiés à la fureur des barbares, ou devenus apostats ; la face des saints lieux si défigurée, qu'à peine pouvait-on trouver le temple dans le temple même :

tristes, mais dignes objets du zèle de notre saint! Le voilà qui redouble sa pénitence, qui part; et sans autres armes que le crucifix et le chapelet, il va déclarer la guerre au vice et à l'hérésie : il court, il vole de tous côtés, afin d'arracher l'ivraie que l'homme ennemi a répandue dans le champ du Seigneur. Rien ne lui coûte pour qu'il accomplisse son ministère : ni les contradictions qu'il rencontre, ni les dangers auxquels il s'expose; rien, en un mot, ne l'arrête, résolu de sacrifier sa vie par le martyre, ou de gagner des âmes à Jésus-Christ. Combien de conversions ne fit-il pas! dites-le-nous, schismatiques qu'il a réunis, hérétiques qu'il a désarmés; avares, simoniaques, libertins, impudiques, à qui il a donné de si utiles leçons de désintéressement, de justice, de piété, de chasteté, de pénitence. Puissant en paroles et en œuvres, à chaque fois qu'il prêche, il enrôle sous l'étendard de la croix une multitude de soldats spirituels, qui désertent les familles pour peupler les cloîtres et les enrichir des dépouilles de l'Égypte. Dès qu'on entendait la voix de ce bien-aimé de Dieu, les glaces des âmes les plus endurcies se fondaient, et l'on sentait son cœur tout brûlant au-dedans de soi-même. Ne peut-on pas appliquer à chacune de ses prédications, ce que saint Bernard a dit des dernières paroles d'un apôtre, qu'ayant toujours conservé ce cœur et cette langue de feu que le Saint-Esprit lui avait donnée, c'étaient des flammes, et non pas des paroles qui sortaient de sa bouche : *Ignis vibrans, non lingua loquens.* O vertu! ô puissance! ô efficace admirable de la parole de Dieu dans la bouche de saint Dominique, pour convertir les pécheurs et ramener les hérétiques au sein de l'Église! *Fuit vir potens in opere et sermone.*

Remercions Dieu d'avoir donné ce saint Patriarche, ce nouvel Apôtre et ce grand Prédicateur à son Église. Seigneur, je vous adore et vous bénis, pour avoir favorisé saint Dominique de tant de grâces et d'une si prodigieuse fécondité; continuez, s'il vous plaît, d'envoyer de semblables ouvriers dans votre vigne. Renouvelez dans nos jours cet esprit de prédication qui est le grand ressort de la conversion des âmes; donnez à vos ministres le zèle et les talens nécessaires pour

exercer dignement une fonction si sainte. Accordez-nous surtout la grâce de profiter de votre parole. Otez de nos cœurs ces pierres et ces épines qui étouffent cette divine semence, afin que nous nous convertissions entièrement à vous.

Pour la communion ou la messe, allons puiser dans la divine Eucharistie les forces dont nous avons besoin pour soutenir des discours de peu de durée, par une vie sainte, qui est, comme disent les Pères du concile de Trente, une espèce de prédication continuelle : *Perpetuum quoddam prædicationis genus.* Demandons instamment cette grâce à Jésus-Christ, et après l'avoir reçue, prions-le d'imprimer bien avant dans notre âme cette excellente maxime de saint Jérôme : Que nos œuvres et nos pensées ne doivent jamais confondre nos discours ; mais que dans un chrétien, et particulièrement dans un Prêtre, tout doit s'accorder, la main, la bouche et le cœur : *Non confundant opera nostra aut cogitationes nostræ sermonem nostrum : sacerdotis Christi os, mens, manusque concordent* (Hier. Ep. ad Nepot.).

X. AOUT.

SAINT LAURENT,

DIACRE ET MARTYR.

Saint Laurent, dont le martyre fait le plus grand ornement de l'Église de Rome après celui de saint Pierre et de saint Paul, fut élevé au diaconat par le pape saint Sixte. L'empereur Valérien ayant déclaré la guerre à l'Église, le saint Pontife fut pris. Comme on le conduisait au supplice, saint Laurent, affligé de ce qu'il n'avait pas l'honneur de mourir avec lui pour Jésus-Christ, lui dit : « Où allez-vous, » mon Père, sans votre fils? ce n'était pas votre coutume » d'offrir le saint Sacrifice sans avoir un ministre : qu'avez- » vous trouvé dans moi qui vous ait déplu? » A quoi le saint

vieillard répondit pour le consoler, qu'il le suivrait dans trois jours par un martyre plus éclatant et plus glorieux que le sien. Saint Laurent reçut cette réponse comme une prédiction certaine de son martyre : il se hâta de distribuer aux pauvres ce qu'il avait entre les mains des biens de l'Église ; il n'épargna pas même les vases sacrés, qu'il vendit pour les assister. Le juge païen, qui n'était pas moins avare que cruel, lui demanda où étaient les trésors de l'Église? Saint Laurent promit de les lui faire voir dans trois jours. Il assembla pendant ce temps-là les pauvres, et les lui présenta comme les plus grandes richesses qu'eût l'Église. Le préfet, irrité au dernier point de se voir ainsi joué, lui fit déchirer le corps à coups de fouet; et puis le fit étendre sur un gril ardent pour y être rôti à petit feu. La tranquillité du saint fut telle qu'il dit au tyran de le tourner de l'autre côté; qu'il était assez cuit, et qu'il pouvait le manger. Levant ensuite les yeux au ciel, il pria pour la conversion de la ville de Rome, et mourut ainsi sur le lit d'honneur, comme un brave soldat de Jésus-Christ, le 10 août de l'an 258.

Probâsti cor meum, et visitâsti nocte : igne me examinâsti, et non est inventa in me iniquitas.

Seigneur, vous avez sondé mon cœur; vous m'avez visité pendant la nuit; vous m'avez éprouvé par le feu, et il ne s'est point trouvé de péché dans moi. *Ps.* 16. *v.* 3.

I. Point. L'ardeur de saint Laurent pour le martyre.

II. Point. L'obligation que nous avons de vivre dans cet esprit du martyre.

I. Saint Laurent, dont le martyre a éclairé tout l'univers, comme parle saint Augustin (*Serm.* 30. *de Sanctis*), a fait lui-même son éloge sans y penser, lorsque, pressé d'un ardent désir de mêler son sang avec celui de saint Sixte son évêque, qu'on conduisait au martyre, il lui dit avec soupirs et les larmes aux yeux : « Hé! où allez-vous, mon cher père, » où allez-vous sans votre fils? Sera-t-il dit que vous montiez » sur l'échafaud sans votre archidiacre, vous qui ne montiez

» jamais à l'autel sans lui? En quoi ai-je eu le malheur de » vous déplaire? Éprouvez, saint Père, éprouvez si dans le » choix que vous avez fait de ma personne vous vous êtes » trompé ou non : m'ayant confié la dispensation du Sang » de Jésus-Christ, me croiriez-vous assez infidèle pour mé- » nager lâchement le mien?» *Experire utrùm idoneum ministrum elegeris, cui commisisti dominici sanguinis dispensationem.* O paroles admirables qui renferment en abrégé toutes les qualités d'un diacre accompli! Les principales fonctions des diacres étaient alors de distribuer aux fidèles les saints mystères, la parole de Dieu, et de prendre soin des pauvres et des veuves. Avec quel zèle notre saint lévite s'acquitta-t-il de tous ces devoirs! Avec quelle pureté distribua-t-il la Chair sacrée de l'Agneau sans tache! Quel fut son esprit de piété et de religion dans la maison du Seigneur! Les anges sont-ils plus pénétrés de respect qu'il ne fut en la présence de nos saints et redoutables mystères? Il ne fut pas moins fidèle à dispenser le patrimoine de Jésus-Christ, que son Corps précieux et sa divine parole. Si un dispensateur fidèle et charitable doit tout distribuer sans aucune réserve, n'est-ce pas ce qu'a fait saint Laurent avec la dernière exactitude? Il ne s'est jamais considéré que comme le canal des libéralités des fidèles et le pourvoyeur des pauvres; il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, et le père commun de tous les misérables. Oh! qu'il faisait beau le voir, peu de temps avant sa mort, courir les rues de Rome, chercher dans les hôpitaux les malades et les infirmes, et rassembler de tous côtés les pauvres chrétiens pour leur partager les trésors de l'Église; vendre même jusqu'aux vases sacrés pour les soulager dans leurs nécessités! Venez à ce spectacle, riches bénéficiers, vous tous qui avez des biens de l'Église; venez apprendre de saint Laurent l'usage que vous en devez faire : *Aurum Ecclesia habet, non ut servet, sed ut eroget, et subveniat necessitatibus* (Ambr. l. 2. de Off. c. 28.), vous dit saint Ambroise. L'Église ne vous a pas mis de si gros revenus entre les mains pour les cacher ou enrichir vos parens, mais pour les distribuer aux pauvres; ce sont ici les trésors de l'Église que vous devez amas-

ser, et que personne ne peut vous enlever : *Hi sunt thesauri Ecclesiæ, et verè thesauri in quibus Christus est, in quibus Christi fides est... Hos thesauros demonstravit Laurentius, et vicit, quòd eos nec persecutor potuit auferre* (Ibid.).

C'est de la sorte que ce digne ministre mérita des biens plus durables, je veux dire, la couronne du martyre qu'il avait tant souhaitée. Nous ne raconterons pas toutes les circonstances de son martyre ; nous nous contenterons de dire que le tyran se voyant poussé à bout par le courage invincible de notre saint, le fit étendre sur une espèce de lit de fer, au-dessous duquel il avait fait mettre de la braise à demi-éteinte, pour brûler le martyr plus lentement et le faire souffrir plus long-temps : *Ut per cratem ferream*, dit saint Léon, *quæ jam de fervore continuo vim in se habebat urendi, conversorum alternâ mutatione membrorum, fieret cruciatus vehementior et pœna productior* (Serm. in festo S. Laur.). Laurent, loin d'être effrayé à la vue de cette couche horrible sur laquelle on va l'étendre, la regarde comme la porte du ciel ; et plein de joie il s'écrie : « Je vous rends » grâces, ô mon Dieu ! de m'avoir ouvert les portes de votre » royaume ; de m'avoir jugé digne de mourir pour vous, et » de brûler ici-bas, afin de ne brûler jamais dans les en- » fers : » *Gratias tibi ago, Domine, quia januas tuas ingredi merui.* O miracle au-dessus de tous les miracles ! L'ardeur des flammes qui cause de violentes agitations au plus courageux, tranquillise et réjouit notre saint, le feu qui brûle au-dehors étant plus faible que l'amour de son Dieu qui brûle au-dedans : *Superari charitas Christi flammâ non potuit; segnior fuit ignis qui foris ussit, quàm qui intus accendit* (S. Leo, ibid.). Ce que le tyran invente pour lui faire renoncer son Dieu, ne sert qu'à lui donner plus de vigueur et de force dans la confession de son nom ; et l'instrument de son supplice se change, comme dit saint Léon, en ornement de son triomphe : *Transierunt in ornamenta triumphi etiam instrumenta supplicii.*

Seigneur, qui avez revêtu saint Laurent d'une force si surprenante, soyez éternellement béni d'avoir donné à votre

Église cet illustre et généreux martyr, qui, par son triomphe, a rendu Rome aussi célèbre que Jérusalem le fut par celui de saint Étienne, le premier des Martyrs. Répandez sur nous quelques étincelles de ce feu divin qui l'a si heureusement consumé. Qui de nous ne se sentira enflammé par les charbons ardens du bûcher de saint Laurent, je veux dire, animé par un tel exemple? Apprenons au moins ici l'obligation que nous avons de vivre dans l'esprit du martyre.

II. Si nous comprenions bien que nous sommes obligés d'aimer Dieu du plus parfait amour dont nous sommes capables, nous concevrions aisément l'obligation que nous avons de vivre dans l'esprit du martyre; je veux dire, dans la disposition d'exposer notre vie pour la gloire de Dieu, et de nous sacrifier à son service: ce qui est, au jugement de Jésus-Christ (*Joan.* 15. *v.* 13.), la marque de la charité la plus parfaite. Certes, le Fils de Dieu étant mort pour nous, il est bien juste que, faisant profession d'être ses disciples, nous soyons disposés à mourir pour lui, si l'occasion s'en présentait : *Quiconque*, nous dit-il dans l'Évangile, *me confessera devant les hommes, je le connaîtrai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux* (Matth. 10. v. 32.). Quoique nous ne soyons plus au temps de ces sanglantes persécutions où tout l'enfer semblait être déchaîné contre l'Église, néanmoins elle n'en a jamais été et n'en sera jamais exempte, tant qu'il restera de l'iniquité dans le monde. Chaque siècle a les siennes particulières, aussi bien que sa manière de confesser Jésus-Christ: et ceux qui prétendent que l'obligation de lui rendre le témoignage dont il est parlé dans cet endroit : *Omnis qui confitebitur me coràm hominibus*, *confitebor et ego eum coràm Patre meo, qui in cœlis est*, ne se doit entendre que du temps de l'Église naissante et des premiers martyrs, marquent assez par là qu'ils ne veulent pas être martyrs de la vérité, et qu'ils craignent d'être eux-mêmes persécutés pour la croix de Jésus-Christ : *Tantùm ut crucis Christi persecutionem non patientur* (Galat. 6. v. 12.). Ce n'est que leur indifférence pour la religion, l'amour déréglé du repos, une opposition honteuse

aux souffrances et aux humiliations de Jésus-Christ, qui leur ferme la bouche ; la paix de l'Église a toujours eu ses martyrs. C'est être martyr que d'être prêt à mourir plutôt que d'offenser Dieu ; c'est être martyr que de soutenir avec courage les vérités de l'Évangile, et de s'opposer aux abus, aux scandales et au relâchement des hommes vicieux et corrompus ; c'est être martyr que de mortifier sa chair et ses passions déréglées, et persévérer ainsi jusqu'à la mort pour l'amour de Jésus-Christ ; enfin, c'est être martyr que de souffrir en patience les misères de cette vie et les peines attachées à notre état, les injures, les calomnies, les persécutions, etc.

Examinez maintenant si vous avez vécu dans cet esprit de martyre. Qu'avez-vous souffert jusqu'à présent pour Jésus-Christ, pour la défense de son Évangile, pour la pratique des maximes chrétiennes ? Si vous faites un peu de réflexion sur votre conduite, vous trouverez peut-être que vous avez tout sujet de craindre le reproche que le Fils de Dieu fera, à la face du ciel et de la terre, à ceux qui, ayant plus estimé l'amitié et la gloire des hommes que celle de leur Dieu, n'ont osé le confesser ici-bas : *Qui negaverit me coràm hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo* (Matth. 10. v. 33). *Qui me erubuerit et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet.* (Luc. 9. v. 26.). Chrétiens faibles, et vous ministres lâches et timides, vous avez rougi de la vérité humiliée en ce monde ; vous serez confondus et humiliés par la vérité revêtue de gloire et triomphante dans le ciel : *Negabo et ego eum.* Oh ! le terrible désaveu ! Ne sera-t-il pas capable de faire impression sur nous, d'élever notre âme au-dessus de tous les respects humains et de toutes les prétentions du siècle ; de nous détacher de cette misérable vie, et de nous engager à la sacrifier pour celui qui en a sacrifié une si digne et si précieuse pour nous, et qui la sacrifie encore tous les jours sur nos autels ?

Pour la communion ou la messe, faisons réflexion que si notre charité est si faible et si languissante, que souvent elle ne se trouve pas à l'épreuve de la plus légère tentation, et plie au moindre combat, c'est que nous ne prenons pas soin de nous fortifier par la divine Eucharistie. Deman-

dons à Dieu la grâce d'en faire un meilleur usage, par l'intercession de saint Laurent, puisque c'est à cette divine nourriture que les Pères de l'Église ont attribué cette force invincible et ce courage si extraordinaire qu'il fit paraître sur son gril ardent : *In illâ ergò longâ morte, in illis tormentis, quia benè manducaverat et benè biberat, tanquàm illâ escâ saginatus et illo calice ebrius, tormenta non sensit* (Aug. Tract. 27. in Joan.).

XV. AOUT.

L'ASSOMPTION.

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Veni de Libano, Sponsa mea, veni de Libano : veni, coronaberis.

Venez, mon Épouse, venez du Liban; venez, et vous serez couronnée. *Cant. 4. v.* 8.

I. Point. Le triomphe de Marie au lit de la mort.
II. Point. Dans le tombeau.
III. Point. Dans le ciel.

I. Réjouissons-nous avec l'Église du triomphe que la très-sainte Vierge remporte dans ce jour de son Assomption dans le ciel. Elle reçoit trois faveurs de la divine bonté, qui doivent faire le grand sujet de nos méditations.

La première est le genre de mort tout nouveau qui sépare cette belle âme d'avec son corps; car ce n'est ni par la violence de la maladie, ni par la défaillance de la nature, mais par un effort de l'amour divin qu'elle termine heureusement sa vie. Sa mort n'est point, comme la nôtre, la peine du péché et le supplice des coupables; nous mourons, parce que nous sommes pécheurs et condamnés à la peine qu'a encourue le premier homme en violant la loi de Dieu : *In quocum-*

que die comederis, *morte morieris* (Genes. 2. v. 17.). Mais Marie ayant été préservée du péché originel dans sa conception, et n'en ayant commis aucun pendant sa vie, meurt par un principe bien différent : elle meurt pour rendre hommage à la mort de Jésus-Christ son Fils ; elle meurt pour honorer, par la destruction de son être humain, l'être suprême et inaltérable de son Dieu, et pour aller se réunir à lui dans l'éternité. C'est-à-dire que sa mort est un pur effet de l'amour de Dieu, dont son cœur est embrasé ; il n'y a que ce feu du ciel qui ait consumé l'holocauste de cette pure et innocente victime. En elle s'est vérifiée à la lettre cette parole de Salomon, que l'amour est aussi puissant que la mort : *Fortis ut mors dilectio. Fortis fuit in Virgine ut mors dilectio,* dit Albert-le-Grand, *siquidem præ amore obiit* (Cant. 8. v. 6.). Ce n'est point là un sentiment particulier à ce célèbre théologien, il n'a fait que suivre la doctrine des saints Pères. Saint Bernard dit, en termes formels, qu'il n'y a point d'autre glaive qui ait percé le cœur de Marie, que celui de l'amour de Dieu, qui, ayant pénétré tous les membres de son corps, en occupa tellement toutes les parties, qu'il obligea son âme de le quitter : *Est gladius amor Dei, qui Mariæ animam non modò confixit, sed etiam pertransivit ; ut nullam in corpore virgineo particulam vacuam amore reliquerit* (Bern. Serm. I. de Purif.). Oh ! la précieuse mort que celle de Marie, d'où les pleurs sont bannis, où les larmes et la douleur n'ont point de part, et où, s'il se trouve quelques langueurs, ce ne sont que des effets du plus saint et du plus pur amour qu'on puisse s'imaginer : *Nuntiate dilecto meo quia amore langueo* (Cant. 5. v. 8.).

Il est vrai que nous ne pouvons pas mourir par un effort de l'amour divin ; c'est un privilége de la sainte Vierge ; mais nous pouvons approcher d'un genre de mort si parfait. Un Ecclésiastique doit pour cet effet tâcher d'être si uni à Dieu et si appliqué à son devoir, qu'il puisse mourir dans les actes et l'exercice de cette vertu. Si c'est assez pour le commun des fidèles de mourir dans l'état de grâce et dans l'habitude de la charité, Dieu attend de ses ministres une

mort encore plus sainte et plus parfaite. Le cœur du Prêtre, dit saint Grégoire, doit ressembler à cet autel de l'ancienne loi, où le feu sacré devait être allumé et brûler sans cesse : il doit entretenir ce feu sacré par des actes d'amour de Dieu, et agir continuellement dans toutes ses fonctions par le mouvement et l'impression du divin amour : *Altare quippè Dei est cor nostrum in quo jubetur ignis semper ardere ; quia necesse est ex illo ad Dominum charitatis flammam indesinenter accendere* (Moral. lib. 15. cap. 7.). Demandez cette grâce à Dieu par l'intercession de la sainte Vierge.

II. Le second avantage que Marie reçoit en ce jour de la bonté divine, c'est l'incorruption de son corps. Il était bien raisonnable, ô Vierge sainte, que votre corps, qui a servi au chef-d'œuvre le plus excellent de la grâce, qui a conçu et porté un Dieu, et qui a été sanctifié d'une manière si ineffable, fût distingué des corps des pécheurs, et exempt de cette poussière et de cette pourriture à laquelle nous sommes tous condamnés : *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est* (Esth. 15. v. 13.). Non, Seigneur, vous ne permettrez pas que la corruption approche d'un corps si saint : *Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem* (Ps. 15. v. 18.).

Quoique nous ne puissions pas participer immédiatement après la mort à cet avantage accordé à la sainte Vierge, nous pouvons cependant mériter que nos corps, après avoir été mangés des vers et réduits en cendre, renaissent un jour et sortent du tombeau glorieux et immortels ; nous devons pour cela les conserver présentement dans une grande pureté. Comme, selon saint Paul, la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et que la corruption ne peut prétendre à cet héritage incorruptible : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt : neque corruptio incorruptelam possidebit* (I. Cor. 15. v. 50.), il faut que tous les chrétiens, et surtout les Prêtres, apportent un soin particulier à conserver leurs corps purs et exempts des taches les plus légères ; il faut qu'ils redoutent les moindres approches des choses qui sont capables de donner quelque

atteinte à leur pureté, et qu'ils en fassent paraître dans leur conduite un éloignement absolu. S'ils sont les Anges de la terre, et s'ils prétendent être un jour associés dans la gloire aux Anges du ciel, il faut, dit le premier concile œcuménique de Nicée, qu'ils mènent sur la terre une vie toute céleste; qu'ils tâchent d'exprimer par une noble émulation le dégagement de la chair qu'ont ces purs esprits par le bonheur de leur condition et de leur nature; qu'ils vivent dans un corps mortel et terrestre, de même que s'ils n'en avaient point; qu'ils travaillent sans cesse à se purifier des moindres souillures, qu'il est inévitable de contracter par le commerce du monde; et qu'enfin on voie éclater dans toute leur vie une horreur mortelle de tout ce qui peut apporter quelque flétrissure à leur chasteté : *Clerici, maximè in sacro Ordine constituti, debent esse typus et imago cœlestium.* Prenez-en la résolution.

III. Pour vous animer davantage à cela, envisagez cette gloire où Marie est élevée dans ce jour de son triomphe. Elle est dans le ciel la Reine des Anges et des Saints, assise à la droite de Jésus-Christ son Fils, notre avocate auprès de lui, et la dispensatrice de ses grâces. Si la gloire dont on jouit dans le ciel se mesure aux grâces dont on a été favorisé sur la terre, et auxquelles on a correspondu fidèlement; que doit-on penser du bonheur de la sainte Vierge, qui a si fort surpassé en grâces et en mérites tous les Saints et les Anges mêmes? que nous reste-t-il que l'admiration et l'extase, à la vue de cette gloire immense dont Dieu l'a récompensée?

Je vous adore, Seigneur, pour avoir consommé tous vos desseins sur la très-sainte Vierge; j'adore la magnificence avec laquelle vous avez couronné en elle tous vos dons. C'est particulièrement par l'humilité que vous l'avez fait monter au comble de la gloire; accordez-moi par ses mérites cette vertu dont j'ai un si grand besoin.

Souvenez-vous, Vierge sainte, des enfans d'Ève qui gémissent dans cet exil, accablés du poids de leurs péchés; souffrez que je m'unisse à vous pour bénir le Tout-Puissant de ce qu'il a fait éclater sur vous la grandeur de ses miséricordes. Jouissez à jamais des richesses immenses du royaume

céleste : vous y êtes établie la dispensatrice des grâces, obtenez-moi celle d'imiter votre sainte vie, et de pratiquer fidèlement tout ce que Jésus-Christ votre Fils nous a ordonné.

Nous sommes appelés à la participation de la gloire de Marie ; elle nous est offerte et promise, et nous en recevons déjà des gages dans l'Eucharistie ; mais à condition que nous marcherons comme la sainte Vierge par le chemin royal des humiliations et des souffrances : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur* (Rom. 8. v. 7.).

XX. AOUT.

SAINT BERNARD,

ABBÉ DE CLAIRVAUX, PÈRE DE L'ÉGLISE.

Ce Saint, l'un des plus grands ornemens de l'Église de France, naquit l'an 1091, au village de Fontaines, proche de la ville de Dijon, de parens également nobles et vertueux. Sa pieuse mère, qui s'était fait un devoir d'offrir à Dieu tous ses enfans dès qu'ils étaient nés, s'appliqua particulièrement à donner une éducation sainte à Bernard, qui répondit parfaitement à ses soins. Elle le mit entre les mains des Ecclésiastiques de Châtillon-sur-Seine, pour y apprendre les lettres avec la piété. A l'âge de vingt-deux ans, connaissant les dangers qu'il y a dans le monde, il prit la résolution de le quitter, et l'inspira à plusieurs de ses parens et compagnons, jusqu'au nombre de trente, avec lesquels il se confina dans le désert de Cîteaux, dont saint Étienne était alors abbé ; lequel, admirant les trésors de grâce renfermés dans ce jeune Religieux, l'envoya peu après fonder l'abbaye de Clairvaux dans le diocèse de Langres. Bernard fit revivre, par son exemple et ses ferventes exhortations, toutes les vertus monastiques. Il s'abandonna tellement au désir qu'il avait des austérités et des mortifications, qu'il affaiblit entièrement son

corps et ruina sa santé : mais Dieu ne laissa pas de l'employer, malgré ses infirmités, dans les plus importantes affaires de son Église ; comme l'extinction du schisme, la réfutation des hérétiques ; et pour lui donner encore plus d'autorité, il lui accorda le don des miracles. Il fonda ou réforma un nombre incroyable de monastères, et convertit une multitude innombrable de personnes de toute qualité. Il mourut plein de mérites et de bonnes œuvres, le 20 août 1153, âge de 63 ans. Ses travaux et ses écrits, si utiles à l'Église, l'ont fait mettre au rang des saints Pères.

Dedit illi scientiam Sanctorum, honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.

Dieu lui donna la science des Saints ; il le rendit glorieux dans ses travaux, et le couronna d'un heureux succès. *Sap.* 10. *v.* 10.

I. Point. Saint Bernard, qui a reçu la science des saints dans un degré éminent, a su joindre la vie solitaire avec les fonctions de l'apostolat.

II. Point. Le repos de la contemplation avec une action sans relâche ;

III. Point. L'humilité avec les plus grands honneurs.

I. Ce que l'extrême humilité de saint Bernard lui a fait dire de soi-même, nous marque parfaitement bien son caractère. La douleur qu'il ressentait de se voir si souvent arraché de la solitude, qu'il appelle sa Rachel, lui fait dire en se plaignant de ses occupations tumultueuses : « Ma vie monstrueuse crie » vers vous ; je suis la chimère et le prodige de mon siècle, ne » vivant ni en régulier, ni en séculier : » *Factus sum chimæra seculi mei.* Oui, grand Saint, vous êtes véritablement un prodige ; et le plus grand prodige que vous ayez opéré, est d'avoir su allier des choses qui paraissent naturellement incompatibles : la solitude avec les fonctions de l'apostolat, le repos de la contemplation avec une action sans relâche, l'humilité avec les plus grands honneurs. Science rare, qui vous fera admirer dans toute la suite des siècles : *Dedit illi scientiam Sanctorum, etc.*

Notre Saint porta dans la solitude toute la beauté et la fleur

de son innocence; il offrit à Dieu les prémices de sa jeunesse; et comme saint Paulin le disait autrefois de Sévère Sulpice, il rompit tous les liens de la chair et du sang, dans un âge florissant, au milieu de la gloire, et sur l'un des plus beaux théâtres du monde : *Ætate florens*, *laudibus abundans*, *in ipso mundi theatro lethalia carnis et sanguinis vincula dirupit* (S. Paulin. Ep. 1.). Tout innocent qu'il est, il va s'ensevelir dans l'abbaye de Cîteaux, où régnait une étroite et sévère discipline, des jeûnes sans relâche, un silence perpétuel, une retraite impénétrable, un travail fatigant, des oraisons continuelles. Ce fut là qu'il se cacha et qu'il se perdit dans Dieu, et, pour me servir de ses expressions, comme un vase perdu qu'on ne connaît plus, et qui n'est propre à aucun usage : *Tanquàm vas perditum*. Oui, cet homme que Dieu avait destiné pour rétablir l'ordre monastique et rendre des services si considérables à l'Église, se regarde comme un serviteur inutile, qui ne doit avoir aucun rang dans la maison de Dieu.

Ce fut néanmoins dans cette école que l'esprit de science lui fut communiqué presque sans bornes et sans mesure, pour pénétrer dans l'intelligence de l'Écriture, développer les mystères de la religion, éclaircir les questions de théologie les plus épineuses, soutenir les fidèles, confondre, ou gagner les hérétiques et les schismatiques. On vient des extrémités de la terre, je veux dire du fond de l'Irlande et du Danemarck, entendre la sagesse de ce nouveau Salomon; et il se voit obligé de passer de la vie solitaire aux fonctions de l'apostolat, pour tirer le monde chrétien de ce chaos d'iniquités où il était alors enseveli. Comme les Apôtres, il n'a plus de demeure fixe; il parcourt toute l'Europe pour régler les Églises dans les mœurs et dans la doctrine. Dès qu'il arrive quelque trouble, il est appelé pour en être le modérateur et le juge : on a recours à lui de toutes parts; et, semblable aux Apôtres, il fait entendre la voix de ses prédications par toute la terre. Il parle aux rois et aux puissances les plus redoutables, sans s'étonner; il écrit des Épîtres admirables aux Évêques. Il instruit les Papes mêmes, et leur marque l'étendue de leurs devoirs. Un vicaire de Jésus-Christ fait gloire de recevoir les

leçons de Bernard ; il regarde les livres de la Considération qu'il lui adresse, comme un ouvrage qui lui est envoyé du ciel. Il paraît en le lisant, aussi bien que tous les autres qui sont sortis de sa plume, qu'on voyage dans une terre promise, d'où découlent des ruisseaux de miel et de lait. Cet homme qui, comme il le dit lui-même, n'avait eu pour maîtres que des chênes et des hêtres, est devenu docteur de l'Église, l'oracle que les plus savans Prélats ont consulté, la bouche des souverains Pontifes, le fléau des hérétiques, le trésor vivant de la science ecclésiastique. Cet homme qui s'était mis sous le boisseau, sachant que le devoir d'un moine est de pleurer et non d'enseigner, a été mis sur le chandelier pour être la lumière de toute l'Église. Oui, c'est peu pour vous, grand Saint, de diriger vos Religieux, et d'être le guide de ces pénitens que l'odeur de votre sainteté attire de tous côtés dans votre désert ; le Seigneur vous a destiné comme les Apôtres à être le sel de la terre, à faire des prodiges surprenans et des conversions sans nombre : obtenez-nous la grâce de joindre, comme vous, l'esprit de retraite avec la vie apostolique.

II. Je dis, en second lieu, que notre Saint a joint le repos de la contemplation avec une action sans relâche. Il faudrait être rempli de l'esprit de saint Bernard, pour parler dignement de la hauteur de sa contemplation, de l'élévation de son esprit à Dieu, de ses fréquentes extases, qui le tenaient dans une suspension continuelle des sens. Combien de fois la grâce, le dérobant à lui-même, lui faisait-elle goûter ces consolations divines et ineffables, que la faiblesse humaine ne saurait soutenir, si les momens n'en étaient abrégés ! Ah ! disait-il après ses ravissemens, que les heures sont courtes et précieuses quand on les passe avec Dieu ! *Rara hora, et brevis mora !* Mais cette grande élévation d'esprit qui le tenait toujours attaché à Dieu, ne l'empêchait pas de travailler infatigablement pour le bien de l'Église, qu'il édifiait par ses exemples, qu'il instruisait par ses prédications, qu'il animait par son zèle. Il était dans les mêmes dispositions que sont ces Séraphins que vit autrefois le prophète Isaïe (*Isaï.* 6.) dans une de ses plus hautes révélations : ces bienheureux esprits étaient immobiles auprès du trône de Dieu, *Seraphim stabant ;* ce-

pendant ils ne laissaient pas de voler, et d'être toujours dans un continuel mouvement. Comment se peut il faire, dit notre saint docteur, qu'ils fussent debout, et qu'en même temps ils volassent : *Si stabant*, *quomodò volabunt* (Bern. Serm. 3. de v. Isaiæ proph.)? Ah ! dit-il avec une délicatesse digne de son esprit, ils étaient immobiles, parce que la charité qui est leur vertu, est toujours constante : *Stabant, quia charitas nunquàm excidit;* et ils étaient toujours dans le mouvement, parce que la charité est toujours agissante : *Volabant, quia charitas nunquàm quiescit.*

Telle était la disposition de ce saint Abbé : l'union qu'il avait avec Dieu ne l'empêchait pas de descendre de la montagne pour subvenir aux besoins et aux nécessités pressantes de l'Église ; et joignant la contemplation de Marie avec l'action de Marthe, il rendait d'agréables services à Jésus-Christ, comme l'une, et goûtait la douceur d'entendre et de méditer sa parole, comme l'autre. Pasteurs et ministres du Seigneur, apprenez ici à joindre ces deux vies ensemble. Vous avez là-dessus non-seulement l'exemple de saint Bernard, mais encore celui d'un grand nombre d'Évêques, qui ont allié, pour cet effet, la vie monastique avec la conduite des âmes. Tels ont été les Basile, les Grégoire, les Chrysostôme, les Augustin, les Martin, et tant d'autres qui ont été en même temps d'illustres Pasteurs et de saints religieux. Nous les imiterons, du moins en quelque chose, si nous sommes bien persuadés, comme notre Saint, qu'après le travail doit suivre le repos de la contemplation : *Post bonum opus, securiùs in contemplatione dormitur* (Bern. Serm. 47. in Cant.).

III. Enfin, saint Bernard a su accompagner les plus grands honneurs, de l'humilité la plus profonde ; et c'est ainsi que Dieu a couronné tous ses travaux : *Et complevit labores illius.* Qui fut jamais plus honoré que notre Saint? Les rois le cherchent dans sa solitude (*Vita S. Bern. l. 2. c. 1.*); le souverain pontife entre dans son cloître pour le visiter avec toute sa cour; il est employé dans les affaires les plus importantes de l'Église. N'est-ce pas lui qui forma les canons et les

décrets des conciles de Pise, de Troyes, d'Étampes, de Reims; qui dressa des symboles de la foi; triompha, dans le Languedoc, d'Henri l'hérésiarque; dans la Guienne, de Guillaume, duc d'Aquitaine, qu'il changea de loup ravissant en agneau; qui fit condamner Gilbert de la Porrée et Pierre Abailard? Il n'y a point eu de crimes qu'il n'ait repris, de haines qu'il n'ait éteintes, de scandales qu'il n'ait fait cesser, d'hérésies et de schismes qu'il n'ait détruits. Cependant, parmi toutes ces actions éclatantes, son humilité, loin de s'affaiblir, se fortifie. On le loue de sa vertu et de ses miracles, et il supplie qu'on ait pitié de son âme : il veut qu'on le croie dans le mal qu'il dit de lui, non par conjecture, mais par sentiment; au lieu d'ajouter foi à ce qu'en disent les autres qui ne le connaissent, dit-il, que par l'apparence : *Volo vos mihi credere de me magis quàm alteri, qui tantùm videt in facie..... Dico vobis, ego quidem loquor non ex conjecturâ, sed ex sententiâ ; non sum talis qualis putor, vel dicor; quod quidem tàm securus fateor quàm certus experior* (Bern. Ep. 11. in fine.). On reconnaît publiquement ses éminentes perfections, mais il rougit en secret de ce qu'on révère et qu'on aime en lui, non ce qu'il est, mais ce qu'il paraît être. La réputation de sa sainteté se répand partout; et il prie Dieu que ceux qui le louent trop soient couverts de confusion, et rougissent d'avoir loué un homme si peu digne de l'être : *Tam vilis et abjectus vir appaream, quatenùs pudeat eos talem itạ laudâsse.* Plût à Dieu, dit-il, que je fusse autant humilié devant les hommes pour les véritables défauts qui sont en moi, que je suis souvent loué pour les fausses vertus que l'on m'attribue : *Quis dabit mihi apud homines de vitiis dignè humiliari, quantùm de falsis dotibus me video indignè exaltari?* Les différens emplois de sa vie, bien loin de lui inspirer de la complaisance pour la diversité de ses talens, lui font dire qu'il est le ridicule de son siècle : « Je ne suis, dit-il, ni dans le » monde, ni hors du monde; ni solitaire, ni personne pu» blique; ni moine, ni courtisan; mais je suis un composé » monstrueux de tous ces états : » *Clamat ad vos mea monstruosa vita, mea ærumnosa conscientia. Ego enim*

quædam chimæra mei seculi ; nec clericum gero, nec laicum. O humilité prodigieuse! Quelle leçon pour nous qui en avons si peu, et qui au lieu de chercher à nous abaisser, ne cherchons qu'à nous élever! Seigneur, ayez pitié de nous, guérissez la plaie de notre orgueil, qui nous a fait commettre tant de fautes : *Domine, miserere mei, sana animam meam, quia peccavi tibi* (Ps. 40. v. 5.).

Pour la communion ou la messe, saint Bernard nous assure que nous trouverons dans l'Eucharistie le vrai remède à nos faiblesses et aux maladies spirituelles de notre âme, si nous en approchons comme il faut. Si vous ne sentez plus, dit-il, des mouvemens d'orgueil, de colère, d'envie, d'impureté, si violens et si opiniâtres qu'auparavant, rendez-en grâces à la vertu de ce remède si efficace, et bénissez Dieu de ce que vos ulcères sont sur le point de se fermer : *Si quis vestrûm non tàm sæpè modò, non tàm acerbos sentit iracundiæ motus, invidiæ, luxuriæ aut cæterorum hujusmodi; gratias agat Corpori et Sanguini Domini, quoniam virtus Sacramenti operatur in eo ; et gaudeat quòd pessimum ulcus accedat ad sanitatem* (Bern. in Cœnâ Dom. Serm. 1.).

XXIV. AOUT.

SAINT BARTHÉLEMI, APÔTRE.

SAINT Barthélemi était de Galilée, comme tous les autres Apôtres ; il fut mis par Jésus-Christ au nombre des douze. Dans la dispersion qui se fit des Apôtres, après la descente du Saint-Esprit, il alla prêcher l'Évangile dans les Indes orientales, portant avec lui celui que saint Matthieu avait écrit. Il y souffrit beaucoup; mais il eut la consolation de gagner un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. On croit qu'il passa ensuite dans la grande Arménie, où, après avoir converti le roi et plusieurs de ses sujets, il finit ses travaux apostoliques par un glorieux martyre.

Exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei; et cùm dies factus esset, vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis quos et Apostolos nominavit.

Jésus alla sur une montagne pour prier; il y passa toute la nuit en oraison; et quand il fut jour, il appela ses disciples, en choisit onze d'entre eux qu'il nomma Apôtres. *Luc. c.* 6. *v.* 12. 13.

I. Point. Pourquoi l'Église nous propose si souvent la nécessité de la vocation au ministère ecclésiastique.

II. Point. Quelle a été la vocation des Apôtres.

III. Point. Réflexions sur nous.

I. Admirons la conduite de l'Église dans le choix qu'elle fait de l'Évangile de ce jour. Elle ne se lasse point de nous proposer la nécessité de la vocation à l'état ecclésiastique. Il n'y a presque point de fête d'Apôtres où elle ne nous mette cette importante vérité devant les yeux, soit dans l'Épître, soit dans l'Évangile du jour. Cette sainte mère veut par là nous apprendre que, comme la vocation des Apôtres a été le fondement de tout leur bonheur, de même notre vocation à l'état ecclésiastique doit être regardée comme la source et le principe de tout le bien que nous ferons dans la suite. Il ne suffit donc pas de nous imaginer que nous ferons du fruit dans ce bénéfice, dans cette cure, pour les désirer, pour les solliciter et pour y entrer ; il faut que Dieu nous y appelle. Que nul, dit saint Bernard (*de Vitâ et Morib. Cler. c.* 4 *et* 5.), ne s'élève soi-même à cet honneur ; mais seulement celui qui est appelé de Dieu comme Aaron. Si l'on y entre par Jésus-Christ, qui est la porte, on se sauvera, et l'on trouvera de bons pâturages; au lieu que si l'on monte par ailleurs, on est un larron et un voleur. Comme l'Apôtre appelé de Dieu dit aux Corinthiens : *Considérez votre vocation* (I. Cor. 1. v. 26) ; de même nous devons considérer si nous sommes appelés de Dieu : *Consideremus et nos, an vocati venerimus, et vocati à Deo ;* non par la vocation commune et générale par laquelle il appelle ceux qu'il prédestine : *Nec communem modò vocationem dixerim,*

quâ sanè, juxtà eumdem Apostolum, quos prædestinavit, hos et vocavit; mais de celle par laquelle il nous appelle à l'honneur de la cléricature. Si c'est la volonté de vos parens, continue ce Père, ou votre cupidité qui vous tient lieu de vocation, quelle témérité et quelle folie n'est-ce pas à vous d'y déférer! Où est donc la crainte de Dieu, la pensée de la mort, l'appréhension de l'enfer et de ses peines, et l'attente terrible du jour du jugement? *Ubi timor Dei, ubi mortis memoria, ubi gehennæ metus, et terribilis exspectatio judicii?* L'Épouse elle-même n'ose présumer d'entrer dans la chambre de son Époux, si le roi ne l'introduit en personne : et vous, vous osez, pour ainsi dire, vous y jeter avec irrévérence, n'étant ni appelé ni introduit : *Tu irreverenter irruis, nec vocatus, nec introductus;* vous courez donc à une damnation assurée : *Certa est damnatio.*

Qui que vous soyez, qui vous proposez d'entrer dans l'état ecclésiastique, ou dans ses emplois, méditez cette vérité : elle le mérite, puisqu'il s'agit de la gloire de Dieu, du bien de l'Église et de votre salut. Si tous ceux qui y sont entrés eussent fait plus de réflexion, l'Église ne serait pas déshonorée par tant de ministres inutiles, dont l'oisiveté est le moindre péché; par tant de bénéficiers, dont la vie toute mondaine scandalise les peuples et nuit si fort à la religion; par tant de méchans prêtres qui font blasphémer aux infidèles le nom de Dieu; et par tant de pasteurs qui n'ont que le nom et la dignité de pasteurs, n'en ayant ni l'esprit, ni les mœurs, ni la conduite. Encore un coup, méditons bien cette vérité; l'Église ne nous la propose si souvent, qu'afin de nous engager à y faire de longues et sérieuses réflexions : *Hæc meditare, in his esto.* Et pour nous en instruire plus à fond, jetons les yeux sur la vocation des Apôtres.

II. Voyons comment Jésus-Christ les appelle. 1.° Il passe la nuit en oraison, pour nous montrer l'importance du choix qu'il fallait faire, et nous apprendre l'obligation qu'il y a de consulter Dieu, quand il s'agit d'entrer dans le ministère ecclésiastique, ou d'y élever les autres. 2.° Parmi ses Disciples, il en choisit douze seulement pour Apôtres : *Vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis.* Ce qui

fait voir la nécessité d'une vocation particulière, et que tous ne sont pas propres pour le ministère : *Numquid omnes Apostoli ?* 3.° Remarquez à quoi il les appelle : ce n'est point à la jouissance des biens, des honneurs, des plaisirs de ce monde, ni aux commodités de la vie ; mais au travail, à la peine et à toutes sortes de souffrances. Il veut qu'ils mènent une vie pauvre, humble et détachée ; il les envoie travailler à la conversion des âmes, sans or, sans argent, sans provisions, sans défense, comme des agneaux parmi les loups, et pour toute récompense de leur travail, il ne leur promet que des croix, des contradictions et le martyre : *Eritis odio omnibus propter nomen meum* (Matth. 10. v. 22.).

Remarquons ceci en particulier. Quand il appelle un saint Paul : *Ostendam illi,* dit-il, *quanta oportet eum pro nomine meo pati* (Act. 9. v. 16). Il prédit à saint Pierre *Luc. 22. v. 31.*) qu'il sera criblé, et agité comme le blé l'est dans le crible ; qu'on le conduira où il ne veut pas, c'est-à-dire au supplice et à la mort dont l'homme a naturellement horreur : *Alius te cinget, et ducet quò tu non vis* (Joan. 21. v. 18.). Il demande à saint Jacques et à saint Jean s'ils sont disposés à souffrir comme lui : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (Matth. 20. v. 22.) ? Saint Matthieu est obligé de quitter sa banque et tous ses trésors (*Luc.* 5. *v.* 17.). Saint Barnabé met tout son bien aux pieds des Apôtres (*Act.* 4. *v.* 37.). Les autres quittent jusqu'à leur barque et leurs filets ; et aujourd'hui saint Barthélemi, après s'être dépouillé de toutes choses pour suivre son divin Maître, souffre qu'on lui arrache la peau, et couronne ses courses apostoliques par le plus rude et le plus cuisant de tous les martyres. Voilà quelle a été la vocation des Apôtres : nous ne savons pas en détail tout ce qu'ils ont fait pour y correspondre : il serait à souhaiter que nous eussions un journal exact de toutes leurs vies, et nous pouvons le souhaiter avec saint Chrysostôme ; *Utinàm non defuisset, qui nobis Apostolorum historiam diligissimè traderet* (Chrys. in Epist. ad Phil.) ; mais le peu que nous en savons suffit bien pour nous humilier et nous confondre.

III. Faisons à cet égard un peu de réflexion sur nous-

mêmes. Nous sommes les successeurs des Apôtres, appelés au même ministère qu'eux, c'est-à-dire au travail du salut des âmes : comparons maintenant notre vie avec la leur. Que n'ont-ils pas souffert en toute manière, pour retirer les âmes de la tyrannie du démon et les gagner à Jésus-Christ ! Écoutons saint Paul : *In itineribus sæpè, periculis fluminum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus : in labore et ærumnâ, in vigiliis multis, in frigore et nuditate* (II. Cor. 11. v. 26. 27.). Les autres Apôtres peuvent nous dire la même chose. Et nous, qu'avons-nous à répondre ? Est-il bien vrai que nous travaillons en Apôtres, je veux dire avec tout le zèle, toute l'assiduité, toute la patience et tout le détachement que demande de nous le ministère auquel nous sommes engagés ? La plupart des Ecclésiastiques de nos jours croient qu'il suffit de ne point faire de mal ; mais ils se trompent : quand on embrasse l'état ecclésiastique, ce doit être pour faire du bien, ce n'est point un lieu de repos et d'inaction : *Posuit vos ut eatis,* dit Jésus-Christ, *et fructum afferatis* (Joan. 15. v. 16.). Cependant quel chemin avons-nous-fait ? Où sont nos courses et nos fatigues ? Où sont les pécheurs que nous avons convertis ? Quel fruit avons-nous rapporté de nos fonctions et de l'exercice de notre ministère ? Nous ne pouvons ignorer que si nous sommes appelés à l'Église, nous sommes appelés au travail : si donc nous refusons de travailler, que faut-il conclure, sinon que nous ne sommes pas légitimement appelés, ou que nous ne correspondons pas fidèlement à notre vocation ?

Réparons notre négligence passée. Que notre dévotion envers les saints Apôtres nous porte à les imiter : prenons pour cet effet la résolution de mieux entrer dans l'esprit de notre vocation, et d'être plus fidèles à en remplir les devoirs. Offrons-nous à Jésus-Christ en sacrifice, pour faire tout ce qu'il demande de nous. Témoignons-lui le désir que nous avons d'étendre son royaume aux dépens même de notre vie : *Quis mihi tribuat ut ego moriar pro te* (II. Reg. 18. v. 33.) ? Que si nous ne pouvons pas lui donner jusqu'à

notre vie, comme a fait saint Barthélemi, vivons du moins dans l'esprit du martyre, comme ont fait tous les hommes apostoliques, en mortifiant notre chair avec ses désirs déréglés, supportant en toute patience les peines qui accompagnent notre état, et nous immolant peu à peu à la gloire de notre divin Maître. C'est dans ces sentimens que nous pourrons approcher aujourd'hui de l'autel, nous remettant devant les yeux ce que dit saint Bernard : *Qui amat animam suam, perdet eam, vel ponendo ut martyr, vel se affligendo ut pœnitens : quanquàm genus est martyrii, spiritu facta carnis mortificare; illo nimirum quo membra cæduntur ferro, horrore quidem mitius, sed diuturnitate molestius* (Bern. Serm. 30. in Cant.).

XXV. AOUT.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Nous ne ferons pas difficulté de mettre saint Louis parmi les saints qui se sont sanctifiés en travaillant au salut des âmes, puisque ce grand roi s'est distingué par son zèle pour la conversion des infidèles. Il naquit à Poissi, le 25 avril de l'an 1215 : il fut saintement élevé par la reine Blanche, sa mère, qui lui disait quelquefois ces paroles qui firent une profonde impression dans son cœur : « Mon fils, j'aimerais » mieux que vous perdissiez la couronne, et même la vie, » que de vous voir commettre un seul péché mortel. » Ayant pacifié les troubles de son royaume, il fit résolution, dans une maladie dont il échappa par miracle, d'aller délivrer les chrétiens de la Terre-Sainte de l'oppression des infidèles; ce qu'il exécuta avec un courage héroïque. Après plusieurs avantages remportés sur eux, la dyssenterie se mit dans son armée, et il fut fait prisonnier par les Sarrasins. Il souffrit cette disgrâce avec une patience qui étonna ces barbares.

Après avoir payé sa rançon avec une exacte fidélité, il demeura encore cinq ans en Syrie pour la consolation des chrétiens, pendant lesquels il visita les saints lieux. La mort de sa mère l'ayant obligé de retourner en France, il s'appliqua à y faire régner la justice, et servir Dieu par ses sujets dont il était véritablement le père. Il s'arma d'une sainte sévérité contre les blasphémateurs; chassa de sa cour les comédiens; défendit les usures et les duels. Il conserva toujours une grande innocence, et ne laissa pas néanmoins de faire une rude pénitence, mortifiant sa chair par les jeûnes, le cilice et de fréquentes disciplines. Son zèle lui fit entreprendre une seconde croisade, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui de la première; mais c'est par là même que Dieu voulut couronner tous ses travaux et consommer sa sainteté. Il débarqua en Afrique pour assiéger Tunis : la peste se mit bientôt dans son armée; il en fut frappé lui-même, et mourut dans cette côte barbare, muni de tous les Sacremens qu'il reçut avec une foi singulière, n'ayant le cœur occupé que du désir de la conversion des infidèles, et de se réunir lui-même à son Dieu.

Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.

Le Seigneur a conduit le juste par des sentiers droits, et il lui a montré le royaume de Dieu. *Sap. c.* 10. *v.* 10.

I. Point. Quelles sont les voies dans lesquelles saint Louis a marché pour se sanctifier.

II. Point. L'obligation que nous avons de le suivre.

I. Ces voies droites dont il est parlé au livre de la Sagesse, ne sont autres que les moyens par lesquels le Saint-Esprit conduit les âmes justes à la perfection, et les rend dignes du royaume de Dieu. C'est dans ces voies que le grand saint Louis a marché avec une entière fidélité.

1.° Ce saint roi a vécu dans une grande innocence et pureté de mœurs au milieu des plaisirs de la cour. Il n'a point été amolli par ses délices, ni enchanté par les attraits de la volupté, qui sont d'autant plus séduisans pour un roi qu'ils sont plus recherchés, plus flatteurs et plus variés. Il a été tempérant et crucifié, et a su trouver le secret de faire du centre de l'abondance et des plaisirs un séjour de pénitence, d'austérité et de mortification. Parmi les occasions dangereuses et les piéges tendus à sa pureté, il fut plus fort que Samson, et plus sage que Salomon. Le démon eut beau employer tous ses artifices, et faire jouer toutes ses batteries, Louis ne viola jamais le chaste traité qu'il avait fait avec la pureté. Ses yeux, souvent tournés vers le ciel, furent fermés à tous objets capables de le séduire; son esprit, rempli de saintes pensées, ne laissa aucune place aux images qui pouvaient le corrompre; les avenues de son imagination, fortifiées par l'espérance des biens à venir, étaient fermées à tout désir déréglé. Il fut toujours insensible aux traits enflammés du malin esprit, et sortit toujours victorieux des combats de la chair.

Ce saint roi ne dédaignait pas de pratiquer les vertus chrétiennes qui pouvaient contribuer à son avancement dans le chemin de la perfection: ennemi du faste et de la pompe mondaine, il portait des vêtemens simples et modestes; il était exact à observer les jeûnes et les abstinences que l'Église ordonne, et, par surérogation, il jeûnait tous les vendredis de l'année, souvent même au pain et à l'eau; il portait ordinairement un rude cilice, et se donnait fréquemment la discipline. C'est ainsi que saint Louis expiait les légères fautes auxquelles les plus justes sont sujets; et c'est aussi par de pareilles austérités qu'il se croyait obligé d'apaiser la colère divine offensée par les péchés de son peuple. Comme s'il eût été chargé des iniquités de ceux dont il était le chef, on le voyait souvent dans les processions publiques, semblable à une victime de propitiation, marcher en gémissant devant Dieu, la tête et les pieds nus, et donner ainsi à l'univers étonné le rare et merveilleux spectacle d'un roi innocent et publiquement humilié dans le pieux exercice de la pénitence.

2.º Ce grand roi, au comble des grandeurs et de l'élévation, conserva une humilité profonde. Il se regardait non-seulement comme un néant devant Dieu, à l'exemple du roi David, mais encore comme un misérable pécheur qui a besoin de toute la miséricorde de son Maître. Il ne se glorifiait qu'en lui seul ; la qualité de roi le touchait infiniment moins que celle de chrétien ; il ne s'appelait et ne signait que Louis de Poissi, lieu de son baptême. Combien de fois ses officiers l'ont-ils vu, sans pouvoir l'empêcher, panser lui-même les plaies des soldats blessés dans les combats contre les infidèles ; ensevelir les morts de ses mains royales, comme un autre Tobie, bénissant le Seigneur dans la perte entière de son armée, et baisant amoureusement la main qui le frappait ! Combien de fois l'a-t-on vu dans les hôpitaux de Paris, prosterné aux pieds des pauvres, adorer et servir Jésus-Christ dans leurs personnes ; souffrir les railleries piquantes, sans s'émouvoir ; aimer mieux être averti de ses devoirs par de saints personnages, tels que saint Thomas et saint Bonaventure, que, séduit par de vains applaudissemens, être parfumé de l'huile des pécheurs ! O humilité profonde, qui, bien loin de déroger à sa grandeur, l'a portée à son dernier période !

3.º Il a eu un zèle ardent pour la gloire de Dieu ; mille monumens rendent encore aujourd'hui témoignage de sa pieuse magnificence. Il fit rendre la justice dans tout son royaume avec toute l'exactitude imaginable ; il employa toute l'autorité que Dieu lui avait mise en main pour en bannir le vice, le libertinage et le blasphème ; il fit percer d'un fer rouge la langue des blasphémateurs, et les condamna à un silence éternel ; il défendit les jeux de hasard, source de querelles et de mille désordres ; il chassa les comédiens, vrais corrupteurs des mœurs, qui servent d'organe au démon pour allumer les passions, surtout celle d'impureté, la plus détestable de toutes. Ce fut enfin par cet esprit de zèle qu'il fit vœu d'aller affranchir le lieu de la sépulture du Sauveur, de l'injuste domination des Sarrasins : vœu qu'il exécuta malgré les instances de sa mère et de ses serviteurs, qui ne croyaient pas qu'il pût résister au travail d'une si longue na-

vigation et aux fatigues inséparables d'une telle expédition. S'il ne peut donner vie pour vie à son Sauveur, il veut du moins lui consacrer ses sueurs : il ne peut consentir de jouir du repos dans son royaume, tandis que la cité sainte est occupée par les barbares, et que des chrétiens, qu'il regarde comme ses frères, gémissent dans les fers.

Vous serez satisfait, grand Saint, vos désirs ne seront point frustrés ; vous boirez dans le calice de votre divin Maître, et vous y boirez jusqu'à la lie ; vous serez couronné d'une couronne de tribulation ; les chaînes et les afflictions sans nombre vous sont préparées en Orient. Louis y vole, et après quelques succès favorables il est défait et pris par les barbares. Rien ne se démentit en lui : il ne se laissa aller à aucune faiblesse indigne de son grand cœur : sa mauvaise fortune ne lui arracha pas la moindre plainte, ni le plus léger murmure, et il ne lui échappa aucune parole qui pût témoigner de l'inquiétude. Tel on l'avait vu victorieux à la tête de son armée ; tel, et même encore plus grand, parut-il à ses ennemis, privé de sa liberté. Les Sarrasins, qu'une si grande fermeté étonne, croient trouver en lui plutôt un maître qu'un captif ; ils désirent l'avoir pour roi. Cependant l'humeur bizarre de ces barbares les porte à lui faire mille insultes : il les endure avec résignation, et sa patience héroïque en convertit plusieurs. O héros ! ô confesseur ! ô martyr de Jésus-Christ ! priez pour nous ; obtenez-nous la grace de vous imiter.

II. Les voies dans lesquelles saint Louis a marché ne sont autres que les lois et les maximes fondamentales de la religion chrétienne, que tous les fidèles sont obligés de suivre : ainsi, quelque haute qu'ait été la sainteté de ce grand roi, nul de nous ne peut se dispenser de l'imiter.

1.° Nous devons pour cet effet conserver une grande innocence de mœurs, haïr le péché mortel, le détester plus que la mort, à l'exemple de saint Louis, et n'en commettre jamais aucun : ce qui est la première et la plus importante obligation d'un chrétien. La moindre chose qu'il saurait faire pour Dieu après la grâce qu'il lui a faite de l'avoir adopté et associé à son Fils unique, c'est de se tenir uni à lui pendant toute la vie, et de ne s'en séparer jamais par aucun crime : *Prima*

libertas est, dit saint Augustin, *carere criminibus* (August. Tr. 14. in Joan.). Il est vrai que nous tombons tous en beaucoup de fautes, comme remarque saint Jacques; mais un bon chrétien ne commet point de ces péchés griefs qui tuent l'âme d'un seul coup : *Mortifera peccata sunt quæ uno ictu perimunt : talia non facit bonæ fidei et bonæ spei christianus* (Idem, Serm 29. de verbo Apost.). Il ne suffit pas de mener une vie exempte de crimes, pour répondre à la sainteté de notre baptême : il faut encore, suivant le même saint docteur, éviter les péchés véniels autant qu'on le peut, et expier chaque jour par la pratique des bonnes œuvres ceux où l'on est tombé.

2.° Il faut vivre dans l'humilité chrétienne, n'avoir aucune affection déréglée pour les honneurs, les plaisirs et les biens de ce monde; en détacher tous les jours notre cœur à l'imitation de saint Louis. Au lieu d'abuser de tous ces avantages temporels, comme d'autres auraient pu faire, il les employait en aumônes, en fondations et en d'autres œuvres de charité. Loin de mettre sa gloire dans la magnificence des habits et la somptuosité de la table, comme font ordinairement les gens du monde, et souvent même les Ecclésiastiques, il n'y exerçait que des actes d'humilité, retranchant le superflu et tout ce qui ressentait le luxe, nourrissant les pauvres, mangeant quelquefois avec eux et leur lavant humblement les pieds.

3.° On doit avoir un grand zèle pour la gloire de Dieu, lui rapportant fidèlement toutes nos actions, et ne cherchant en toutes choses qu'à lui plaire et accomplir tout ce qu'il demande de nous dans l'état où sa providence nous a mis. C'est en quoi saint Louis s'est rendu si admirable, ne faisant rien que pour la gloire de Dieu, employant toute son autorité à le faire servir dans son royaume, et empêcher qu'il n'y fût offensé. Un jour, comme on le priait de ne pas faire exécuter dans toute la rigueur l'arrêt par lequel il avait ordonné qu'on perçât la langue des blasphémateurs : « Je voudrais, répon- » dit-il, qu'on perçât la mienne, si par cette flétrissure les » blasphèmes étaient exterminés de mon royaume. » Voilà ce qui s'appelle avoir du zèle. Que direz-vous à cela, chrétiens

lâches et timides, qui voyez et entendez tous les jours des jureurs et d'autres pécheurs publics, sans oser dire un seul mot, peut-être même sans en être touchés? Et vous, ministres du Seigneur, qui, par les engagemens de votre état, êtes particulièrement obligés à reprendre le vice, que répondrez-vous quand on confrontera votre zèle avec celui de saint Louis? Quoi! vous imaginez-vous que pour vivre en bon Ecclésiastique, c'est assez de dire la messe et le bréviaire, ayant de l'indifférence pour le reste? Rallumez aujourd'hui votre zèle pour la gloire et le service de Dieu; ne laissez échapper à l'avenir aucune occasion où vous pourrez l'exercer utilement : *Auris zeli audit omnia* (Sap. 1. v. 10.).

Pour la communion ou la messe, il serait à souhaiter que nous eussions cette vive foi que saint Louis fit paraître en plusieurs occasions, et surtout en sa dernière maladie, où il dit en recevant le viatique, qu'il croyait que c'était le vrai corps de Jésus-Christ aussi fermement que s'il le voyait tel que les Apôtres l'avaient vu le jour de son Ascension : ce serait le vrai moyen de profiter de cette viande céleste, selon ce que dit saint Augustin : *Crede, et manducâsti* (Tract. 25. in Joan.).

XXVIII. AOUT.

SAINT AUGUSTIN,

ÉVÊQUE D'HIPPONE, DOCTEUR DE L'EGLISE.

Augustin naquit à Tagaste, ville de Numidie, en Afrique, le 13 novembre de l'an 354, sous le règne de l'empereur Constance : il était né d'une famille honnête; ses parens étaient chrétiens, à la réserve de son père qui se nommait Patrice; on appelait sa mère Monique. Il s'appliqua à l'étude dès le bas âge, et donna bientôt des marques de la vivacité

de son esprit. On reconnut dès-lors qu'il avait de merveilleuses dispositions pour les sciences : mais suivant le penchant de son âge, et l'exemple de quelques jeunes débauchés, il s'engagea bien avant dans les liens du péché. Dieu permit même, pour punir son orgueil, qu'il tombât dans l'hérésie des Manichéens : il s'en dégoûta cependant bientôt, n'y trouvant pas la solidité qu'il s'y était promise. Il enseigna la rhétorique à Carthage, à Rome, et ensuite à Milan, où le suivit sa sainte mère qui ne cessait de prier Dieu pour lui, et de verser des larmes pour sa conversion. Les prédications de saint Ambroise commencèrent à l'ébranler ; la lecture de saint Paul, les conversations qu'il eut avec un saint Prêtre, nommé Simplicien, le portaient aussi à entrer dans l'Église catholique; mais la tyrannie de l'habitude et l'amour de la volupté le retenaient. Enfin, étant un jour entré dans le jardin de la maison où il logeait, la grâce le toucha si vivement qu'il se mit à pleurer ses égaremens passés; il entendit en même temps cette voix qui lui dit : *Prenez, lisez.* Il obéit, et ouvrit les Épîtres de saint Paul qui étaient près de lui; il tomba sur ces mots : *Ne vous laissez point aller aux débauches, aux ivrogneries, aux impudicités, etc. ; mais revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez point à contenter votre chair dans ses désirs déréglés* (Rom. 13. v. 13 et 14.). Ces paroles achevèrent de le convertir ; il reçut le Baptême des mains de saint Ambroise : il retourna ensuite en Afrique, et se retira avec quelques-uns de ses amis proche de Tagaste, où il vécut pendant trois ans, dégagé de tous les soins temporels, uniquement occupé du soin de plaire à Dieu. Comme sa réputation était répandue en plusieurs endroits à cause des ouvrages qu'il avait déjà composés contre les Manichéens, il évitait par humilité de se trouver dans les villes où il n'y avait point d'évêque, de peur qu'on ne jetât les yeux sur lui pour remplir le siége vacant. On l'attira à Hippone par une espèce d'artifice, et l'Évêque de ce lieu l'ordonna prêtre malgré sa résistance et ses larmes : il se servit utilement de lui pour prêcher son peuple, réfuter les hérétiques, et ramener les Donatistes à l'Église. Valère (c'était le nom de l'Évêque), craignant qu'on ne lui enlevât un si

grand trésor, le fit son coadjuteur. Lorsqu'il fut Évêque, il bâtit dans sa maison épiscopale un monastère pour ses clercs, avec qui il vivait dans une désappropriation parfaite. Il composa une infinité d'ouvrages contre les hérétiques, et prêcha son peuple jusqu'à sa mort, qui arriva pendant que la ville d'Hippone était assiégée par les Vandales. Se voyant près de sa fin, il fit attacher aux murs de sa chambre les Psaumes pénitentiaux, qu'il lisait de son lit, versant des larmes en abondance, assurant que les Chrétiens les plus saints ne doivent pas mourir sans pénitence. Il ne fit point de testament; sa charité, et la pauvreté dans laquelle il avait toujours vécu, ne lui avaient rien laissé à disposer (*Possid. vit. S. Aug. c.* 31.).

Gratiâ Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi. *I. Cor.* 15. *v.* 10.

I. Point. Saint Augustin a été, comme pénitent, l'ouvrage de la grâce; II. Point. Comme évêque, le docteur de la grâce.

I. Jamais Saint n'a eu plus de sujet de s'appliquer ces paroles de St. Paul: *Gratiâ Dei sum id quod sum,* que celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Les désordres où ses passions l'avaient engagé nous sont connus, ou plutôt il nous les a fait connaître lui-même: *Inhiabam,* dit-il, *honoribus, lucris, conjugio* (Conf. lib. 6. c. 6.). Que d'obstacles à sa conversion! il s'agissait de surmonter cette triple concupiscence, et de rompre ce triple nœud que le Saint-Esprit nous assure être si difficile à rompre. Le seul vice d'impureté, dont Augustin était esclave, n'est-il pas une maladie presque incurable, pour parler le langage de l'Écriture: *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum* (Osee, 5. v. 4.). Cependant, c'est de cet état funeste que

la grâce retire ce pécheur ; et après bien des agitations et des combats, elle en fait le pénitent le plus touché, le plus humble, le plus reconnaissant.

Je dis le plus touché, car ses larmes coulèrent aussitôt que sa conversion commença : *Oborta est procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum* (Conf. l. 8. c. 12.) : Il s'éleva, dit-il, dans mon cœur une tempête qui fut suivie d'une abondante pluie de larmes; la retraite me paraissant plus propre pour gémir, j'allai me jeter sous un figuier pour pleurer plus à mon aise. Il ne peut se consoler d'avoir attendu si long-temps de se donner à Dieu ; il entre dans le zèle de sa justice vengeresse, et ne songe plus qu'à lui satisfaire en se crucifiant soi-même : *Homo iratus sibi.* Voilà ce que c'est qu'Augustin pénitent. Qui a jamais puni plus sévèrement des péchés commis avant le baptême? il avait résolu de se confiner dans une solitude, et s'y ensevelir tout vivant pour pleurer le reste de ses jours les déréglemens de sa jeunesse; mais Dieu qui avait d'autres desseins sur lui, lui fit trouver le secret d'allier avec les travaux de l'épiscopat, la pénitence des anachorètes les plus austères. Sa vie ne fut qu'un enchaînement continuel de visites, de courses, de veilles, de jeûnes, de croix, de morts, de sorte qu'il pouvait dire avec saint Paul : *Quotidiè morior.*

Mais sa profonde humilité nous montrera encore mieux combien il a été touché de l'esprit de pénitence. A-t-on jamais ouï parler d'un pénitent qui ait fait connaître ses péchés à toute la terre, et qui ait voulu porter sa confusion devant tous les hommes et dans tous les siècles? Un peu de réflexion sur cette action si grande et si peu commune : Augustin étant dans l'innocence de son baptême, élevé sur un des trônes de l'Église, fait une confession publique à laquelle on n'obligeait pas même les pénitens publics; il la fait, non à la face d'une église particulière, mais de toute la terre; non dans une action passagère qui ne dure que quelques momens, mais dans un livre dans lequel le récit de ses désordres durera autant que le monde. On saura éternellement qu'Augustin a été un impudique, un débauché, un hérétique. Nous ne faisons pas présentement attention à cette action, parce

que nous regardons saint Augustin tout brillant de gloire dans le ciel, et que sa mémoire est devenue incorruptible sur la terre : mais si nous considérons qu'il a fait cette confession en vivant dans le monde, exposé à la calomnie des hérétiques et de ses envieux ; que la plupart des péchés dont il s'accuse sont des péchés sensuels, que la honte fait ordinairement cacher, nous serons contraints d'admirer une humilité si rare.

Il n'y a que sa reconnaissance qui l'ait égalée : voyez-la cette reconnaissance de notre Saint, marquée à chaque page du livre de ses Confessions : lisez cet excellent ouvrage ; qu'y trouverez-vous, que mouvemens d'admiration des bontés de Dieu sur lui, qu'actions de grâces, qu'effusions d'amour dont il n'a pu lui-même nous faire connaître toute la violence et l'étendue? *Incredibile est*, dit-il, *quantùm in me Deus excitaverit amoris incendium.* Partout il témoigne que sa langue ne peut suffire à son cœur, et qu'il ne saurait se rassasier du souvenir des miséricordes éternelles.

Est-ce là la disposition des pénitens de nos jours? où trouverons-nous aujourd'hui ces larmes et cette parfaite contrition? où est ce changement de vie, cet éloignement des créatures, ce désir si humble et si ardent de satisfaire à la justice de Dieu? Hélas! bien loin de faire connaître, comme saint Augustin, nos désordres à tous les hommes, nous n'osons les avouer à un Prêtre ; ou si nous le faisons, c'est avec tant de précautions, que nous évitons une partie de la confusion qu'ils méritent; et à peine sommes-nous réconciliés, que nous oublions le bienfait de notre réconciliation. Ah! que nos sentimens sont bien éloignés de ceux de saint Augustin! Reconnaissons qu'il a été, comme pénitent, l'ouvrage de la grâce : *Gratiâ Dei sum id quod sum.*

II. Considérons-le maintenant comme évêque, devenu le docteur de la grâce : *Et gratia ejus in me vacua non fuit.* Ce bon Pasteur ne se contenta pas de paître son troupeau, et de rompre à son peuple le pain de la parole jusqu'à l'extrémité de sa vie. Malgré la multitude de ses occupations et sa grande vieillesse, il joignit la charité corporelle à la spirituelle, secourant les pauvres de sa pauvreté même, comme dit Possi-

dius, et se retranchant le nécessaire pour subvenir à leurs besoins. Sa charité alla bien au-delà de son diocèse : elle embrassa, comme celle de saint Paul, toutes les Églises du monde. Tous les hommes, idolâtres, juifs, hérétiques, schismatiques, devinrent l'objet de son zèle. Il souhaite de les engendrer tous à J. C., et les regarde comme ses frères. La vérité catholique fut victorieuse dans sa bouche, aussi bien que dans ses écrits, de l'aveuglement des païens, de la subtilité des philosophes, de l'opiniâtreté des ariens, des manichéens, des donatistes, des priscillianistes, des pélagiens et sémi-pélagiens.

Ce fut particulièrement contre ces derniers hérétiques que son zèle se signala : la Providence qui l'avait destiné pour combattre Pélage, lui fit pénétrer toutes les ruses d'un hérésiarque si subtil et si dangereux, qui voulait ôter à la grâce son indépendance et son action, et à Jésus-Christ le mérite et la vertu de son sang. C'est dans cette occasion que notre Saint s'élevant au-dessus de lui-même, nous a divinement découvert les mystères les plus cachés de la grâce et les secrets adorables de la miséricorde de Dieu sur nous ; qu'il a forcé l'erreur jusque dans ses derniers retranchemens, et qu'il s'est acquis, en la réfutant, une gloire immortelle : c'est la louange que lui donne saint Jérôme, qui travaillait lui-même si utilement pour l'Église : *Macte virtute*, lui dit-il, *in orbe celebraris : catholici te conditorem antiquæ rursùm fidei venerantur atque suspiciunt ; et quod signum majoris gloriæ est, omnes hæretici detestantur* (Hier. inter Ep. Aug. Ep. 195.). Non-seulement les Évêques, mais les Papes mêmes l'ont regardé comme l'oracle de son siècle, comme un trésor de lumières, comme le docteur des docteurs, l'âme des conciles, la voix et l'organe de toute l'Église. C'est sa doctrine qui a produit et qui produit encore tous les jours tant de savans hommes. S. Fulgence, S. Prosper, S. Léon, S. Grégoire-le-Grand, S. Bernard, S. Thomas, ont fait gloire d'être ses disciples. On peut dire qu'il a été suscité non-seulement pour faire triompher la vérité catholique des erreurs de son temps, mais encore de celles qui sont nées jusqu'à présent, et qui naîtront dans la suite des siècles. Oui,

Augustin sera dans tous les temps la terreur des hérétiques; son nom seul jettera l'épouvante dans le cœur de tous les ennemis de l'Église : il combat pour elle après sa mort avec autant de bonheur et de gloire que pendant sa vie ; ses grands ouvrages demeureront à jamais dans les archives de l'Église, pour terminer tous les différends qui pourront s'élever, et confondre tous les esprits rebelles à la vérité.

Remercions Dieu d'avoir donné à son Église cet aigle des docteurs, cet illustre pénitent, ce chef-d'œuvre de la grâce.

J'adore, Seigneur, les desseins glorieux que vous avez formés de toute éternité sur cet incomparable Saint, et les voies admirables par lesquelles vous l'avez couduit.

Que l'Église du ciel et celle de la terre vous louent, ô mon Dieu ! et vous bénissent à jamais d'une conversion si admirable et d'un changemeut si miraculeux.

Daignez, ô mon Dieu ! me faire la grâce d'imiter les vertus de ce saint pénitent et de ce grand Évêque; d'avoir quelque part à son zèle pour votre gloire, à son amour pour la vérité, à ses sublimes connaissances, et surtout à sa profonde humilité, sans laquelle la science, bien loin de m'être utile, ne pourrait que me nuire.

Pour la messe, il serait à souhaiter que nous eussions ce cœur d'un saint Augustin, enflammé d'amour de Dieu; que si nous ne pouvons y apporter la charité de ce saint docteur, qui était plutôt la charité d'un Séraphin que celle d'un homme, apportons-y au moins quelque étincelle de ce feu divin ; et pour action de grâces, témoignons à Jésus-Christ, ainsi que l'a fait notre Saint, le repentir où nous sommes d'avoir attendu si tard à l'aimer : *Serò te amavi, pulchritudo tàm antiqua et tàm nova! serò te amavi... O amor qui semper ardes et nunquàm exstingueris! charitas Deus meus, accende me* (Conf. lib. 10. c. 27. v. 19.)!

VIII. SEPTEMBRE.

LA NATIVITÉ
DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Beatam me dicent omnes generationes.

Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. *Luc.* 1. *v.* 48.

DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

I. Point. Obligations qu'ont les Ecclésiastiques d'être dévots à la sainte Vierge.

II. Point. En quoi consiste cette dévotion.

I. Après avoir béni et remercié Dieu du don inestimable qu'il nous a fait en ce jour de la naissance de Marie notre mère, notre avocate, notre médiatrice, en un mot, de celle de qui est né notre divin et adorable Rédempteur : *De quâ natus est Jesus qui vocatur Christus* (Matth. 1. v. 16.), considérons les motifs qui doivent exciter notre dévotion envers cette sainte et bienheureuse Mère de Dieu. Cette dévotion étant inséparable de celle de Jésus-Christ dont nous avons parlé si souvent dans cet ouvrage, il est bien juste que nous employions au moins une méditation pour l'inspirer aux Ecclésiastiques.

Parmi les raisons qui doivent nous porter à avoir pour la sainte Vierge une dévotion toute particulière, j'en choisis trois qui doivent faire impression sur nous.

La première, est l'étroite liaison qu'elle a avec Jésus-Christ notre Dieu et notre Sauveur, dont elle a été choisie pour être la Mère, qualité la plus grande qu'on puisse imaginer, qui la fera appeler bienheureuse dans toute la suite des siècles, et la plus favorisée de toutes les créatures; qualité si éminente et qui mérite tant d'éloges, que l'Église, qui est si réservée sur

ceux des autres Saints, avoue qu'elle ne trouve point d'expressions assez fortes pour louer cette incomparable Vierge qui a eu le bonheur de renfermer dans son chaste sein celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir : *Quibus te laudibus efferam nescio, quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti.* Une si haute dignité, qui la rendra à jamais vénérable aux Anges et aux hommes, doit sans doute exciter la piété et la dévotion des Ecclésiastiques, et les engager à se mettre sous la protection de Marie : *Advocatum habere vis*, nous dit saint Bernard, *ad Mariam recurre..... exaudiet utiquè Matrem Filius*, *et exaudi et Filium Pater. Hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. Quid enim! Potest ne Filius aut repellere, aut sustinere repulsam; non audire, aut non audiri Filius potest* (Serm. in Nat. B. Mariæ.)?

La seconde, c'est qu'elle est la Mère des pécheurs, notre asile et notre refuge. Quel fonds de tendresse et de charité ne trouverons-nous pas dans la Mère d'un Dieu qui ne s'est incarné que pour sauver les pécheurs! Elle nous a été donnée pour être notre mère, comme une nouvelle Ève, disent les saints Pères; mais avec cette différence infinie, qu'Ève a été un principe de mort, et Marie un principe de vie : les entrailles d'Ève ont été cruelles et parricides, et celles de Marie ont été des entrailles de miséricorde. Eh ! qui peut douter, dit saint Bernard, l'un de ses plus illustres et zélés serviteurs, que ses entrailles ayant porté pendant neuf mois celui qui est la charité même, ne soient transformées en miséricorde et devenues les entrailles mêmes de la compassion? *Quis dubitet in affectum charitatis transîsse viscera Mariæ, in quibus ipsa quæ est à Deo charitas novem mensibus requievit* (Idem, Homil. super *Missus est.*)? Ne pouvons-nous pas même avancer que, quoique la charité et la tendresse de Marie pour les pécheurs ne soient qu'une participation et un écoulement de celle de Jésus Christ, Marie lui a cependant communiqué une espèce de miséricorde qu'il n'avait pas auparavant, et dont même il était incapable en qualité de Verbe, de vérité éternelle, de sagesse increéée; car enfin, comme Dieu, il connait nos

misères, il peut y remédier, mais il est incapable de les ressentir; au lieu que, comme homme, il en est touché vivement, il en est pénétré; c'est un Pontife miséricordieux qui compatit à nos peines, et qui en a le cœur déchiré : or, c'est de Marie qu'il a reçu cette sensibilité; c'est de cette admirable Mère qu'il tient ce corps immolé pour notre rédemption, ce sang versé sur l'autel de la croix jusqu'à la dernière goutte, qui crie bien plus avantageusement que celui d'Abel; ces yeux sacrés qui ont répandu tant de larmes sur l'endurcissement du pécheur; cette bouche, le trône de la douceur et de la mansuétude; ces mains qui, plus infatigables que celles de Moïse, ont été élevées au ciel pour fléchir la justice divine en notre faveur, et attachées avec d'horribles clous à un gibet infâme, aussi bien que ces pieds adorables qui se sont fatigués tant de fois à courir après les brebis égarées de la maison d'Israel. Ah! si Marie peut représenter tout cela à son cher Fils, quel accès n'a-t-elle pas auprès de lui! Approchons donc avec confiance du trône de sa miséricorde; recourons à une si bonne mère, si tendre et si compatissante, et dont l'intercession est si puissante auprès de Dieu.

Une troisième raison propre aux Ecclésiastiques, et particulièrement aux Prêtres, c'est cet admirable rapport qui se trouve entre la plus sainte de nos fonctions et l'office de Mère de Dieu; car telle est la dignité des Prêtres, qu'en recevant le sacrement de l'Ordre et le caractère sacerdotal, ils ont reçu en même temps le pouvoir de consacrer et de produire sur nos autels ce même Jésus-Christ qui est né d'une Vierge; ils ont tous les jours entre les mains ce même Jésus-Christ qu'elle a porté entre les siennes; ils distribuent au peuple chrétien, par la communion, ce même Jésus-Christ que Marie a donné au monde pour être le prix de la rédemption des hommes. O pouvoir surprenant des Prêtres! *Hæc est verè superexcellens gloria, Sacerdotem Deum suum tenere, et aliis dando porrigere*, s'écrie S. Bernard! *O novam et divinam potestatem, cujus ministerio panis angelorum et vita mortalibus quotidiè præparatur* (Bern. Exp. SS. Sacram. et Sacerdot. dignit. n. 3.)! Admirez ce rapport glorieux qu'a le ministère des Prêtres avec les pré-

rogatives qu'a reçues la Mère de Dieu, et jugez après cela si vous n'êtes pas encore plus obligé que le commun des fidèles d'être dévot à la sainte Vierge.

II. Considérez en quoi consiste cette dévotion à la sainte Vierge.

Elle consiste à l'honorer, l'invoquer et l'imiter; ces trois choses bien pratiquées nous rendront de véritables dévots de Marie. Nous devons honorer la sainte Vierge plus qu'aucun Saint; car jamais Saint n'a eu et n'aura une liaison si intime avec Jésus-Christ que sa bienheureuse Mère : nous devons la regarder comme la Reine des Anges et des Saints, comme le principal instrument de la toute-puissance de Dieu dans le grand œuvre de la rédemption des hommes, comme la première des prédestinés après Jésus-Christ, son Fils, le chef et le modèle de tous les élus. Mais en l'honorant ainsi d'un culte particulier et qui est au-dessus de celui que nous rendons aux autres Saints, gardons-nous bien de comparer jamais, soit en chaire ou ailleurs, l'honneur que nous lui rendons, à ce culte suprême et souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul : il y a une différence infinie entre le Créateur et la créature; c'est ce dont les Ecclésiastiques doivent souvent avertir le peuple, afin qu'il se souvienne de rapporter à Dieu l'honneur qu'il rend à Marie : elle nous en donne elle-même l'exemple, comme remarque saint Bernard à l'occasion de ces paroles que lui dit sainte Élisabeth : *Undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc. 1. v. 43.)? *Magna quidem præconia*, dit ce Père; *sed et devota humilitas nihil sibi passa retinere*, *in eum magis universa refudit*, *cujus in se beneficia laudabantur; tu, inquit*, *magnificas matrem Domini*, *sed magnificat anima mea Dominum* (Bern. Serm. in Nat. B. Mariæ, n. 12.).

Notre second devoir envers la sainte Vierge, c'est de l'invoquer dans tous nos besoins; elle est la mère du clergé : les Ecclésiastiques doivent recourir à elle dans les différens embarras inséparables de leurs fonctions; ils ont outre cela leurs nécessités particulières : les tentations du démon, du monde, de la chair, auxquelles nous sommes encore plus

exposés que le reste des fidèles, doivent nous porter à demander instamment les prières et les secours de Marie : *O quisquis intelligis te in hujus seculi profluvio magis inter procellas et tempestates fluctuare, quàm per terram ambulare, ne avertas oculos à fulgore hujus sideris,* continue saint Bernard; *in periculis, in angustiis, in rebus dubiis Mariam cogita, Mariam invoca* (Super *Missus est*, Hom. 2.). Comme nous sommes poursuivis par des ennemis redoutables, qui comptent sur notre faiblesse et notre peu de résolution, recourons à Marie qui les a défaits si souvent; prions-la d'écraser la tête du dragon qui s'élance sur nous et qui est prêt à nous dévorer : *Ecce invadit me* (Job. 6. v. 3.). Comme nous sommes dans la dernière indigence, allons trouver Marie qui sait nos besoins, et qui est en état de nous secourir : enfin, comme nous sommes sans lumière, prions-la de nous éclairer, d'être notre guide, notre phare, notre étoile au travers de tant d'écueils et de routes différentes que l'on rencontre sur la mer orageuse de ce monde.

Mais pour ne point abuser de la confiance que nous avons en elle, la troisième chose que nous devons faire, c'est de l'imiter. Il ne suffit pas que nous récitions tous les jours le chapelet, ou quelques autres prières en son honneur, il faut de plus nous proposer pour règle les vertus qu'elle a pratiquées, sa foi, son obéissance, sa pureté, sa modestie, son humilité; car nous les trouverons toutes en Marie dans un éminent degré, dit saint Bernard : *Cæteras quoque virtutes singulares prorsùs invenies in Mariâ, quæ videbantur esse communes* (In Assumpt. B. Mariæ, Serm. 4.). C'est le point capital, et cependant c'est celui où l'on manque ordinairement. Pour comble de malheur, il se trouve quelquefois des Ministres de l'Église, qui, au lieu de porter les pécheurs à la pénitence, ont la témérité de leur promettre le salut, quelques péchés qu'ils aient commis, pourvu qu'ils s'agrègent dans quelque confrérie de la sainte Vierge : souvent ils ne font pas difficulté, pour les entretenir dans cette fausse persuasion, d'avancer des histoires suspectes, des faussetés, des contes forgés dans leur imagination, qui

ne sont point reconnus par l'Église, et ne sont propres qu'à scandaliser les hérétiques et à faire gémir ceux qui ont quelque amour pour la religion et quelque zèle pour le salut des âmes.

Ne vous contentez pas d'éviter cet abus; tachez d'en dissuader le peuple; prêchez la dévotion à la sainte Vierge, mais une dévotion sincère et solide qui porte à l'imiter; une dévotion qui ne consiste pas simplement dans des pratiques extérieures, mais dans la réformation des mœurs et dans l'observation de la loi de Dieu. Après avoir pris cette résolution, pour préparation à la messe, jetez les yeux sur la sainteté de Marie; rougissez d'être si imparfait après tant de messes et de communions, en voyant par combien de vertus la sainte Vierge s'est préparée à concevoir celui que vous avez produit et reçu si souvent à l'autel. Qu'une vie si parfaite soit désormais le modèle de la vôtre : vous y trouverez tout ce que vous devez pratiquer pour devenir un bon Ecclésiastique : *Talis enim fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina* (Ambr. de Virginit. l. 2.).

XIV. SEPTEMBRE.

Pour l'Exaltation de la sainte Croix, on peut se servir de la Méditation mise au 3 mai.

XXI. SEPTEMBRE.

SAINT MATTHIEU, APÔTRE.

Matthieu, appelé autrement Lévi, était fils d'Alphée, Galiléen de naissance, juif de religion, mais publicain de profession, c'est-à-dire, receveur ou fermier des impôts. Il demeurait ordinairement à Capharnaüm, mais il avait son bureau hors de la ville, sur un passage qui était près de la mer

de Galilée. Jésus-Christ, qui depuis plus d'un an annonçait le royaume des cieux dans cette province, passant un jour par le lieu où était Matthieu, et le voyant assis au bureau de sa recette, lui dit de le suivre. Matthieu, se levant aussitôt, quitta tout pour suivre ce divin Maître. Quelque temps après, Jésus-Christ le mit au rang des Apôtres, et il est le premier de tous qui ait écrit l'histoire de la vie du Sauveur. Après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, il alla dans des pays éloignés annoncer l'Évangile; et après avoir beaucoup souffert pour Jésus-Christ, il eut le bonheur de mourir pour la gloire de son nom.

Vidit hominem sedentem in telonio, Matthæum nomine, et ait illi : Sequere me. Et surgens, secutus est eum.

Il vit un homme assis à son comptoir, nommé Matthieu, auquel il dit : Suivez-moi. Et Matthieu se levant, le suivit. *Matth.* 9. *v.* 9.

I. Point. La vocation de saint Matthieu.

II. Point. Sa fidélité à y correspondre.

I. Adorons notre Seigneur Jésus-Christ, et remercions-le du choix qu'il a fait de cet heureux publicain dans l'éternité et dans le temps, pour l'élever à l'apostolat. Toutes les fois que nous célébrons la fête des Apôtres, nous devons admirer les effets de la divine bonté dans leur vocation; mais nous avons un sujet particulier de le faire dans celle de saint Matthieu, en qui la grâce a paru d'une manière si éclatante. Jésus-Christ regarde ce publicain assis dans son bureau; il l'appelle à sa suite. Matthieu, sans perdre un moment de temps, sans se mettre en peine d'arranger ses affaires, se lève, et suit ce divin Maître : il abandonne, non des filets et une barque, comme les autres Apôtres, mais un riche comptoir et un établissement très-considérable; il sacrifie tout ce qu'il pouvait amasser dans la suite, pour suivre le Fils de l'Homme qui n'a pas où reposer sa tête, qui

vit d'aumônes, et qui ne promet aux siens que croix, que traverses et persécutions. O vocation extraordinaire! ô changement subit! Il est vrai que ce publicain devait déjà avoir connaissance des miracles et de la doctrine du Sauveur, et l'avoir entendu prêcher; on sait aussi ce que dit saint Jérôme, que l'éclat et la majesté de la divinité cachée sous l'humanité qui brillait sur la face de Jésus-Christ, était capable d'attirer sur-le-champ ceux qui le voyaient : *Fulgor et majestas divinitatis occultæ quæ etiam in humanâ facie relucebat, ex primo ad se videntes trahere poterat aspectu* (Hier. in Matth. c. 9.). Mais il faut avouer qu'une conversion si surprenante n'a pu être que l'effet de la grâce toute-puissante du Sauveur, qui, jetant des yeux de miséricorde sur ce publicain, le gagne et le détermine efficacement à le suivre. O Jésus, que vos regards sont puissans et efficaces! Daignez les jeter sur moi, afin que je m'attache à vous et que je vous suive : *Aspice in me, et miserere mei* (Ps. 118. v. 132.).

Il est vrai que la vocation de saint Matthieu a été le principe et le fondement de son bonheur; mais sa fidélité y a mis la consommation. S'il eût négligé la grâce de celui qui l'appelait, peut-être qu'il l'aurait perdue pour toujours, et qu'un autre aurait emporté sa couronne. C'est la réflexion que vous devez faire sur ce premier Point. Dieu vous a appelé à l'état ecclésiastique et retiré de la corruption du siècle : si vous n'étiez pas un publicain, peut-être meniez-vous une vie assez déréglée dans le monde quand il vous a donné place dans son Église : quel sujet n'avez-vous pas de remercier ce grand Dieu de miséricorde! *Qui de stercore elevat pauperem, ut sedeat cum principibus, et solium gloriæ teneat* (I. Reg. 2. v. 8.). Mais comme il ne suffit pas de lui témoigner votre reconnaissance, il faut encore, comme saint Matthieu, coopérer à la grâce de votre vocation.

II. Voyez pour cet effet comme cet Apôtre se donne à Jésus-Christ sans délai, sans retour et pour toujours.

1.° Il suit le Sauveur sans délai (*Matth.* 8. *v.* 21.); il ne dispute point, il ne fait point d'objection, rien ne l'arrête, bien différent de celui qui demanda la permission d'aller

rendre à son père les derniers devoirs, il ne songe qu'à suivre sa vocation (*Matth.* 19. *v.* 22.). Il ne fit pas comme ce jeune homme qui possédait de grands biens, et qui s'en retourna triste parce que Jésus-Christ, interrogé sur le moyen d'acquérir la vie éternelle, lui avait répondu que, pour être parfait, il devait vendre tout ce qu'il avait, le distribuer aux pauvres et le suivre promptement. Matthieu a des sentimens bien opposés : il se considère comme un malade que le grand Médecin vient visiter, comme un esclave dont ce Rédempteur brise les fers; il quitte tous ses embarras, tout ce qu'il a dans le monde et qui pourrait l'y attacher; il laisse à d'autres ses biens et ses prétentions, pour ne plus appartenir qu'à Jésus-Christ. Est-ce ainsi que vous vous êtes donné à lui? Hélas! il y a si long-temps que vous vous glorifiez d'être Ministre de Jésus-Christ, et vous n'avez pas encore quitté une bonne fois vos attaches et vos vieilles habitudes pour le suivre et l'imiter! Si vous avez dit que vous étiez des siens, ç'a toujours été avec réserve et à regret. Que vous êtes bien éloigné de la disposition de notre Saint! il s'est donné à Jésus-Christ non-seulement sans délai, mais encore,

1.° Sans retour. Après avoir mis la main à la charrue, il ne regarde plus derrière lui : depuis qu'il a connu le Fils de Dieu, il le suit fidèlement dans ses voyages, dans sa pauvreté, dans ses souffrances, sans jamais plus reprendre l'emploi qu'il a quitté. Les autres Apôtres retournèrent à la pêche après la résurrection de Jésus-Christ, parce que c'était un exercice innocent; mais saint Matthieu renonce entièrement à sa profession, à cause des dangers auxquels elle expose ceux qui l'exercent. Est-ce ainsi que nous avons sacrifié à Dieu tout ce qui pouvait nous empêcher d'être à lui? Hélas! la plupart des Ecclésiastiques sont des victimes forcées qu'il faut traîner à l'autel, et qui reprennent bientôt les maximes et l'esprit du monde. Par combien de grâces Dieu nous a-t-il retirés *de lacu miseriæ et de luto fæcis* (Ps. 39. v. 3.)! Et cependant nous n'avons point honte de nous replonger dans le bourbier. Ah! qu'un cœur est corrompu, qui, après avoir goûté Jésus-Christ, après avoir été rempli de son esprit, de sa justice et de sa grâce, s'en dé-

goûte, pour se nourrir des porreaux et des ognons d'Égypte, pour retourner à une vile créature, embrasser un fantôme, ou plutôt l'ordure et l'impureté : *Qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora* (Thren. 4. v. 5.). La conduite de saint Matthieu a été bien différente : il s'est consacré à Jésus-Christ sans délai, sans retour, et

3.° Pour toujours. Tout le reste de sa vie fut employé au service de son adorable Maître. L'amour qu'il a pour lui lui inspire un zèle si ardent, qu'il ne peut se renfermer dans des bornes aussi étroites que la Judée ; il lui faut un champ plus vaste et plus étendu. Il se transporte dans le fond de l'Éthiopie, c'est-à-dire, selon l'expression même du Sauveur, aux extrémités de la terre, et y va faire connaître la sagesse de ce véritable Salomon ; il va dans un climat brûlé par les rayons pénétrans du soleil, éclaircir des peuples assis à l'ombre de la mort, et faire briller sur eux la vraie lumière du soleil de justice. Il va chasser de son fort le démon qui les avait engagés en mille superstitions brutales. O combien de croix, de contradictions et de périls ne rencontre-t-il pas dans une mission si difficile ! mais c'est cela même qui redouble son zèle.

Bénissez le Seigneur d'avoir couronné si glorieusement les travaux de cet Apôtre : priez-le qu'il vous fasse la grâce de marcher dans les voies de la perfection, que ce bienheureux Évangéliste nous a annoncées : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei ; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.* Faites, ô mon Dieu ! que je me nourrisse continuellement de la lecture de ces saintes vérités, qu'elles passent de mon cœur à mes mains par une fidèle pratique : *Levavi manus meas ad mandata tua quæ dilexi* (Ps. 118. v. 48) ; que je vous marque par toutes les actions de ma vie, et par une charité capable de tout entreprendre pour le service du prochain, le désir ardent que j'ai d'imiter la vie des Apôtres, et de me conformer au modèle qu'ils nous ont laissé.

Pour la messe, souvenez-vous du festin que saint Matthieu fit à notre Seigneur Jésus-Christ, pour lui témoigner sa

reconnaissance et la joie qu'il avait d'avoir été appelé à sa suite. Vous pouvez le regarder comme une image de celui de l'Eucharistie, où sont renfermées toutes les douceurs de la grâce que notre Seigneur communique à ces âmes saintes qui se donnent à lui sans réserve : *Faciet Dominus convivium pinguium, convivium vindemiæ, pinguium medullatorum, vindemiæ defæcatæ* (Isaiæ, c. 25. v. 6.).

XXIX. SEPTEMBRE.

SAINT MICHEL, ARCHANGE,

ET LES SAINTS ANGES.

Nous honorons aujourd'hui saint Michel, et tous les autres saints Anges qui sont demeurés fidèles à Dieu, pendant que Lucifer et ses adhérens sont tombés par leur orgueil. Saint Michel, dont le nom signifie *Quis ut Deus?* a toujours été regardé comme le protecteur de la synagogue et l'Ange tutélaire de l'Église. Il s'élèvera à la fin des siècles, ainsi qu'il est marqué dans le prophète Daniel (12. *v.* 1.), pour fortifier les fidèles dans les derniers combats qu'ils auront à soutenir contre l'Antechrist. Outre le puissant secours de l'Archange saint Michel, nous avons celui des Anges gardiens, dont nous faisons la fête le 2 octobre; nous la joindrons à celle-ci, afin d'avoir lieu de parler de la dévotion que nous leur devons.

Nonne omnes sunt administratorii Spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis?
Tous les Anges ne sont-ils pas des Esprits destinés pour servir, et envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut? *Hebr. cap.* 1. *v.* 14.

DE LA DÉVOTION

AUX SAINTS ANGES GARDIENS.

I. Point. Obligations que nous leur avons.
II. Point. Reconnaissance que nous leur devons.

I. Adorons ici les desseins de Dieu dans la destination qu'il a faite des saints Anges pour veiller sur nos besoins. Quel honneur pour nous! quel excès de la charité de notre Dieu, de commettre ainsi le soin non-seulement des peuples et des royaumes, mais encore de chaque homme en particulier, à des Esprits si élevés, et qui lui sont si parfaitement unis dans le séjour de la gloire! Remercions-en la divine bonté, et comprenons bien les offices que nous rendent ces bienheureux Esprits.

1.° Ils sont nos gardiens et nos guides; ils sont toujours à nos côtés, pour nous garantir du péché parmi les dangers infinis qui nous environnent en cette vie: *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (Ps. 90. v. 11.) Quelle consolation pour nous de savoir que, soit que nous veillions ou que nous dormions, soit que nous travaillions ou que nous nous reposions, l'Ange du Seigneur est toujours avec nous: *Angelus meus vobiscum est* (Baruch. 6. v. 6.). Il est avec nous pendant la vie, il est avec nous à l'heure de la mort, et souhaite que nous soyons avec lui pendant toute l'éternité. Mais ce que nous devons estimer encore davantage, c'est que nos saints Anges sont des guides fidèles et très-assurés qui, ayant été voyageurs comme nous, savent parfaitement le chemin qui conduit

au ciel, et nous apprennent par leur humilité, leur soumission, leur zèle, et leur activité à obéir aux ordres de Dieu, qu'on ne peut être heureux qu'en demeurant constamment uni à lui. *Attendunt nos peregrinos*, dit saint Augustin, *et miserantur nos*, *et jussu Domini auxiliantur nobis*, *ut ad illam patriam communem aliquandò redeamus*, et *ibi cum illis fonte dominico veritatis et æternitatis aliquando saturemur* (Aug. in Ps. 62. n. 6.).

2.° Ils sont nos amis, mais des amis charitables, qui nous avertissent et nous reprennent de nos fautes. Ils diversifient leurs avertissemens et leurs répréhensions en mille manières pour les rendre efficaces, en les proportionnant à nos dispositions. Ils prennent le temps et les momens favorables pour faire entrer la vérité dans nos cœurs, qui y étaient fermés et rebelles. Oh! combien de fois, lorsque nous avons excédé les bornes de la tempérance, notre bon Ange nous a-t-il dit : Pouvez-vous vous oublier jusqu'à ce point, que de préférer à votre salut un plaisir court et brutal? Combien de fois, lorsque nous nous sommes livrés à la colère et à la vengeance, nous a-t-il représenté les chastes délices d'une âme qui vit en paix! Combien de fois, lorsque par notre imprudence nous nous étions engagés dans de mauvaises compagnies, nous a-t-il avertis de nous retirer au plus tôt d'un si mauvais pas, de peur qu'entraînés par le torrent du mauvais exemple, nous ne vinssions jusqu'à périr avec les méchans? *Surge, ne et tu pariter pereas in scelere civitatis* (Gen. 19. v. 15.). Ce sont les paroles que les Anges dirent à Loth; et comme il différait de sortir de Sodome, ils le prirent, dit l'Écriture, par la main. N'est-ce pas ce qu'ils ont fait en quelque sorte à notre égard, nous obtenant de Dieu, par leurs prières, ces grâces victorieuses et efficaces, sans lesquelles nous ne serions point sortis du danger? *Dissimulante illo, apprehenderunt manum ejus* (Ibid. v. 16.).

3.° Ils sont nos protecteurs auprès de Dieu : ils lui présentent nos prières et le peu de bien que nous faisons, afin de nous obtenir le pardon et la miséricorde dont nous avons

besoin. Pleins de zèle et d'empressement pour notre salut, ils ne souhaitent rien tant que de nous voir associés à leur bonheur, remplir les places que les Anges apostats, qui n'ont pas su garder leur principauté, ont laissées vides dans le ciel. Ils sollicitent sans cesse la divine bonté de nous accorder ses grâces, afin que nous arrivions à la béatitude ; et ils nous défendent contre les assauts et les attaques des démons qui voudraient nous la ravir. Oh! qui pourrait dire tous les services que nous rendent les saints Anges, et les obligations que nous leur avons! Soyons-en tout pénétrés, et reconnaissons en même temps l'estime que nous devons faire de nos âmes. Ne faut-il pas qu'elles soient quelque chose de bien grand, puisque Dieu en a confié le soin à des créatures si parfaites? *Magna dignitas animarum, ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis in custodiam sui Angelum delegatum* (Hier. in Matth. c. 18.) !

II. Entrons dans des sentimens de reconnaissance proportionnés aux grands services que nous rendent ces purs Esprits. Saint Bernard les marque, lorsque, nous expliquant ces paroles du Psaume 90 : *Angelis suis mandavit de te*, il dit : *Quantam tibi debet hoc verbum inferre reverentiam, afferre devotionem, conferre fiduciam! Reverentiam pro præsentiâ, devotionem pro benevolentiâ, fiduciam pro custodiâ* (Bern. Serm. 11 et 12. in Ps. 90.).

Reverentiam pro præsentiâ. Eh quoi! dit saint Bernard, n'aurons-nous pas pour un Ange le même respect que nous avions dans notre jeunesse pour ceux qui formaient nos mœurs? Nous n'aurions osé, en leur présence, je ne dis pas commettre quelque action criminelle, mais même nous licencier à la moindre liberté qui choquât la bienfaisance. Quoi donc! la persuasion où nous sommes, qu'en quelque lieu que nous soyons nous avons notre bon Ange avec nous, ne doit-elle pas au moins faire la même impression sur nous? Ne doit-elle pas nous servir de frein et de barrière, et nous contenir dans une exacte modestie? Pouvons-nous avoir la témérité de commettre sous les yeux d'un Prince de la cour céleste, qui assiste continuellement devant le

trône de Dieu, ce que nous n'oserions faire en présence d'un honnête homme? *In quovis diversorio, in quovis angulo, Angelo tuo reverentiam habeto, ne audeas illo præsente, quod vidente me non auderes* (Bern. ibid.).

2.° Ce sont des amis très-affectionnés à notre service; leur amitié demande notre attachement: *Devotionem pro benevolentiâ.* Ils sont attentifs à tous nos besoins, et nous avertissent de tous nos devoirs: nous devons les écouter, obéir à leurs avis, et profiter de tout le bien qu'ils nous font: et cependant où est la déférence et la soumission que nous avons pour eux? Au lieu d'écouter les inspirations de notre bon Ange, combien de fois ne l'avons-nous pas contristé par nos désobéissances et nos attachemens à des choses basses et indignes d'un chrétien et d'un Ecclésiastique! Accordons-nous au plus tôt avec ce charitable censeur, cet ennemi de nos vices, pendant que nous sommes en chemin avec lui, de peur qu'il ne nous livre au juge; qu'il ne serve de témoin contre nous; qu'il ne nous reproche en sa présence que nous avons été sourds à ses conseils, et n'avons eu que du mépris pour toutes ses corrections: respectons-le donc, et écoutons sa voix: *Observa eum, et audi vocem ejus, nec contemnendum putes, quia non dimittet dùm peccaveris, et est nomen meum in illo,* dit le Seigneur. *Quòd si audieris vocem ejus, et feceris omnia quæ loquor, inimicus ero inimicis tuis, et affligam affligentes te* (Exod. 23. v. 21 et 22.).

3.° Nos bons Anges sont nos protecteurs; leur protection demande notre confiance: *Fiduciam pro custodiâ.* Pouvons-nous douter qu'ils ne soient très-puissans auprès de Dieu? puisqu'ils lui ont été toujours fidèles, qu'ils lui sont attachés par un amour invariable, et ne sont plus qu'un même esprit avec lui? Ayons donc une grande confiance dans le secours de ces vrais amis de Dieu, dans toutes les différentes situations de notre vie; réclamons leur assistance; prions-les de nous garantir des piéges du démon, et de nous défendre contre les tentations et les assauts terribles de ce lion rugissant, qui ne cherche qu'à nous dévorer.

Ange tutélaire, gardien fidèle, généreux ami, puissant

protecteur, qui avez pris soin de moi durant cette vie, qui m'avez donné tant de marques de votre bienveillance, ne vous lassez point de me faire connaître ce que Dieu souhaite de moi pour ma sanctification ; obtenez-moi la grâce de l'accomplir ; soutenez-moi dans les périls auxquels m'expose la malice de mes ennemis et la corruption qui m'est naturelle : éclairez mes ténèbres; dissipez toutes les illusions de Satan; conduisez mes pas, afin que, suivant les desseins de la miséricorde de Dieu sur moi, j'arrive au même bonheur dont vous jouissez.

Nous recevrons aujourd'hui un gage et un avant-goût de ce bonheur ineffable dans la sainte communion, si nous en approchons comme il faut : tâchons donc de manger ce pain des Anges avec une nouvelle pureté ; unissons-nous à ces Esprits bienheureux qui environnent l'autel, afin de louer et bénir avec eux notre adorable Sauveur, en attendant que nous puissions le posséder comme eux dans le ciel, sans enveloppe et sans voiles : *In conspectu Angelorum psallam tibi, adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo*. (Ps. 137. v. 1 et 2.).

XXX. SEPTEMBRE.

SAINT JÉROME, PRÊTRE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Jérôme, l'ornement du sacerdoce, si célèbre par sa haute piété et sa profonde érudition, était de Stridon, ville d'Illyrie, sur les confins de la Dalmatie; il vint au monde l'an 332. Son père Eusèbe prit un grand soin de son éducation. Après lui avoir fait prendre les premières teintures des langues dans le pays, il l'envoya à Rome, où il eut pour maître le fameux grammairien Donat, sous lequel il fit de merveilleux progrès dans les belles-lettres. Le goût qu'il eut pour la rhétorique le rendit bientôt un des plus éloquens orateurs de son temps; et sa facilité pour les langues le fit admirer encore davantage.

Il reçut le Baptême dans un âge déjà mûr. Dès cet heureux engagement il fit profession d'une continence perpétuelle, qu'il garda inviolablement, et se livra aux rigueurs de la pénitence jusqu'à la fin de ses jours. Le désir de se perfectionner dans les sciences et dans la piété lui fit entreprendre différens voyages. Il vint dans les Gaules où il trouva des hommes savans et pieux, de la conversation desquels il sut profiter : il parcourut ensuite la Grèce et toute la Palestine, et se rendit très-habile dans les langues orientales absolument nécessaires pour bien entendre l'Écriture Sainte, dont il nous a donné la traduction. Sa vertu fut mise à l'épreuve par diverses maladies; et ce qui lui fut plus dur à supporter, c'est que dans les intervalles que lui laissaient ces maux, il était cruellement tourmenté par de violentes tentations d'impureté que lui causaient les objets qu'il avait vus à Rome. Il demeura quatre ans dans un désert de Syrie, ne cessant de macérer sa chair par des jeûnes et des exercices continuels de pénitence. Pau-

lin, évêque d'Antioche, qui connaissait son mérite, le fit résoudre à recevoir l'imposition des mains pour la prêtrise : le sacerdoce redoubla sa ferveur, et il était difficile d'imaginer un Prêtre plus savant et plus saint, et en même temps plus humble et plus mortifié. La réputation de saint Grégoire de Nazianze, qui gouvernait alors l'Église de Constantinople, l'attira dans cette capitale de l'Orient, où il demeura quelque temps, écoutant les instructions de ce saint docteur, qu'il regarda et honora depuis comme son maître. Paulin, allant à Rome avec saint Épiphane, voulut que saint Jérôme les accompagnât : ce saint docteur ne fut pas plus tôt arrivé dans cette capitale du monde, que le pape saint Damase le retint, afin de s'en servir pour répondre aux consultations des Églises. Après la mort de ce Pape, il alla à Bethléem, où sainte Paule, et sa fille, sainte Eustochie, qu'il avait dirigées à Rome étaient déjà arrivées. Sainte Paule y bâtit deux grands monastères, l'un pour les hommes, où saint Jérôme se retira, l'autre distribué en trois communautés pour les personnes du sexe. Notre Saint prit la direction de ces deux maisons, ce qui ne fit point de diversion à l'étude à laquelle Dieu l'avait appelé.

Il est surprenant qu'un homme enseveli dans la solitude, accablé d'infirmités, épuisé par les jeûnes, les veilles et les exercices de la pénitence la plus austère, ait pu fournir à tant d'occupations que son zèle pour l'Église lui procurait ; ses Commentaires sur l'Écriture, ses traductions des Livres saints, ses Traités dogmatiques contre les hérétiques, ses seules Lettres qui valent chacune un livre entier, et qui contiennent le dogme le plus pur et la plus saine morale de la religion chrétienne, auraient été plus que suffisans pour remplir tout le temps de la vie la plus longue. On le consultait de toutes les provinces de l'univers ; on venait à lui comme à l'oracle de toute la chrétienté. Parmi toutes ses occupations, la principale fut l'étude de l'Écriture Sainte : personne ne connut mieux l'importance du service qu'il rendait à l'Église que saint Augustin, qui l'exhorta à s'y appliquer sans relâche.

Saint Jérôme traduisit donc de l'hébreu en latin tous les livres de l'ancien Testament, et du chaldéen les livres de Judith et de Tobie : il avait corrigé, à la prière du pape Damase,

le Psautier latin de l'ancienne version italique sur l'édition des Septante ; il corrigea de même le nouveau Testament sur le grec ; enfin il donna de sa correction, la Version grecque des Septante. Ses Commentaires sur l'Écriture ne sont pas moins admirables que ses Versions ; et c'est avec grande raison que l'Église, dans l'oraison de ce jour, nous dit que Dieu l'a spécialement choisi pour expliquer l'Écriture-Sainte. Il mourut plein de jours et de mérites, le 30 septembre de l'an 420, âgé de près de 90 ans. L'Église latine l'a mis au rang de ses quatre grands docteurs, qui sont saint Grégoire, pape ; saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme.

Scrutamini Scripturas ; illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.

Lisez avec soin les Écritures ; ce sont elles qui rendent témoignage de moi. *Joan.* 5. *v.* 39.

I. Point. Les Ecclésiastiques doivent, à l'exemple de S. Jérôme, étudier avec soin l'Écriture sainte.

II. Point. En faire la règle de leur conduite.

I. Jamais personne ne fit un meilleur usage de ces paroles que Jésus-Christ dit aux Juifs : *Scrutamini Scripturas*, etc. que le Saint que nous honorons aujourd'hui. Dès que Dieu lui fit connaître qu'il prenait trop de goût aux auteurs profanes, et qu'il était plus cicéronien que chrétien, dès ce moment il tourna toute son affection vers les Livres saints ; il s'y donna tout entier, et les étudia avec une ardeur qu'il serait difficile d'exprimer, et qui ne finit qu'avec sa vie. Que ne fit-il pas pour rendre son étude utile à l'Église ! Non content d'avoir appris parfaitement le latin et le grec, il voulut encore posséder l'hébreu et le chaldaïque ; il fit différens voyages pour consulter les plus savans hommes de son temps, et n'omit rien de tout ce qui pouvait l'aider à entrer dans le sens des Écritures-Saintes, et lui donner l'intelligence des endroits les plus obscurs et les plus difficiles. Son habileté dans les langues, ses traductions que l'Église a adoptées, ses Com-

mentaires sur les Livres de l'ancien et du nouveau Testament, sont autant de preuves de son travail infatigable, et un monument éternel de son amour et de son attachement à l'Écriture-Sainte.

Quel exemple pour nous, ministres du Seigneur! Mais quel soin avons-nous de l'imiter? quel est notre empressement pour ce divin livre qui devrait être continuellement entre les mains des Prêtres? Combien d'Ecclésiastiques se contentent d'avoir la Bible dans leur bibliothèque, sans se mettre en peine de la lire? Si quelquefois ils la lisent, c'est à la hâte, sans réflexion et sans entrer dans le sens des mystères et des vérités qu'elle contient. L'Écriture-Sainte, dit saint Augustin, est écrite d'une manière que chacun peut lire, mais que chacun ne comprend pas: *Omnibus accessibilis, paucissimis penetrabilis* (Aug. Epist. 3. seu 137. n. edit.). Pour la lire avec fruit, il faut s'y appliquer avec toute l'attention que mérite un livre dicté par le Saint-Esprit; invoquer ce divin Esprit par des prières humbles et ardentes, comme le véritable interprète de sa parole: *Quo spiritu Scripturæ factæ sunt eo spiritu legi desiderant, ipso etiam intelligendæ sunt* (de Vit. solit. c. 10.), dit saint Bernard. Il faut consulter les commentaires tant anciens que nouveaux, et employer tous les jours quelques heures à cette étude si nécessaire aux Ecclésiastiques.

Ne me dites point que vous n'avez pas le temps; lors même que S. Augustin fût évêque, il ne laissait pas, malgré ses grandes occupations, d'y consacrer la partie de son temps la plus considérable (*August. lib. 11. Confess. c.* 2.). » O mon » Dieu! dit-il dans ses Confessions, que je brûle du désir de » méditer votre sainte loi, et de goûter la douceur qui y est » cachée; que ce soient là mes chastes et innocentes délices! » S. Bernard s'était rendu l'Écriture-Sainte si familière par une lecture continuelle, qu'il en avait pris le style et les termes; de sorte qu'il semble qu'on lise l'Écriture même, lorsqu'on lit ses ouvrages. Saint Charles, qui avait tant de respect pour l'Écriture-Sainte qu'il ne la lisait jamais qu'à genoux et tête découverte, ordonna dans un de ses synodes, que ceux qui seraient admis aux cures et autres bénéfices seraient examinés

entre autres choses sur l'Écriture, non-seulement sur l'intelligence du sens littéral, mais encore sur celle du spirituel et des mystères cachés sous l'écorce de la lettre : en effet, si l'on oblige ceux qui doivent entrer dans des charges de judicature de s'appliquer à l'étude de la jurisprudence ; si l'on n'est pas reçu médecin qu'on n'ait lu et relu Galien et Hippocrate, comment les juges et les médecins des âmes pourront-ils se dispenser de lire l'ancien et le nouveau Testament? S'ils manquent à ce devoir, n'ont-ils pas sujet de craindre ce terrible reproche que Dieu fait à des prêtres de l'ancienne Loi : *Sacerdotes.... tenentes legem, nescierunt me* (Jerem. 2. v. 8.). Nous sommes d'autant plus obligés d'étudier l'Écriture-Sainte, que nous devons l'expliquer au peuple, et en faire la règle de notre conduite.

II. Les saintes Écritures nous ont été données pour notre instruction; c'est là, dit saint Augustin, que l'homme qui craint Dieu doit chercher sa volonté, et apprendre ce qu'il demande de lui : *Homo timens Deum, voluntatem ejus in Scripturis sanctis diligenter inquirit* (Aug. de Doctrin. Christ. l. 1. c. 1.). Voilà notre règle ; ne nous en écartons pas. Le monde veut-il nous en proposer d'autres ? gardons-nous bien de l'écouter, et de suivre cette foule de prévaricateurs qui voudraient nous le persuader : *Cùm ergò videris multos non solùm hæc facere, sed etiam defendere atque suadere ; tene te ad legem Dei, et non sequaris prævaricatores ejus : non enim secundùm illorum sensum, sed secundùm illius veritatem judicaberis* (Aug. de Catech. rud. n. 48.). Tel est l'excellent préservatif que nous donne ce saint docteur contre les mauvaises doctrines et les maximes corrompues du siècle. Pasteurs, servez-vous-en : *Tene te ad legem Dei.* Prédicateurs qui instruisez les fidèles, *Tene te ad legem Dei.* Confesseurs, jugez vos pénitens selon son esprit : *Tene te ad legem Dei.* Chrétiens, qui que vous soyez, qui désirez faire votre salut, attachez-vous inviolablement à la loi de Dieu ; car vous serez jugés sur les vérités qu'elle contient, et non sur les différentes opinions des hommes : *Tene te ad legem Dei, et non sequaris prævaricatores ejus : non*

enim secundùm illorum sensum, sed secundùm illius veritatem judicaberis.

Voyez à présent, ministre du Seigneur, si vous êtes dans cette pratique. Est-il bien vrai que la loi de Dieu soit la règle de votre conduite? Avez-vous soin d'y conformer vos pensées, vos paroles, vos actions, vos instructions, etc.? Hélas! si vous vous examinez un peu là-dessus, que vous trouverez de manquemens! Vous lisez l'Évangile qui défend l'avarice et l'attachement aux richesses, et vous y êtes peut-être plus attaché que les gens du monde; vous lisez l'Évangile qui prêche partout la croix et la mortification, et vous êtes un sensuel et un voluptueux. Peut-on lire l'Évangile qui recommande si fort la modestie et la simplicité, et chercher de la gloire dans l'arrangement des cheveux; se plaire dans la compagnie des personnes d'un sexe différent; passer la journée à jouer, à se divertir, comme font certains Ecclésiastiques qui sont plus mondains que les mondains mêmes? *Evangelia legunt, et impudici sunt; Apostolos audiunt et inebriantur; Christum sequuntur, et rapiunt, etc.* (Lib. 4. de Provid. circa fin.), dit Salvien, parlant des chrétiens qui lisent l'Évangile et mènent une vie contraire à l'Évangile. Il ne suffit pas de lire l'Écriture-Sainte, il faut l'aimer, la pratiquer, et en faire la règle de nos mœurs. Si vous l'aimez, dit saint Jérôme, vous ne vous plairez point aux vices de la chair: *Ama Scripturas sacras, et vitia carnis non amabis.* Vous y trouverez mille motifs qui vous engageront à éviter les objets qui excitent les passions: vous y apercevrez la disproportion infinie qui se trouve entre le temps et l'éternité; les biens vils et fragiles de la vie présente, et les biens solides et immenses de la vie future; les petits maux de notre pélerinage, et les tourmens horribles et inconcevables de l'enfer.

Aimons donc, ministres de Jésus-Christ, l'Écriture-Sainte; allons puiser avec joie dans ces sources mêmes du Sauveur: mais puisons-y des sentimens dignes du rang que nous tenons dans l'Église; enivrons-nous saintement de ce vin délicieux qui nous causera un heureux oubli de toutes les choses de la terre; rassasions-nous de ce miel céleste qui nous ins-

pirera du dégoût pour les fades plaisirs des sens. Cherchons, dans la lecture de cette parole sacrée, de la force dans notre faiblesse, du secours dans nos tentations, de la consolation dans nos peines, de la patience dans nos maux, de quoi soutenir notre foi quand elle chancelle, réveiller notre espérance des biens à venir lorsque ceux du monde nous attirent, et donner une nouvelle vigueur à notre charité lorsqu'elle s'affaiblit.

Pour préparation à la messe, prenons la résolution de nous attacher avec plus d'ardeur à la lecture de l'Écriture-Sainte : mais que ce ne soit pas avec un esprit d'orgueil et de curiosité ; disposition criminelle, source de la plupart des hérésies, qui entretient encore les protestans dans leur schisme, et les empêche d'y trouver la doctrine de Jésus-Christ, qui ne se découvre qu'aux petits et aux humbles. Lisons-la dans un esprit d'humilité et de soumission à l'Église, comme des disciples qui désirent être instruits par leur Maître ; comme des malades qui cherchent les remèdes à leurs maux. C'est un miroir qui doit nous découvrir notre difformité. Humilions-nous de nous y voir si écartés de ses règles. Humilions-nous de ce que nous n'entendons pas (car il y a des abîmes impénétrables aux plus intelligens) ; et la lecture que nous en ferons avec de telles dispositions ne nous sera pas moins utile que si nous en avions une plus parfaite intelligence. Prions, frappons à la porte du Père des lumières, et il nous ouvrira la porte du sanctuaire de la vérité. Dévorons ce volume, digérons-le par une ardente charité, afin qu'après nous en être rassasiés, nous soyons en état d'en nourrir les fidèles.

Seigneur, levez le voile qui est sur mes yeux, afin que je voie et que je contemple la beauté de vos divines Écritures ; vous nous les avez données comme une loi que nous devons suivre ; faites, ô mon Dieu ! que j'aime cette sainte loi, que je la pratique et que j'en fasse la règle de tous mes devoirs : *Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tuâ* (Psal. 118. v. 18.).

IV. OCTOBRE.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

PATRIARCHE DES FRÈRES MINEURS.

Saint François, père d'une nombreuse et puissante famille dans l'Église, était fils d'un marchand d'Assise, en Ombrie. Il vint au monde l'an 1182. Dieu lui inspira pour les pauvres une tendresse particulière qui se fortifia avec l'âge. Comme il faisait l'aumône avec une sainte profusion, son père, homme de peu de foi, ne put le souffrir ; et le menant devant l'Évêque, il l'obligea de renoncer à sa succession : c'est ce que François fit volontiers, embrassant de toute l'étendue de son cœur ce conseil évangélique : *Ne possédez ni or ni argent.* Il s'associa des compagnons de sa pauvreté, avec lesquels il établit l'ordre des Frères mineurs, qui fut approuvé par Innocent III. Il se logea dans une chétive maison où il souffrit toutes les rigueurs de la pauvreté. Il était affamé du martyre, et passa pour cet effet en Syrie; mais au lieu d'y trouver la mort, il fut honoré par le soudan, ce qui l'affligea sensiblement. Dieu le destinait à une autre espèce de martyre qui est celui de la pénitence, qui dura toute sa vie, qu'on peut bien appeler un crucifiement perpétuel.

Christo confixus sum cruci.
Je suis crucifié avec Jésus-Christ. *Galat. c. 2. v. 19.*

I. Point. Saint François a été crucifié avec Jésus-Christ par des vertus qui l'ont rendu conforme à lui.
II. Point. La vie d'un chrétien, et surtout d'un ministre de l'église, doit être un crucifiement perpétuel.

I. Voici un Saint que Dieu a suscité dans le douzième siècle, pour être une image parfaite de son Fils crucifié. Trois choses se passèrent dans le crucifiement de Jésus-Christ : on le dépouilla de ses vêtemens, *exuerunt ;* on se railla outrageusement de lui, *illuserunt;* on lui perça les pieds et les mains, et on l'attacha à la croix, *crucifixerunt.* Les vertus évangéliques firent le même effet sur saint François. La pauvreté l'a dépouillé; la pénitence l'a humilié, et la charité l'a crucifié avec Jésus-Christ.

La Providence, qui le destinait à marcher sur les pas du Sauveur devenu pauvre pour l'amour de nous, et qui voulait en faire une copie qui eût quelque rapport à ce divin original, permit qu'il naquît, comme lui, dans une étable. Ses parens, qui ignoraient les vues de Dieu sur lui, l'appliquèrent au négoce. Mais François se sentit appelé à une autre espèce de commerce tout divin, qui procure les biens du ciel par le mépris de ceux de la terre : il laisse à son père jusqu'à ses habits, pour suivre Jésus-Christ dans une nudité parfaite ; il ne fut point de ces pauvres qui ne veulent souffrir aucune des incommodités de la pauvreté ; il fut brûlé et purifié dans le creuset de la pauvreté : *Elegi te in camino paupertatis* (Isai. 48. v. 10.). Il sentit, ou plutôt il goûta à longs traits toutes les peines et les rigueurs qui en sont inséparables : la faim, la soif, la nudité, le froid excessif, les chaleurs insupportables, les couches dures, etc. Il ne cherche que Dieu seul dans ses besoins, et se réserve à trouver toutes choses en lui, suivant ces excellentes paroles qu'il avait toujours en

bouche : *Deus meus et omnia.* Ce pauvre accompli fut pauvre en toute manière : pauvre dans sa naissance, il vient au monde dans une étable ; pauvre dans sa vie, il renonce généralement à ce qu'il peut avoir ; pauvre dans ses habits ; il se dépouille de ceux de sa maison paternelle pour n'avoir plus qu'un sac et un cilice ; pauvre dans sa demeure, il n'a qu'une cabane empruntée qui ressemble plus à un tombeau qu'à une cellule : en un mot, pauvre en tout comme Jésus-Christ, tel que saint Chrysostôme le considère naissant dans une étable, souffrant la faim dans le désert, accompagné des pauvres dans ses voyages, mourant nu et pauvre sur une croix : *Nascitur in præsepio, famet in deserto, pauperibus stipatur, nudus in cruce moritur.* C'est ce grand modèle de tous les prédestinés que François d'Assise suivit avec tant de fidélité : il vient au monde dans une étable ; il vit dans un jeûne et une indigence continuelle ; il n'aime que la compagnie des pauvres, et il meurt nu sur des ais mal assemblés, comme sur une croix. Voilà le premier trait de sa conformité avec Jésus crucifié.

Venons au second : ce fut sa pénitence qui lui attira toutes sortes de railleries, et qui le rendit méprisable aux yeux des mondains, ainsi que Jésus-Christ le fut aux yeux des Juifs. Il n'eut pas plus tôt jeté les fondemens de ce grand ordre si pauvre, si humble, si austère, si pénitent, si opposé en toutes manières aux maximes corrompues du siècle, que le monde, bien loin de lui applaudir, le traita avec ses bienheureux disciples de fou et d'insensé. Mais c'est en cela que saint François et ses généreux imitateurs faisaient consister leur gloire et leur joie : *Nos stulti propter Christum.* Ils étaient la fable et le rebut du monde profane, l'objet de l'admiration des anges : *Tanquàm purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc* (I. Cor. 4. v. 13.). Précieux rebut du monde que Dieu ne dédaignait pas de mettre dans son sein ! Il les multiplia tellement, que François fut obligé d'établir en divers endroits de nouvelles colonies : il eut la consolation en un chapitre général d'en voir jusqu'à cinq mille assemblés. Oh ! le plus heureux de tous les pères ! le monde, tout ennemi qu'il est de la pénitence, ne

peut empêcher que François ne trouve des élèves qui s'attachent à sa suite, et s'étudient à devenir les imitateurs d'un Dieu pauvre, humble et pénitent, à l'exemple de leur saint Patriarche qui lui a été si conforme, non-seulement par la pauvreté et la pénitence, mais encore par la charité qui l'a crucifié avec lui.

A peine François eut-il renoncé au monde pour se donner à Jésus-Christ, que le désir de se crucifier avec lui le porta à inventer mille différens supplices pour se punir, tantôt se roulant dans les épines et s'ensevelissant tout nu dans la neige; tantôt déchirant son corps à grands coups de discipline, et le maltraitant si cruellement pendant toute sa vie, qu'il se crut obligé de lui en demander pardon à la mort. Quand il considérait les plaies de Jésus-Christ, il ne pouvait se résoudre, non plus que saint Bernard, à vivre un moment sans en avoir : *Cùm te videam vulneratum, nolo vivere sinè vulnere* (Bern. Ser. 61. in Cant.). De là cette noble ambition d'aller prêcher l'Évangile en Afrique, et de chercher parmi les infidèles la mort qu'il ne pouvait trouver parmi les chrétiens. Mais n'ayant pu rencontrer ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, privé du martyre, perdra-t-il la gloire d'être crucifié avec Jésus-Christ? Non, ce que les mains des hommes n'ont pu faire, l'amour seul plus ingénieux l'entreprend. Ce saint homme ayant repassé en Italie pour y pleurer avec plus de liberté, dans un affreux désert, la passion de son Sauveur, et se plaindre à lui de ce que les hommes, qui n'épargnèrent pas le Fils de Dieu, l'avaient épargné, mérita par l'ardeur de sa charité et de son oraison, que Jesus-Christ lui imprimât ses sacrés stigmates, et en fît l'une des plus glorieuses et des plus fidèles de ses images. O miracle surprenant, et jusqu'alors inouï! François n'a pas seulement la gloire de souffrir pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ, mais encore de souffrir par les mains et les impressions de Jésus-Christ : *Charitate vulneratus ego sum.*

Bénissons et remercions Dieu d'avoir donné à son Église cet illustre Martyr de la charité.

II. Faisons réflexion que la vie d'un chrétien, et particulièrement celle d'un ministre de l'Église, doit être un cru-

cifiement continuel : c'est ce que nous apprend l'apôtre saint Paul, quand il dit que ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés : *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* (Gal. 5. v. 24.) Voilà quel doit être notre exercice pendant tout le temps que nous sommes sur la terre. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin que la vie de l'homme chrétien qui vit selon l'Évangile, est une croix et un martyre perpétuel : *Tota vita christiani hominis, si secundùm Evangelium vivat, crux est et martyrium* (Aug. Serm. 32. de Sanctis). Croyez-vous bien cette vérité? mais, pour en venir à la pratique, remarquez que ce crucifiement emporte avec soi,

1.° Un généreux détachement des biens du monde, qui nous est marqué par ces paroles du Sauveur : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple* (Luc. 14. v. 33.). Si vous voulez savoir quelles sont les conditions qu'exige de vous ce détachement intérieur, les voici en trois mots. Si vous acquérez du bien, que ce soit non-seulement sans injustice, mais encore sans avidité : possédez-le sans orgueil et sans abus ; et enfin soyez disposé à le quitter sans murmure et sans chagrin, en vous soumettant et vous conformant entièrement aux dispositions de la Providence. Oh! qu'il est rare de trouver des chrétiens, et même des gens d'église, qui soient dans de si saintes dispositions! Qu'il est rare, dit saint Ambroise, d'en trouver qui, n'ayant rien de commun avec le monde, puissent dire à Dieu : Seigneur, vous êtes seul mon partage : *Quàm rarus est qui possit dicere : Portio mea, Domine! Quàm rarus est qui nihil cum seculo habeat commune* (Ambr. in Ps. 118)! Qu'il faut bien crucifier ses passions pour en venir là!

2.° Ce crucifiement demande une mortification continuelle des plaisirs déréglés ; c'est-à-dire qu'il faut renoncer non-seulement aux œuvres de la chair, à l'intempérance, à l'impureté, etc., mais encore à tout ce qui peut nous porter à de semblables excès. Il ne suffit pas que nous ne soyons

point des ennemis déclarés de la croix de Jésus-Christ, il faut de plus que nous en portions les marques, et que les sacrés stigmates d'un Dieu crucifié pour l'amour de nous, paraissent en quelque sorte comme imprimés sur notre corps par le soin et l'application que nous aurons à réprimer nos sens et nos inclinations déréglés : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (II. Cor. 4. v. 10.).

3.º Ce crucifiement emporte avec soi un amour ardent et plein de reconnaissance pour Jésus-Christ crucifié, pour sa passion et toutes ses souffrances : un vrai chrétien ne peut sérieusement méditer Jésus crucifié, qu'il ne l'imprime dans son âme, qu'il ne se représente ses mains étendues pour l'embrasser, son cœur ouvert pour l'aimer, tout son corps exposé pour le racheter : il faut ainsi qu'il applique tout entier sur son cœur celui qui a été attaché tout entier pour lui sur une croix : *Totus tibi figatur in corde*, dit saint Augustin, *qui totus pro te fuit fixus in cruce* (Aug. I. de Sanctâ Virgin. c. 55.).

Examinez à présent si vous êtes cet homme crucifié avec Jésus-Christ. Êtes-vous ce pauvre évangélique dont le cœur est détaché des vains honneurs et des biens périssables de ce monde? Quand on vous les enlève, que dites-vous? que pensez-vous? Ne vous semble-t-il pas que c'est la peau qu'on vous arrache, plutôt qu'un habit que vous devriez quitter sans peine, dit saint Augustin? *Ut cutis à carne distrahitur, non ut vestis deponitur.* Mais quel est votre amour pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié? Y pensez-vous souvent? l'imitez-vous? portez-vous ses stigmates sur votre corps par une mortification continuelle? Êtes-vous attaché aux devoirs de votre état comme à une croix dont vous ne devez jamais descendre durant cette vie? N'êtes-vous point au contraire de ces hommes sensuels et voluptueux qui ne songent qu'à se divertir, à engraisser leur corps et le nourrir délicatement? Hélas! que vous êtes encore bien éloigné du Calvaire et de la croix de Jésus-Christ! Humiliez-vous, et travaillez sérieusement à vous réformer.

Pour la communion ou la messe, souvenons-nous qu'il

faut une chair mortifiée pour se nourrir de celle de l'Agneau, et une âme bien pure pour célébrer les divins mystères : c'est ce qu'un Ange fit connaître à saint François, sous la figure d'une fiole d'un cristal très-transparent, pleine d'une eau pure. Dès-lors il résolut de demeurer dans le rang de diacre, se croyant indigne d'immoler en qualité de Prêtre l'adorable Victime que nous offrons tous les jours : imitons au moins en quelque chose sa profonde humilité, ce sera la meilleure disposition que nous puissions porter à l'autel; et après avoir dit la messe ou communié, pour action de grâces, revenons à la même vertu, et disons à Dieu, comme le patriarche Jacob, avec un cœur pénétré de notre misère et de la grandeur des miséricordes du Seigneur : *Domine, minor sum cunctis miserationibus tuis* (Gen. 32. v. 10.).

XV. OCTOBRE.

SAINTE THÉRÈSE.

SAINTE Thérèse, mère des Carmélites de l'étroite observance et réformatrice des Carmes déchaussés, naquit à Avila, ville du royaume de Castille en Espagne, le 12 mars 1515. Elle se sentit enflammée d'un ardent désir du martyre dès l'âge le plus tendre. La lecture des romans et la conversation d'une parente mondaine refroidirent beaucoup sa première dévotion; celle d'une sainte religieuse répara le dommage qu'elle en avait souffert. Elle entra aux Carmélites à l'âge de vingt ans, où elle fut éprouvée par plusieurs maladies : elle se relâcha encore, privée, dans cette maison qui n'était pas réformée, des secours qu'elle eût pu trouver dans une qui l'eût été. Mais Dieu la rappela à lui par l'exercice de l'oraison, et se communiqua à elle par de fréquentes et admirables extases. Il la remplit d'une charité si éminente, qu'elle souffrit avec un courage invincible toutes les croix

qui lui arrivèrent en grand nombre. *Ou souffrir ou mourir,* était sa devise. L'ardeur de procurer la plus grande gloire de Dieu lui fit entreprendre la réforme des Carmélites. Dieu donna tant de bénédictions à son zèle, que plusieurs villes d'Espagne demandèrent de ses filles avec empressement. Elle réforma aussi quelques maisons d'hommes de son ordre ; ce qu'elle ne put exécuter qu'avec des travaux immenses que sa charité pour le salut des âmes lui faisait dévorer avec joie. Elle mourut âgée de soixante-sept ans, le 4 d'octobre 1582, après avoir fait une exhortation admirable à ses filles, pour les porter à la pratique de la pauvreté, de l'obéissance, et des autres vertus convenables à la vie religieuse.

Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ.

J'ai trouvé le Bien-Aimé de mon âme ; je l'ai arrêté, et je ne le laisserai point aller jusqu'à ce que je le fasse entrer dans la maison de ma mère. *Cant.* 3. *v.* 4.

I. Point. Sainte Thérèse a trouvé Jésus-Christ dans les souffrances.
II. Point. Elle l'a possédé dans l'oraison.
III. Point. Elle l'a introduit dans son ordre par la réforme.

I. La première chose que nous avons à remarquer dans sainte Thérèse, est l'empressement qu'elle eut dès son enfance de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ. Touchée du courage des saints Martyrs, elle s'efforça d'imiter leur zèle, afin d'obtenir la récompense dont Dieu les a couronnés dans le ciel. *Quoi !* disait-elle, *pour toujours, toujours, toujours* (Vie de sainte Thérèse, chap. Ier.). Sans consulter donc la faiblesse de son âge, la délicatesse de son tempérament et la fragilité de son sexe, elle va, dès l'âge de sept ans, chercher chez les Maures une main barbare qui l'immole promptement à Jésus-Christ. O courage héroïque ! elle commence sa course par où les plus grands Saints consomment la leur. Mais, hélas ! qu'il est difficile qu'une vertu

naissante résiste à tous les piéges que le monde lui tend ! Il ne faut pas le dissimuler; Thérèse en fit une épreuve qui doit instruire toutes les jeunes personnes. Quoiqu'elle n'eût reçu de sa noble famille que des leçons de piété, elle se trouva néanmoins engagée, par un exemple domestique, à la lecture des comédies et des romans; ce qui, joint à la société d'une parente pleine de l'esprit et des maximes du monde, refroidit tellement en elle les bons sentimens dont Dieu l'avait prévenue, que, sans une grâce spéciale, elle eût été emportée par le torrent qui entraîne tant d'âmes en enfer. Si je vous disais, avec beaucoup de Saints, que ces livres profanes sont d'autant plus dangereux que le poison y est plus adroitement caché, vous ne me croiriez peut-être pas, et vous traiteriez ce sentiment de morale outrée : cependant sainte Thérèse (*Ibid. c.* 2.) vous dira que ce fut ce qui la conduisit à deux doigts du précipice.

Thérèse, convaincue que l'air du monde était fatal à son innocence, prit la résolution de le quitter. Dieu, pour la ramener à soi, la visita par des maladies aiguës et continuelles qui l'engagèrent, se voyant abandonnée des hommes, à ne plus songer qu'à traiter avec lui. Ce fut alors que, se voyant réduite à ces deux extrémités, *aut pati, aut mori*, de ne pouvoir éviter la mort que par les souffrances, ni les souffrances que par la mort, elle comprit que son Bien-Aimé serait pour elle comme pour l'Épouse des Cantiques, un bouquet de myrrhe : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (Cant. 1. v. 12.). Oh ! qu'elle eut de part à l'agonie de Jésus abandonné de son Père ! qu'elle s'est trouvée souvent et long-temps comme dans une terre déserte, sans route et sans eau ! Son âme, semblable à ces montagnes de Gelboé frappées de malédiction, ne recevait pas une goutte de pluie et de rosée ; Dieu n'était que justice et sévérité à son égard ; ses caresses étaient changées en rebuts : il faut aimer, pour comprendre la cruauté de ce martyre. Dix-sept ans se passèrent dans de si rudes épreuves, sans que sa constance en fût abattue et sa confiance diminuée : jamais, au contraire, elle ne témoigna plus de force et de courage. C'est dans ces états pénibles et désolans qu'elle se soutenait par

la grandeur de sa foi ; qu'elle espérait sans consolation, et baisait amoureusement cette main si terrible, qui semblait vouloir l'écraser dans sa fureur. Thérèse, bien différente de ces âmes sensuelles et mercenaires qui se rebutent de la dévotion dès qu'elles ne sont point soutenues par des goûts et des suavités, et qui ne peuvent se résoudre de servir Dieu un seul jour à leurs dépens ; Thérèse, dis-je, n'ambitionne jamais les faveurs sensibles de son Époux, elle ne veut uniquement que Jésus, et Jésus crucifié ; elle préfère, sans hésiter, son fiel, ses clous, ses épines, à toutes les douceurs, les joies, les consolations spirituelles, et le délaissement du Calvaire aux ravissemens du Thabor : cependant, après avoir trouvé Jésus-Christ dans ses souffrances, voyons comme elle l'a possédé dans l'oraison.

II. Thérèse, semblable à l'épouse des Cantiques, qui ne trouva son époux qu'après avoir laissé derrière elle les gardes de la ville qui l'avaient maltraitée, fit tous ses efforts pour se débarrasser des idées du siècle, afin de pouvoir toujours être unie à son Bien-Aimé par une oraison fervente et continuelle. Quelle fut cette oraison? c'est ce qu'un pécheur tel que je suis ne saurait expliquer, et que notre Sainte elle-même a eu bien de la peine à nous faire comprendre : je dirai seulement, suivant ce que j'en ai appris en lisant sa vie, que son oraison fut un recueillement perpétuel : tous les objets qui se présentaient à son esprit lui fournissaient de nouvelles réflexions, et elle accompagnait toutes ses actions d'une vue générale de la présence de Dieu ; ce fut une oraison de quiétude, c'est-à-dire de repos en Dieu présent, qu'elle aimait et adorait de tout son cœur ; ce fut une oraison d'union : considérant le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et les différens états où son amour pour nous l'avait réduit, elle voulut s'unir à lui, et ne plus vivre que pour lui ; ce fut une oraison d'extase et de ravissement, où, s'élevant au-dessus de la chair et des sens, elle chercha Dieu comme principe de tout bien, elle l'embrassa comme origine de toute vérité, et s'abîma dans la contemplation de ses grandeurs, de sa bonté, de sa puissance, de sa majesté, de sa gloire et de ses infinies perfections ; ce fut une oraison si

fervente, qu'elle lui fit former ce vœu si hardi de faire tout ce qui lui paraîtrait le plus parfait ; enfin ce fut une oraison de larmes et de gémissemens, qui lui fit pleurer amèrement la perte de tant d'âmes et les ravages étranges que l'hérésie faisait alors en France et en Allemagne. Oh ! quelle était sa douleur quand elle se représentait ce grand nombre d'Églises ruinées par les hérétiques qui chassaient ainsi Jésus-Christ de sa propre maison, pour me servir de ses termes, et qui semblaient ne vouloir pas lui laisser un endroit où reposer sa tête ! Est-ce ainsi que nous sommes sensibles aux maux de l'Église ? quelle est notre oraison ? quels sont nos gémissemens? où sont les larmes que nous avons répandues devant Dieu pour la conversion des hérétiques et des pécheurs ? Hélas ! que nous sommes éloignés du zèle et de la perfection de sainte Thérèse ! non contente de posséder Jésus-Christ pour elle-même, elle a pris soin de le faire entrer dans son ordre par la réforme, accomplissant ainsi à la lettre ces paroles de l'Épouse : *Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam, donec introducam illum in domum matris meæ.*

III. Notre Sainte, qui ne respirait que la conversion des pécheurs, le retour des hérétiques et des schismatiques dans l'Église, la destruction de l'empire de Satan, l'augmentation de celui de Jésus-Christ, et qui ne pouvait se consoler de son absence que par le salut de plusieurs, embrassa avec ardeur, dans la réformation du Carmel, l'occasion que Dieu lui présentait de signaler son zèle ; elle se livra à tous les travaux inséparables d'une telle entreprise, et marchant au travers des obstacles que les hommes opposaient de toute part à son louable dessein, elle vint à bout de fonder, sans autres fonds que la Providence, jusqu'à trente-deux monastères, où l'on tendait sans relâche à ce qu'il y a de plus sublime dans la vie intérieure. L'Espagne vit avec admiration l'image du siècle d'or et de cette première Eglise de Jérusalem et d'Alexandrie, ou plutôt de l'Église du ciel et de la vie des Anges. Quel transport de joie pour ces Esprits bienheureux, à la vue de tant de pécheurs qui embrassaient la pénitence, et de tant de justes qui s'élevaient au sommet et au comble de la perfection !

Notre Sainte eut la gloire de planter ces Églises par ses sueurs, par ses travaux, par des persécutions sans nombre, par la faim, par la soif, par les veilles, les nécessités, les diverses injures des saisons. Mais tout lui semblait doux, pourvu qu'elle pût faire des conquêtes à Jésus-Christ, en retirant des âmes de la corruption du siècle : elle eût cru être criminelle et infidèle à son divin Époux, si elle avait témoigné moins d'empressement pour lui gagner des âmes, que le démon en a pour les lui enlever ; elle regardait ses divers monastères comme des citadelles et des forteresses impénétrables, comme de sacrés asiles où l'on était à couvert des insultes de cet ennemi du salut. Que n'a-t-elle pas fait pour ramener les pécheurs ! Nous pouvons dire qu'elle a souhaité, aussi bien que saint Paul, d'être anathème pour le salut des pécheurs ; et ce qui me paraît encore plus surprenant et qu'on aurait de la peine à croire si elle ne nous l'apprenait elle-même, Dieu lui accorda d'endurer quelque temps des douleurs approchantes de celles de l'enfer, pour en retirer l'âme d'un misérable Prêtre engagé dans les derniers désordres, et qui aurait été perdu sans ressource sans la charité inconcevable de notre Sainte (*Vie de sainte Thérèse, chap.* 31.).

Voilà ce qu'on appelle aimer, non pas en pensées et en paroles, mais en effet et en vérité : c'est ainsi qu'on prouve son amour envers Jésus-Christ. Oh ! quelle confusion pour nous d'être si tièdes et si glacés pour ses intérêts ! notre charité mérite-t-elle ce nom ? ce n'est qu'un roseau, une faible étincelle qui n'est pas à l'épreuve de la moindre opposition. Thérèse, avec une sainte hardiesse, a pu défier ce qu'il y a de plus terrible dans le monde, de la séparer de la charité de Jésus-Christ : mais pour nous, si nous voulons faire réflexion sur notre faiblesse, notre langueur, nos inclinations corrompues, notre attache à la vie présente, nos passions immortifiées, nos chutes si fréquentes, n'avons-nous pas sujet de nous écrier cent fois le jour : Qui est-ce qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ?

Humilions-nous à la vue de nos imperfections ; et pour

la communion ou la messe, prions instamment le Sauveur d'y apporter remède. Hélas! Seigneur, considérez ma misère et la faiblesse où je suis, et daignez m'en retirer : *Vide humilitatem meam, et eripe me* (Ps. 118. v. 153). Relevez-moi de mon abattement ; rendez moi plus fidèle à coopérer à vos grâces, plus docile à obéir à votre sainte loi ; tournez vers vous le penchant de ce cœur que vous n'avez créé que pour vous : ne permettez pas qu'il s'attache aux créatures ; faites que hors de vous il n'éprouve qu'inquiétude et qu'amertume ; donnez-moi, ô mon Dieu ! quelque part aux vertus de sainte Thérèse ; accordez-moi, s'il vous plaît, le don d'oraison, l'esprit de zèle, de charité, d'humilité, de pénitence, dont cette Sainte a été animée. Oh! si notre âme était ornée de toutes ces vertus, nous pourrions dire avec quelque vérité, que nous avons fait ce que nous avons pu pour bien recevoir Jésus-Christ : *Dilectus meus descendit in hortum suum* (Cant. 6. v. 1.).

XVIII. OCTOBRE.

SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE.

Saint Luc était un médecin de la ville d'Antioche en Syrie ; il devint disciple des Apôtres, et particulièrement de saint Paul auquel il s'attacha : il fut le compagnon de la plupart de ses voyages et de ses travaux. On croit que c'est lui que ce grand Apôtre désigne quand il parle d'un des frères qui avait acquis de la gloire dans toutes les Églises par l'Évangile (*II. Cor.* 8. *v.* 18.). Il eut celle de le prêcher en Dalmatie, en Galatie, en Macédoine : il a écrit non-seulement l'histoire de l'Évangile, mais encore celle des Actes des Apôtres. Il garda le célibat ; et parvenu à une extrême vieillesse, il mourut en Achaïe, dans la ville de Pa-

tras, qui était déjà célèbre par le martyre de saint André. (*Hier.*, *de Viris illustr. c.* 7.).

Et in medio ejus similitudo quatuor animalium, et hic aspectus eorum.

Et au milieu de ce même feu on voyait la ressemblance de quatre animaux qui étaient de cette sorte. *Ezech.* 1. *v.* 5.

I. Point. Pourquoi les saints évangélistes sont-ils figurés par ces animaux mystérieux que vit le prophète Ezéchiel.

II. Point. Comment saint Luc a rempli cette signification.

III. Point. Ce que nous devons faire pour l'imiter.

I. L'Église nous proposant dans les fêtes des Évangélistes la vision mystérieuse du prophète Ézéchiel, nous tâcherons, pour sujet de cette méditation, d'entrer dans le sens spirituel qu'elle y donne : elle considère ces quatre animaux comme des figures des quatre Évangélistes (*Hier. in Ezech. cap.* 1.). La face de l'*homme*, dit saint Jérôme, représente saint Matthieu, qui commence son Évangile en racontant la généalogie de Jésus-Christ selon la nature humaine. Par la face du *lion*, on entend saint Marc, dont l'Évangile commence par la prédication de saint Jean dans le désert et par la voix de celui qui crie : *Faites pénitence*, qui était comme le rugissement du lion. L'Évangile de saint Luc est figuré par la face du *bœuf*, parce que comme cet animal était destiné pour les sacrifices, aussi cet Évangéliste parle d'abord du sacerdoce de Zacharie. Enfin, la face de l'*aigle* représente saint Jean, qui, s'élevant comme un aigle jusque dans le ciel, décrit la génération éternelle du Fils de Dieu.

La face de l'homme et la face du lion, qui figuraient la naissance temporelle de Jésus-Christ et la prédication de son Précurseur, étaient à la droite; et au contraire, la face du bœuf était à la gauche, parce que, comme dit le même saint docteur, le sacerdoce et les victimes de la loi des Juifs devaient s'abolir et faire place au sacerdoce spiri-

tuel de celui à qui le Seigneur a dit : *Vous êtes Prêtre pour toujours selon l'ordre de Melchisédech* (Ps. 109. v. 4.). La face de l'aigle était au-dessus, parce que la génération éternelle du Verbe divin est élevée au-dessus de sa génération temporelle, de la prophétie de son Précurseur, et du sacerdoce ancien qui est aboli ; l'évangéliste saint Jean nous faisant voir de quelle sorte le Père est de toute éternité dans le Fils, comme le Fils est dans le Père. Mais toutes ces faces étaient tellement jointes dans ces animaux les unes aux autres, qu'elles semblaient ne composer qu'un seul corps ; parce qu'en effet tous les quatre Évangélistes ne composent proprement qu'un seul Évangile, qui nous représente tout Jésus-Christ, selon des vues différentes.

Les faces et les ailes de ces animaux mystérieux étaient élevées, parce que tout ce que les Évangélistes nous disent ne tend qu'au ciel, et ne prêche que ce qui peut relever la gloire et la majesté de Dieu. Leurs ailes sont jointes les unes aux autres, pour marquer l'union si admirable qui est entre eux, lorsqu'ils annoncent par toute la terre une même vérité ; et ils l'annoncent partout où l'Esprit de Dieu les pousse, sans qu'aucune chose soit capable de les faire retourner en arrière, parce qu'ils suivent l'impétuosité de cet Esprit-Saint qui les porte toujours vers ce qui est devant eux, c'est-à-dire vers les choses éternelles : *Unumquodque eorum coram facie suâ ambulabat ; ubi erat impetus, illuc gradiebantur, nec revertebantur cùm ambularent.* Ils ont non-seulement des ailes pour s'élever à la contemplation des plus hautes vérités ; ils ont encore des mains pour accomplir la volonté de leur divin Maître, et des pieds pour le suivre. Il est dit que leurs pieds sont droits : *Pedes eorum, pedes recti,* parce que les actions des hommes évangéliques doivent servir de règle aux autres : voilà le sens que les saints Pères ont donné à ces paroles d'Ezéchiel (*Hier. in Ezech. Idem, prœm. in Matth. Greg. Mag. in Ezech. cap.* 1. *Bern. Serm. ad Prœlat. c.* 8. *etc.*).

II. Voyons comme saint Luc en a rempli la signification.

Il a eu la gloire de manifester Jésus-Christ en toutes les manières qu'il le pouvait faire par ses prédications, par ses écrits, par ses actions et ses souffrances.

Oh! que l'esprit du grand saint Paul se reposait agréablement sur ce fidèle coadjuteur! La plupart des autres disciples l'abandonnèrent; mais saint Luc lui fut toujours attaché, et l'accompagna jusqu'à la prison et au martyre : *Lucas est mecum solus* (II. Tim. 4. v. 11.)! O fidélité à toute épreuve! ô courage héroïque qui ne craint uniquement que d'être infidèle à sa vocation qui l'attachait à saint Paul et à prêcher avec lui l'Évangile de Jésus-Christ : *Necessitas enim mihi incumbit. Væ enim mihi est, si non evangelizavero* (I. Cor. 9. v. 19.). Saint Luc n'a pas manqué de vigueur en travaillant avec celui que saint Chrysostôme appelle un laboureur ailé; il n'a pas perdu haleine en suivant ce géant dans la rapidité de ses courses : ils ont parcouru non-seulement tout ce vaste espace qui est depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie; ils ont encore étendu la domination du Fils de Dieu en une infinité de contrées qui ne reconnaissaient pas celle des Romains, alors maîtres de presque toute la terre : on peut même dire, sans affaiblir en rien la gloire du Docteur des nations, que saint Luc, qui n'est mort qu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, lui ayant survécu de plusieurs années, a eu le temps d'annoncer Jésus-Christ à d'autres peuples qui étaient ensevelis dans l'ombre de la mort, et de servir d'instrument à son Dieu pour accomplir cette magnifique prophétie : « Ceux à qui il n'avait pas été » annoncé, verront sa lumière; et ceux qui n'avaient pas » ouï parler de lui, entendront sa parole. »

Cet homme apostolique n'a pas eu seulement l'avantage de manifester J. C. par ses ferventes prédications, il l'a encore manifesté en nous laissant le précieux trésor de son Évangile qui contient le récit de la naissance, de la vie, de la mort, de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur. Plus heureux en cela que ceux d'entre les Apôtres qui n'ont fait simplement qu'annoncer Jésus-Christ aux infidèles, il a trouvé le secret de le faire connaître en tout temps, en tous lieux, et même jusqu'à la consommation des siècles;

il nous a de plus laissé l'histoire fidèle des premières années du siècle d'or de l'Église, où le sang de Jésus-Christ, encore tout fumant, excitait les nouveaux baptisés a répandre le leur pour la confession de son nom.

Enfin ce Saint admirable a prêché encore plus par ses actions que par ses discours : s'il a été un ouvrier qui a bien su dispenser la parole de la vérité, il l'a encore mieux pratiquée : il y a eu un accord invariable entre sa conduite et ses paroles : en un mot, il a été un parfait imitateur de saint Paul, comme saint Paul l'a été de Jésus-Christ : il a porté comme lui ses sacrés stigmates dans son corps ; c'est l'éloge que l'Église lui donne, et qui mérite toute notre attention. Mais parce qu'il doit nous servir de modèle,

III. Considérez ce que vous devez faire pour imiter ce glorieux Évangéliste; c'est 1.° de vous appliquer à bien faire connaître J. C. en toute occasion et en la manière dont vous êtes capable : *Opus fac Evangelistæ.* Instruisez-vous, pour cet effet, des maximes et des vérités de la religion dans l'Ecriture-Sainte et dans la Tradition, avant de les annoncer aux autres ; c'est ce que saint Luc nous insinue au commencement de son Évangile, quand il dit qu'il l'a écrit selon ce qu'il avait appris des Apôtres : *Sicut tradiderunt nobis qui ab initio viderunt et ministri fuerunt sermonis* (Luc. 1. v. 2.). 2.° C'est de méditer souvent les mystères que le Fils de Dieu a opérés pour notre salut, dont saint Luc nous a fait un détail si exact ; les croire, non d'une foi superficielle, comme il arrive souvent aux Ecclésiastiques, mais d'une foi vive, afin que, pleins d'amour et de reconnaissance envers notre divin Rédempteur, nous puissions les prêcher avec fruit, et inspirer aux autres les sentimens dont nous sommes nous-mêmes pénétrés. 3.° Comme il y a eu un accord si parfait entre les saints Évangélistes, et qu'ils nous ont tous annoncé les mêmes vérités, il faut de même qu'il y ait une grande union parmi les ministres de l'Église qui travaillent au salut des âmes, entre les curés et les religieux, les missionnaires et les prédicateurs, les confesseurs et les directeurs des consciences, afin que tout contribue à la sanctification des peuples. 4.° Enfin, il faut soutenir la prédication de la

parole par une vie sainte, laborieuse et pénitente, à l'exemple de saint Luc, et remplir les devoirs du ministère avec cette fidélité dont il nous a donné un si bel exemple; car ayant une fois embrassé la croix de Jésus-Christ, il l'a si constamment portée qu'il n'a jamais cessé de se mortifier pendant toute sa vie : *Crucis mortificationem jugiter in suo corpore portavit* (Orat. Eccl.). Pesez bien ce mot *jugiter;* il faut qu'un chrétien, et encore plus un Ecclésiastique, porte tous les jours sa croix à la suite de Jésus-Christ, *jugiter;* c'est-à-dire qu'il ne faut point accorder de trève à la nature corrompue, mais mortifier continuellement ses passions, faire une pénitence qui ne soit point interrompue, et qui ne finisse qu'avec la vie. O mon Dieu ! accordez-nous cette grâce, nous vous la demandons par l'intercession de ce bienheureux Évangéliste pour tous les chrétiens, et particulièrement pour tous les ministres de votre Église.

Pour la communion ou la messe, il faudrait être, comme saint Luc, amateur de la mortification, afin de pouvoir engraisser notre âme de cette manne céleste : *Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea.* Ayons-en au moins la volonté, et surtout prenons bien garde de n'approcher de l'autel qu'avec un cœur pur et des mains innocentes : *Vide ne tangas illud Sacrificium, nisi innocens et mundo corde; alioquin ipse* (*Christus*) *dicet tibi : Noli me tangere, quia tactus tuus contagium est.* (Bern. tom.5. Instruct. Sacerd. cap. 9.).

XXVIII. OCTOBRE.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE,

APÔTRES.

Nous célébrons aujourd'hui la fête de deux Apôtres, qui sont saint Simon, dit le Cananéen ou le Zélé, et saint Jude, frère de saint Jacques le Mineur, dont nous avons une Épître, qui est la dernière des Epîtres canoniques. Nous ne savons pas positivement quelle fut leur destination après la Pentecôte, lorsque les Apôtres quittèrent la Judée pour porter la foi de l'Évangile par toute la terre. On croit communément que saint Simon alla en Mésopotamie, et saint Jude en Egypte; qu'ensuite ces deux Apôtres se rencontrèrent dans la Perse, où, après avoir souffert des travaux immenses pour la foi, et converti un nombre infini d'infidèles, ils reçurent la couronne du martyre.

Hoc mando vobis, ut diligatis invicem. Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.

Le commandement que je vous fais, est que vous vous aimiez les uns les autres. Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. *Joan.* 15. *v.* 17 *et* 18.

DE LA CHARITÉ NÉCESSAIRE

A UN HOMME APOSTOLIQUE.

I. Point. Elle doit être désintéressée.
II. Point. Courageuse.
III. Point. Patiente.

I. Adorons l'amour éternel et infini que Jésus-Christ a eu pour son Église, non content de s'être livré à la mort pour elle, il a voulu laisser après lui des personnes qui pussent continuer sur la terre sa vie, ses souffrances et ses travaux,

et qui fussent comme les vicaires de sa charité et de son zèle pour le salut des hommes ; il a choisi pour cet effet les Apôtres et leurs successeurs dans le ministère ecclésiastique, à qui il a communiqué le même pouvoir qu'il avait reçu de son Père, avec une abondance de grâces proportionnées à la grandeur de leur emploi : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Joan. 10. v. 21.). Vous ne doutez pas que vous ayez reçu part à ce pouvoir et à ces grâces par votre ordination ; remerciez-en ce divin Sauveur, et apprenez l'usage qu'il veut que vous en fassiez, et les règles qu'il vous prescrit ; elles sont contenues en abrégé dans l'Évangile de ce jour et dans ce grand commandement qu'il nous y fait : *Hoc mando vobis, ut diligatis invicem.* Pour travailler utilement au salut du prochain, il faut avoir de la charité ; mais quelle charité ?

Une charité qui soit premièrement désintéressée ; telle a été celle de tous les Apôtres : voyez ce qu'ils ont fait lorsque leur Maître les envoya pour publier son Evangile par tout le monde, et pour retirer les hommes du paganisme où ils étaient ensevelis. Avec quelle promptitude quittèrent-ils tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde ! Avec quelle ardeur renoncèrent-ils à leurs prétentions et à leurs espérances, dans la vue de gagner des âmes à Dieu ! Y eut-il amitié, attache, liaison de chair et de sang, qui fussent capables d'arrêter ou de refroidir tant soit peu le zèle qui les poussait à une conquête si glorieuse ? Telle doit être l'activité d'un bon Prêtre, d'un fidèle ministre de l'Évangile. Quand il se présente une occasion favorable de ramener quelque âme à Dieu, il faut alors qu'il soit aveugle et insensible à tous ses propres intérêts ; il ne doit plus avoir d'égard à ses avantages ; il faut qu'il soit prêt à quitter tout ce qui pourrait le détourner d'une œuvre si importante : c'est à quoi il est appelé, en même temps qu'il est chargé du pesant fardeau du sacerdoce ou de la conduite des âmes. Il doit dès-lors n'estimer point de gain comparable à celui de procurer le retour des pécheurs à Dieu : ce n'est pas connaître son ministère, que de s'en former une autre idée ; c'est en trahir le plus essentiel devoir, que de le rapporter à quelque autre chose : *Si officium*

Presbyteri vis exercere, dit saint Jérôme, *aliorum salutem fac lucrum animæ tuæ* (Ep. 13.)

Avez-vous cette charité désintéressée? Pouvez-vous dire, comme l'Apôtre, que vous ne cherchez que la gloire de Dieu et le salut des âmes? *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos* (II. Cor. 12. v. 14.). Tous les clercs, selon saint Jérôme, devraient, en même temps qu'ils s'enrôlent dans la milice ecclésiastique, ressembler à Élie qui, lorsqu'il voulut monter au ciel, laissa tomber son manteau en terre; c'est-à-dire qu'ils devraient se débarrasser de tous les liens qui peuvent les empêcher de s'appliquer uniquement au service de Dieu et à la conversion des âmes: *Elias ad cœlorum regna festinans, non potuit ire cum pallio, sed mundi in mundo vestimenta dimittit* (Ep. 34.). Êtes-vous dans cette disposition?

II. Remarquez que la seconde qualité que doit avoir la charité que Jésus-Christ demande de nous, est qu'elle soit courageuse: *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit* (Joan. 15. v. 18.). Si vous voulez mener une vie apostolique et travailler comme il faut au salut des âmes, vous aurez bien à souffrir dans le monde; vous aurez bien des oppositions et des obstacles à surmonter: il n'y a que la ferveur de la charité qui passe par-dessus toutes ces difficultés. De là vient que Jésus-Christ, établissant saint Pierre son vicaire et le chef visible de son Église, s'informe jusqu'à trois fois de son amour: *Dicit ei tertiò: Simon, amas me? pasce oves meas* (Joan. 21. v. 17.). Remarquez bien cet ordre, dit saint Augustin, *interrogatur amor, et imperatur labor* (Ibid.). Il faut s'assurer de l'amour pour être assuré du travail: si vous aimez beaucoup, vous ferez beaucoup; mais si vous aimez peu, vous ferez peu. Lorsque le zèle du salut des âmes est loué, applaudi des hommes et soutenu par les puissances de la terre, il est aisé d'en témoigner; on s'en fait honneur, et l'amour-propre y a quelquefois plus de part que le désir de la gloire de Dieu: mais quand ce zèle est contredit, combattu et persécuté sans qu'il se relâche ni se ralentisse en rien, c'est alors qu'il est courageux et

véritable, qu'il est tel que Dieu l'attend de ses ministres. Il ne veut pas qu'il soit semblable à l'ardeur que ceux de la tribu d'Éphraïm témoignaient pour le combat lorsqu'ils étaient éloignés des occasions de combattre, et qui prenaient lâchement la fuite à l'approche des ennemis : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum conversi sunt in die belli* (Psal. 77. v. 9.). Dieu ne veut point que notre zèle soit passager, mais il exige qu'il soit ferme et constant, qu'il s'anime et s'enflamme davantage par la résistance qu'il trouve; qu'il poursuive sans relâche ses entreprises jusqu'au bout : il veut que notre charité ressemble à celle de saint Paul, qui se moquait des plus rudes persécutions, et qui défiait le ciel et la terre, la mort et la vie, le monde et l'enfer, les choses présentes et les futures, et toute sorte de violences, de le séparer de l'amour de Jésus-Christ et de le faire relâcher des poursuites qu'il faisait pour lui acquérir et gagner des âmes : *Quis nos separabit à charitate Christi, etc.* (Rom. 8. v. 34.)?

Avez-vous cette ardente charité? Hélas! bien loin de vous exposer à toutes sortes de périls pour aider les âmes à se relever ou pour les préserver des chutes, n'êtes-vous point peut-être un de ces ouvriers lâches, de ces Pasteurs timides, qui à la seule approche du loup prennent la fuite, qui laissent leurs ouailles en proie à leurs plus cruels ennemis dès qu'il y a pour eux le moindre danger, qui se découragent et se rebutent aux moindres obstacles que l'on oppose à leurs desseins? Ranimez votre charité. Il ne suffit pas qu'elle soit désintéressée et courageuse;

III. Il faut encore qu'elle soit patiente, à l'épreuve de toutes sortes de maux et de persécutions : *Non est servus major domino suo,* nous dit Jésus-Christ dans l'Évangile de ce jour; *si me persecuti sunt, et vos persequentur.* Son Apôtre nous avertit que, pour agir comme de fidèles ministres de Dieu, nous devons nous rendre recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux, dans les veilles, dans les travaux, dans les pressantes nécessités, dans les extrêmes afflictions : *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multâ patientiâ,*

in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis (II. Cor. cap. 6.); ni les calomnies, ni les louanges, ni la bonne, ni la mauvaise réputation, ni les différentes occupations de notre ministère, ni les plaintes, ni les menaces, ni les outrages, ni la violence ne doivent jamais lasser notre patience ou nous faire discontinuer de prendre soin des malades dont nous devons procurer le salut et la guérison. Il n'en est pas du sort des ministres de l'Évangile, comme de ceux de l'ancienne loi; ceux-ci, après avoir passé par de rudes et de fâcheuses épreuves, en étaient pour l'ordinaire délivrés; ceux-là, au contraire, ne doivent point attendre d'autre fin de leurs travaux et de leurs souffrances, que leur mort : *Sufferentiam Job audistis*, dit saint Jacques, *et finem Domini vidistis* (Jacob. 5. v. 11.). Vous avez vu jusqu'à quel point Job a porté sa patience, avec quelle fermeté il a supporté tous les maux qui ont éprouvé sa vertu; cependant, après avoir été ainsi éprouvé, il a été délivré de toutes ses afflictions, et dès cette vie Dieu l'a rétabli avec avantage dans tous les biens que l'envie du démon lui avait ravis. Voyez Jésus-Christ, le modèle de tous les hommes apostoliques : ses souffrances, qui ont commencé avec sa vie, n'ont point eu d'autre fin que sa mort; il a toujours porté sa croix, et n'en a point voulu descendre lorsque les Juifs l'en sollicitaient, avec promesse de croire en lui; ce n'est qu'en l'autre vie qu'il a reçu la récompense de tous les travaux de sa vie et des opprobres de sa mort.

Voilà, ministres du Seigneur, le grand modèle sur lequel vous devez régler votre patience dans les peines et les fatigues attachées à votre ministère; vous n'en devez point attendre de fin en ce monde; au contraire, vous devez vous attendre à y trouver toujours de nouveaux obstacles qui exerceront votre patience dans le soin dont vous êtes chargés de ramener à Dieu les pécheurs. Sans éprouver le fer ni le feu, vous trouverez des occasions continuelles d'être martyrs de la charité dans la paix même de l'Église : *Sinè ferro martyr esse poteris*, vous dit saint Bernard, *si patientiam in animo veraciter custodieris* (De tripl. gen. bon.).

Pour préparation à la messe, demandez à Jésus-Christ,

par l'intercession des saints Apôtres, cette charité accompagnée de toutes les conditions que vous venez de méditer. O Jésus! soyez à jamais béni et remercié d'avoir donné à votre Église les saints Apôtres et ce nombre innombrable d'ouvriers évangéliques qui, marchant sur leurs traces, ont travaillé si constamment à augmenter la beauté de votre maison; continuez, s'il vous plaît, ô mon Sauveur, d'envoyer de semblables ouvriers à votre vigne, et faites-nous la grâce d'être de ce nombre; allumez dans nos cœurs ce graud feu d'amour qui les a si heureusement consumés dans le travail du salut des âmes; accordez-nous cette charité désintéressée qui sacrifie tout, cette charité courageuse qui entreprend tout, cette charité patiente qui souffre tout, quand il s'agit de procurer votre gloire et de ramener les pécheurs à vous.

Pour action de grâces, continuez la même prière, persuadés que rien ne multiplie davantage les couronnes d'un bon Prêtre que la conquête des âmes : *Tot coronas sibi multiplicat, quot Deo animas lucrifacit* (Petr. Bles. de vitâ Cleric.).

Ier NOVEMBRE.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

L'ÉGLISE ne pouvant honorer tous les saints en particulier durant le cours de l'année, a choisi ce jour pour les honorer tous généralement en Dieu qui est la source de leur sainteté, comme il en est la récompense et la fin. Quelques-uns de ces saints nous sont connus, mais il y en a une infinité d'autres dont les noms ne sont écrits qu'au livre de vie : ce que nous devons savoir d'eux en général, est qu'ils ont tous passé par de grandes afflctions avant que d'entrer dans le repos éternel. L'Église glorifie son divin Epoux de les avoir conduits par des voies admirables dans la céleste patrie; mais son principal dessein, en la solennité de ce jour, est de nous exciter à nous rendre dignes de leur bonheur, en suivant les illustres exemples qu'ils nous ont laissés.

Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus... stantes ante thronum.

Je vis une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toutes les nations... qui étaient debout devant le trône. *Apoc. c. 7. v. 9.*

I. Point. L'idée que nous pouvons nous former du bonheur des saints.

II. Point. Les moyens que nous devons prendre pour avoir part à ce bonheur.

I. Cette grande multitude dont parle saint Jean dans l'Épître de ce jour, nous marque, suivant les interprètes, ce nombre innombrable de prédestinés que Dieu a rendus participans de sa gloire. Oh! si nous pouvions concevoir quel est le bonheur de tous ces saints, nous aurions sans doute plus d'ardeur à nous en rendre dignes; mais l'homme ne peut l'expliquer : *Non licet homini loqui* (II. Cor. 12. v. 4.), dit saint Paul : l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Après cet aveu de l'Apôtre, il faut convenir que tout ce que nous pouvons en dire n'est rien en comparaison de ce qui en est; cependant, pour nous en former une idée, nous pouvons emprunter ce que saint Augustin nous en apprend dans l'une de ses lettres, où il dit que cette sainte Cité, qui est le séjour des bienheureux, a la vérité pour roi, la charité pour loi, et l'éternité pour sa durée : *Cujus rex veritas, cujus lex charitas, cujus modus æternitas* (Aug. Ep. 138. ad Marcel. edit. n.). Arrêtons-nous à ces trois mots qui suffisent pour nous occuper pendant cette oraison.

Il n'y a rien, dit ce saint Docteur, que l'homme souhaite tant que la vérité : *Quid enim desiderat fortiùs anima quam veritatem?* Mais, hélas! que la jouissance que nous en avons ici-bas est imparfaite! la plupart des hommes en ont si peu de connaissance, qu'ils mettent leur béatitude dans les richesses de la terre, dans les plaisirs des sens ou dans les honneurs de ce monde, qui, bien loin de rendre l'homme heureux, ne produisent qu'une fausse félicité et une véritable

misère qui mérite d'autant plus d'être déplorée, dit ce Père, qu'on la déplore moins : *Falsa felicitas, vera miseria tantò magìs flenda, quantò minùs fletur* (Idem in Psal. 85.). Ceux mêmes qui voient le néant de toutes ces choses, et que Dieu a éclairés des lumières de la foi, ne voient la vérité qu'au travers des ombres et des nuages qui la couvrent à nos yeux pendant que nous sommes environnés de ce corps mortel : ce ne sera donc que dans le ciel, qui est le royaume de la vérité, qu'elle se découvrira à nos yeux dans tout son éclat, dans toute sa beauté et sa majesté : *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem* (I. Cor. 13. v. 12.), dit saint Paul. Alors l'ordre de la nature et de la grâce n'aura plus rien de caché pour nous ; ce ne sera plus une connaissance abstraite et confuse, mais une vue claire et manifeste des attributs et des perfections de Dieu, des beautés infinies de cette nature suprême qui doit constituer notre souverain bien. La vérité portera elle-même le flambeau dans tous ces secrets adorables qui font de toute éternité la plus sérieuse occupation d'un Dieu, à la vue desquels le grand Apôtre (*Rom.* 11. *c.* 33.) s'écrie : « O profondeur des ri» chesses de la sagesse et de la science de Dieu, que vos voies » sont incompréhensibles ! » En un mot, cette divine vérité nous pénètrera entièrement ; elle sera notre nourriture, notre breuvage, notre trésor ; elle nous sera généralement toutes ces choses. O mon Dieu ! quand est-ce que nous sortirons de ce lieu de ténèbres et de mensonges, et que nous arriverons dans ce charmant séjour où vous nourrissez les Saints de ce pain incorruptible de la vérité? *Ubi pascis Israel in æternum veritatis pabulo* (Aug. Serm. 463.).

Mais ce qui augmentera encore infiniment le bonheur qui nous attend dans ce royaume de la vérité ; c'est qu'il est gouverné par les lois de la charité : *Cujus lex charitas.* La paix est la vie du ciel. Dans l'enfer il n'y a que désunion et désordre : les démons et les réprouvés sont autant de furies acharnées les unes contre les autres ; chaque damné est ennemi des compagnons de son supplice : il les hait tous, et il est haï de tous. Sur la terre la désunion règne aussi, parce que la cupidité domine dans le cœur de la plupart des hom-

mes ; il n'y a que les justes et les serviteurs de Dieu qui sont animés de son esprit qui est un esprit de charité, qui y soient unis ; mais cette union est encore bien défectueuse, et il faut bien peu pour la rompre. Oh ! qu'elle est éloignée de cette paix ineffable qui est l'apanage des habitans de la Jérusalem céleste ! Non-seulement ils sont tous unis intérieurement et extérieurement, mais le cœur de ces heureux citoyens est à découvert à chacun d'eux : il n'y a plus de diversité de sentimens, de désirs et d'intention ; c'est une conformité parfaite. Quoiqu'ils doivent être inégalement remplis des dons de Dieu, à proportion de leurs mérites, ils seront néanmoins incapables du moindre mouvement d'envie, parce que l'unité de la charité règnera en tous : *Non erit aliqua invidia imparis charitatis*, dit saint Augustin, *quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis* (Idem. Tr. 37.).

Si la joie d'aimer et de se voir tendrement chéri par les amis de Dieu doit être si parfaite, qui peut exprimer quelle sera celle de se voir infiniment aimé de son Dieu, d'être l'objet de ses complaisances, et d'occuper dans son cœur une place si honorable? C'est ici que nous pouvons bien nous écrier avec le Prophète-Roi : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (Ps. 138. v. 17.). Ah ! si les Saints à qui Dieu se communique un peu dans cette vie, se sont vus comme transportés hors d'eux-mêmes et sont tombés dans une heureuse défaillance par l'excès de leur joie, quelle sera la jubilation et le transport des bienheureux, puisque ces joies spirituelles qu'ont goûtées dès cette vie ces saintes âmes, ne sont que des avant-goûts de celles du ciel, des étincelles de ce grand feu d'amour qui nous embrasera, et des gouttes de ce torrent de volupté dont notre âme sera heureusement inondée! Enfin, ce qui mettra le comble à cette félicité, c'est qu'elle sera éternelle et ne se mesurera plus par le temps.

Cujus modus æternitas. C'est peu d'être heureux pour un temps ; mais être heureux pour toujours, jouir éternellement de Dieu, vivre de la vie de Dieu même, c'est la consommation et le comble de la félicité ; jugeons-en par la raison des contraires. N'est-il pas certain que la peine la plus affligeante des réprouvés, c'est que leur supplice n'aura point de

c'est cette idée qui les jette dans une désolation et un désespoir inconcevable ; ils joignent à chacun des maux qu'ils souffrent, tout le poids de l'éternité ; ils la préviennent par la pensée, et réunissent dans le temps présent ce qu'ils doivent souffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens. Disons-en de même de l'éternité bienheureuse, elle nous sera donnée tout à la fois ; chaque instant sera pour nous comme une éternité de joie : les bienheureux savent qu'ils ne sont plus sujets aux vicissitudes que nous éprouvons ici-bas, et qu'il luit pour eux un jour éternel qui ne sera suivi d'aucune nuit, ou plutôt que l'Agneau sera leur lumière pour jamais : *In æternum exsultabunt, et habitabis in eis* (Psal. 5. v. 12.). O heureuse éternité ! que tu renfermes de biens dans ton vaste sein ! Ah ! Seigneur, qu'heureux sont ceux qui demeurent dans votre maison ! ils loueront à jamais vos divines miséricordes : *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine, in secula seculorum laudabunt te* (Psal. 83. v. 5.) ! mais que faut-il faire pour y entrer ?

II. Le moyen que nous devons prendre pour avoir part au bonheur des Saints, c'est de marcher sur leurs traces et de les imiter : il n'y en a point d'autre à choisir ; et c'est celui-là même que notre Seigneur nous prêche dans l'Évangile de ce jour, où nous voyons que la pauvreté, le mépris et le détachement du monde, la croix, les larmes et les souffrances sont le chemin royal du ciel. Parmi les Saints, nous dit saint Paul : *Alii ludibria et verbera experti, insuper et vincula, et carceres : lapidati sunt, tentati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt : circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti ; quibus dignus non erat mundus : in solitudinibus errantes, in montibus et speluncis, et in cavernis terræ* (Heb. 11. v. 36. 37 et 38.). Et vous, vous croirez pouvoir arriver à leur bonheur en vivant dans la délicatesse, dans les plaisirs et les joies de ce monde ! Quelle apparence ? lisez leur vie, et particulièrement celle de tant de saints Prêtres et de saints Pasteurs qui ont été dans le même état où vous êtes : voyez jusqu'à quel point ils ont porté la perfection ecclésiastique : il y en a qui ont été si charitables et si détachés des

biens de ce monde, qu'ils n'ont rien eu à donner à la mort, parce qu'ils avaient tout donné pendant la vie, comme saint Augustin dont il est dit : *Testamentum nullum fecit, quia undè faceret Christi pauper non habuit* (Possidius in Vitâ S. August. c. 30.). Il y en a qui ont été si humbles et si patiens, si doux et si misécordieux, que toutes les eaux des tribulations n'ont pu éteindre leur charité : il y en a qui ont été si fervens et si zélés pour le salut des âmes, qu'ils n'ont su ce que c'était que de prendre le moindre repos, passant le jour à instruire, à confesser, et en d'autres œuvres de charité, et la nuit à gémir et à prier pour le salut des pécheurs. Enfin, il y en a qui, après avoir consacré à Jésus-Christ leurs sueurs et leurs travaux, ont arrosé l'Église de leur sang, et ont acheté les biens du ciel par une infinité de maux et de supplices, comme les saints Martyrs dont nous faisons si souvent l'office pendant l'année.

Jetez les yeux sur cette nuée de témoins qui, ayant été fragiles et environnés d'infirmités comme vous, ont cependant glorieusement triomphé, avec le secours de la grâce, de tous les obstacles qui s'opposaient à leur salut. L'Église vous les propose aujourd'hui comme autant d'intercesseurs que vous avez auprès de Dieu ; entrez dans son esprit, et demandez le secours de leurs prières. Grands Saints, je vous honore et vous révère ; je bénis notre commun Maître, et le remercie de la gloire immense dont il a couronné vos travaux ; faites-moi sentir l'effet de votre protection : vous êtes dans un port assuré, ayez pitié de ceux qui voguent au milieu de cette mer orageuse à travers d'une infinité d'écueils ; obtenez-moi la grâce de haïr le péché plus que la mort, et d'expier ceux que j'ai commis, par une véritable pénitence qui me rende digne d'être le compagnon de votre gloire. *Amen.*

Pour la messe, priez Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur du bonheur des Saints, qu'il vous inspire un désir ardent de le devenir, et vous fasse la grâce de travailler tout de nouveau à votre sanctification ; c'est à quoi doit nous porter, selon saint Bernard, la solennité de ce jour : *Planè quòd eorum memoriam veneramur, nostrâ interest, non ipsorum : vultis scire quantùm interest nostrâ : Ego*

in me fateor, ex hâc recordatione sentio desiderium vehemens inflammari, et desiderium triplex (Bern. in Festo omnium Sanctorum, Serm. 5.).

II. NOVEMBRE.

LA COMMÉMORATION

DES FIDÈLES TRÉPASSÉS.

L'Église fait aujourd'hui une mémoire générale de tous les Fidèles morts dans son sein avec la foi et la charité de Jésus-Christ, et nous invite à offrir en leur faveur des prières et des sacrifices : nous ne formons tous qu'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef. Nous prîmes part dans la solennité d'hier au triomphe et au bonheur de ses membres glorieux qui jouissent de lui dans le ciel ; il est juste que nous prenions part aujourd'hui aux douleurs de ses membres souffrans, les âmes détenues dans le purgatoire, et que nous tâchions de les soulager par nos bonnes œuvres ; elles ne manqueront pas d'être reconnaissantes de nos bons offices, lorsqu'elles seront arrivées au lieu du repos éternel après lequel elles soupirent.

Misereminî meî, misereminî meî, saltem vos amici meî, quia manus Domini tetigit me.

Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a frappé. *Job. c.* 19. *v.* 21.

I. Point. Les peines extrêmes que souffrent les âmes qui sont en purgatoire.

II. Point. Moyens de les soulager et d'éviter les peines qu'elles endurent.

I. Entrons en esprit dans cette prison affreuse où la justice divine retient les âmes qui lui sont redevables, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement purifiées de leurs péchés ; considérons les peines extrêmes qu'elles souffrent : l'Église nous en fait comprendre bien des choses lorsque, priant pour elles

dans l'auguste sacrifice de la messe, elle demande en leur faveur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix : *Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas deprecamur* (Canon Missæ.). Si elles ont besoin de rafraîchissement, il faut qu'elles soient dans les flammes ; si elles ont besoin de lumière et de paix, il faut qu'elles soient dans les ténèbres et dans le trouble : ce rafraîchissement qui leur manque, marque la peine du sens, et par cette lumière et cette paix qu'elles n'ont pas, il faut entendre la présence de Dieu dont elles sont privées. Oh ! qui peut comprendre combien ces deux sortes de peines sont excessives !

Nous n'avons rien ici-bas qui approche de l'activité du feu, et l'on ne peut guère s'imaginer de supplice plus cruel : cependant notre feu n'est rien en comparaison de celui qu'on souffre en purgatoire, qui est le même, selon plusieurs théologiens (*In Supplem. S. Thom. q.* 100. *a.*3.), que celui de l'enfer ; il n'y a de différence que dans la durée. Dans l'enfer, les damnés savent que leur réprobation est éternelle, et que leurs peines ne finiront jamais ; mais les ames qui sont dans le purgatoire sont assurées de leur salut, et savent que leurs peines finiront un jour ; elles seront sauvées, mais en passant par un feu dont la douleur surpasse tout ce qu'on peut souffrir en cette vie : *Quamvìs salvi per ignem,* dit saint Augustin, *gravior tamen erit ille ignis, quàm quidquid potest homo pati in hâc vitâ* (August. in Psal. 37. n. 3.).

Mais ce n'est là que la moitié, ou plutôt la moindre partie de ce qu'on souffre en purgatoire ; car, hélas ! c'est un lieu où l'on ne voit pas Dieu ; et qui peut exprimer en quel état est une âme privée de la jouissance de l'Être suprême, lorsque, dégagée de la matière, elle tend à lui comme à sa fin, comme à son centre, comme à son souverain bien, comme à son tout, et qu'elle y tend avec une ardeur, une rapidité et une impétuosité que nous ne saurions comprendre, engagés comme nous le sommes dans ce corps mortels ? Oh ! que la violence que souffre cette pauvre âme lui est douloureuse ! que cette privation lui est sensible ! que cette séparation est cruelle ! On ne peut mieux en juger que par la grandeur de

Dieu même, qui, étant un bien infini, cause par sa privation une peine infinie. Être juste, et se voir séparé pour un temps de son Dieu; comprendre que cette séparation est arrivée par notre faute, quel supplice pour les âmes qui sont en purgatoire! Ne doutons pas qu'en cet état elles ne nous appellent incessamment à leur secours, qu'elles ne poussent de fréquens soupirs, ou plutôt de continuels gémissemens vers la terre, puisqu'il leur est comme défendu d'en pousser vers le ciel qui est devenu pour elles un ciel d'airain: *Miseremini meî*, nous crient-elles, *miseremini meî; saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* « Ayez pitié de moi, » ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis, parce » que la main du Seigneur m'a frappé. » Serons-nous insensibles à leurs plaintes? Fermerons-nous nos entrailles à des pères, des mères, des amis qui sont dans la dernière nécessité? Si nous refusons de les écouter, ne devons-nous pas avec justice nous attendre à languir en purgatoire autant de temps que nous y aurons laissé languir les autres? c'est pourquoi nous devons faire tous nos efforts pour les soulager; ce sera un moyen d'éviter un jour les peines qu'elles endurent aujourd'hui.

II. Nous devons donc, pour cela, 1.° avoir une grande compassion pour les âmes qui sont en purgatoire. Nous y avons peut-être des parens, des amis et des personnes qui nous ont été chères en ce monde : n'est-ce pas une grande ingratitude de n'en conserver la mémoire qu'autant que dure le son des cloches, et de n'y plus penser dès qu'ils sont renfermés dans le tombeau? Souvenons-nous donc que, puisque c'est une sainte et salutaire pensée d'adresser nos vœux au ciel pour les défunts, comme dit l'Écriture, nous ne devons jamais les oublier dans nos prières, dans nos sacrifices et nos bonnes œuvres : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis salvantur* (II. Machab. 21. v. 46.). Il faut prier pour eux, non à la hâte et avec précipitation, comme font la plupart des ecclésiastiques quand il s'agit de quelque service pour les défunts, mais avec attention et piété, d'une manière digne de Dieu, comme nous voudrions qu'on fît pour nous-mêmes si nous étions en

leur place; ne passant aucun jour sans nous souvenir d'eux, ne fût-ce que pour dire un *De profundis.*

2.º Pour éviter les peines que l'on souffre en purgatoire, il faut faire une véritable et sincère pénitence de ses péchés, et éviter les véniels autant qu'on le peut, puisque les peines du purgatoire ne sont que pour suppléer au défaut de nos satisfactions, et nous purifier de ces fautes légères qui ne nous sont que trop ordinaires en cette vie : nous devons offrir à Dieu, pour expiation de nos péchés, les afflictions, les peines, les maladies qui nous arrivent; lui adressant souvent cette prière que lui faisait un de ses plus fidèles serviteurs : *Hic ure, hìc seca, modò parcas, et in æternum parcas;* ou celle de saint Augustin : *Ut in hâc vitâ purges me, et talem me reddas, cui jam emendatorio igne non opus sit* (In Ps. 37. n. 3.) Ah! il vaut bien mieux être purifié en ce monde que de tomber en l'autre entre les mains d'un Dieu vengeur. Le temps présent est celui de la miséricorde et du mérite; une heure de patience dans nos maux, une victoire remportée sur nos passions effacera peut-être plus de péchés véniels, et paiera plus de dettes qu'un mois ou même une année de flammes en purgatoire : c'est donc une grande imprudence que de remettre notre pénitence, et de la renvoyer au temps que nous serons en purgatoire. Le plus grand regret qu'aient les âmes qui y souffrent, est de n'avoir pas fait ici d'assez dignes fruits de pénitence, et de voir que c'est ce qui retarde leur félicité. Que leur exemple nous instruise, et qu'il nous fasse profiter de toutes les occasions que Dieu nous envoie pour satisfaire à sa justice.

Prenons cette résolution à la fin de notre oraison, ce sera une excellente préparation pour la messe; unissons-nous ensuite à toute l'Église, priant pour ces pauvres âmes souffrantes; et offrons à Dieu pour elles la Victime de propitiation. Seigneur Jésus, daignez étendre jusque dans le purgatoire les mérites infinis de votre passion et de votre mort : *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem. Amen.*

IV. NOVEMBRE.

SAINT CHARLES BORROMÉE,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Saint Charles, le grand modèle des Ecclésiastiques en ces derniers siècles, était d'une des plus illustres familles de Milan ; il se destina à l'Église dès sa jeunesse, et fit paraître une modération au-dessus de son âge. Pie IV, son oncle, ne fut pas plus tôt créé Pape, qu'il l'appela près de lui : charmé de sa vertu, il le fit cardinal, ensuite archevêque de Milan, et lui donna toute l'administration des affaires de son pontificat. Ce saint Archevêque procura la conclusion du concile de Trente, et en fit observer les règlemens dans son diocèse aussitôt qu'il y fut arrivé. Tout était dans une effroyable corruption à Milan, lorsque ce zélé Pasteur y arriva ; il commença par une visite générale de son diocèse ; il tint ensuite plusieurs synodes, établit plusieurs séminaires et plusieurs écoles de piété, et s'appliqua de telle sorte au rétablissement de la discipline et à la réformation des mœurs, qu'on vit en peu de temps toute la province du Milanais changer de face. Il trouva souvent de grands obstacles à ses pieux desseins ; mais Dieu bénit tellement son zèle, ses soins et ses travaux, qu'il vint à bout de tout. Il se signala par des actions extraordinaires de charité, surtout durant la peste qui affligea Milan, s'exposant courageusement au péril. Quoique sa vie eût été jusque là très-pénitente, elle le fut encore davantage depuis ce fléau par lequel il plut au Seigneur de visiter son peuple ; ce qui, joint à un travail infatigable à remplir les fonctions d'un véritable Pasteur, avança ses jours, puisqu'il mourut à l'âge de quarante-sept ans, mais plein de mérites et de bonnes œuvres.

Suscitabo mihi Sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet.

Je me susciterai un Prêtre fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon âme. *I. Reg. c.* 2. *v.* 35.

I. Point. Saint Charles a été Pontife fidèle envers Dieu par le zèle qu'il a eu pour sa gloire ;

II. Point. Envers son peuple par la grandeur de sa charité ;

III. Point. Envers lui-même par la rigueur de sa patience.

I. Rendons grâces à Dieu pour le don inestimable qu'il a fait à son Église du grand saint Charles, ce Ministre selon son cœur, ce Pontife fidèle, cet autre Samuel accordé au peuple de Dieu dans ses plus grands besoins. Pour comprendre la grandeur de ce don, nous n'avons qu'à nous ressouvenir des désordres qui régnaient alors dans l'état ecclésiastique, et conséquemment parmi les Chrétiens. L'on voyait dans ce malheureux siècle l'accomplissement de cette prophétie : *Et erit sicut populus, sic sacerdos* (Isaï. 24. v. 2.). La corruption était montée à un tel point dans le diocèse de Milan, que les Prêtres qui doivent être la lumière du peuple, ignoraient les premiers élémens de la religion et les plus essentiels devoirs du Christianisme. La plupart des Curés, parce qu'ils confessaient les autres, ne croyaient pas être obligés à se confesser eux-mêmes ; leurs mœurs étaient encore plus corrompues que leur ignorance n'était honteuse : les Moines et les Vierges consacrées à Dieu n'avaient rien de religieux que l'habit, et démentaient par leur débauche ou par une vie toute mondaine la sainteté de leur profession. En un mot, la désolation était extrême lorsqu'il plut à Dieu de donner à son Église un autre saint Ambroise en la personne de saint Charles son digne successeur, qui, brûlant de zèle pour sa gloire, sut réparer les grands maux que l'ignorance et le vice avaient faits dans la maison du Seigneur. Étant cardinal, neveu d'un Pape dont il était tendrement chéri, il rendit à l'Église le service le plus signalé qu'un homme mortel pût lui rendre, en travaillant efficacement à la conclusion du

concile de Trente. Il vint ensuite à Milan défricher le champ épineux que la divine Providence avait commis à ses soins. Oh! que n'a-t-il pas fait pour un diocèse alors si déréglé! Combien de synodes, d'instructions, de visites, d'établissemens d'écoles, de confréries, de séminaires, pour réformer le clergé, rétablir la discipline régulière dans les monastères, et renouveler partout la pureté des mœurs! Que n'a pas souffert cet illustre Pasteur dans une entreprise si glorieuse! Ni la chair, ni le sang, ni les plaisirs, ni les honneurs, ni les richesses, ni les persécutions des gouverneurs violens, ni les assassinats des moines apostats et désespérés, ni les calomnies des Ecclésiastiques rebelles, ni le refroidissement des puissances prévenues contre lui, n'ont été capables d'affaiblir son zèle ni de le détourner de la fidélité qu'il devait à son Dieu. Il a été ce grand Pontife qui a soutenu la maison du Seigneur tant qu'il a vécu, et qui a fortifié le temple pendant ses jours : *Sacerdos magnus qui in vitâ suâ suffulsit domum, et diebus suis corroboravit templum* (Eccli. 50. v. 1.).

Remerciez Dieu d'avoir animé ce grand Pontife d'un zèle si ardent pour sa gloire; comparez ensuite le vôtre avec le sien. Ah! quelle différence! vous êtes bien éloignés d'avoir à souffrir de la part des hommes tout ce qu'un saint Charles a souffert; et cependant combien de lâchetés et de faiblesses! combien de fois avez-vous trahi votre ministère! combien de fois, pour plaire aux hommes, avez-vous honteusement abandonné les intérêts de Dieu et de son Église! Humiliez-vous, et ranimez votre zèle à procurer la gloire de Dieu, en considérant celui de saint Charles que l'Église vous propose aujourd'hui à imiter.

II. Non-seulement il a été un Pasteur fidèle à son Dieu, par le zèle qu'il a eu pour sa gloire; mais encore il a été fidèle à son peuple, par la grandeur et l'étendue de sa charité. Un Pasteur des âmes doit les paître en trois manières, dit saint Bernard (*Ep.* 201.); en offrant pour elles de ferventes prières, en les nourrissant par la parole de vérité, et en les édifiant par le bon exemple. Jamais Pasteur ne fut plus fidèle à paître ses brebis de la sorte que saint Charles; comme

il les portait toutes dans son sein, il les offrait sans cesse à Dieu, et lui demandait avec une sainte importunité qu'il les conduisît lui-même, les éclairât et les rendît fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres. Le jour lui paraissant un temps trop court pour prier, il employait celui de la nuit à un si saint exercice, imitant son divin Maître : il retranchait les heures du sommeil pour fléchir la justice du Tout-puissant : c'est alors que, abattu devant la suprême majesté de Dieu, il lui disait avec le prophète Joël : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne souffrez pas que votre héritage devienne la proie de ses ennemis qui sont les vôtres.

Mais quel spectacle pour les Anges et pour les hommes, de voir ce saint prêtre, cet innocent Pontife, marcher par les rues de Milan avec toutes les marques d'un pénitent public ; les pieds nus, le cilice sur le dos, la corde au cou, les larmes aux yeux, la cendre sur la tête, la croix à la main, la componction dans le cœur, intercéder pour son peuple frappé du fléau horrible de la peste qui faisait dans sa province d'étranges ravages! Il vous opposa, Seigneur, le bouclier de son ministère, comme un nouvel Aaron; il se mit entre les morts et les vivans, pour suspendre les effets de votre colère; et sa prière montant jusqu'à vous, fut un encens d'une agréable odeur qui fit cesser cette dure plaie, et arrêta l'Ange exterminateur : *Stans inter mortuos et viventes, pro populo deprecatus est, et plaga cessavit* (Numer. 19. v. 48.)

Venons à ses instructions. Avec quelle exactitude ne rompit-il pas le pain de la parole de Dieu, soit par lui-même, soit par les ouvriers évangéliques qu'il envoyait de tous côtés! *Verbi Dei prædicationem*, dit l'Église dans son office, *gravissimis licèt curis occupatus, nunquàm intermisit.* Ce n'étaient pas des discours persuasifs d'une éloquence humaine, mais des discours utiles et touchans qui excitaient les soupirs et les gémissemens du cœur des auditeurs. On voyait s'écarter, à sa voix, l'erreur et la superstition, pour faire place à la vérité; les usuriers brûlaient leurs contrats illicites; les impudiques renonçaient à leurs commerces infâmes : il suffisait qu'il dît une fois aux plus

grands pécheurs, hommes aussi perdus et aussi dissolus que les Ninivites : Faites pénitence; et on la faisait. C'était assez qu'il leur dit, comme dit saint Jean-Baptiste aux Juifs : Arbres autrefois morts ou stériles, faites de dignes fruits de pénitence; et l'on en portait.

Ce qui donnait tant d'efficacité à sa parole, c'était l'exemple de ses vertus et la sainteté de sa vie : on voyait un prélat qui ne prenait de l'épiscopat que les sueurs et les travaux, qui joignait aux fonctions de la vie pastorale les austérités des anachorètes de la Thébaïde; qui avait une charité sans bornes; qui distribuait aux pauvres, non de petites aumônes, mais des sommes immenses; qui, bien loin de s'engraisser du lait de ses brebis, s'épuisait lui-même et se réduisait à la dernière nécessité pour les soulager et les nourrir; qui ne dédaignait pas de visiter les moindres paroisses de son diocèse; qui catéchisait les pauvres gens de la campagne; un Pasteur, en un mot, au zèle duquel rien n'échappait. O combien de fois a-t-on vu ce saint Cardinal marcher, le bâton à la main, au milieu des précipices! combien de fois l'a-t-on vu dans la nécessité de s'aider de ses mains ainsi que de ses pieds pour parvenir jusqu'à de chétifs hameaux, dont l'abord était escarpé! combien de fois ce valeureux soldat de Jésus-Christ a-t-il paru grimper sur des montagnes et des rochers avec des souliers armés de crampons! O zèle vraiment pastoral! ô charité héroïque, que toutes les glaces et les neiges des Alpes n'ont pu refroidir, que vous condamnerez un jour d'Ecclésiastiques négligens et paresseux! Quoi donc! Ministres du Seigneur, après un tel exemple, vous sera-t-il permis de demeurer les bras croisés? de vouloir exercer la charge de Pasteur sans souffrir la moindre des incommodités? Êtes-vous d'une naissance plus illustre et plus relevée que saint Charles? avez-vous été élevés avec plus de délicatesse? trouvez-vous plus d'obstacles que lui à l'exécution de vos desseins? Par quelle raison prétendez-vous vous dispenser du travail inséparable de votre ministère? *Numquid fratres vestri ibunt ad pugnam, et vos hic sedebitis* (Numer. 36. v. 6.)? Mais parce qu'en travaillant au salut des autres il est dangereux de s'oublier soi-même, nous

devons encore faire quelques réflexions sur la fidélité de saint Charles envers lui-même.

III. Remarquez donc que saint Charles a été un Pontife fidèle, non-seulement envers Dieu et envers son peuple, mais encore à l'égard de lui-même : jamais il ne s'est oublié, jamais il n'a cessé de travailler à sa propre sanctification. Il y en a qui, en s'attachant au service des autres, se sont perdus eux-mêmes. Saint Charles connut ce danger ; et pour s'en garantir, il ne cessa de pratiquer les vertus chrétiennes, et surtout la pénitence, l'humilité, la patience. Ah ! quelle pénitence que celle de saint Charles ! pénitence par les haires et les disciplines ; pénitence par le retranchement du sommeil et la manière de le prendre ; pénitence par les travaux et les fatigues des visites continuelles de son diocèse ; pénitence par la qualité du boire et du manger ; par les jeûnes ; mais par quels jeûnes ? Ils furent portés, vers la fin de sa vie, jusqu'à une telle rigueur, qu'il se condamna au pain et à l'eau, et même il ne s'en permettait qu'un usage très-modéré : *Panem arctum et aquam brevem.*

Son humilité ne fut pas moins grande que sa penitence ; quoiqu'il fît de si grandes choses pour la gloire de Dieu, il ne s'attribuait rien ; il se considérait comme un ver de terre qu'on peut fouler impunément aux pieds, comme un serviteur inutile, méchant et paresseux, qui a besoin de toute l'indulgence de son maître. Humilité dans ses habits : tout Cardinal et Archevêque qu'il fût, jamais la soie ne fut employée pour ses vêtemens ; il ne portait que des étoffes simples et communes ; humilité dans sa bibliothèque et dans ses meubles ; humilité dans son abord, dans sa conversation et dans toutes les actions de sa vie ; mais humilité sans faiblesse, qui ne se relâcha jamais en rien des droits de son divin maître pour favoriser les passions des hommes : humilité qui fut toujours d'une constance et d'une patience invincible. Patience dans les persécutions qu'il eut à souffrir, dans les attentats que l'on fit à sa vie, dans ses maladies si fréquentes, dans les obstacles que l'on opposait à ses bons desseins.

Oh ! quel exemple que la vie de saint Charles ! Ah ! qu'elle nous découvre bien le vide et les imperfections de la nôtre !

Grand Dieu, qui avez allumé ce brillant flambeau pour éclairer nos ténèbres, ayez pitié de nous : faites qu'à la faveur de cette éclatante lumière nous marchions avec plus de fidélité dans les voies de la perfection. Suscitez, Seigneur, dans votre Église grand nombre de Prélats et de dignes ouvriers qui, pleins de l'esprit de saint Charles, conduisent votre peuple suivant les saintes maximes et les salutaires instructions qu'il nous a laissées : faites, s'il vous plaît, que nous ayons continuellement devant les yeux la vie de ce saint Archevêque, afin que nous tâchions de le suivre, selon la faiblesse de notre portée.

Pour la messe, demandez instamment à Jésus-Christ une portion de l'esprit et du zèle dont saint Charles fut animé ; et si vous êtes confesseur, priez-le qu'il vous fasse la grâce de suivre dans le tribunal de la pénitence les règles que ce même Saint nous a données : par là vous disposerez les fidèles à approcher dignement de la communion, et vous mériterez de recevoir un jour de la main du souverain Pasteur la récompense de votre fidélité : *Et cùm apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam* (I. Petr. cap. 5. v. 4.).

XI. NOVEMBRE.

SAINT MARTIN,

ÉVÊQUE DE TOURS.

Ce Saint, qui a mérité d'être appelé la perle des prêtres et des Évêques, *Gemma Sacerdotum*, naquit à Sabarie, ville de Pannonie, du temps du grand Constantin : son père, qui servait dans les troupes de l'empereur, l'obligea à prendre le parti des armes. Dans cette profession il vivait comme un moine, souffrant les injures avec patience, servant son propre serviteur, et ne se réservant que ce qui lui était nécessaire pour vivre. Un jour, aux portes d'Amiens, un pauvre

nu et transi de froid lui ayant demandé l'aumône, Martin, qui n'était encore que catéchumène, coupa son manteau en deux avec son épée, et lui en donna la moitié. Dès qu'il fut libre de quitter les armes, il le fit pour s'engager dans une milice plus sainte; il alla trouver saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui voulut l'élever au diaconat; mais il le refusa constamment, protestant qu'il en était indigne. Il souffrit beaucoup de la part des ariens. Il fut fait quelque temps après évêque de Tours malgré lui, ce qui n'apporta aucun changement à sa conduite, gardant toujours la même simplicité au-dehors, et la même humilité au-dedans. Il bâtit un monastère hors de la ville, où il avait pour lui une cellule de bois, et vivait avec quatre-vingts disciples dans une rigoureuse pauvreté : il travailla avec un succès admirable à la conversion des idolâtres. Dieu le favorisa du don des miracles : sa vie sainte en était un continuel; il priait sans relâche, souffrait avec patience les injures les plus sanglantes de ses moindres clercs : jamais on ne le voyait en colère ou tant soit peu ému, mais toujours dans la même assiette, faisant paraître sur son visage une joie toute céleste. Il n'avait que Jésus-Christ à la bouche, que la piété, la paix, la bonté, la compassion dans le cœur. Dans sa dernière maladie, il passait les nuits entières en prières sur un lit qui n'était autre chose qu'un cilice couvert de cendre. Ses disciples le prièrent de souffrir qu'on le mît sur une paillasse; mais il le refusa, leur disant : Mes enfans, un chrétien doit mourir sur la cendre, et je pècherais si je vous laissais un autre exemple : *Non decet, filii, christianum nisi in cinere mori; ego, si aliud vobis exemplum relinquo, ipse peccavi* (Sulpitius Sev. Ep. 3.).

Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio : sed supra candelabrum, ut qui ingrediuntur, lumen videant.

Il n'y a personne qui, ayant allumé une lampe, la mette dans un lieu caché ou sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. *Luc. c. 11. v.* 33.

I. Point. Saint Martin a été une véritable lumière dans l'Église par son détachement.

II. Point. Par son zèle pour le salut des âmes.

Adorons notre Seigneur Jesus-Christ la véritable lumière du monde, qui la communique à ses ministres, afin qu'ils éclairent les peuples par leur doctrine et la sainteté de leur vie : remercions-le d'avoir tiré saint Martin de l'obscurité où il voulait se cacher, pour le placer sur le chandelier de l'Église, et le faire luire aux yeux des Ecclésiastiques dans la suite des siècles: prions-le qu'il nous fasse la grâce d'en profiter.

Ce Saint n'a été inférieur en rien aux Apôtres : les signes de son apostolat ont paru en toutes sortes de souffrances, de travaux, de patience ; dans les miracles, les prodiges et les effets extraordinaires de la puissance divine : nous nous arrêterons surtout à son grand détachement, qui est si capable de nous édifier.

Le premier sacrifice que Jésus-Christ exige de ceux qu'il destine au ministère apostolique, c'est de renoncer à toutes choses pour le suivre; il ne borne pas même ce detachement aux honneurs et aux richesses du siècle : il veut qu'il passe jusqu'à se renoncer et se haïr saintement soi-même. En effet, comment un homme attaché aux aises et aux commodités de la vie, passionné pour les biens, les honneurs et les plaisirs, pourrait-il inspirer efficacement le mépris des choses sensibles et passagères, l'abnégation de soi-même, la mortification des désirs du siècle et l'amour des biens invisibles ? Oh ! que saint Martin fut fidèle à obéir à ce pre-

mier des conseils évangéliques! Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à nous ressouvenir de ce qu'il fit avant que d'être incorporé à Jésus-Christ par le baptême. Un pauvre presque nu, dans le temps d'un froid cruel et rigoureux, lui demande l'aumône : Martin, qui n'a quoi que ce soit pour le soulager, coupe son manteau en deux, et le partage avec ce pauvre. Oh! l'admirable charité! qu'elle est ingénieuse et pleine de générosité! faut-il s'étonner si Jésus-Christ lui-même a bien voulu la louer? *Martinus adhuc catechumenus hâc me veste contexit.*

Son détachement va plus loin : il n'est pas plus tôt libre du joug de la milice, qu'il forme le généreux dessein de servir Jésus-Christ dans toute la perfection évangélique. Pour ne point s'égarer dans un chemin si peu frayé, il s'adresse au grand saint Hilaire, ce maître si expérimenté dans les voies de Dieu. Le saint Prélat, charmé des trésors de grâces qu'il découvre dans ce néophyte, veut l'attacher à son Église et lui imposer les mains pour le diaconat; mais le Seigneur qui voulait nous édifier par l'humilité profonde de son serviteur, et nous apprendre que quand on a renoncé aux honneurs du siècle, ce n'est pas pour les retrouver dans le sanctuaire, lui inspire de refuser cet ordre. Il proteste avec des cris et des larmes qu'il en est indigne; et tout ce qu'on peut gagner sur lui, c'est de le faire consentir à être simple exorciste, fonction qui lui paraît encore beaucoup au-dessus de ses mérites. Quelle instruction pour ceux qui n'aspirent qu'aux charges et aux dignités de l'Église!

Saint Martin ne fut pas moins détaché de son pays : s'il y fait encore un voyage, ce n'est pas pour recueillir l'héritage de ses parens; tout l'or et l'argent du monde n'est à ses yeux que du sable et de la boue : ce n'est pas non plus pour avoir la consolation de leur fermer les yeux; il a appris de son Maître qu'il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir les morts : il y va par le mouvement de la charité qui le presse pour les retirer de la mort de l'infidélité, et leur faire ouvrir les yeux à l'admirable lumière de l'Évangile. Est-ce là la disposition où nous sommes envers nos parens? n'avons-nous point d'autre empressement et d'autre intérêt

à cœur que celui de leur salut? Son détachement pour l'estime des hommes est encore plus surprenant. Ayant été fait évêque de Tours malgré sa résistance, il fut toujours le même, c'est-à-dire toujours également éloigné du faste du siècle : ses habits, ses meubles, sa table, son extérieur, tout, en un mot, prêchait en lui la pauvreté et l'humilité : mais ce qu'on doit encore admirer davantage, c'est que tout l'éclat de ses rares vertus et de ses miracles innombrables n'a jamais pu l'éblouir. Chacun réclame son secours : les empereurs le révèrent comme un Ange du ciel ; un tyran s'adoucit et condescend à ses volontés ; une impératrice s'estime trop heureuse de lui apprêter à manger et de le servir à table ; tout le monde le canonise, lui seul se regarde comme un pécheur digne de mépris ; il se traite comme tel jusqu'à la fin de sa vie, voulant mourir sur la cendre et le cilice, autant par esprit d'humilité que de pénitence. Malheur à moi, disait-il à ses disciples, si je vous laisse un autre exemple ! mais malheur à nous, si nous ne l'imitons et ne nous efforçons d'exprimer dans notre conduite cette humilité profonde !

Enfin, il est si détaché de la vie, qu'il étonne des brigands prêts à lui décharger un coup de hache sur la tête, après l'avoir arrêté au passage des Alpes : combien de mauvais traitemens ne souffrit-il pas de la part des ariens ! Son unique douleur fut de n'en pas endurer davantage, et de n'avoir pas été trouvé digne de souffrir la mort pour son divin Maître. Après cela, notre Saint n'a-t-il pas droit de dire à Jésus-Christ comme les Apôtres : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergò erit nobis* (Matth. 19. v. 27.) ? Mais nous, Ministres du Seigneur, oserions-nous parler de la sorte? Qu'avons-nous quitté pour suivre Jésus-Christ et le rendre maître de notre cœur? Qu'avons-nous sacrifié pour ses intérêts et pour sa gloire? Où est notre renoncement au siècle, cette abnégation intérieure, ce détachement des créatures et de nous-mêmes? et s'il fallait mourir présentement, serions-nous en état de dire au Prince de ce monde, comme notre bienheureux pauvre d'esprit, qu'il ne trouvera rien en nous qui lui ap-

partienne? *Quid hìc astas, cruenta bestia? nihil in me, funeste, reperies.* Considérons maintenant son zèle et sa charité, ou plutôt voyons la charité elle-même assise en sa personne sur le trône épiscopal.

II. Ce n'est ni aux nobles ni aux sages selon le siècle que Dieu confie son sacerdoce, mais à ceux qui ont du zèle pour sa gloire et ses intérêts : c'est pourquoi Jésus-Christ, avant que de remettre à saint Pierre le gouvernement de son Église, ne lui demande pas s'il a de la science, quoique cette qualité soit très-nécessaire ; s'il a des forces corporelles pour supporter de grandes fatigues ; mais uniquement s'il l'aime, et s'il l'aime plus que tous les autres. Saint Martin a été revêtu de ce zèle dans un degré éminent : c'était un autre saint Paul, dont l'esprit se sentait ému et le cœur déchiré de douleur, en voyant régner l'erreur au lieu de la vérité, et le démon occuper la place du vrai Dieu. Que ne fit-il point pour extirper entièrement l'idolâtrie de toutes les Gaules! Que de courses, de sueurs, de veilles ! que de nuits passées en prière, et de larmes répandues devant Dieu, pour le conjurer d'ouvrir les yeux à ces aveugles et leur faire connaître la vanité de leurs idoles ! Combien de fois a t-il prodigué sa vie, et s'est-il vu sur le point d'être la victime de ces barbares! Enfin sa douceur et sa patience les changèrent presque tous en agneaux, et Dieu bénit tellement son zèle, que la plupart embrassèrent la Foi.

Jamais Pasteur ne fut plus fidèle à visiter ses brebis, plus appliqué à la connaissance de son troupeau, plus soigneux à le nourrir de la parole de vie, à bannir les scandales, plus déterminé à forcer le péché jusque dans ses derniers retranchemens; jamais Prélat ne fut plus exact ni plus patient en même temps envers son clergé : *Tantam adversùm omnes injurias patientiam assumpserat, ut cùm esset summus Sacerdos, impunè etiam ab infimis clericis læderetur : nec propter id eos aut à loco unquàm amoverit, aut à suâ, quantùm in ipso fuit, charitate repulerit* (Vita B. Martin. c. 26.). Ce sont les paroles de saint Sevère-Sulpice. Ce que cet auteur rapporte de Brice dans ses Dialogues, mérite bien d'être remarqué. Ce clerc

rebelle à son évêque, vomissait contre lui toutes les injures que l'esprit impur dont il était possédé lui suggérait, et ne cessait de tourner en ridicule un Père si vénérable. Chacun était indigné de la témérité de cet enfant de Bélial : on pressait le Saint de le chasser du clergé ; on l'accusait de porter sa patience trop loin. Mais notre Saint ferma la bouche à ceux qui voulaient arracher cette ivraie avant le temps, en leur disant ces paroles : *Si Christus passus est Judam, cur ego non patiar Brictionem* (Dial. 3. c. 20.)? C'est ainsi qu'il alluma des charbons ardens sur la tête de ce pécheur, et que sa prière, aussi efficace que celle de saint Étienne, obtint la conversion de ce Saul, qui mérita de lui succéder, comme nous l'apprenons d'un autre historien (*Gregor. Turon. Histor. lib.* 11.).

Mais ce qui met le comble à sa charité et à son zèle, c'est de le voir au lit de la mort consentir à ce que sa récompense soit différée, pour continuer à travailler au salut de ses frères : Seigneur, dit-il lorsqu'il vit ses disciples désolés de son prochain trépas, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; que votre volonté soit faite. O paroles dignes de l'admiration de tous les siècles ! *O virum ineffabilem, nec labore victum, nec morte vincendum, qui nec mori timuit, nec vivere recusavit !*

Quelle brillante lumière pour nous que la vie de saint Martin ! Approchons-en, et voyons ce qui nous manque, pour le demander à Dieu par l'intercession de ce saint. O Pontife vraiment saint ! ô Pasteur plein de Jésus-Christ et toujours uni à lui ! priez le Seigneur pour nous, afin que nous ayons quelque part à ce zèle ardent dont vous avez été animé, à cet esprit de prière, d'humilité, de patience, de douceur, de pénitence et de pauvreté, dans lequel vous avez persévéré jusqu'à la fin.

Pour la messe, représentons-nous la ferveur avec laquelle saint Martin offrait les saints mystères, et que l'Église nous marque par ces paroles : *Dùm sacramenta offerret beatus Martinus, globus igneus apparuit super caput ejus.* Il est vrai que nous ne pouvons mériter ce miracle de

piété ; ce sont des faveurs dont nous sommes indignes : mais ce qui nous convient et qui nous mettra en état de traiter saintement les choses saintes, c'est d'imiter la vie intérieure de saint Martin, son application à Dieu, et sa persévérance dans la prière. Il ne s'est jamais passé d'heure et de moment dans sa vie qui ne fût rempli ou de l'œuvre de Dieu, ou de son attention à Dieu. Quoi qu'il fît, il priait toujours : *Invictum ab oratione spiritum non relaxabat :* nous pouvons en faire de même, c'est à quoi doit nous porter la sainteté de notre état et l'excellence des fonctions qui y sont attachées : *Nos sumus lapides sanctuarii, qui apparere semper debemus in conspectu Dei* (Greg. M. Hom. 17. in Ev.).

XXIII. NOVEMBRE.

SAINT IRÉNÉE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ÉVÊQUE DE LYON, ET PATRON DE CE DIOCÈSE.

Saint Irénée, homme vraiment apostolique, exécuteur fidèle et zélé du testament de Jésus-Christ, était grec de naissance : il fut élevé dans la religion chrétienne, sous la discipline des plus grands évêques de l'Asie, entre autres de saint Papias, évêque d'Hiéraple, et de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, qui tous deux avaient été disciples de saint Jean. Il s'attacha particulièrement à saint Polycarpe, qui l'ordonna Prêtre et l'envoya dans les Gaules. Irénée s'arrêta à Lyon, où il exerça les fonctions de son ministère sous saint Pothin, premier évêque de cette ville. Après la mort de saint Pothin, qui souffrit le martyre avec un grand nombre de ses ouailles, l'Église de Lyon mit tout d'une voix Irénée en sa place. Cet excellent Pilote, obligé de prendre la conduite du vaisseau dans le plus fort de la tempête, for-

tifia ses frères dans la foi, sans craindre de s'exposer à tous les dangers dont le poste qu'il occupait était environné : il repeupla avec une ardeur incroyable son Église que le fer des persécuteurs avait désolée : Dieu donna tant de force à ses prédications, qu'en peu de temps il rendit la ville de Lyon presque toute chrétienne. Son zèle ne se termina pas à la ville ni au territoire de Lyon; il s'étendit sur les provinces voisines : car après s'être appliqué à former dans l'école de Jésus-Christ d'excellens disciples qui pussent devenir les maîtres des peuples et les ministres de l'Évangile, il en envoya en divers endroits pour y planter la Foi et y annoncer le royaume des cieux. On met de ce nombre saint Ferréol et saint Ferjeu pour la ville de Besançon; saint Félix, saint Fortunat et saint Achillée pour celle de Valence. Irénée, non content de travailler à la conversion des païens, combattit encore les hérétiques de son temps de vive voix et par ses écrits. Il reçut dans Lyon, sous l'empereur Sévère, la couronne du martyre avec une si grande multitude de chrétiens, qu'on n'a pu les compter, mais qui étaient tous du troupeau qu'il avait formé et élevé pour Jésus-Christ par ses instructions et par ses exemples.

In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.
C'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile. *I. Cor. 4. v. 15.*

I. Point. Obligations que nous avons à ce grand Saint.
II. Point. Reconnaissance que nous lui devons.

I. Voici un Saint qui peut nous dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens : N'êtes-vous pas mon ouvrage dans le Seigneur? quand je ne serais pas Apôtre à l'égard des autres, je le suis au moins au vôtre; car vous êtes le sceau de mon apostolat en notre Seigneur : et quand vous auriez dix mille maîtres, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-

Christ par l'Évangile. Marchant sur les traces de ce grand Apôtre des nations, il a accompli ce qui manquait à ses travaux; il a annoncé Jésus-Christ à ceux à qui il était inconnu; c'est par ses sueurs et ses travaux qu'il nous a retirés de la puissance et de la tyrannie du prince des ténèbres, pour nous faire passer sous l'empire de notre légitime Roi; c'est par ses soins qu'un grand peuple assis à l'ombre de la mort a été éclairé des lumières de la Foi.

Considérons-le donc comme notre Apôtre. Jésus-Christ ayant couronné les douze premiers témoins de sa résurrection, qu'il avait formés de sa main et instruits de vive voix, suscita des enfans à la place des pères, et les établit princes par toute la terre, non pas, à la vérité, avec cette éminence de pouvoir et ce comble d'autorité dont ces premiers avaient été revêtus, mais il les remplit du même esprit qui les avait animés. Notre Saint fut un de ces hommes apostoliques formés aux fonctions de l'apostolat par le célèbre saint Polycarpe, disciple de l'Apôtre bien-aimé (*Iren. l.* 3. *c.* 3.). Il nous apprend lui-même qu'il remarquait avec grand soin tout ce qu'il lui voyait faire, et qu'il écoutait toutes ses paroles avec beaucoup d'ardeur, principalement ce qu'il disait avoir appris de saint Jean et de plusieurs autres qui avaient eu le bonheur de voir Jésus-Christ vivant sur la terre. Son application à se perfectionner sous un habile maître l'ayant rendu digne du sacerdoce, il quitte le doux climat de l'Asie, et vient en exercer les fonctions dans les Gaules: il ne lui manque aucun des caractères de cet auguste ministère, tels que sont la vocation, la mission, la science suréminente de Jésus-Christ et de tous ses mystères, le zèle de la gloire de son Dieu. De quel empressement, de quelle ardeur n'était pas animé cet Évangéliste de paix, cet Évangéliste des vrais biens! Que de soupirs ne poussa-t-il pas du fond de son cœur, en traversant tant de provinces avant que d'arriver au lieu que la Providence lui avait destiné! Que de gémissemens et de larmes en voyant sur sa route le paganisme régner partout, des temples superbes et magnifiques érigés aux idoles, et l'Auteur de la nature méconnu par ses ingrates et aveugles créatures, qui prostituaient leurs hommages et leurs adorations à l'ouvrage de leurs mains!

Arrivé à Lyon, avec quel zèle ne s'appliqua-t-il pas au salut de ce peuple et à soulager son premier pasteur saint Pothin, qui, étant âgé de près de quatre-vingt-dix ans, ne respirait plus que pour le martyre ! Devenu le successeur de ce vénérable vieillard, il employa tout le temps de son épiscopat à repeupler l'Église de Lyon que le glaive du persécuteur venait de désoler : il prêcha avec tant de force, que dans peu de temps cette ville devint toute chrétienne. Son zèle ne fut point borné à son diocèse : nous apprenons de l'histoire ecclésiastique (*Euseb. l.* 23. *c.* 23. 24.) qu'il gouvernait les Églises des Gaules, et qu'il envoya de tous côtés des ouvriers évangéliques pour planter la foi dans ces provinces. Il s'appliqua non-seulement à gagner des âmes à Jésus-Christ, mais encore à les lui conserver dans la pureté de la foi : il découvrit avec adresse les dogmes pernicieux des hérétiques de son temps ; et craignant que les plus simples d'entre les fidèles ne se laissassent séduire par les artifices de ces faux docteurs qui affectaient de ne parler que le langage de l'Écriture, il entreprit contre eux ce grand ouvrage que nous avons encore de lui, et qui a été tant vanté dans l'antiquité.

Oh ! que nous avons d'obligations à ce saint Docteur ! mais ce qui est de plus admirable dans lui, c'est qu'il a si bien instruit ce grand nombre de personnes qu'il a converties à la foi, qu'il en a fait presque autant de compagnons de son martyre ; il leur a appris à mourir en leur apprenant à vivre ; il les a engendrés non pour la terre, mais pour le ciel ; non pour le siècle présent, mais pour le siècle à venir. C'est de cette semence sur laquelle le Seigneur a versé ses bénédictions à pleines mains, que nous sommes descendus : nous avons hérité de leur foi : mais leur sommes-nous conformes pour les mœurs ? Hélas ! quelle différence ! où est ce détachement du monde, cette application infatigable à la prière, cette joie dans les souffrances, cette humble attente des biens à venir, cet amour ardent pour Jésus-Christ, ce désir de participer à sa croix, cette patience invincible dans les maux ? Ah ! que nous sommes éloignés de ces Saints ! et qu'on aurait droit de nous reprocher ce que Daniel disait à ces indignes vieillards qui avaient condamné Susanne, que nous sommes de la race

de Chanaan, et non de Juda : *Semen Chanaan, et non Juda* (Daniel. 13. v. 56.). Qu'il est à craindre qu'au jugement dernier ces illustres Confesseurs de Jésus-Christ ne nous désavouent pour leurs enfans, et ne soient les premiers à nous condamner ! Que d'infidèles auraient fait un meilleur usage des grâces dont le Ciel nous a favorisés, si, comme nous, ils avaient été élevés dans la foi catholique ! Songeons donc à nous convertir ; et si nous sommes les enfans des Saints, faisons les œuvres des Saints : *Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite* (Joan. 8. v. 39.).

II. Que ne devons-nous pas faire pour témoigner notre reconnaissance à saint Irénée, cet illustre défenseur de notre foi, à qui nous avons de si grandes obligations !

Commençons par remercier Dieu de nous avoir donné ce grand Évêque pour Pasteur, lequel, animé de l'esprit des Apôtres, n'a pas hésité de sacrifier sa vie pour nous confirmer dans la foi qu'il nous a prêchée : Seigneur, soyez béni et loué d'avoir fait briller sur nous votre admirable lumière, et de nous avoir tirés des ténèbres de l'erreur par le ministère d'un Saint si zélé pour votre gloire et formé par la main des successeurs immédiats de vos Apôtres. Que nous n'oubliions jamais ce que nous vous devons pour le don inestimable de la foi, source de tous les dons, ni ce que nous devons à ce digne ouvrier qui nous a annoncé vos divins mystères. Il a eu l'honneur d'être votre témoin, et de sceller son témoignage de son sang ; faites que nous imitions sa foi, et que du moins nous rendions témoignage à votre sainte Religion par la pureté de nos mœurs : renouvelez et retracez en nous l'amour de l'Évangile et des vérités saintes que ce zélé Prédicateur nous a enseignées : faites fructifier dans nos âmes cette précieuse semence de l'éternité : faites, ô mon Dieu ! que puisque nous ne sommes plus étrangers à votre maison, et que nous portons la qualité d'enfans de cette Église que vous avez édifiée sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, nous nous conduisions d'une manière digne de l'état auquel vous nous avez appelés.

Adressons-nous avec confiance à ce saint Patron ; Dieu nous l'a donné pour guide dans la voie du salut : sur la terre il a été notre conducteur ; espérons que sa charité étant con-

sommée dans le ciel, il n'oubliera pas ceux que la divine Providence a commis à sa charge : *Hic est fratrum amator; hic est qui multùm orat pro populo et universâ sanctâ civitate* (15. v. 14.). Prions-le qu'il intercède pour nous et pour tout ce grand diocèse qui a été autrefois l'objet de ses soins, de ses sueurs et de ses fatigues : mais surtout, puisque nous l'avons choisi pour modèle, imitons sa vie et ses vertus. *Solemnitates Martyrum non vanâ solemnitate celebremus*, nous dit saint Augustin; *sed quos in suis solemnitatibus amamus, etiam fide simili imitemur* (Serm. 206. n. edit.). Grand Saint, qui jouissez en paix du fruit de vos travaux, soyez-nous favorable : grand amateur du testament de Jésus-Christ, priez le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans ce champ que vous avez autrefois cultivé avec tant de soin; que ces ouvriers soient, comme vous, détachés des biens de ce monde, sobres, chastes, humbles, zélés pour la gloire de leur divin Maître, disposés à tout souffrir pour lui, et à suivre les illustres exemples que vous nous avez laissés.

Ce que nous devons faire pour témoigner notre reconnaissance à nos saints Patrons, soit ceux du diocèse ou de la paroisse où nous sommes, soit ceux dont nous portons le nom, c'est de célébrer dignement leurs fêtes; exhorter les fidèles à en faire de même, à s'approcher des sacremens, à entendre la parole de Dieu, et à passer ces saints jours en œuvres de piété; empêcher les profanations, les danses, les jeux, les superstitions, les ivrogneries, les querelles, les foires, les marchés et autres semblables abus qui se glissent facilement parmi le peuple, et qui ne sont que trop communs, surtout à la campagne. En vérité, c'est une chose bien étrange que des Prêtres et des Pasteurs, qui devraient s'opposer avec zèle à tous ces désordres, soient souvent les premiers à les autoriser par leur trop grande facilité, et souvent même par leurs mauvais exemples : *Sacerdotes non dixerunt : Ubì est Dominus? et tenentes legem nesciêrunt me; prophetârunt in Baal, et idola secuti sunt* (Jerem. 2. v. 8.). Faites un peu d'attention à ces paroles du Prophète : On ne se laisse peut-être pas aller à toutes les extravagances du peuple, mais on s'en divertit, et souvent on tombe dans des excès de bouche in-

dignes d'un Ecclésiastique. Certes, dit saint Jérôme, c'est une chose bien ridicule de vouloir honorer par l'intempérance, des Martyrs que nous savons s'être rendus agréables à Dieu par le jeûne et la mortification : *Valdè enim absurdum est nimiâ saturitate velle honorare Martyrem, quem scimus Deo placuisse jejuniis* (Hieron. Ep. 49.). Qu'ont de commun, dit un autre Père, la paille et le bon grain, je veux dire le libertinage et la sainteté ; les plaisirs des sens avec les souffrances des Martyrs ? *Quid paleæ tritico ? quid carnis voluptati cum Martyrum certaminibus* (Greg. Naz. or. 3.) ?

Voyez maintenant en quoi vous avez manqué à l'égard des saints Patrons ; proposez ensuite de vous corriger, et pour cet effet, allez puiser de nouvelles forces et un nouveau courage dans l'Eucharistie. On sait bien qu'il vous en coûtera quelque chose de vous déclarer pour le bien et les intérêts de Dieu ; mais souvenez-vous de cette parole de saint Augustin, que les fêtes des Martyrs sont autant d'exhortations au martyre, et que nous devons imiter ceux que nous faisons gloire d'honorer: *Solemnitates enim Martyrum exhortationes sunt martyriorum, ut imitari non pigeat quos celebrare delectat* (Olim. Serm. 47. de Sanctis; nunc in Append. 226.).

XXX. NOVEMBRE.

SAINT ANDRÉ, APÔTRE.

Saint André, frère de saint Pierre et pêcheur comme lui, ayant entendu dire à saint Jean-Baptiste, dont il était disciple, que Jésus-Christ était l'Agneau de Dieu, il le suivit aussitôt, et lui amena Simon son frère. Quelque temps après, ils quittèrent l'un et l'autre leur barque pour s'attacher à la suite de ce divin Sauveur ; et ils furent choisis pour être du nombre des douze Apôtres. Après la descente du Saint-Esprit, saint André alla prêcher la foi dans la Scythie et dans l'Épire ; il vint ensuite terminer sa course dans l'Achaïe, et fut condamné au supplice de la croix dans Patras. D'aussi loin qu'il l'a-

perçut, il s'écria, tout transporté de joie : O chère croix, que j'ai si long-temps désirée, que j'ai aimée avec tant d'ardeur, cherchée avec tant d'empressement, et qui êtes enfin accordée à mes vœux, recevez le disciple de celui qui vous a consacrée par sa mort, et qui vous a rendue autant aimable que vous étiez auparavant terrible ! On tient qu'il demeura deux jours entiers suspendu en croix, et qu'il prêchait au peuple pendant ce temps-là.

Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.

Celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. *Matth.* 10. *v.* 38.

I. Point. L'amour que saint André a eu pour la croix.

II. Point. Obligation que nous avons de l'imiter.

I. La croix est le partage de tous les disciples de Jésus-Christ : quiconque veut le suivre et être digne de lui, doit l'aimer et la porter. C'est une vérité que les Apôtres ne conçurent pas d'abord : ils croyaient, comme le commun des Juifs, que le Messie rétablirait le royaume d'Israel, et s'assujettirait tous les ennemis de son peuple par la force de son bras : mais le Fils de Dieu leur ayant fait comprendre que c'était par la croix qu'il règnerait et se soumettrait toutes les nations, et que s'ils voulaient un jour partager sa puissance et être assis sur son trône dans le ciel, il fallait se résoudre à boire son calice, marcher dans la voie des humiliations et des souffrances : dès-lors la croix n'eut plus rien de rebutant pour eux ; au contraire, ils se sentirent tout transportés d'amour pour elle. C'est ce qui parut évidemment après la Pentecôte, lorsqu'ils furent emprisonnés et battus de verges à Jérusalem par l'ordre des Princes des Prêtres : « Ils » sortirent du conseil, dit saint Luc, tout remplis de joie de » ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage » pour le nom de Jésus-Christ. » Voilà qui est commun à saint André et aux autres Apôtres ; mais ce que nous pouvons dire de lui en particulier, c'est que depuis qu'il eut senti la

vertu de la croix, il ne fit plus que languir d'amour pour elle.

C'est pour cela qu'il va prêcher l'Évangile dans la Scythie et dans la Thrace, deux nations qui ont passé de tout temps pour les plus barbares et les plus farouches de l'Europe; mais voyant qu'elles n'ont que de la docilité et de la vénération pour lui, il vient dans l'Achaïe, dans Patras, qui lui accordera ce que la Scythie et la Thrace lui ont refusé. Oh! qui peut exprimer quelle fut sa consolation et sa joie, quand il se vit, après tant de travaux, de délais et de retardemens, sur le point de posséder en paix ce qu'il avait demandé si ardemment! Cet homme, déjà tout cassé de vieillesse, ne va pas seulement au lieu de son supplice; il y court, il y vole : jamais personne ne fut plus passionné pour les plaisirs, qu'il l'est pour la croix et pour les souffrances : voyez comme son cœur se dilate et nage dans la joie, lorsqu'il est en présence de cette croix bien-aimée; comme il la salue, comme il la vante et la caresse. Ah! chère croix, s'écrie-t-il d'aussi loin qu'il la voit, croix sainte que j'ai tant cherchée et que j'avais tant sujet de chercher, je t'ai donc enfin trouvée! croix précieuse après laquelle il y a si long-temps que je soupire, tu ne fuis donc plus devant moi; me voici en état de recevoir tes embrassemens! *O bona crux diù desiderata*, *sollicitè amata, sinè intermissione quæsita, et jam concupiscenti animæ præparata, securus et gaudens venio ad te!* O croix auguste, croix triomphante, qui as servi de lit et de trône au corps sacré de mon Maître, et qui as été empourprée de son sang, ne me refuse pas la grâce que je te demande, et ne dédaigne pas de me recevoir entre tes bras pour me remettre entre ceux de Jésus-Christ qui a bien voulu se servir de toi pour me racheter : *Ut per te me recipiat, qui per te me redemit.*

Mais ce qui est encore plus surprenant, et que nous devons admirer davantage, c'est que la croix devient pour lui, comme pour son divin maître, une chaire de prédicateur, *cathedra docentis*. Tous les autres Apôtres ont prêché la croix; ils ont tous fait profession, avec saint Paul, de ne savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : mais saint

André a prêché la croix sur la croix, et Jésus-Christ crucifié, étant crucifié lui-même. Il l'a prêchée de la sorte pendant deux jours et d'une manière si efficace, que parmi ce grand nombre de spectateurs qui furent présens à son martyre, plusieurs se mirent en devoir de l'enlever à la fureur du proconsul. Le Saint s'en étant aperçu, s'adresse à son Dieu, et le conjure instamment de ne pas permettre qu'on le sépare de sa chère croix : *Tantummodò in hâc voce exaudi me, ne me patiaris ab impio judice deponi.* Il est exaucé, et meurt suivant ses désirs dans le lit d'honneur, comme un apôtre et un lieutenant des armées de Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'il meurt en prêchant sur la croix, ou plutôt cette croix devient un autel sur lequel, en union avec le divin Agneau, il s'offre comme un parfait holocauste.

Louez Dieu d'avoir inspiré à saint André un si grand amour pour la croix. Dans le second Point, considérez l'obligation que nous avons de l'imiter.

II. La croix ayant été le partage des Apôtres, elle doit être aussi le nôtre : *In hoc enim vocati estis*, nous dit saint Pierre (*I. Petr.* 2. *v.* 21.). Pour bien comprendre cette vérité, nous devons nous ressouvenir que le Fils de Dieu ayant résolu de sauver les hommes par la croix et les faire retourner à lui par les souffrances, il a choisi pour coopérateur d'un si grand ouvrage des Apôtres accoutumés aux peines et aux fatigues d'une vie pénible et laborieuse, morts à eux-mêmes, et capables de tout souffrir pour le salut des âmes. En effet, comment des personnes accoutumées à leurs aises, et à ne rien retrancher de leurs petites commodités, auraient-elles voulu prendre la peine d'aller chercher les pécheurs, et de les ramener à Dieu? Or, c'est à ces hommes crucifiés et pénitens que nous avons succédé; nous sommes leurs héritiers, non-seulement dans le ministère, mais encore dans les souffrances : ainsi nous devons être prêts à tout endurer comme eux pour gagner des âmes à Jésus-Christ : *Semper enim nos qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum* (II. Cor. 4. v. 11.). Voilà la devise que nous devons prendre avec saint Paul.

Cela veut dire que nous devons aimer la croix, 1.° d'un

amour ardent, comme saint André; l'avoir toujours dans notre cœur, en sorte que ni les menaces, ni les persécutions, ni tout ce qu'il y a de terrible dans le monde, ne puissent nous séparer de Jésus-Christ et de son Évangile. Un Prêtre qui s'attache à l'Évangile et qui garde les préceptes du Seigneur, peut bien être mis à mort, disait saint Cyprien; mais il ne saurait être vaincu : *Sacerdos Dei, Evangelium tenens, et Christi præcepta custodiens, occidi potest, vinci non potest* (Cypr. Ep. 55.).

2.° Nous devons aimer la croix d'un amour persévérant : si la vie d'un simple chrétien doit être une croix continuelle où il demeure jour et nuit attaché, comme dit saint Augustin, que ne doit pas être la nôtre ! Nous devons être attachés à la croix, non-seulement comme chrétiens, mais encore comme Ecclésiastiques, c'est-à-dire par l'état et le genre de vie que nous avons embrassé, lequel n'est établi que pour travailler continuellement et avec fatigue au salut du prochain : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos* (Joan. 20. v. 21.), dit notre Seigneur. Or, le Fils de Dieu a-t-il été envoyé pour autre chose que pour souffrir ? et a-t-il cessé de souffrir qu'en cessant en même temps de vivre ? *Non est enim in hâc vitâ tempus evellendi clavos* (Serm. 205.), dit saint Augustin : c'est pour cela que saint André y étant une fois attaché, ne veut plus en descendre, non plus que son Maître : *Biduo vivens pendebat in cruce donec ad eum migraret, cujus similitudinem mortis concupierat.*

Voyez à présent quel amour vous avez pour la croix : ne dites pas que vous mourriez volontiers sur la croix, si l'occasion s'en présentait ; car comment donneriez-vous votre vie pour Jésus-Christ, vous qui ne pouvez souffrir une légère injure, un petit mépris, un peu de froid ; vous qui ne pouvez vous assujettir à un règlement ? Ne vous imaginez pas que saint André et les autres saints Martyrs en soient venus tout d'un coup à répandre leur sang pour la cause de l'Évangile ; ils se sont offerts plusieurs fois en sacrifice avant que de recevoir la couronne du martyre ; et ce qu'ils ont souffert à la mort n'a été qu'une continuation, ou plutôt une récompense de ce qu'ils avaient souffert pendant la vie : c'est ce

que témoigne saint Paul quand il dit : *Propter te mortificamur totâ die: æstimati sumus sicut oves occisionis* (Rom. 8. v. 36.). Mon Dieu, ce n'est point dès aujourd'hui ni dès cette heure que nous souffrons, mais nous regardons chaque jour et chaque heure de notre vie comme une mort continuelle : faisons-en de même, ce sera le moyen d'imiter le grand Apôtre que nous honorons aujourd'hui.

Souvenons-nous, en approchant de l'autel, de ces paroles que saint André dit au proconsul, et que nous lisons dans les actes de son martyre, dressés par les prêtres de l'Achaïe : » J'immole tous les jours la chair sacrée de l'Agneau sans » tache, qui, après avoir été distribuée aux fidèles, n'est » point pour cela consommée, et persévère tout entière. » Nous avons le même avantage que cet Apôtre, mais y apportons-nous les mêmes dispositions? Prions Jésus-Christ de les établir dans notre cœur. O Jésus, Prêtre éternel, qui nous avez choisis pour offrir chaque jour le sacrifice de votre Corps et de votre Sang, souffrez que nous unissions à ce grand sacrifice celui que nous vous faisons de nous-mêmes; que nous ne cessions point de nous immoler pour votre gloire, comme vous ne cessez point de vous immoler pour notre amour : *Introibo in domum tuam in holocaustis* (Ps. 65. v. 13.). *Quid est holocaustum? totum incensum, sed igne divino... totum meum consumat ignis tuus, nihil meî remaneat mihi, totum tibi* (Aug. ibid).

III. DÉCEMBRE.

SAINT FRANÇOIS XAVIER,

APÔTRE DES INDES.

Ce Saint était gentilhomme de Biscaye; il naquit au château de Xavier, près de Pampelune. Ses parens l'envoyèrent à Paris faire ses etudes : il prit des degrés, et aurait poussé plus loin, si saint Ignace, dont il se rendit disciple, ne lui avait inspiré une plus noble et une plus sainte ambition. Il embrassa

sous sa conduite un genre de vie fort austère, affligeant son corps par les jeûnes, les veilles et les disciplines, servant les pauvres dans les hôpitaux avec une charité inconcevable. Il fit vœu avec saint Ignace d'aller dans les missions. Paul III, à la prière du roi de Portugal, l'envoya prêcher l'Évangile aux Indiens : il devint l'Apôtre de ces peuples, et les marques de son apostolat furent toutes sortes de souffrances et de prodiges ; mais le plus grand miracle fut sa vie toute sainte. Non-seulement il planta la foi parmi plusieurs nations à qui Jésus-Christ n'avait jamais été annoncé, surtout au Japon ; mais il convertit encore un grand nombre de chrétiens déréglés. Comme il voulait passer dans la Chine pour la convertir à Jésus-Christ, il mourut dans l'île de Sancian, l'an 1552, âgé de quarante-six ans.

Non in vacuum cucurri, neque in vanum laboravi.
Je n'ai point couru ni travaillé en vain. *Philip*. 2. *v*. 16.

I. Point. La grandeur du zèle de saint François Xavier.
II. Point. Les vertus dont il fut accompagné.

I. On ne doit pas être surpris que nous appliquions à saint François Xavier ce que saint Paul a dit de soi-même, écrivant aux Philippiens, puisque ce Saint a imité de si près le zèle du grand Apôtre, et qu'il n'a pas moins parcouru de pays pour les assujettir à son divin Maître. Plusieurs volumes ne suffiraient pas pour raconter tout ce qu'il a fait pour la gloire de l'Évangile pendant dix ans et demi d'apostolat : passons sous silence les actions du zèle et les conversions qu'il opéra en France, en Italie, en Portugal, pour le considérer dans les Indes orientales et le Japon, qui furent le grand théâtre de ses conquêtes : c'est là qu'il a donné aux hommes, aux Anges, et au Seigneur même des Anges, un spectacle digne de son attention. Non, l'ambition, tout insatiable qu'elle est, puisqu'elle fit pleurer Alexandre de ce qu'il n'y avait qu'un monde à conquérir ; l'avarice qui ne dit jamais : C'est assez, et qui ne connaît aucun danger lorsqu'il s'agit de faire une acquisition considérable ; en un mot, aucun motif humain

n'excita jamais de si violens mouvemens dans un cœur, que la grâce en excita dans celui de Xavier pour étendre partout l'empire de Jésus-Christ. Représentons-nous les régions éloignées qu'il a parcourues : Goa, Cambaie, Travancor, les côtes de Commorin, de la Pêcherie, de Méliapour, de Ceilan, de Malaca, les Moluques, et ce monde infini des îles du Japon, pays partagés par des mœurs, des coutumes, des langues différentes ; c'est dans tous ces lieux que ce grand Prédicateur de l'Évangile s'est fait entendre. A peine paraît-il dans les Indes, que ces peuples, frappés des grandes vérités qu'il prêche et de la sainteté de sa vie, accourent par milliers recevoir les eaux sacrées du baptême. Non content de tant de conquêtes, il ne respire que pour passer dans la Chine ; il prétend, après avoir soumis au joug de Jésus-Christ ce vaste empire et celui des Tartares, retourner en Europe par le Septentrion pour travailler à la réduction des hérétiques. O homme vraiment Apostolique ! ô courage héroïque ! ô zèle incomparable ! ô Séraphin incarné ! soyez éternellement béni, ô mon Dieu, pour toutes les grâces dont vous avez rempli ce vase d'élection que vous avez séparé et destiné pour prêcher votre Fils aux nations étrangères ; allumez en nous quelque étincelle de ce zèle ardent qui l'a si heureusement consumé pour le salut du prochain.

II. Cependant, parce qu'il ne suffit pas d'avoir du zèle, considérons que celui de François Xavier fut accompagné de toutes les autres vertus nécessaires à un homme apostolique.

1.° D'obéissance : ce ne fut point un désir curieux de parcourir tant de provinces qui l'anima ; ce fut l'obéissance qui lui fit entreprendre de si longs et si pénibles voyages. Choisi par saint Ignace, et envoyé par le Saint-Siége, qui est le centre de la communion de l'Église, il ne songe plus qu'à obéir aux ordres de Dieu qu'il reconnaît dans ceux de ses supérieurs ; il passe sous les murs du château de ses parens sans y arrêter un de ses regards ; et croyant qu'il n'a point d'autre pays que celui où Dieu l'appelle, il court à la conversion des Indiens, et ne s'occupe que du grand objet qui doit lui coûter tant de peines et de sueurs. Arrivé à Goa, il présente à l'Évêque de cette grande ville son bref apostolique,

non pour lui signifier sa commission et se faire une juridiction indépendante, mais pour la mettre à ses pieds et sacrifier ses priviléges à l'autorité épiscopale ; bien éloigné de ces esprits superbes qui voudraient dominer dans le clergé et vivre indépendamment des Évêques : ce fut cette obéissance qui attira la bénédiction du Ciel sur ses travaux apostoliques, et qui lui fit remporter tant de victoires : *Vir obediens loquetur victorias* (Prov. 21. v. 28.).

2.º D'humilité : quelque admirable que fût Xavier aux yeux des hommes, honoré des rois, considéré comme l'ambassadeur du Très-Haut, ainsi qu'il l'était en effet, il ne se regarde que comme une vile créature, comme une bête de charge, comme un ver de terre et comme un misérable pécheur. Après tant de merveilleux succès, après avoir mis son maître en possession de son héritage et servi d'instrument à l'accomplissement de ces prophéties magnifiques qui lui promettent toutes les nations, ce nouveau Thaumaturge, qui a étonné la terre par ses prodiges, *siluit terra in conspectu ejus* (I. Machab. v. 3.); qui a été l'admiration des anges et la terreur des démons; dont la haute sainteté a arraché des louanges de la bouche même des hérétiques ; enfin ce grand Apôtre des Indes est le plus humble de tous les hommes; non-seulement il proteste qu'il est un serviteur inutile, mais il se regarde comme un obstacle, par ses infidélités, au progrès de l'Évangile. O Dieu! quelle humilité, et qu'elle condamne bien la conduite de tant d'Ecclésiastiques si susceptibles de vanité dans le peu qu'ils font pour Jésus-Christ!

3.º Son zèle fut accompagné d'un esprit de pauvreté et de mortification ; cet incomparable missionnaire s'était accoutumé à tout souffrir comme saint Paul : *Scio et humiliari, scio et abundare* (*ubiquè et in omnibus institutus sum*), *et satiari, et esurire, et abundare, et penuriam pati* (Philip. 4 v. 12.). On l'a vu choisir l'état de valet, et se louer à un marchand pour entrer dans une ville où il s'était proposé de prêcher ; on l'a vu aimer mieux mendier son pain que de vivre à la table des gouverneurs. Tout nonce apostolique qu'il était, il allait loger dans les hôpitaux, et s'employait aux offices les plus bas pour le salut du prochain ; on

le vit, ce vrai Apôtre de Jésus-Christ, par un désintéressement parfait, refuser les libéralités d'un grand roi et de ses ministres, qui, charmés de sa vertu, le pressaient d'accepter des secours d'argent pour adoucir les incommodités de son apostolat; tant il était jaloux, à l'exemple de saint Paul, de la gloire de prêcher l'Évangile gratuitement. Que dirons-nous de son oraison qui était continuelle, de sa charité qui était universelle, et s'étendait également sur les pauvres comme sur les riches, sur les petits comme sur les grands? O combien de fois l'a-t-on vu marcher par les rues, la clochette à la main, pour appeler au catéchisme les enfans et les esclaves, leur apprendre à prier soir et matin, leur enseigner les premiers élemens de la Foi! Que les autres l'admirent, tant qu'ils voudront, parlant diverses langues, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, chassant la peste des villes, calmant les flots et les orages : Xavier instruisant les pauvres sera toujours plus admirable à mes yeux que lorsqu'il opérait tous ces prodiges.

Mais ne nous bornons pas à une admiration stérile : nous avons vu les armes dont ce grand héros du christianisme s'est servi pour gagner tant d'âmes à Jésus-Christ; servons-nous-en : pratiquons les vertus qu'il a pratiquées, et Dieu bénira nos travaux comme il a béni les siens. Si nous ne pouvons pas aller planter l'étendard de la Foi chez les infidèles, travaillons à la perfectionner parmi les chrétiens par nos fréquentes instructions et la sainteté de notre vie; c'est la grâce que nous avons à demander à Dieu en cette fête, qui doit rallumer notre zèle pour le salut du prochain.

Pour la messe : il est dit du Saint Apôtre des Indes, qu'il la célébrait avec une piété admirable (*Turstin, premier historien de sa vie.*). Il lui arrivait quelquefois, surtout après la communion, d'être tellement inondé de consolations et de suavités célestes, qu'il était obligé de prier notre Seigneur de les modérer *C'est assez,* s'écriait-il alors; *Seigneur, c'est assez.* Ce sont ici des faveurs que nous ne méritons point, contentons-nous de ramasser les miettes qui tombent de la table des Saints, et de demander à Jésus-Christ qu'il nous fasse la

grâce d'imiter en quelque chose ce saint Prêtre qui l'a servi avec tant de ferveur et de fidélité : *Deus, qui Indiarum gentes beati Francisci prædicatione et miraculis Ecclesiæ tuæ aggregare voluisti ; concede propitius, ut cujus gloriosa merita veneramur, virtutum quoque imitemur exempla* (Or. Eccl.).

VII. DÉCEMBRE.

SAINT AMBROISE,

ÉVÊQUE DE MILAN, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Ce saint Docteur était fils d'Ambroise, préfet du prétoire des Gaules, dignité qui donnait alors dans l'empire le premier rang après l'empereur : il vint au monde l'an 340, dans la ville des Gaules où résidait son père, c'est-à-dire à Arles, à Trèves ou à Lyon. Étant encore dans le berceau, un essaim d'abeilles vint couvrir son visage, ce qui fut regardé comme un présage de son éloquence future.

Il fit ses études à Rome, et se rendit en peu de temps habile dans les langues, les sciences des Grecs, et surtout dans l'éloquence, qui faisait alors l'occupation principale des jeunes gens de qualité qui aspiraient aux charges. Il s'acquit l'amitié du préfet Probus qui l'établit gouverneur de la Ligurie et de l'Émilie, c'est-à-dire de tout le pays connu aujourd'hui sous le nom de Milanais, état de Gênes, Piémont, Parmesan, Bolonais, Modénois et Romagne. Lorsque l'empereur Valentinien eut confirmé ce choix, le préfet dit à Ambroise, comme il partait pour son gouvernement : *Allez, agissez, non pas en juge, mais en évêque;* voulant faire entenbre qu'un gouverneur doit être le père du peuple par son affabilité et sa douceur. Ambroise n'eut pour cela qu'à suivre son penchant naturel. Il n'y avait qu'un ou deux ans qu'il était à Milan, lorsque Auxence, évêque arien, que l'empereur Constance avait intrus dans cette Église, mourut. Il s'éleva une grande

contestation entre les ariens et les orthodoxes de cette ville, sur le choix de son successeur. Ambroise crut que, comme gouverneur, il devait aller à l'Église pour apaiser le tumulte: il y fut, et harangua le peuple au sujet de l'élection, avec beaucoup d'éloquence, portant tous les esprits à la paix et à la tranquillité publique. A peine eut-il cessé de parler, qu'un enfant s'écria au milieu de l'église: *Ambroise évêque.* Ce cri fut pris comme une voix du ciel: toute la multitude se mit à répéter par trois fois avec applaudissement: *Ambroise notre évêque.* Chacun reconnut la voix de Dieu dans cette unanimité: Ambroise fut le seul qui ne voulut pas l'y reconnaître: il s'enfuit et se cacha. Mais Dieu qui l'avait choisi pour être une des plus brillantes lumières de l'Église et le modèle des plus saints Prélats, permit qu'il fût découvert. Alors ne pouvant plus résister, il reçut le Baptême (car il était encore catéchumène) de la main d'un Évêque catholique, comme il l'avait expressément demandé; il reçut ensuite tous les Ordres, et fut sacré évêque le 7 décembre de l'année 374.

Dès qu'il fut évêque, il distribua aux pauvres tout l'or et tout l'argent qu'il avait, et donna ses terres à l'Église. Il s'imposa trois devoirs particuliers: le premier, d'offrir tous les jours le saint sacrifice; le second, de prêcher tous les dimanches l'Évangile à son peuple, et le troisième, de n'oublier rien de tout ce qui pouvait contribuer à faire fleurir la religion et détruire l'hérésie. Il employait à la lecture tous les momens qu'il pouvait dérober aux affaires, et même une partie de la nuit. Outre l'Écriture, il lisait les auteurs ecclésiastiques: celui auquel il s'attacha le plus fut saint Basile, avec lequel il lia un commerce de lettres. Comme il exaltait souvent dans ses discours le bonheur des vierges, l'on vit venir à Milan de tous côtés des filles consacrer à Dieu leur virginité sous sa direction, et prendre le voile sacré de la main du saint Évêque. Ce bon effet de ses sermons l'engagea à les rassembler en un corps qu'il partagea en trois livres, intitulés: *Des Vierges.* Il n'y avait que trois ans qu'il était évêque, lorsqu'il fit ce recueil. Peu de temps après il fit son livre *des Veuves*, qui fut bientôt suivi d'un second traité de la Virginité, contre ceux qui

prétendaient lui faire un crime de ce que tant de gens renonçaient au mariage. L'empereur Gratien, voulant aller au secours de Valens son oncle, empereur d'Orient, lui demanda un préservatif contre les erreurs des Orientaux; ce qui obligea notre Saint à composer son excellent traité de la Foi, qui fut cité depuis avec éloge dans le concile œcuménique d'Éphèse.

Son application à instruire eut un tel succès, qu'il ramena un grand nombre d'hérétiques à la Foi orthodoxe, et fit quantité de conversions; l'une des plus considérables fut celle de saint Augustin. Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail de toutes ses actions, nous nous arrêterons seulement à cette sainte liberté avec laquelle il parla à l'empereur Théodose après le massacre de Thessalonique, et qui est d'une si grande édification pour les Ecclésiastiques. Les habitans de cette ville ayant tué dans une sédition un des lieutenans-généraux de cet empereur, il en fut si irrité qu'il abandonna cette ville à la discrétion de ses troupes, qui massacrèrent jusqu'à quinze mille personnes : tout le monde eut horreur d'une action si barbare. Saint Ambroise écrivit à Théodose une lettre respectueuse, à la vérité, mais vive, pour lui représenter l'atrocité de cette exécution, et le porter à la pénitence : l'empereur en fut touché et en témoigna son repentir. Quelque temps après, ce prince étant venu à Milan, voulut entrer dans l'Église. Le saint Prélat lui en refusa l'entrée; il alla au-devant de l'empereur, lui parla avec respect, mais avec toute l'autorité que lui donnait son caractère soutenu de la sainteté de sa vie. Le prince l'écouta les yeux baissés, sans dire mot; puis, d'un ton humble et religieux : « Je reconnais ma faute, répondit-il; j'espère en la miséricorde de Dieu. David, ajouta-t-il, y espéra beaucoup, et il n'eut jamais la confusion d'y avoir espéré en vain, quoiqu'il eût commis un adultère et un homicide. » *Vous l'avez imité dans son péché*, repartit le Saint, *imitez-le donc dans sa pénitence.* C'est ce que le prince exécuta : se regardant comme un excommunié, il passa huit mois sans entrer dans l'Église; et ce ne fut qu'après une pénitence publique, que saint Ambroise lui donna l'absolution de son péché, et l'admit à la participation des saints mystères.

Notre Saint tomba malade au mois de février de l'an 397 : il eut la consolation dans sa maladie de voir paraître Jésus-Christ qui l'invitait à la gloire céleste dont ses travaux allaient être récompensés. Il mourut le Samedi-Saint, 4 avril 397. Saint Honorat, évêque de Verceil, qui se trouva à sa mort, lui donna le corps de notre Seigneur : il ne l'eut pas plus tôt reçu qu'il rendit l'esprit, âgé de cinquante-sept ans.

Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates ; ne fortè extimescas faciem potentis, et ponas scandalum in æquitate tuâ.

Ne cherchez point à devenir juge, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité; de peur que vous ne soyez intimidé par la considération des hommes puissans, et que vous ne mettiez votre intégrité au hasard de se corrompre. *Eccli. 7. v.* 6.

I. Point. Quelle a été la fermeté de saint Ambroise à l'égard des pécheurs.

II. Point. Comment les Pasteurs et les Confesseurs doivent l'imiter.

I. Le Sage donne une belle leçon à tous ceux qui veulent entrer dans les charges, lorsqu'il leur apprend que la fermeté est la qualité la plus essentielle à un juge, ecclésiastique ou séculier. Il ne peut exercer les fonctions de son ministère, s'il n'a du courage : s'il a moins de lumières, il peut s'aider de celle des autres ; mais s'il n'a point de cœur, il n'en empruntera point de ceux qui en ont, et rien ne peut suppléer à ce manquement. Il ne suffit pas même d'avoir assez de fermeté pour s'opposer aux ennemis de la vérité et de la justice ; il faut en avoir assez pour les attaquer, et aller au-devant d'eux lorsque l'ordre de Dieu et le besoin de l'Église le demandent : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates, etc.*

Cette vertu a éclaté particulièrement dans saint Ambroise. Avec quelle intrépidité ne résista-t-il pas aux intrigues des ariens et à la cruelle persécution de l'impératrice Justine qui

voulait les rétablir sur le siége de Milan ! il lui opposa non-seulement la force de ses instructions, mais encore la ferveur de ses prières et celles de son peuple qui, priant jour et nuit dans l'église avec son saint pasteur, obtint enfin sa conversion et l'humiliation des hérétiques (*Fleury*, *Hist. eccles. l. 7. c.* 21.). La générosité de ce saint Prélat et son application à instruire eurent un tel succès, qu'il ramena toute l'Italie à la foi orthodoxe et en bannit l'arianisme.

Mais rien ne marque mieux combien ce saint Évêque était au-dessus de tout respect humain, que cette sainte liberté avec laquelle il parla à l'empereur Théodose, après le massacre de Thessalonique : il lui représenta si bien, et par lettres et de vive voix, l'énormité de son crime, que cet empereur, ne pouvant plus tenir contre de si sages et si fortes remontrances, se soumit à la pénitence publique que lui prescrivit saint Ambroise. Théodose demeura huit mois entiers interdit de l'entrée de l'église; après lesquels le saint Prélat leva l'excommunication et lui donna l'absolution de ses péchés. On vit alors dans ce religieux prince un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles : il quitta tous ses ornemens impériaux pour entrer dans l'église ; il n'y fit point sa prière debout ou à genoux, comme les autres; mais il demeura prosterné sur le pavé, l'arrosant de ses larmes, et disant avec David : *Adhæsit pavimento anima mea; vivifica me secundùm verbum tuum* (Ps. 118. v. 25.). Dans cette posture, il poussait des sanglots et des gémissemens vers le ciel. Tout le peuple fut tellement attendri, le voyant ainsi humilié, qu'il pleurait avec lui et joignait sa prière à la sienne. O le rare exemple ! qu'il condamnera un jour de pécheurs qui ne veulent ni pleurer leurs péchés, ni en faire pénitence ! *Dilexi virum*, s'écrie saint Ambroise, *qui magis arguentem quàm adulantem probaret. Stravit omne quo utebatur insigne regium, deflevit in ecclesià publicè peccatum suum... quod privati erubescunt, non erubuit Imperator publicè agere pænitentiam, neque ullus posteà dies fuit quo non illum doleret errorem* (Ambr. de Vitâ Theod. imper.).

Notre Saint n'avait pas moins de charité que de fermeté

envers les pécheurs. Lorsque quelqu'un s'adressait à lui pour recevoir la pénitence, dit Paulin, son secrétaire et son disciple qui a écrit sa vie, il était si touché des fautes qu'il lui confessait, qu'il les pleurait lui-même, et obligeait ainsi les pénitens à les pleurer : jamais il ne s'entretenait qu'avec Dieu, et nous apprenait par là que les prêtres doivent être les intercesseurs des pécheurs auprès de Dieu, et non leurs accusateurs auprès des hommes : *Bonum relinquens exemplum posteris Sacerdotibus, ut intercessores apud Deum sint magìs quàm accusatores apud homines* (Paulin. de Vit. S. Ambr.).

Ministres du Seigneur, jetez souvent les yeux sur cet excellent Prélat, qui est un modèle parfait de la conduite sage et généreuse avec laquelle vous devez combattre les vices et les erreurs qui règnent dans le monde; et vous qui travaillez dans le tribunal de la pénitence à réconcilier les pécheurs avec Dieu, voyez dans le second Point ce que vous devez faire pour l'imiter.

II. Les Ecclésiastiques qui sont appelés au travail du salut des âmes doivent se souvenir qu'ils sont obligés de les conduire par la voie étroite de l'Évangile ; et comme il n'y a que trop de chrétiens qui veulent marcher dans la voie large de la perdition, ils doivent s'y opposer de toutes leurs forces, leur représentant les principales maximes de la religion, sur lesquelles on ne fait point assez de réflexions. Telles sont :

1.° L'obligation que nous avons de vivre suivant les promesses de notre Baptême, et d'en garder inviolablement la sainteté. La nécessité où nous sommes, lorsque nous avons eu le malheur de la perdre, de la réparer par une sincère et véritable pénitence, qui n'est point si commune qu'on le pense, suivant ces paroles de notre saint, qui doivent faire trembler tous les pécheurs : *Faciliùs inveni qui innocentiam servaverint, quàm qui congruè egerint pœnitentiam* (Ambr., de Pœn. l. 2. c. 10.).

2.° L'obligation que nous avons d'aimer Dieu par-dessus toutes choses est d'observer fidèlement ses commandemens, sans quoi il est impossible que nous arrivions à la vie éternelle. Outre les préceptes du Décalogue, il y a des comman-

demens particuliers dans chaque état, dans la profession ou l'emploi que nous exerçons, dont la transgression est capable de nous priver du royaume de Dieu : c'est ce dont un confesseur doit avertir ses pénitens; car il y en a peu qui s'acquittent des obligations de leur état, moins encore qui se confessent d'y avoir manqué.

3.° C'est encore une maxime constante de notre sainte Religion, qu'il ne faut pas oublier, que personne ne doit opprimer son frère ni lui faire tort dans aucune affaire : car Dieu se vengera contre tous ceux qui tombent dans de semblables fautes, dit saint Paul (*I. Thess.* 4. *v.* 6.) : cependant on ne voit aujourd'hui que des vexations, des injustices, des chicanes et mauvais procès. Il s'agit d'en arrêter le cours; un Pasteur ou un confesseur ne le peut, s'il n'a du courage et de la fermeté. Il y a des riches qui oppriment les pauvres, des riches qui vivent dans les délices et l'oisiveté; qui se traitent magnifiquement, et qui sont sans compassion pour les misérables. Ces gens-là se confessent : que doit faire un confesseur qui les connaît? S'animer d'un esprit de force pour leur remontrer le danger où ils sont d'être ensevelis avec le mauvais riche dans les enfers; mais *fortitudo ista paucorum est*. Il y a des gens de condition qui ne paient point leurs dettes et domestiques, ni les ouvriers qui travaillent pour eux; qui font plus de dépense qu'ils n'ont de bien : si vous ne leur représentez pas avec une sainte liberté leur mauvaise conduite et le tort qu'ils font à leurs créanciers, ils emprunteront toujours et ne paieront jamais : *Mutuabitur peccator, et non solvet* (Psal. 36. v. 21.). Il y a des marchands qui font fortune en peu de temps, ce qui ne peut arriver sans péché : *Qui festinat ditari, non erit innocens*, dit l'Écriture (*Prov.* 28. *v.* 20.) : il faut les examiner sur l'acquisition de leurs biens, s'ils ne se sont point enrichis par de mauvaises voies, par tromperies, usures, etc. Ce serait troubler les consciences, me direz-vous. Je réponds qu'il y a un trouble nécessaire : *Commovisti terram, et conturbâsti eam; sana contritiones ejus, quia commota est* (Psal. 59. v. 2.). L'Ange qui descendait dans la piscine, dont parle l'Évangile (*Joan.* 5. *v.* 4.), troublait l'eau, et le

malade qui entrait le premier dans l'eau après qu'elle avait été troublée, était guéri de quelque maladie qu'il eût. Heureux trouble qui produit le salut !

Mais sans entrer dans un plus grand détail, nous n'avons qu'à nous en tenir à notre rituel, et nous comprendrons aisément qu'il faut plus de fermeté qu'on ne pense pour bien administrer le sacrement de Pénitence. Combien s'y présentent dans l'ignorance des principaux mystères de la Foi, sans une véritable douleur de leurs péchés, avec des inimitiés envers le prochain, dans l'habitude ou dans l'occasion prochaine du péché, ou possédant le bien d'autrui qu'ils ne veulent pas rendre ! Dans tous ces cas, il faut renvoyer un pénitent jusqu'à ce qu'on voie en lui amendement véritable. Le rituel le dit, mais les confesseurs le pratiquent-ils? Si l'on suivait des règles si saintes et qui sont d'une si grande conséquence pour le salut, on verrait beaucoup plus de conversions, et moins de sacriléges : prions Dieu qu'il augmente le nombre des bons confesseurs.

Seigneur, accordez-nous des directeurs sages et éclairés, imitateurs de saint Ambroise, qui soient comme lui inflexibles dans tout ce qui regarde leur devoir; nous vous demandons, ô mon Dieu, cette grâce avec d'autant plus de ferveur, que votre Apôtre (*II. Tim. 4. v.* 3.) nous avertit « qu'il viendra un temps auquel les hommes ne pourront » plus souffrir la saine doctrine, et qu'ayant une extrême » démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront » recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs » désirs. » Mon Dieu, ne permettez pas que nous écoutions ces faux prophètes qui, au lieu de nous parler de votre part, ne publient que les visions de leur cœur : *Nolite audire verba prophetarum qui prophetant vobis et decipiunt vos : visionem cordis sui loquuntur*, *non de ore Domini* (Jerem. 23. v. 16.).

Pour la messe, il est dit de saint Ambroise qu'il avait un amour si tendre et si ardent pour Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, qu'il n'offrait jamais le divin sacrifice sans verser des larmes en grande abondance. Hélas ! si nous ne pouvons pleurer comme lui, gémissons au moins du peu de

disposition que nous y apportons. Notre Saint nous invite au fréquent usage de l'Eucharistie, mais à condition que nous vivions saintement pour mériter d'en recevoir les salutaires fruits : *Si quotidianus est panis, cur post annum illum sumis ? accipe quotidiè tibi quod quotidiè prosit; sic vive, ut quotidiè merearis accipere* (Ambrosius, de Sacram. lib. 5. c. 4.).

VIII. DÉCEMBRE.

LA CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.
Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a point de tache en vous. *Cant. 4. v. 7.*

I. Point. Les faveurs que Dieu accorde à la très-sainte Vierge en ce jour de sa Conception.
II. Point. La part que nous devons y prendre.

I. Remercions Dieu avec toute l'Église des faveurs qu'il accorde à la très-sainte Vierge en ce jour de son heureuse et immaculée Conception.

1.° Il la préserve du péché originel, afin de la rendre digne de devenir un jour la mère de Jésus-Christ son Fils. Ainsi, quoique nous ayons tous péché en Adam, et que nous naissions tous enfans de colère, ne faisons pas difficulté d'excepter Marie de cette règle générale : elle reconnaît humblement la première que c'est la grâce et la pure miséricorde de Dieu qui l'a distinguée des autres enfans d'Adam, qui l'a séparée de la masse de corruption, et prévenue de la douceur de ses bénédictions : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc. 1. v. 49.) : reconnaissons-le avec elle, pour rendre gloire à la grâce de Jésus-Christ son Sauveur et le nôtre : *In laudem gloriæ gratiæ suæ* (Éph. 1. v. 6.).

Nous lisons au commencement du troisième livre des Rois, que le grand-prêtre Abiathar s'étant rangé avec Joab du parti d'Adonias, et ce parti rebelle ayant été bientôt dissipé, Salomon, élevé sur le trône de David son père, prononça des arrêts de mort contre ceux qui s'étaient déclarés contre lui ; mais il épargna le grand-prêtre. Vous méritiez la mort, lui dit-il, comme les autres rebelles : *Equidem vir mortis es* (III. Reg. 2. v. 26.) ; mais je veux bien vous faire grâce et vous traiter favorablement, parce que vous avez porté l'arche du Seigneur. Voici une fille d'Adam qui a été choisie de toute éternité, non pour porter, comme Abiathar, l'arche de l'ancienne alliance sur ses épaules, mais pour faire de son sein une arche vivante où le Verbe incarné se reposât. Elle est fille de mort, si nous la considérons dans sa nature ; mais si nous la regardons par rapport à son ministère, elle est fille et mère de la vie même : et par cette qualité, à la différence des autres élus, elle a été prédestinée, non-seulement selon l'âme, mais encore selon le corps : ainsi elle a reçu non-seulement une bonne âme : *Sortita sum animam bonam* (Sap. 8. v. 19.) ; mais cette âme a trouvé un corps qui n'avait jamais été souillé par le péché : *Et veni ad corpus incoinquinatum.* Voilà le premier privilége de sa conception reconnu par les saints Pères : *Exceptâ sanctâ Virgine, de quâ propter honorem Domini, nullam prorsus, cùm de peccatis agitur, haberi volo quæstionem* (S. Aug. de Nat. et Grat. contra Pelag. cap. 34. n. 44. p. 144.).

2.° Le Seigneur l'a comblée de ses grâces aussitôt qu'elle a été capable de les recevoir. Si Jérémie et saint Jean-Baptiste ont été sanctifiés et remplis du Saint-Esprit dès le ventre de leurs mères, ne doutons point que la mère d'un Dieu n'ait été privilégiée au-dessus de ses serviteurs, et qu'elle n'ait reçu non-seulement plus de grâces que ces deux Prophètes, mais encore plus que tous les Anges et tous les Saints ensemble : c'est dans ce sens que plusieurs savans interprètes expliquent ces paroles du Psaume 86 : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* Oui, dit saint Grégoire-le-Grand, Marie est cette montagne mystique qui a surpassé en grâces et en sain-

teté les plus pures intelligences, dès qu'elle a été destinée à la dignité sublime de Mère de Dieu, comme elle l'a été dès le moment de sa conception : *An non mons sublimis Maria, quæ omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ dignitate transcendit; quæ ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem super omnes Angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit* (Gregor. M. in I. Reg. 1.).

3.° Cette première grâce que la Sainte Vierge a reçue, a été si pleine et si abondante qu'elle s'est répandue sur tous les états de sa vie, et l'a mise hors de toutes les atteintes du péché. *Puto*, dit saint Bernard, *quòd copiosior sanctificationis benedictio in eam descenderit, quæ non solùm ipsius sanctificaverit ortum, sed et vitam ab omni deinceps peccato custodierit immunem* (Ep. 174. n. 5.). Privilége incomparable qui n'a jamais été accordé à d'autres, et qui étouffera en elle pour jamais cette révolte de la chair contre l'esprit, et ces mouvemens déréglés de la concupiscence qui font gémir les plus grands Saints.

Arrêtez-vous quelque temps à considérer tous ces glorieux avantages dont Dieu a favorisé la sainte Vierge; témoignez-lui la joie que vous en ressentez. Oh ! qu'il était bien raisonnable, Vierge sainte, qu'il n'y eût ni temps ni moment auquel vous ne fussiez toute sainte et agréable à Dieu ! *Sancta corpore et spiritu* (I. Cor. 7. v. 34.). Qu'il était bien juste que le serpent infernal n'eût jamais de prise dans celle qui devait un jour lui écraser la tête, et que, préparée à devenir la maison du Seigneur, il n'y eût rien dans vous qui pût offenser les yeux de son infinie majesté ! *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus : Deus in medio ejus; non commovebitur* (Ps. 45. v. 5 et 6.).

II. Ces faveurs sont particulières à la Mère de Dieu. Voici maintenant quels sont les fruits que vous devez tirer de ce mystère, et la part que vous devez y prendre en qualité d'Ecclésiastique.

1.° C'est de vivre dans une grande pureté d'âme et de corps, à l'exemple de la sainte Vierge. *Inoffensos et immaculatos decet Dei existere Sacerdotes*, dit le IV.°

concile de Tolède (*Conc. Tolet. IV. c.* 10.). S'il a fallu que Marie fût préservée du péché originel dans sa conception, et comblée de tant de grâces, parce qu'elle était destinée à concevoir et donner au monde le Fils de Dieu ; s'il a fallu même dans la suite, lorsqu'elle fut sur le point d'être élevée à cette divine maternité, que le Saint-Esprit survînt en elle de nouveau, et qu'il lui apportât une nouvelle plénitude de grâces et de sainteté, pour la rendre digne d'être la demeure particulière du Verbe divin qui devait habiter dans son sein, comme chante l'Eglise : *Ut dignum Filii tui habitaculum effici mereretur, Spiritu Sancto cooperante, præparâsti ;* quelle doit être la pureté et l'innocence d'un Prêtre qui produit tous les jours sur nos Autels ce même Fils de Dieu, qui l'attire du ciel en terre par l'efficace de sa parole ; qui non-seulement le reçoit en lui-même, mais qui peut encore à tout moment le distribuer aux fidèles ! *Quàm mundæ esse debent manus illæ ! quàm purum os, quàm sanctum corpus, quàm immaculatum cor Sacerdotis, ad quem totus ingreditur auctor puritatis !* dit le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ (*De Imit. l.* 4. *c.* 5.).

2.° Il faut éviter non-seulement les vices grossiers et les dérèglemens visibles, mais encore les fautes vénielles et les moindres souillures du péché. Si dans l'ancienne loi ceux qui avaient les moindres défauts et les moindres taches étaient exclus du ministère des Autels : *Homo qui habuerit maculam, non offeret panes Deo suo, nec accedet ad ministerium ejus* (Lev. 21. v. 17 et 18.) ; quel soin ne doivent pas avoir les Prêtres de la nouvelle loi de purifier leurs cœurs de toute affection mondaine et de tout mouvement déréglé, eux qui ont le bonheur d'offrir au Père éternel la chair toute pure et immaculée de Jésus-Christ son Fils, dont toutes les anciennes victimes n'étaient que des ombres et des figures ! *Valdè præposterum*, dit le cardinal Pierre Damien, *si illa nunc denegetur reverentia veritati, quæ tunc adumbratæ deferebatur imagini* (De Intemper. Cleric. dissert. 2. c. 2.),

3.° Renouvelons aujourd'hui notre dévotion à l'égard de la

très-sainte Vierge, consacrons-nous à son service, imitons ses vertus, et surtout l'horreur qu'elle a toujours eue du péché. Quoiqu'elle en ait été préservée dans le premier moment de sa Conception, elle n'a pas laissé d'en fuir les moindres occasions et les plus légères amorces, comme si elle avait eu tout à craindre. Quelle leçon pour nous! tâchons donc d'apporter la même vigilance à nous préserver des moindres chutes; cachons le trésor de la grâce, de peur que le démon ne nous l'enlève: vivons dans la défiance et l'éloignement du commerce du monde: chérissons comme elle le silence et la retraite: c'est ce qu'exige de nous la pureté infinie de cette adorable Victime que nous allons offrir.

Pour la messe, nous devons nous y préparer par l'humilité la plus profonde. Ah! Seigneur, comment oserai-je célébrer vos saints mystères? produire à l'autel Jésus-Christ votre Fils, et le donner au monde? Quel prodige! prodige néanmoins qui s'opère entre mes mains; mais prodige qui me couvre de confusion, quand je considère ce que vous êtes, et ce que je suis; ce que vous avez désiré de sainteté dans Marie, et le peu qui est en moi. Mon Dieu, donnez-moi quelque part à celle dont vous avez orné cette bienheureuse Vierge dès le premier moment de sa conception, car je comprends bien que vos prêtres, étant vos agens et vos ministres, doivent en avoir une qui les distingue du commun des fidèles: *Mundiores esse debent cæteris, quia actores Dei sunt* (Amb. in Ep. ad. Timot. c. 3.).

XXI. DECEMBRE.

SAINT THOMAS, APÔTRE.

Le Saint que nous honorons aujourd'hui nous est principalement connu par son infidélité, et par la condescendance que le Sauveur eut pour lui en lui faisant toucher ses sacrées plaies, afin de le convaincre de la vérité de sa résurrection par les moyens mêmes que cet Apôtre avait demandés. Ce fut alors que Thomas, plein de confusion pour lui-même, et d'amour pour Jésus-Christ, s'écria : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Il répara glorieusement ce manque de foi en allant prêcher l'Évangile aux Parthes et aux Mèdes : il pénétra jusque dans les Indes, et ce fut là qu'il reçut la couronne du martyre.

Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum : et noli esse incredulus, sed fidelis.

Portez ici votre doigt, et considérez mes mains ; approchez aussi votre main, et la mettez dans mon côté : et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. *Joan.* 20. *v.* 27.

I. Point. Impression que les plaies de Jésus-Christ ont faite sur saint Thomas.

II. Point. Impression qu'elles doivent faire sur nous.

I. Admirons ici la bonté infinie du Sauveur qui veut bien, par une apparition particulière, montrer à saint Thomas les plaies dont son corps adorable fut blessé sur la croix. Oh ! que cette charité d'un Dieu pour le salut d'un pécheur mérite bien nos adorations et nos respects ! voyons ensuite quelle impression ces plaies sacrées font sur l'esprit et le cœur de cet Apôtre.

1.° Elles guérissent son infidélité ; il s'était obstiné à ne point croire la résurrection de son divin Maître, s'il ne touchait pas ses plaies : Jésus-Christ se rabaisse jusqu'à convaincre sa défiance en employant pour cela le moyen qu'il avait souhaité : *Infer digitum tuum huc.* Voilà, Thomas, les mains qui ont guéri tant de malades en les touchant, et répandu mille bénédictions sur les hommes ; voyez comme elles sont percées à jour. Voilà ces pieds sous lesquels la mer s'est affermie, et à qui la terre ne sert que d'escabeau ; regardez-les bien, ce sont les mêmes que de gros clous ont attachés à la croix. Voilà ce côté qui fut ouvert par une lance ; mettez la main dans ce sanctuaire d'amour et de grâce, et apprenez à devenir fidèle. Thomas n'a pas plus tôt touché les plaies sacrées de notre adorable Sauveur, que la plaie de son infidélité se trouve guérie, et qu'il s'écrie : *Dominus meus, et Deus meus!* (In Cant. Serm. 61. n. 5.). O heureuses plaies, dit saint Bernard, qui lui font confesser non-seulement la résurrection, mais encore la divinité de Jésus-Christ! *Bona foramina quæ fidem adstruunt resurrectionis, et Christi divinitatem.*

2.° Elles animent son zèle, et deviennent les instrumens de toutes les grandes actions qu'il opérera dans la suite : il puise dans l'ouverture du côté du Rédempteur du monde un amour ardent pour son humanité divinisée, et pour l'Église qui est son corps : dans l'ouverture que les clous ont faite aux pieds, il rencontre une agilité surprenante, qui lui fait pousser ses conquêtes plus loin qu'aucun Apôtre : et enfin dans l'ouverture des mains, il cueille cette abondance de bonnes œuvres qui ont honoré son apostolat. Je ne veux pas me prévaloir du sentiment de saint Jean-Chrysostôme (*Hom. 61. in Joan.*), qui prétend que la charité de notre Apôtre a surpassé celle des autres : je me contente de dire qu'elle lui a fermé les yeux sur tous les périls ; qu'elle lui a fait remplir tous les devoirs d'un bon Pasteur, et désirer de faire entrer les nations les plus éloignées dans le bercail de Jésus-Christ. Il n'a epargné pour cet effet ni soins, ni travaux, ni fatigues : envoyé

comme un agneau au milieu des loups, il a trouvé le secret de changer ces loups en agneaux, d'adoucir des hommes qui paraissaient plutôt des bêtes féroces que des hommes, et de les assujettir au joug de Jésus-Christ. Il est vrai que ses miracles y contribuaient beaucoup, et donnaient une grande autorité à sa parole; mais il faut avouer que sa vie toute sainte, qui était une copie fidèle de celle de son adorable Maître, était le motif le plus pressant de la conversion de ces peuples barbares. Ne voyant pas sur la terre la cause d'une vie si admirable et si différente de la leur, ils étaient contraints de lever les yeux au ciel, de reconnaître le doigt de Dieu, et de célébrer sa miséricorde qui venait les visiter et les retirer de la puissance du prince des ténèbres, pour les faire passer sous celle de son Fils bien-aimé.

3.° Les plaies de Jésus-Christ couronnent l'apostolat de saint Thomas. Tout occupé de ce qu'a souffert son divin Maître pour le salut des hommes, il ne respire que le martyre; il meurt plusieurs fois, pour parler le langage de saint Paul, avant que de l'obtenir, tantôt enfermé dans une prison et descendu dans une basse-fosse, tantôt déchiré cruellement de verges; d'autres fois lapidé et chassé ignominieusement d'une ville, souffrant la faim, la soif, la nudité, les fatigues, les longs voyages, et mille périls qui en sont inséparables : c'est ainsi que la victime se consumait peu à peu en odeur de suavité. Enfin il trouve dans les Indes et dans la ville de Calamine ce qu'il avait tant souhaité, et y achève son sacrifice. Le Roi de cette région, aussi rebelle à la parole de Dieu que Pharaon, et plus cruel que ce prince, le fait percer à coups de lance. Thomas expire, le corps percé de traits, et le cœur encore plus vivement pénétré des plaies de son Sauveur, qui ont été le prix de sa rédemption. O mort vraiment précieuse devant le Seigneur! ô course glorieusement terminée! ô infidélité dignement réparée!

II. Nous avons vu l'impression que les plaies sacrées de Jésus-Christ ont faite sur cet Apôtre, voyons maintenant quelle impression elles doivent faire sur nous.

Nous pouvons, aussi bien que saint Thomas, puiser dans ces fontaines du Sauveur, et entrer dans ce divin sanctuaire des plaies adorables de Jésus-Christ, que ce souverain pontife a voulu, selon saint Ambroise, conserver sur son corps jusque dans le ciel, non-seulement pour affermir notre foi, mais encore afin d'exciter notre piété, et d'intercéder plus efficacement pour nous auprès de son Père, en les lui représentant comme le prix de notre rédemption : *Non solùm fidem firmat, sed etiam devotionem acuit, quòd vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit; abolere noluit, ut Deo Patri nostræ pretia libertatis ostenderet* (Ambr. l. 10. in Lucam, c. 24.). Approchons-en avec confiance : la fenêtre de cette arche sacrée n'est pas fermée; c'est la ville de refuge, dans laquelle les pécheurs ont la liberté de se retirer pour se mettre à couvert de la justice divine.

Si les remords de la conscience nous troublent, si nos ennemis nous persécutent, jetons-nous dans le côté ouvert de Jésus-Christ, dans ce sanctuaire d'amour, de grâce et de bénédiction : choisissons, comme la colombe, notre nid et notre retraite dans les trous de la pierre : *Columba mea in foraminibus petræ* (Cant. 2. 4.). Nous verrons de là l'enfer conjuré contre nous, sans qu'il puisse nous nuire : nous entendrons les démons et le monde frémir, et nous nous rirons de leurs menaces. *In illis dormio securus*, disait saint Augustin (*Ench.* 2. 12.).

Passons ensuite à la plaie des pieds, le vrai trône de grâce, et l'asile le plus assuré des pécheurs. C'est dans ces pieds adorables, fatigués tant de fois pour avoir couru après les brebis égarées de la maison d'Israel, que saint Thomas a puisé cette agilité admirable qui lui a fait porter l'Évangile chez les Parthes, chez les Mèdes, chez les Perses, chez les Scythes, chez les Hircaniens, et enfin jusque dans les Indes. C'est là que les Ecclésiastiques trouveront aussi, comme lui, une source inépuisable de zèle pour attirer les âmes à Dieu, et s'élever eux-mêmes jus-

qu'à lui avec la rapidité des aigles : *Assument pennas sicut aquilæ : ambulabunt, et non deficient* (Isa. 40. v. 31.).

Enfin, les mains du Sauveur nous montreront l'étendue infinie de sa charité. Ne les regardons jamais attachées à la croix, sans penser à ce que nous lui avons coûté ; disons-lui, avec un vrai serviteur de Dieu : Ah ! Seigneur, ne méprisez pas l'ouvrage de vos mains ; voyez les plaies que vous y avez, et en considération de ces précieuses cicatrices, sauvez-moi, ô mon Dieu ! *Opus manuum tuarum, Domine, ne despicias ; vulnera manuum tuarum precor ut aspicias ; ecce in manibus tuis descripsisti me ; lege ipsam scripturam, et salva me* (Soliloq. cap. 2. inter Opusc. S. August. tom. 6.).

Pour la messe, faisons réflexion au bonheur que nous avons de manier à l'autel les plaies adorables du Sauveur. Nous pouvons alors dire avec son Apôtre : *Manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* (I. Joan. 1. v. 1.). Mais puisqu'il vient à nous en qualité de médecin céleste, conjurons-le instamment de vouloir lui-même toucher nos plaies, et d'appliquer la vertu vivifiante de sa Chair sacrée aux maladies de notre âme : rien de plus efficace pour les guérir, selon saint Bernard, qu'une méditation continuelle des plaies de Jésus-Christ ; tâchons, à l'exemple de ce saint, d'en nourrir notre piété, et de nous en occuper sans cesse : *Quid enim tam efficax ad curanda conscientiæ vulnera, necnon ad purgandam mentis aciem, quàm Christi vulnerum sedula meditatio* (Bern. in Cant. Serm. 62. num. 7.)?

XXVI. DÉCEMBRE.

SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

Saint Etienne fut le premier des sept diacres ordonnés par les Apôtres, et choisis pour distribuer les aumônes des fidèles. Il ne se borna pas au soin des pauvres ; il défendit encore la Foi contre les Juifs incrédules et opiniâtres, qui, ne pouvant résister à la sagesse, et à l'esprit qui parlait en lui, le traînèrent au conseil, où ils produisirent de faux témoins qui l'accusèrent d'avoir blasphémé contre la loi. Étant interrogé par le Grand-Prêtre sur ce dont on l'accusait, il fit un discours admirable pour prouver que Jésus-Christ était le Messie, et finit par une invective très-forte contre leur dureté inflexible, contre la persécution qu'ils avaient faite de tout temps aux serviteurs de Dieu, et la mort qu'ils venaient de faire souffrir au Saint des saints. Ses ennemis, irrités de ce discours, s'élancèrent sur lui, prirent des pierres et le lapidèrent cruellement. Il employa ses derniers momens à prier pour eux, et à conjurer Jésus-Christ, qui lui apparaissait au haut du ciel, de ne pas leur imputer ce péché.

Stephanus plenus gratiâ et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Étienne étant plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple. *Act. c.* 6. *v.* 8.

I. Point. La grâce et la force de la vérité dans la bouche de St. Etienne.
II. Point. La grâce et la force de la charité dans son cœur.

I. Quoique les Actes des Apôtres ne rapportent pas expressément quels étaient ces prodiges que faisait saint Étienne depuis qu'il fut ordonné diacre, il est aisé de voir que ce fut l'onction et la force avec laquelle il prêchait les vérités de l'Évangile. En effet, quel plus grand prodige que de persuader aux enfans de la synagogue d'adorer celui qu'ils venaient de crucifier; de leur faire comprendre que tous leurs sacrifices ne pouvaient les purifier de leurs péchés, et qu'ils n'avaient point d'autres moyens pour en obtenir le pardon, que de se laver dans le sang de Jésus-Christ, qui leur serait appliqué par le Baptême? Quel plus grand miracle que de leur faire voir que toutes ces magnifiques et pompeuses promesses faites à leurs pères, venaient de s'accomplir en la personne du Sauveur, et ne regardaient qu'un règne purement spirituel? Quel plus grand miracle que de manier et tourner ainsi les cœurs à son gré, leur faire connaître et aimer ce qu'ils ne connaissaient point et n'aimaient point auparavent? Ceux qui avaient le bonheur d'entendre cet ardent Lévite, sentaient leur cœur tout enflammé, lorsqu'il leur expliquait les saintes Écritures, et brûlaient d'impatience de donner à Jésus-Christ un témoignage réciproque de leur amour, en lui rendant sang pour sang, souffrance pour souffrance, vie pour vie. O Docteur admirable! ô Héros! ô Évangéliste! ô Prédicateur accompli!

Mais si saint Etienne avait, d'une part, un charme secret qui attirait les cœurs, ainsi que l'aimant attire le fer, il avait, de l'autre, la force invincible du diamant pour résister à ceux qui soutenaient l'erreur. Il persécuta saintement ceux qui le persécutaient avec injustice; il confondit leurs impostures et leurs faux raisonnemens ; c'est ce qui paraît en lui avec plus d'éclat. Nous n'en pouvons apporter de témoignage moins suspect que celui de ses propres ennemis, qui, sentant leur faiblesse et l'inégalité de leurs forces pour se mesurer avec un si puissant adversaire, viennent l'assaillir en foule et combattre tous à la fois contre lui ; mais ils ont beau se joindre tous ensemble, ils ne feront autre chose que de rendre sa victoire plus éclatante, et lui procurer une brillante couronne. Juifs d'Alexandrie, de Cilicie, d'Asie, synagogue entière des affranchis, venez encore en plus grand nombre, si vous pouvez; entrez en lice avec Etienne : vous serez vaincus; vous ne remporterez que de la confusion d'être venus vous heurter contre ce mur d'airain et cette colonne inébranlable de la vérité. Si vos têtes sont dures, ainsi qu'il vous le reproche, la sienne dans un autre sens l'est encore davantage : le Seigneur lui a donné, aussi bien qu'à son Prophète, un front plus dur que le vôtre: *Ecce dedi frontem tuam duriorem frontibus eorum* (Ezech. 3. v. 8.). Quel est le succès du combat? et qu'en arrive-t-il à cette foule d'affranchis, de Cyrénéens et d'Asiatiques, d'avoir voulu disputer contre Etienne? La force de la vérité les trouble, les interdit, les confond, les renverse, et il triomphe pleinement: *Non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui qui loquebatur* (Act. 6.).

Ministres du Seigneur, votre zèle approche-t-il de celui de saint Etienne? Quelle ardeur avez-vous à défendre la vérité? Ah ! combien de fois l'avez-vous lâchement trahie pour complaire aux hommes et flatter leurs passions déréglées ! Gémissez-en devant Dieu, et pour l'avenir ne soyez plus si timides, quand il s'agira de vous déclarer pour la vérité : *Nullus enim reprehensor formidandus est amatori veritatis*, dit saint Augustin (*Lib. 2. Trin. in procem.*). Mais parce qu'il y a beaucoup à souffrir dans ces rencontres, considérons la grâce et la force de la charité dans le cœur de saint Etienne.

II. Ses ennemis n'ayant rien à répondre aux discours de ce zélé Prédicateur, et voulant réduire à un silence éternel cette bouche qui prononçait tant d'oracles, qui leur reprochait leur obstination, leur endurcissement et leur impénitence, et qui leur remettait devant les yeux le crime horrible qu'ils avaient commis en crucifiant le Maître des Prophètes et leur propre Messie, ils prirent le parti de le lapider. Ah! c'est ici que l'on ne peut assez admirer la grandeur de la charité de cet illustre Martyr à l'égard de ses persécuteurs. Ses bourreaux l'attaquent avec des cailloux, et il ne se défend qu'avec des prières: et comment s'y prend-il pour prier pour eux? Ce n'est pas assez que pendant que les pierres pleuvent sur lui de tous côtés, il se trouve le courage et la liberté de faire des prières; il faut qu'il s'oublie soi-même, dit un Saint, pour ne se souvenir que de ses ennemis (*August. Serm.* 9. *de verb. Mich.* 8. *n.* 11.); il faut qu'il en fasse plus pour eux qu'il n'en fait pour lui; qu'il demande leur salut avec plus d'instance que le sien propre: car il ne se tient que debout quand il prie pour lui-même; mais il tombe sur ses genoux et se prosterne à terre lorsqu'il prie pour ses ennemis: ce qui fait bien voir qu'il est plus sensible au crime de ses persécuteurs, qu'à tout ce qu'il essuie de leur violence. Et que demande-t-il dans sa prière? *Domine, ne statuas illis hoc peccatum:* Seigneur, pardonnez-leur, ne leur imputez pas ce péché. Il conjure son Sauveur de faire miséricorde à ceux qui n'ont pour lui que de l'inhumanité; il demande la vie pour ceux qui lui donnent la mort; il offre son sang pour ceux qui le répandent; et ses prières sont si efficaces, qu'elles obtiennent la conversion de Saul, le plus acharné de ses persécuteurs, et qui, gardant les vêtemens des autres, le lapidait par les mains de tous: *Nam si martyr Stephanus non sic orâsset*, dit saint Augustin, *Ecclesia Paulum hodiè non haberet: sed ideò de terrâ erectus est Paulus, quia in terrâ inclinatus exauditus est Stephanus* (Idem, Serm. 382. n. edit.). O charité lapidée avec saint Etienne! qui pourra se défendre de vous imiter? où sera le cœur assez dur pour garder la moindre haine contre le prochain, après un tel exemple?

O mon Dieu ! accordez-moi quelque part aux vertus de ce bienheureux Lévite. Faites que je rende courageusement témoignage à votre vérité, sans craindre la colère des hommes. Donnez-moi, s'il vous plaît, une charité à toute épreuve, que toutes les eaux des tribulations, des persécutions, des calomnies, des injures les plus atroces ne puissent éteindre. Que, semblable à votre premier Martyr, je ne prenne jamais d'autre vengeance de mes ennemis que celle de ce talion de l'Evangile, qui consiste à prier pour ceux qui nous persécutent.

Pour la communion ou la Messe, renoncez à tous sentimens de vengeance qui pourraient s'élever dans votre cœur contre ceux que vous croyez vous avoir fait quelque déplaisir; et si, étant près d'aller à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque sujet de se plaindre de vous, laissez votre présent au pied de l'autel, allez vous réconcilier premièrement avec votre frère, et vous viendrez ensuite faire votre offrande : c'est l'ordre de Jésus-Christ, et vous ne devez jamais célébrer ou communier sans cette préparation : *Si ergò offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversùm te : relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo; et tunc veniens offeres munus tuum* (Matth. cap. 5. v. 23. 24.).

XXVII. DÉCEMBRE.

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Jean, fils de Zébédée et de Salomé, et parent de Jésus-Christ selon la chair, était de Galilée, comme tous les autres Apôtres, et pêcheur de profession : il fut appelé à la suite de Jésus-Christ avec saint Jacques le Majeur, son frère. On remarque dans l'Évangile plusieurs rencontres où il a été privilégié par-dessus les autres Apôtres, surtout à la dernière cène, où il reposa sur le sein de son Maître ; au Calvaire, où il le traita comme un autre lui-même, lui donnant pour mère sa propre Mère, et recommandant cette divine Vierge au Disciple vierge (*Act.* 4.). Après la Pentecôte, il fut mis en prison avec saint Pierre, pour la cause de Jésus-Christ. Ayant quitté la Judée, il alla porter l'Évangile dans l'Asie mineure, dont il fonda et gouverna la plupart des églises. Étant venu à Rome sous Domitien, il fut mis, par l'ordre de ce prince cruel, ennemi de la religion, dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortit miraculeusement sans en ressentir aucune atteinte. De là il fut relégué dans l'île de Pathmos, où il eut les révélations de son Apocalypse. Il écrivit ensuite son Évangile pour s'opposer aux erreurs de Cérinthe et d'Ébion. Nous avons encore trois Épîtres de lui. Enfin, parvenu à une extrême vieillesse, et ne pouvant plus faire de longs discours, il se contentait de dire, à chaque assemblée : Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres. Et comme quelques-uns de ses disciples témoignaient s'ennuyer d'entendre toujours la même chose : « C'est » le commandement du Seigneur, leur dit-il ; si on l'accom- » plit comme il faut, cela suffit. » Il mourut à Éphèse âgé d'environ cent ans.

Discipulus quem diligebat Jesus.
Le disciple que Jésus aimait. *Joan. c.* 21 *v.* 20.

I. POINT. Saint Jean a été le disciple bien-aimé de Jésus.
II. POINT. Le disciple qui a le plus aimé Jésus.

I. LE saint Apôtre que nous honorons aujourd'hui est connu dans l'Évangile par la qualité de Disciple que Jésus aimait. Pour en être persuadé, nous n'avons qu'à voir ce qui se passe dans la dernière cène et sur la croix. Dans la cène, il repose sur le sein même de Jésus. Oh! quel bonheur! les pieds de Jésus sont le partage de Magdeleine; c'est le trône de grâce et l'asile des pécheurs. Ses mains embrassent les petits enfans qu'on lui présente, touchent les lépreux, les sourds, les aveugles. Ses yeux d'un seul regard tireront des ruisseaux de larmes de ceux de saint Pierre, et l'avertiront de pleurer son infidélité. Mais la poitrine amoureuse de Jésus-Christ est le vrai partage de saint Jean, et comme le lit de repos du disciple bien-aimé : *Dominici pectoris particeps* (Aug. de Consens. Evang. l. 2. c. 4.). Oh! qui pourrait dire l'abondance de lumières qu'il puisa dans ce cœur où sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu? Faut-il s'étonner après cela de le voir s'élever d'un vol rapide au plus haut des cieux; pénétrer jusque dans le sein du Père éternel, pour y découvrir la génération du Verbe? Les autres Évangélistes marchent en quelque sorte sur la terre avec Jésus-Christ, comme remarque saint Augustin, et ne rapportent que les actions de sa vie mortelle; mais saint Jean s'élève comme un aigle jusque dans le ciel, et va découvrir dans le sein du Père le Verbe qui lui est coéternel, sans être ébloui de sa gloire. Ce fut dans ce sommeil mystique qu'il prit sur le cœur même de Jésus, que lui furent révélés les profonds secrets de l'Apocalypse; les diverses épreuves par lesquelles devait passer l'Église, épouse de l'Agneau; les assauts furieux que devaient lui livrer les démons, et les différentes persécutions dont elle sera exercée par les empereurs idolâ-

tres : *Hoc ructabat quod biberat*, dit saint Augustin (*in Joan.* 8. *tract.* 36.).

Venons à présent à un autre privilége, à la faveur la plus signalée qu'il ait reçue de la libéralité de son Dieu ; lorsqu'étant au pied de la croix, Jésus lui donna la divine Marie pour mère, par le plus solennel et le plus sacré de tous les testamens : *Dicit Matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus; deindè dicit Discipulo : Ecce mater tua* (Joan. 29. v. 26. 27.). Le Sauveur étant près d'expirer, dispose de tout ce qu'il a ; il donne en même temps son esprit à son Père, son sang aux hommes, son paradis au bon larron, sa grâce à son Église ; mais il lui reste encore sa sainte Mère, et c'est le don qu'il fait à saint Jean, remettant une Mère vierge à un disciple vierge : *Matrem virginem virgini commendavit.* Ah ! grand Saint, que de grâces et de bénédictions vous avez tirées d'une condition digne d'être enviée du premier des Anges ! Que votre virginité s'est purifiée, ayant pour mère une Vierge si pure ! Que votre amour s'est accru, ayant pour mère la Mère du divin amour ! Que vos lumières se sont augmentées, ayant pour mère la Mère du Soleil de justice !

Quelque grandes que soient ces prérogatives, elles ne sont point si particulières à saint Jean, que nous n'y puissions prétendre. Oui, nous pouvons entrer dans le sein amoureux de Jésus ; depuis qu'il a été ouvert par le fer de la lance, tous les pécheurs ont la liberté d'y entrer ; ainsi nous n'en sommes pas exclus : c'est là que nous connaîtrons l'excès de sa charité. Saint Augustin nous apprend même qu'il reprochera un jour aux réprouvés le peu d'usage qu'ils ont fait de cette grâce. Voilà, leur dira-t-il, le côté que vous avez percé : c'est par vous et pour vous qu'il a été ouvert ; et cependant vous n'y avez pas voulu entrer : *Videtis vulnera quæ inflixistis, agnoscitis latus quod pupugistis, quoniam et per vos et propter vos apertum est ? nec tamen intrare voluistis* (Aug. de Symbol. Ser. ad Catech. n. 17.).

Enfin nous pouvons aspirer à la qualité d'enfans de Marie, dont saint Jean a été favorisé au pied de la croix, puisqu'il était là, selon les Pères, comme un homme universel qui représentait tous les chrétiens. Et pourquoi ne pourrions-nous

pas devenir les cohéritiers de saint Jean, puisque nous le sommes de Jésus-Christ, même dans l'héritage du Père éternel? *Cohæredes autem Christi* (Rom. 8. v. 17.). Mais faisons attention à la clause et à la condition essentielle du testament qui suit immédiatement : Pourvu toutefois que nous souffrions avec notre divin Rédempteur : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* Souvenons-nous que Marie ne sera jamais la mère des amateurs du siècle et de ceux qui crucifient de nouveau Jésus-Christ. Il faut, pour mériter de devenir ses enfans, suivre le Sauveur jusqu'au pied de la croix, et marcher, comme saint Jean, dans sa charité ; car s'il a été le disciple bien-aimé de Jésus, il a été celui qui l'a le plus aimé.

II. Si Jésus aima particulièrement saint Jean, cet apôtre aima aussi réciproquement Jésus de toute la capacité de son cœur et l'étendue de son âme. L'amour qu'il eut pour son divin Maître fut un amour constant et persévérant; il lui a toujours été fidèle; lors même que les autres Apôtres l'abandonnent, il le suit jusqu'au pied de la croix. Il n'a pas rougi de reconnaître le Fils de l'homme dans le temps de ses plus grands opprobres; et lorsque la rage des Juifs était le plus allumée contre lui et contre tous ceux qui lui appartenaient, son amour a toujours été fervent. Lisez les livres saints qu'il nous a laissés, ils ne respirent que le saint amour; à chaque ligne, à chaque mot, il nous recommande l'amour de Dieu et de nos frères. Il n'a pas de plus grande joie que de voir la charité régner entre ses enfans ; il a autant de contentement de leur dire : *Filioli, diligite invicem,* que d'avoir développé les secrets de la génération éternelle, et laissé à l'Église ces paroles si mémorables : *In principio erat Verbum, etc.* Son cœur devint comme une fournaise, dont la flamme se répandit partout et embrasa toute la terre ; toutes les eaux des contradictions ne furent pas capables de l'éteindre ; l'huile bouillante où il fut plongé à Rome proche la porte Latine, fut moins ardente que sa charité; et son zèle n'en ayant été que plus épuré, s'étendit jusqu'aux extrémités du monde. En effet, on entendit jusque là la voix de ce véritable enfant de Tonnerre (*Hieron. vir ill. cap.* 9.). Il a

assujetti au joug de Jésus-Christ les Parthes ; il a fondé et gouverné toutes les églises d'Asie, et nourri avec un soin infatigable ce grand troupeau qui lui avait été confié (*Chrysost. ad Theo. Laps. l.* 1. *c.* 11.). Je me contenterai de rapporter ici un trait de son zèle, qui est d'une merveilleuse édification pour les Ecclésiastiques.

Ce saint Apôtre ayant recommandé un jeune homme à un Évêque d'Asie à qui il le confia comme un dépôt précieux ; et ce jeune homme s'étant laissé corrompre peu à peu par la fréquentation de quelques libertins, vint enfin à un tel comble de malice, qu'il se fit chef de voleurs, et devint le plus cruel et le plus violent de tous. Notre saint étant retourné dans cette ville après quelques années, redemanda à l'Évêque le dépôt qu'il lui avait confié. Hélas! répondit l'Évêque, le jeune homme est mort à Dieu; il s'est perdu, il s'est fait voleur, il a quitté l'Église et la ville, et s'est retiré dans les montagnes avec une troupe de ses semblables. A cette nouvelle, saint Jean sentit son cœur percé de douleur ; et après avoir fait à l'Évêque quelques reproches de sa négligence, il demande un cheval et un guide, et quoique accablé de vieillesse, et encore plus exténué de travaux, il va chercher la brebis égarée. Jésus-Christ qui lui avait inspiré ce dessein et ce courage, lui fit rencontrer ce qu'il cherchait; mais comme ce jeune homme l'aperçut et fuyait tout saisi de honte, l'Apôtre le poursuivit de toutes ses forces, oubliant la faiblesse de son âge, et criant après lui : Mon fils, pourquoi me fuyez-vous? pourquoi fuyez-vous votre père, un homme vieux et sans armes? Mon fils, ayez pitié de moi, ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut; je répondrai pour vous à Jésus-Christ; je souffrirai très-volontiers la mort pour vous, comme il l'a soufferte pour nous tous ensemble; je donnerai mon âme pour la vôtre; arrêtez-vous seulement, croyez à ma parole; c'est Jésus-Christ lui-même qui m'envoie à vous. Le jeune homme, attendri par des paroles si touchantes, s'arrêta premièrement tenant les yeux baissés, et cachant sa main droite avec laquelle il avait fait des meurtres; puis il rompit ses armes, pleurant amèrement, et se faisant de ses larmes comme un second baptême. Saint Jean,

de son côté, y mêlait les siennes, et le tenait étroitement embrassé, l'assurant qu'il lui obtiendrait le pardon de ses crimes; et s'étant mis à genoux devant lui, il baisa la main que les larmes de la pénitence avaient déjà commencé de purifier, et ramena au bercail cette brebis égarée.

Oh! quelle conquête! quelle joie! quel triomphe pour ce grand Saint! l'ayant rendu à l'Église, il offrit à Dieu ses prières pour lui; et se mortifiant avec lui par des jeûnes continuels, il ne le quitta point qu'il ne l'eût parfaitement rétabli en grâce.

Voilà ce qu'on appelle aimer Jésus-Christ non de parole et de pensée, mais en vérité et en effet. Est-ce ainsi que nous l'aimons? Cependant saint Augustin nous apprend qu'on n'aime Jésus-Christ qu'autant qu'on aime son Église ou ses frères qui la composent, et que c'est offenser l'un que de déplaire à l'autre : *Nemo offendit unum, et promeretur alterum* (Aug. in Psal. 88. n. 14.). Saint Jean lui-même nous avait dit auparavant que si nous n'aimons pas nos frères que nous voyons, et qui peuvent recevoir en tant de manières les effets de notre charité, il n'y a point d'apparence que nous aimions Jésus-Christ que nous ne voyons pas, et qui n'est plus que l'objet de notre foi : *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodò potest diligere* (I. Joan. 4. v. 10.)?

Approchez de l'autel avec plus de ferveur, afin que l'amour de Jésus-Christ et de son Église augmente dans votre cœur : *Amor Christi in cordibus vestris non refrigescat. Amor matris hujus circa vos non torpescat... hanc toto corde amate* (August. tom. 6. Ser. *de Culturâ agri Domini.*). Allez puiser dans l'Eucharistie quelque étincelle de ce feu divin que saint Jean a puisé dans le sein même du Sauveur. Et pour action de grâces, reposez-vous en Jésus-Christ, le priant de vous donner quelque part à la faveur du disciple bien-aimé. O Jésus! n'avez-vous qu'une seule bénédiction à donner à vos enfans? bénissez-moi, je vous en conjure : *Num unam tantùm benedictionem habes, Pater? mihi quoque obsecro ut benedicas* (Gen. 27. v. 37.). Laissez-moi entrer dans l'ouverture de votre cœur

sacré, pour y puiser la science du salut et la charité dont je suis si destitué; ne me fermez pas ce sanctuaire adorable; que j'y entre par la foi, pour y être à l'abri de la corruption du monde, pour y étudier les dispositions divines qui ont animé toutes vos actions, et recevoir une effusion abondante de votre Esprit : *Da mihi te, Deus meus, redde te mihi ; te enim amo, et si parum est, amem validiùs* (August. Conf. l. 13. c. 8.).

XXVIII. DÉCEMBRE.

LES SAINTS INNOCENS

MASSACRÉS POUR JÉSUS-CHRIST.

Les Mages venus du Levant à Jérusalem pour chercher le roi des Juifs nouvellement né, avaient extrêmement surpris Hérode qui régnait dans la Judée depuis trente-six ans; qui ne connaissait pas d'autre roi du pays que lui, et qui ne croyait pas qu'on en dût chercher un hors de sa famille. Ce prince ayant su qu'il était question du Christ et du Messie qui devait naître à Bethléem selon les Écritures, y envoya les Mages, après leur avoir fait promettre que lorsqu'ils seraient bien informés de tout ce qui le regardait, et qu'ils l'auraient trouvé, ils repasseraient par Jérusalem et lui en apprendraient des nouvelles, afin, disait-il, qu'il pût aussi aller l'adorer. Mais il avait des pensées bien contraires à ce qu'il disait, et il ne songeait qu'à affermir, par la mort du roi nouveau-né, le sceptre qu'il avait mis dans sa maison. Dieu ne permit pas l'exécution d'un dessein qui était le fruit d'une politique si cruelle. Lorsque les Mages eurent rendu leurs devoirs à l'Enfant Jésus, ils furent avertis en songe de n'aller point trouver Hérode, et ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin. Après qu'ils furent partis, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit

de prendre l'Enfant et la Mère, et de s'enfuir en Égypte, parce qu'Hérode devait chercher l'Enfant pour le faire mourir. Joseph obéit aussitôt, et se retira en Égypte. Hérode voyant que les Mages l'avaient joué, entra dans une grande colère, et envoya massacrer dans Bethléem et tout le pays d'alentour tous les enfans âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis des Mages.

Tunc Herodes videns quoniam illusus esset à Magis, iratus est valdè : et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, in omnibus finibus ejus, à bimatu et infrà, secundùm tempus quod exquisierat à Magis. Matth. 2. v. 16.

I. Point. La cruauté d'Hérode.
II. Point. La bonté de Dieu dans le massacre des saints Innocens.

I. Représentez-vous la cruauté d'Hérode dans le massacre des saints Innocens, dont nous faisons aujourd'hui la fête; considérez dans la conduite de ce roi cruel les excès auxquels s'abandonne un homme qui a le cœur possédé d'ambition. Ce tyran se voyant joué par les Mages, aurait dû reconnaître la vanité de son entreprise, et comprendre la sagesse de Dieu : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (Prov. 21. v. 30.). Mais au lieu de faire ces réflexions, il a recours à la cruauté, comme à la seule ressource qui lui reste; il tourne toute sa fureur contre des innocens, et fait nager toute une province dans le sang de ces tendres enfans, s'imaginant envelopper dans cette barbare exécution le roi nouveau-né dont la nouvelle le trouble si fort. O ambition! supplice des ambitieux, passion détestable, que tu fais de mal dans le monde et dans l'Eglise même! Où as-tu pris ton origine, pour venir couvrir la terre de ta malice et de ta perfidie? *Præsumptio nequissima, undè creata es cooperire aridam malitiâ, et dolositate illius?* Qu'une passion violente dans une âme qui a peu de religion est à craindre! De quoi n'est pas capa-

ble un esprit cruel et ambitieux ! *O ambitio ambientium crux !*

Examinez ici si vous n'êtes point sujet à ce vice : n'êtes-vous point de ces Ecclésiastiques qui, poussés par une ambition aveugle, courent après les charges et les bénéfices; qui mettent tout en usage pour y parvenir, et qui y étant entrés en renards, y règnent ordinairement en lions; cherchant Jésus-Christ comme Hérode, non pour l'adorer, mais pour le faire mourir dans les âmes à qui leur avarice et leur ambition sont une occasion de chute et de péché? *Fur non venit nisi ut furetur, et mactet, et perdat* (Joan. 10. v. 10.). Priez Jésus-Christ qu'il guérisse votre âme d'une passion si dangereuse. Voyez comment parmi une infinité de moyens qu'il avait pour se garantir de la persécution d'Hérode, il choisit celui de la fuite, comme le plus humble et le plus propre pour notre instruction. On voudrait triompher de ses ennemis en les surmontant, et en faisant paraître avec éclat la justice de sa cause ; mais Dieu veut qu'on les surmonte en s'humiliant et en souffrant. Embrassez ce parti, dont le Sauveur nous donne un si bel exemple ; et après avoir détesté la cruauté de l'ambitieux Hérode, admirez la bonté de Dieu dans le massacre des saints Innocens.

II. Il est vrai que nous sommes tous redevables à la bonté de Dieu, et qu'il n'y a aucun homme sur la terre sur lequel sa miséricorde ne répande des bienfaits : *Misericordiâ Domini plena est terra* (Psal. 32. v. 5.); mais il faut avouer que les saints Innocens lui ont des obligations toutes particulières. Il les rend bienheureux, avant qu'ils aient fait expérience de la misère ; il les fait triompher du monde, avant qu'ils en connaissent la malice et la corruption ; il les délivre par une prompte mort, du danger où nous sommes d'offenser Dieu en cette vie. Les voilà tous sauvés; et combien, peut-être, se seraient damnés s'ils avaient vécu plus long-temps! et la synagogue n'aurait-elle pas eu pour enfans ceux que l'Église a le bonheur d'avoir pour martyrs? *Haberet eos synagoga filios*, dit saint Pierre Chrysologue, *hos Ecclesia martyres non haberet* (Chrys. Ser. 521.). Ce sont ici véritablement les Martyrs de la grâce, qui con-

fessent sans parler, qui meurent et qui triomphent sans connaître le prix et le mérite de la victoire! *Verè isti sunt gratiæ Martyres; confitentur tacentes, nescientespugnant, vincunt inscii, coronas rapiunt ignorantes.*

Bénissez la divine Providence qui sait ainsi tirer le bien du mal, en se servant de la cruauté d'Hérode, qui cherchait à faire mourir Jésus-Christ parmi ce grand nombre d'enfans qu'il fit égorger; cela contribue à remplir aujourd'hui le ciel de tant de bienheureux, que nous regardons comme les prémices des martyrs et des victimes dignes de l'Enfant Jésus, qui en naissant dans le monde les fait naître dans le ciel: *Deus est qui natus est; innocentes illi debentur victimæ* (August. Serm. 8. *de Sanctis.*). Il ne cueille de si bonne heure ces roses qui ne font que d'éclore, qu'afin de les mpêcher de se flétrir jamais. Il est dit d'Hénoch, que Dieu s'est hâté de le ravir aux hommes, de peur que la malice du siècle ne le pervertît. N'est-ce pas par un conseil aussi plein de miséricorde, qu'il enlève aujourd'hui du monde cette armée de petits Innocens, qui dans la suite auraient pu devenir de grands criminels? Car qui sait s'ils n'eussent point été un jour de ces Juifs malheureux qui demandèrent le crucifiement de Jésus-Christ, et peut-être même du nombre de ses bourreaux? au lieu qu'ils sont aujourd'hui des victimes d'amour, des Martyrs, des Confesseurs, et de glorieux témoins de la divinité, qui meurent non-seulement pour Jésus-Christ, mais encore en la place de Jésus-Christ, dit saint Augustin; et l'innocence meurt pour la justice: *Occiduntur pro Christo parvuli; et pro justitiâ moritur innocentia* (August. ibid.).

C'est ainsi que Dieu prive souvent ses élus des richesses, de la santé et des autres commodités de la vie, dont il prévoit qu'ils abuseraient, afin de les faire arriver au bonheur qu'il leur destine: *Novit Dominus dies immaculatorum; et hæreditas eorum in æternum erit* (Ps. 36. v. 18.). Le monde appelle cela disgrâce, malheur, infortune; dans le langage de la foi et de la vérité, c'est un insigne bonheur et une disposition amoureuse de la Providence paternelle. Oh! qu'on est heureux de souffrir quelque chose, et encore plus de

sacrifier sa vie pour la défense de la justice, ou pour conserver en soi ou dans son prochain la grâce, qui n'est autre chose que la vie de Jésus en nous! Quel sort plus digne d'envie? Allez à l'autel dans la résolution de vous immoler pour la gloire de Jésus-Christ, qui veut bien lui-même s'immoler pour vous : *Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua* (Ps. 49. v. 14.).

XXIX. DÉCEMBRE.

SAINT THOMAS,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, ET MARTYR.

Thomas, fils de Gilbert et de Mathilde, naquit à Londres l'an 1117, le 21 décembre, jour de la fête de l'Apôtre dont on lui fit porter le nom. Ses parens lui inspirèrent dès le berceau la piété et le zèle singulier qu'ils avaient pour la religion. Il conçut dès sa jeunesse un amour ardent pour la vérité, et ne pouvait souffrir qu'on l'altérât même en riant. Voyant les injustices qui se commettaient dans le monde, il résolut de se mettre au service de l'Église, et alla s'offrir à Thibaud, archevêque de Cantorbéry, qui, ayant reconnu les merveilleux talens de Thomas, le fit archidiacre de son église, et lui confia le soin des affaires les plus importantes de son archevêché. Henri II, roi d'Angleterre, le choisit pour son chancelier; et l'archevêque Thibaud étant mort, il le nomma pour remplir sa place. Dès le jour de son ordination, il redoubla ses austérités et ses aumônes; il travailla sans cesse à la réformation des mœurs de son clergé et de son peuple, et s'opposa avec force à l'ambition et à l'avarice des séculiers qui se rendaient maîtres des biens de l'Église. Le roi voulant que les Évêques du royaume remissent la justice ecclésiastique entre les mains de ses officiers, il lui résista avec une vigueur épiscopale, qui lui attira l'indignation du prince, lequel n'écoutant plus que les ennemis du Saint, l'obligea de

sortir du royaume. Il confisqua tous ses biens, ceux de ses parens et amis; il les bannit tous, sans épargner ni les enfans au berceau, ni les malades et les vieillards, et par une violence inouïe, il força tous ceux qui avaient atteint l'usage de raison d'aller trouver l'archevêque de Cantorbéry en quelque lieu qu'il pût être, afin que la vue de tant de personnes devenues misérables à cause de lui, l'accablât de douleur. Le Pape et le roi de France, touchés des maux que souffrait le saint Archevêque, employèrent leur crédit pour faire la paix avec le roi d'Angleterre. Mais à peine fut-il rétabli sur son siége, que des calomniateurs ayant porté à la cour de nouvelles plaintes contre lui, et le roi ayant dit que personne ne le vengeait d'un prêtre qui troublait son royaume, quatre de ses officiers, gens sans conscience, se liguèrent ensemble, et vinrent avec des soldats l'assiéger dans l'église où il chantait les Vêpres avec ses chanoines. Comme on voulut barricader les portes de l'église, il l'empêcha, disant que le temple du Seigneur ne devait pas être gardé comme le camp d'une armée, et qu'il était prêt à mourir pour l'Église de Dieu. Il présenta ensuite sa tête aux assassins, avec la même constance qu'il avait résisté aux ordres injustes du roi, recommandant à Dieu son âme et la cause de l'Église.

Certamen forte dedit illi ut vinceret.

Il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux. *Sap.* 10. *v.* 12.

I. Point. Saint Thomas fut animé d'un esprit de force et de fermeté.
II. Point. Tous les pasteurs doivent être animés du même esprit.

I. Quand il plaît à Dieu d'exposer ses serviteurs à de fortes tentations et à de rudes combats, il leur fait sentir en même temps leur faiblesse et le besoin qu'ils ont de son secours, afin qu'ils apprennent que c'est lui seul qui les rend victorieux, et que celui qu'ils ont préféré au monde est plus puissant que le monde. L'Église nous en propose aujourd'hui un exemple dans la personne du saint Archevêque de Cantorbéry. La Pro-

vidence, qui l'avait choisi pour gouverner la première Église d'Angleterre, et s'opposer à l'ambition et à l'avarice des séculiers qui se rendaient maîtres des biens de l'Église et opprimaient sa liberté, le revêtit d'un esprit de force et de constance, afin qu'il soutînt selon Dieu la justice et la vérité, sans se laisser gagner par les promesses, ni intimider par les menaces des hommes. Dès son entrée dans l'épiscopat, il eut toujours devant les yeux ces paroles du Sage : « Ne vous en-» gagez pas à devenir juge, si vous ne vous sentez pas assez » de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité, de peur » que la crainte des puissans ne vous fasse tomber, et perdre » l'amour que vous avez pour la justice. » Les flatteurs d'Henri II, qui voulait priver l'Église de ses priviléges, purent bien le rendre suspect à ce Prince inconstant qui l'avait honoré de son amitié ; mais ils ne purent jamais lui faire abandonner le parti de la justice et de la vérité (*Epist. S. Thomæ*, *Lib*. 4. *Ep*. 47.). « Sachez, mes frères, disait-il à ce sujet au clergé » d'Angleterre, que tout ce que les méchans font pour oppri-» mer la vérité, retourne à sa gloire. La vérité se délivre elle-» même ; elle peut bien être emprisonnée, et comme liée » pour un temps, mais elle ne peut être vaincue : elle se con-» tente du petit nombre de ses défenseurs, et elle ne craint » point la multitude de ses ennemis : » *Veritas claudi et ligari potest, vinci verò non potest ; quæ et suorum paucitate contenta est, et multitudine hostium non terretur.*

Oh ! combien de larmes ne versa-t-il pas pour s'être un peu relâché de sa première fermeté à soutenir les droits de son Église devant un roi terrible et irrité (*Vita S. Thom. p.* 40.41. *et Baron. ad ann.* 1164) ! « Ah ! Seigneur, s'écriait-il » en gémissant, je reconnais que j'ai péché, et le crime que » j'ai commis me remplit d'horreur ; je me condamne dès à » présent à ne me plus approcher de votre autel, dont je me » suis rendu indigne. Vous m'aviez donné votre Église en » garde, et je l'ai asservie par une lâche complaisance. J'ai » ruiné par une parole tout le fruit des longs travaux de mes » prédécesseurs. J'ai ouvert la porte de votre maison aux » voleurs et aux puissances de la terre, et j'en ai violé la

» sainteté en l'exposant aux profanations des hommes. Mais
» c'est avec une grande justice que vous m'avez ainsi aban-
» donné, puisque je n'ai point été tiré de l'école du Seigneur,
» mais du milieu de la cour, pour être élevé au gouverne-
» ment de votre Église. Je pleurerai donc, ô mon Dieu! et
» je demeurerai dans le silence jusqu'à ce que vous m'ayez
» visité d'en haut, et remis mon crime par l'entremise de
» celui qui tient la place de Jésus-Christ votre Fils sur la
» terre. »

La faute que ce saint Archevêque pleurait si amèrement, n'était qu'une faute de surprise; mais elle lui parut si énorme dans un évêque qui est obligé de soutenir la vérité dans toute son intégrité, qu'il s'abstint d'approcher des saints autels jusqu'à ce que le pape Alexandre III lui eût donné l'absolution, et ordonné de reprendre ses fonctions.

Instruisez-vous ici, Prêtres et Pasteurs; ne mollissez jamais lorsqu'il s'agit de soutenir la justice et la vérité : si ce malheur vous est arrivé, réparez au plus tôt cette faute, en entrant dans les sentimens de pénitence du saint Archevêque de Cantorbéry. Oh! que vous seriez heureux si vous aviez le courage de défendre la vérité comme lui, jusqu'à répandre votre sang pour elle! Apprenez au moins que la force et la fermeté font le caractère d'un véritable Ministre de Jésus-Christ.

II. Les Pasteurs, disait un saint Évêque des derniers siècles (*Barthélemi des Mart. Stim. past.* 2. *c.* 5.), abandonnant d'ordinaire les devoirs de leur charge, parce qu'ils sont faibles et complaisans : et voyant que leurs parens et leurs amis se plaignent de ce qu'ils s'exposent à déplaire aux grands du monde, ils se laissent aller à ses persuasions basses qu'ils ne devraient pas même écouter, pour ne pas nuire, comme parle saint Paul, aux vérités de l'Évangile qu'ils sont chargés d'annoncer : *Quibus neque ad horam cessimus, ut veritas Evangelii permaneat apud vos* (Gal. 2. v. 5.). Si vous voulez remplir les devoirs de votre ministère, continue ce digne Prélat, demandez à Dieu un cœur ferme et constant, qui demeure inviolablement attaché à tout ce que vous connaissez qu'il demande de vous; ne croyez pas ceux qui s'efforcent de vous persuader le con-

traire; méprisez leurs conseils et leurs sollicitations, quelque violentes qu'elles puissent être. Vous n'avez rien à perdre ni à espérer en cette vie; et lorsqu'il s'agit de faire votre charge, il n'y a point d'homme sur la terre que vous deviez craindre. Il est vrai que vous devez être sage et circonspect; mais vous devez en même temps être ferme et courageux, et ne penser en toutes choses qu'à plaire à Dieu seul; car, comme dit le Prophète, Dieu brise les os de ceux qui veulent plaire aux hommes (*Psal.* 52. *v.* 6.). Ce n'est pas assez pour vous de ne pas introduire des maximes relâchées, et de ne point favoriser les mauvaises coutumes; vous devez vous opposer comme un mur pour la maison d'Israel, et vous déclarer ouvertement pour Jésus-Christ et pour sa vérité : *Canes muti reprobantur in Scripturis*, dit saint Ambroise; *undè et tu disce vocem tuam exercere pro Christo; quando ovile Ecclesiæ incursant lupi, disce in ore tuo verbum tenere, ne quasi mutus canis commissam tibi Ecclesiæ custodiam quodam prævaricationis silentio deseruisse videaris* (In Ps. 118.)

Ministres du Seigneur, profitez d'un avertissement qui vous est si nécessaire; ayez toujours devant les yeux cette excellente maxime de saint Grégoire de Nazianze, qu'un vrai serviteur de Dieu ne doit craindre qu'une seule chose, qui est de craindre quelque chose plus que Dieu : *Nec quidquam metuendum est, quàm ne quid magis quàm Deum metuamus.*

Pour la messe, priez Jésus-Christ qu'il vous rende l'imitateur du Saint que nous honorons aujourd'hui. Je vous adore, Seigneur Dieu des vertus; je vous glorifie et je vous bénis, pour avoir rempli saint Thomas d'une abondante effusion de votre esprit, l'avoir revêtu de force dans le combat où vous l'avez engagé pour votre querelle, et l'avoir couronné si glorieusement. Accordez-moi quelque part à cet amour ardent qu'il a eu pour la justice et pour la vérité; fortifiez-moi intérieurement par la vertu de votre grâce dans les combats que j'ai à soutenir contre les ennemis de mon salut et de vos saintes lois : faites que je rende courageusement témoignage à votre vérité, sans craindre la colère des hom-

mes : qu'en tout temps et en tous lieux je puisse dire ce que ce saint Pasteur a dit si souvent après votre Apôtre : *Non enim possumus aliquid adversùs veritatem, sed pro veritate* (II. Cor. c. 13. v. 8.).

POUR LE JOUR ET L'OCTAVE

DE LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE.

Quoique toute la terre ne soit qu'un vaste temple, et que nous devions élever au ciel des mains pures en tout lieu, comme parle saint Paul (*I. Tim.* 2.), cela n'empêche pas qu'il n'y ait de certains lieux consacrés à Dieu par des cérémonies particulières pour être des maisons de prières. Ces saints lieux sont nos églises, dont nous célébrons tous les ans la consécration par une fête solennelle, qu'on appelle la Dédicace, ce qui est une pratique très-ancienne ; car Dieu lui-même ordonna à Moïse la construction et la dédicace du tabernacle (*Exod.* 26. *num.* 7.) : il ordonna ensuite la dédicace du temple de Salomon. Après le temps des persécutions, lorsque l'Église chrétienne commença à respirer et se vit en état, par la conversion et les libéralités de l'empereur Constantin, de faire un exercice public de son culte sacré, elle éleva partout des temples et des basiliques à la gloire de celui qu'elle reconnaît pour son chef, son Époux, son Roi, son Législateur, sa Victime, son Prêtre et son Dieu. Eusèbe parle amplement de la dédicace des églises bâties du temps de Constantin (*Euseb. histor. l.* 10. *c.* 3. *et vita Const. l.* 4. *c.* 45.). Nous célébrons celle de l'église du Sauveur à Rome, le 19 novembre ; et celle de la basilique de saint Pierre et de saint Paul, le 18 du même mois. C'est sur ce modèle qu'on célèbre les autres.

Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi in sempiternum, et permaneant oculi mei et cor meum ibi in cunctis diebus.

J'ai choisi et sanctifié ce lieu, afin que mon nom y soit à jamais, et que mes yeux et mon cœur y demeurent toujours. *II. Paralip. c. 7. v.* 16.

I. Point. Pourquoi la fête de la Dédicace a été instituée.

II. Point. Comment nous devons la célébrer.

I. La fête annuelle de la Dédicace des églises a été établie pour plusieurs raisons : en voici trois principales qui suffiront pour occuper notre piété.

1.° Ç'a été pour nous engager à remercier Dieu de ce qu'il veut bien habiter dans nos temples, y écouter nos prières, nous y combler de ses grâces et de ses bienfaits, nous y nourrir de sa parole et de la chair de Jésus-Christ son Fils (*II. Esdr. c.* 12.). Si nous nous réjouissons lorsqu'un bâtiment que nous avons entrepris est achevé ; si les Juifs, après avoir rétabli les murs de Jérusalem et du temple, en firent une dédicace solennelle ; avec quels sentimens de joie et de reconnaissance ne devons-nous pas célébrer cette heureuse journée où Dieu a bien voulu que nous lui bâtissions une maison qu'il remplit de sa présence et de ses grâces ; une maison qui est pour nous un lieu de refuge (*Num.* 16. *v.* 43.), où nous pouvons nous retirer toutes les fois qu'il nous plaira, et nous mettre à couvert de la violence de nos ennemis, comme Moïse et Aaron se retirèrent dans le tabernacle lorsque le peuple voulut les lapider ! Quel avantage pour nous ! Remercions-en la divine bonté. Soyez ravi d'étonnement, de voir qu'un Dieu d'une si haute majesté daigne habiter parmi nous ; et tout pénétré d'admiration, dites avec Salomon : *Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram* (II. Paralip. 6. v. 18.)?

2.° Cette fête a été instituée, afin que nous rappelions dans notre mémoire l'établissement de l'Église universelle et

de la religion chrétienne, qui non-seulement a succédé à celle des Juifs, mais qui a de plus détruit dans le monde le culte des idoles pour y établir celui du vrai Dieu, en érigeant sur les débris des temples du démon l'étendard de la croix de Jésus-Christ. De là vient que l'Évêque, dans la dédicace d'un temple, observe plusieurs cérémonies auxquelles nous ne faisons pas assez d'attention, et qui cependant sont pleines de mystères. La première chose qu'il fait, est d'y mettre la croix comme le grand étendard du triomphe de Jésus-Christ sur le monde idolâtre. La seconde est d'allumer douze cierges qui éclairent autant de croix, et qui représentent les douze Apôtres qui ont porté partout la lumière de l'Évangile, et annoncé aux hommes la gloire et la vertu de la croix. La troisième est de faire par trois fois le tour de l'église en y jetant de l'eau bénite, en mémoire de ces années où les Apôtres, les Confesseurs et des Martyrs sans nombre ont arrosé de leur sang l'Église catholique, dont les temples n'ont été ouverts que depuis le règne de Constantin. Renouvelez ici votre amour et votre attachement pour l'Église ; soyez sensible à sa gloire ; priez Dieu qu'il augmente de plus en plus le nombre des chrétiens, et qu'il enflamme votre cœur d'un nouveau zèle pour la beauté et la sainteté de sa maison : *Domine, dilexi decorem domûs tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ* (Ps. 2. v. 8.).

3.° Une troisième raison de l'institution de cette fête, c'est afin que nous nous souvenions que nous sommes nous-mêmes des temples vivans où Dieu habite par sa grâce. « Ne savez-vous pas, dit S. Paul (*I. Cor.* 3. *v.* 16 *et* 17.), que » vous êtes le temple de Dieu, et que son esprit demeure » en vous ? » Et plus bas il ajoute : « Le temple de Dieu est » saint, et c'est vous-mêmes qui êtes ce temple. » C'est dans le sacrement de Baptême que s'est faite la consécration et la dédicace de ce temple : nos corps et nos âmes sont devenus dès-lors des sanctuaires vivans et animés dont le Saint-Esprit a pris possession, et dont il ne nous est plus permis de faire aucun usage profane. Mais, hélas ! que nous avons peu connu la sainteté et les avantages de cette consécration ! Que nous avons peu respecté nos corps et nos âmes, et que nous avons

bien lieu de craindre l'effet de cette menace terrible : « Si » quelqu'un profane le temple de Dieu qui est saint, Dieu le » perdra et l'exterminera : » *Si quis autem templum Dei violaverit, disperdet illum Deus* (Ibid.).

Voilà quel est le dessein de l'Église dans cette solennité : tâchez de vous y conformer ; et pour entrer plus avant dans l'esprit de cette fête,

II. Voyez ce que vous devez faire pour la bien célébrer. C'est 1.° de vous renouveler dans le respect qui est dû à nos Églises. Tout ce que nous y voyons doit nous l'inspirer, ce respect : les fonts baptismaux où nous avons été régénérés, la chaire de vérité où nous sommes instruits, les tribunaux de la pénitence où nous sommes absous de nos péchés, l'autel du Sacrifice où la victime de notre réconciliation est si souvent immolée, la table sacrée où nous sommes nourris du pain de vie ; en un mot, tout ce que nous y voyons, jusqu'aux pierres du temple ointes de l'huile sainte, nous prêchent le silence, la modestie, la componction, et nous crient de déchausser nos souliers ; c'est-à-dire de nous dépouiller de toutes les affections du péché, parce que la terre où nous marchons est sainte : *Solve calceamentum de pedibus tuis, locus enim in quo stas terra sancta est* (Exod. 3. v. 5.). Et cependant quel honneur portons-nous à nos églises ? Les visitons-nous souvent ? aimons-nous à y faire nos prières ? avons-nous soin de contribuer à leur décoration et à leur embellissement ? empêchons-nous, autant que nous pouvons, les profanations et les immodesties qui s'y commettent ? Dieu veuille que nous n'en soyons pas cause par nos mauvais exemples. Faisons aujourd'hui amende honorable à la majesté de Dieu si souvent outragée par nos irrévérences. Pardon, Seigneur, du peu de respect et d'attention que j'ai eu en votre présence. Ah ! que j'ai bien plus de raison que le patriarche Jacob de m'écrier : *Verè Dominus est in loco isto, et ego nesciebam* (Gen. 28. v. 16.). J'ai mérité d'être chassé honteusement de votre maison, d'entendre ces paroles foudroyantes : *Foris canes, et omnis qui amat et facit mendacium* (Ap. 22. v. 15.). Faites, ô mon Dieu, que dès aujourd'hui je répare mes fautes pas-

sées par le respect le plus profond et la religion la plus parfaite : *Introibo in domum tuam, et adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo* (Psal. 5. v. 8.). Non-seulement j'entrerai dans votre saint temple, et je m'y tiendrai avec une crainte respectueuse; mais encore toute ma joie dans cette vallée de larmes sera de répandre mon cœur au pied de vos autels : *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus* (Psal. 85. v. 4.).

La seconde chose que nous devons faire en ce saint jour, c'est de renouveler les vœux de notre baptême, nous dédier et consacrer tout de nouveau au service de Dieu par une donation perpétuelle et irrévocable, exhorter le peuple chrétien à en faire de même, le faisant ressouvenir de ces paroles du Prince des Apôtres (*I. Petr.* 2. *v.* 5.) : « Que nous » sommes des pierres vivantes, une maison spirituelle, un » sacerdoce saint, pour offrir à Dieu des hosties et des vic» times qui lui soient agréables par Jésus-Christ : » *Lapides vivi, domus spiritualis, offerre hostias acceptabiles Deo per Jesum Christum.*

Il est bien juste, Seigneur, que j'entre dans cet esprit de sacrifice, et que je vous rende tous les vœux que j'ai faits pour mon salut. Je ratifie donc de toute la plénitude de mon cœur l'heureux engagement où je suis entré lorsque j'ai reçu le sacrement de l'adoption. Je renonce au monde, à Satan son prince, et à toutes ses convoitises, pour m'attacher à vous seul, ô mon Dieu, et aux saintes maximes de votre Évangile. Faites, Seigneur, que je ne vive que pour vous; que je ne travaille que pour votre gloire; que je ne soupire que pour le ciel, et que cependant ma vie soit cachée ici-bas en Jésus-Christ. O Jésus, je ne suis encore qu'ébauché, un commencement de la nouvelle créature; achevez votre ouvrage. En me faisant mourir au péché, faites croître et perfectionnez en moi la vie surnaturelle que j'ai reçue dans le baptême. Nouvel Adam, formez en mon cœur votre divine ressemblance par une infusion continuelle de votre charité, qui me conduise enfin jusqu'à vous.

Un troisième moyen pour bien passer cette fête, c'est de demander à Dieu qu'il vous fasse la grâce d'entrer dans la

structure de cet admirable temple qui se forme présentement sur la terre, mais dont la dédicace ne se fera que dans le ciel, lorsque Jésus-Christ, comme dit saint Paul (*Eph.* 2.), présentera à Dieu son Père, son Église pure et sans tache pour être à jamais unie à lui, et s'occuper pendant toute l'éternité de la grandeur de ses miséricordes. C'est vers cette Jérusalem céleste que vous devez porter tous vos désirs, ainsi que vous y invite l'hymne que nous chantons aujourd'hui : *Urbs Jerusalem beata, dicta pacis visio, etc.* Goûtez bien toutes ces belles paroles, et priez le Seigneur qu'il fasse de vous sur la terre tout ce qu'il lui plaira : qu'il coupe, qu'il taille, qu'il brûle, qu'il afflige, pourvu qu'il vous fasse miséricorde ponr l'éternité : persuadé que vous ne pouvez entrer dans l'édifice de cette cité sainte qui a le Dieu de la paix pour roi, si vous n'êtes présentement sous le ciseau de l'architecte par les afflictions et les contradictions : *Illuc introducitur omnis qui ob Christi nomen hic in mundo premitur. Tunsionibus, pressuris expoliti lapides suis coaptantur locis; per manus artificis disponuntur permansuri sacris ædificiis.*

O mon Dieu, retranchez en moi tout ce que vous y voyez d'imparfait : rendez-moi ce que je dois être pour trouver une place dans ce temple immortel, et que je sois digne d'entrer dans ce Tabernacle admirable qui n'est point fait par la main des hommes : *Transibo in locum tabernaculi admirabilis, usque ad domum Dei* (Psal. 41. v. 5.).

Pour la communion ou la messe, nous avons l'exemple de Zachée que l'Église nous propose aujourd'hui dans l'Évangile. Il est vrai que c'était un pécheur qui ne méritait pas que Jésus-Christ lui dît : *Hodiè in domo tuâ oportet me manere;* mais il reçut si bien Jésus-Christ, qu'il devint un Saint. Nous pouvons même avancer avec saint Augustin, que le Sauveur avait déjà sa demeure au fond de son âme avant qu'il entrât dans son logis : *Suscipitur Christus in domum qui jam habitat in corde* (August. Serm. aliàs 8. de verb. Apost. nunc 174. c. 4.). Imitons la parfaite conversion de cet homme, et son empressement à recevoir Jésus Christ; corrigeons pour cet effet, comme lui, tout ce qu'il y a eu

de déréglé dans notre vie précédente : faisons ensuite tous nos efforts pour bien communier, et espérons après cela que le Fils de Dieu, en venant loger dans nous, nous dira comme à cet heureux publicain : *Hodiè salus domui huic facta est* (Luc. c. 19, v. 9.)

FIN DES MÉDITATIONS.

USAGE QUE L'ON PEUT FAIRE DE CET OUVRAGE POUR DES PRÔNES.

Plusieurs Ecclésiastiques chargés d'instruire le peuple, n'ayant pas toujours assez de temps, ni les livres nécessaires pour s'y préparer; cet Ouvrage, avec l'aide de la Table qu'on verra ci-après, leur fournira un moyen très-facile pour cela. Ils n'ont qu'à commencer une instruction par la lecture ou la récitation de l'Épître ou de l'Évangile d'où le texte est tiré; s'arrêter à un sujet avec sa division, et ensuite avoir recours aux Méditations dans lesquelles ce sujet est traité, tournant à l'usage du peuple ce qu'ils y trouveront appliqué aux Ecclésiastiques, ainsi qu'il est pratiqué dans le modèle suivant.

PRONE

SUR L'ÉPITRE DU PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT,

Tiré de la première Méditation de l'Avent, et de celle du jeudi de la quatrième semaine de la Pentecôte.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Hoc scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere. *Rom.* 13. *v.* 11.

(*Épître.*) « Nous savons que le temps presse, et que » l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement, puisque nous sommes à présent plus proches de » notre salut que lorsque nous avons commencé à croire. » La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche : quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des » armes de lumière. Conduisons-nous avec bienséance, » comme on le fait durant le jour; évitant les excès du boire » et du manger, la mollesse, les impudicités, les querelles » et les envies. Revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ, » et ne cherchez pas à contenter votre sensualité, en satisfaisant à ses désirs. »

C'est l'Épître que nous lisons aujourd'hui à la sainte Messe, et qui est tirée du chapitre treizième de la Lettre que saint Paul écrit aux Romains. Cet Apôtre nous y exhorte à sortir au plus tôt de notre assoupissement, et à profiter du temps que Dieu nous accorde pour nous sauver. Quoique cet avis soit de la dernière importance, néanmoins nous n'y faisons presque point d'attention, ce qui me donne lieu de vous parler de l'emploi du temps (*Division*). Je vous ferai voir premièrement, que peu de personnes en font un bon usage; en second lieu, je vous dirai comment on le perd; et enfin

je tâcherai de vous faire comprendre combien cette perte est criminelle.

(*I. Point.*) L'Apôtre nous avertit que ce n'est plus le temps de dormir, mais celui de veiller; et que le temps est venu de travailler à la grande affaire de notre salut : *Hoc scientes tempus : quia hora est jam nos de somno surgere* (Tom. I. page 5.). Le temps presse; et cependant on le perd, on le néglige; on le prodigue avec tant de facilité, qu'on le prostitue au premier venu : ce temps est court, et néanmoins il nous pèse, il nous embarrasse, et nous incommode si fort que tout notre plaisir est de le perdre et de le passer inutilement. O mon Dieu! abuser ainsi du temps, qui est la chose la plus précieuse que nous ayons en ce monde, n'est-ce pas le plus grand de tous les aveuglemens? Cependant le monde est plein de gens qui vivent dans cet aveuglement. *Volat tempus irremeabile,* s'écrie saint Bernard; *nec advertit insipiens quid amittat :* le temps s'en va, il ne revient plus; et l'insensé le perd sans s'en mettre en peine.

Examinez vous-mêmes, mes chers frères, examinez devant Dieu, je vous prie, quel usage vous avez fait de ce temps qui devait vous être si cher, et qui pouvait vous procurer un si riche fonds de grâces et de mérites. Si vous faites cet examen comme il faut, que vous trouverez de journées, de semaines et d'années perdues! Mais sans parler du passé, quel usage faites-vous encore aujourd'hui du temps que la bonté de Dieu vous accorde pour faire votre salut? Ne le perdez-vous pas, ne l'employez-vous pas en jeux, festins, médisances, conversations, visites inutiles, et peut-être même en actions encore plus criminelles? *Libet confabulari, aiunt*, continue saint Bernard : il faut, dit-on, tuer le temps, nous amuser et nous divertir agréablement en attendant que l'heure passe. Ah! chrétiens, y pensez-vous? s'écrie ce saint Abbé. *O donec prætereat hora! O donec prætereat tempus! Donec prætereat hora quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad obtinendam gratiam, ad gloriam promerendam miseratio Conditoris indulget!* Il faut, dites-vous, vous divertir, en attendant que l'heure passe, et c'est

ainsi que vous employez ce temps et cette heure que la bonté du Créateur vous accorde pour faire pénitence; ce temps et cette heure qui vous sont donnés pour obtenir le pardon de vos péchés, pour acquérir la grâce et mériter la gloire!

Ah! mes chers frères, encore un coup, y pensez-vous? Oh, qu'il y a de chrétiens dans les enfers, pour avoir raisonné et agi de la sorte! Qu'il y a d'âmes dans ces abîmes ténébreux, pour avoir malheureusement abusé du temps, et qui voudraient bien avoir quelques heures de celui que vous perdez, pour racheter leurs péchés et en faire pénitence! Mais, hélas! la porte de la miséricorde de Dieu est fermée pour eux, quoiqu'ils aient peut-être moins commis de péchés que vous: *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit.* Réveillons-nous donc de notre assoupissement: profitons de l'avis de l'Apôtre: *Hora est jàm nos de somno surgere;* et pour que nous cessions de nous flatter à cet égard, considérons comment on perd le temps.

(*II. Point. tom. III. pag.* 96.) On le perd, premièrement, en ne faisant rien, comme tant de personnes qui demeurent les bras croisés; qui se promènent le jour dans les places publiques; qui sont dans une oisiveté intérieure et extérieure; qui ne pensent à quoi que ce soit, ou qui ne s'occupent que de pensées inutiles, de vains projets et de desseins chimériques; qui ont horreur de la peine, du travail et de l'application; qui n'aiment que leur repos, ou qui se rebutent pour la moindre difficulté. C'est la malheureuse disposition du paresseux, et qui le conduit à une effroyable misère; comme il est dit dans les Proverbes : *Propter frigus, piger arare noluit; mendicabit ergò æstate, et non dabitur illi.*

2.° On perd son temps en faisant mal: comme font ceux qui le passent au jeu et à la débauche, dans des médisances et des railleries continuelles, dans des vengeances, des procès injustes, mille autres actions défendues par la loi de Dieu. Hélas! que de chrétiens en font cet usage, et restent dans ce malheureux état sans vouloir en sortir! Ils craignent de se convertir et de prendre le chemin du salut, dit saint Grégoire-le-Grand; et ils ne craignent point de croupir dans l'oisiveté

et dans leurs vices : *Sanctitatis vias arripere trepidant, et remanere in suis iniquitatibus non formidant.*

3.° On perd le temps en faisant des actions indifférentes, sans les rapporter à Dieu ; comme sont le boire et le manger, le dormir, les conversations, les visites, et plusieurs autres actions semblables, où l'on n'a que des vues humaines et purement naturelles, sans faire réflexion à ce que dit l'Apôtre : *Que nous devons faire toutes choses pour la gloire de Dieu.*

4.° On perd le temps lors même que l'on fait de bonnes choses, mais que Dieu ne demande pas de nous ; comme ferait un Pasteur des âmes qui voudrait vivre en Chartreux, et demeurer en solitude ; un magistrat qui, au lieu de rendre la justice, emploierait tout son temps à visiter les malades et les hôpitaux ; une mère de famille qui abandonnerait le soin de ses enfans et de son ménage pour courir d'églises en églises, faire de longs et fréquens pélerinages ; un serviteur qui, au lieu de servir son maître, passerait tout le jour à l'église.

Enfin, on perd son temps quoique l'on fasse de bonnes choses et que Dieu demande de nous, si l'on ne les fait pas comme il faut et avec une sainte intention ; comme serait de prier, se mortifier, donner l'aumône et pratiquer d'autres bonnes œuvres par vanité, ou pour quelques autres fins qui n'ont aucun rapport au salut. *Quodcumque agit homo,* dit un Saint, *quod propter hoc non agit, scilicet ut Deo serviatur, in eo quod agit otiatur.* Voilà bien des personnes qui perdent leur temps ; voyez si vous n'êtes point de ce nombre : si cela est, songez à vous convertir. Pour vous y engager, je vais vous faire remarquer combien cette perte est criminelle : et c'est le sujet de mon troisième Point.

(*III. Point. tom. III. pag.* 98.) Perdre son temps, c'est de soi un péché, qui est seul capable d'attirer l'indignation de Dieu sur nous. Ce qui nous est marqué dans l'Évangile par ces paroles : *Qu'on jette le serviteur inutile dans les ténèbres extérieures, où il y aura pleurs et grincemens de dents.* Et saint Bernard le dit encore expressément, écrivant à un jeune homme de Chaumont en Bassigni, nommé

Gautier : « Je vous plains, mon cher Fils (lui dit ce saint
» Abbé), de ce qu'ayant plusieurs talens, vous les négligez, et
» vous les faites servir à de vains amusemens, au lieu de les
» employer au service de Jésus-Christ. Oh! que deviendriez-
» vous, si la mort vous surprenait en cet état ? Où en seriez-
» vous, si celui qui vous a accordé ses dons venait à vous
» trouver les mains vides! Sachez qu'il viendra bientôt pour
» vous en demander compte, et rechercher le profit que
» vous en avez fait. Voyez (continue ce Père écrivant tou-
» jours à ce jeune homme oisif) à quoi vous expose une vie
» mondaine, et les châtimens que mérite le péché, puisque
» la seule perte du temps suffit pour vous damner : *Attende
» quid mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad
» damnationem.* » 2.° La perte du temps est non-seulement de soi un péché, mais elle est encore la source d'une infinité de péchés, dit le Saint-Esprit : *Multam enim malitiam docuit otiositas.* L'oisiveté ne va jamais seule; l'orgueil, la gourmandise, l'impureté, les murmures, les impatiences, la malignité des paroles, l'endurcissement du cœur, l'impiété, se joignent ordinairement à ce vice, ainsi que le remarque le Roi-Prophète, quand il parle de ceux qui fuient le travail auquel tous les hommes sont condamnés : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.* Qu'est-il arrivé à ces hommes ennemis du travail? *Ideò tenuit eos superbia; operti sunt iniquitate et impietate suâ.* Ils sont devenus des superbes et des impies ; l'iniquité est comme née de leur graisse et de leur abondance ; ils se sont abandonnés à toutes les passions de leur cœur, ne donnant aucune borne à leurs désirs ; ils n'ont songé qu'au mal, et n'ont parlé que de le commettre : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam.* Voyez quelle suite effroyable de crimes, et ce que l'on devient quand on se plaît à perdre son temps et à vivre dans l'oisiveté!

(*Conclusion. Tom. I. pag.* 7.) Rentrez ici en vous-mêmes, mes chers frères ; résolus de faire un meilleur usage de votre temps, faites attention, avec saint Bernard, au passé, au présent et à l'avenir ; et par rapport à ces trois différences de temps, voyez ce que vous devez pratiquer. Pour le passé,

rappelez dans votre esprit, et regrettez de tout votre cœur les années de votre jeunesse, que vous avez peut-être malheureusement passées dans l'oubli de Dieu et de votre salut. Touchés d'un vif repentir d'avoir si mal vécu, dites à Dieu avec un saint Roi : *Seigneur, je passerai devant vous toutes les années de ma vie, dans l'amertume de mon âme.* O heureuse l'âme qui est bien pénétrée de ces sentimens de componction! elle mérite que Dieu essuie ses larmes, qu'il modère sa douleur, et qu'il lui dise au fond du cœur : Je vous rendrai ces années perdues, que vous avez prostituées au démon, au monde et au péché : *Reddam vobis annos quos comedit locusta, bruchus et rubigo.* Pour le présent, vous ne sauriez le fixer qu'en vous attachant à Dieu seul, en faisant ce qu'il demande de vous. C'est ce que saint Jean nous apprend quand il dit que *le monde passe aussi bien que la concupiscence; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.* Remplissez donc tout votre temps de la manière qu'un chrétien doit le remplir : c'est ainsi que vos journées seront pleines, telles que se trouveront celles des élus : *Dies pleni invenientur in eis.* A l'égard de l'avenir, si Dieu vous l'accorde, il faut l'en remercier, et le ménager avec tant de soin que vous n'omettiez aucune des bonnes œuvres convenables à votre état : prenez-en la résolution, et priez le Seigneur qu'il la bénisse.

(*Tom. III. pag.* 100.) Faites, ô mon Dieu ! que je comprenne aujourd'hui, si jusqu'à présent je ne l'ai pas compris, combien la perte du temps est criminelle. Ce temps est court, sa durée est incertaine, et sa perte irréparable ; quel sujet pour moi de gémir d'en avoir tant perdu ! Mon Dieu, je vous en demande pardon ; je fais une ferme résolution de mieux l'employer : je reconnais, avec l'un de vos Saints, que le temps de notre vie se passe inutilement, si nous ne l'employons pas à acquérir un nouveau mérite pour l'éternité : *Non utiliter in tempore vivitur nisi ad comparandum meritum quo in æternitate vivatur.* Je tâcherai donc, aidé de votre grâce, de faire un si bon usage du temps, que je mérite un jour d'entrer dans la bienheureuse éternité.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MÉDITATIONS

QUI PEUVENT SERVIR A FAIRE DES PRÔNES LES DIMANCHES ET PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

III. DIMANCHE de l'Avent.

Gaudete in Domino semper. Philip. 4. v. 4.

De la récréation. I. S'il est permis de se récréer. II. Comment il faut se récréer. *Tom.* 1. *pag.* 49 *et suiv.*

Tu quis es ? Joan. 1. v. 19.

De la connaissance de soi-même. I. Rien de plus nécessaire. II. Rien cependant de plus négligé. *Tom.* 1. *pag.* 58 *et suiv.*

Medius vestrûm stetit, quem vos nescitis. Joan. 1. v. 26.

De la connaissance de Jésus-Christ. I. Le monde ne le connaît pas. II. Les Ecclésiastiques doivent le faire connaître. *Tom.* 1. *pag.* 66.

IV. DIMANCHE de l'Avent.

Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano die. I. Cor. 4. v. 3.

I. Nous devons mépriser les jugemens des hommes. II. Craindre les jugemens de Dieu. III. Ne point juger témérairement. *Tom.* 1. *pag.* 75 *et* 78.

Parate viam Domini; rectas facite semitas ejus. Luc. 3. v. 4.
Dispositions à la fête de Noël. I. Pourquoi nous devons nous y préparer. II. Dispositions que nous devons y apporter. *Tom.* 1. *pag.* 86 *et suiv.*

LE JOUR DE NOEL.

Natus est vobis hodiè Salvator. Luc. 2. v. 11.

I. Adorons. II. Imitons le saint Enfant Jésus. *Tom.* 1. *pag.* 89.

DIMANCHE dans l'Octave de Noel.

Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, etc. Galat. 4. v. 4.

Du mystère de l'Incarnation. I. L'amour que Dieu nous à témoigné dans ce mystère. *Tom.* 2. *pag.* 314. II. Les maux dont elle nous délivre. III. Les biens qu'elle nous procure. *Tom.* 1. *pag.* 92 *et* 93.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem mul-

torum in Israel, et in signum cui contradicetur. Luc. 2. v. 24.

I. Jésus-Christ a été exposé aux contradictions. II. Ses vrais disciples le sont aussi. *Tom. 1. pag.* 95 *et suiv.*

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos. Tit. 2. v. 11 et 12.

La Circoncision est un mystère, I. d'humiliation pour Jésus-Christ; II. d'instruction pour nous. *Tom. 1. pag.* 97 *et suiv.*

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur Puer, vocatum est nomen ejus Jesus. Luc. 2. v. 21.

De la Circoncision spirituelle. I. En quoi elle consiste. II. Moyens de la pratiquer. *Tom. 1. pag.* 106 *et suiv.* Ou du saint Nom de Jésus. *Ibid. pag.* 108.

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. Matth. 2. v. 2.

I. Le bonheur que l'Église reçoit en ce jour. II. La fidélité des Mages à correspondre à la grâce. III. Raisons qui nous obligent à les imiter. *Tom. 1. pag* 112. *Ibid. pag.* 117. *et suiv.*

I. DIMANCHE après l'Épiphanie.

Nolite conformari huic seculo. Rom. 12. v. 2.

Du respect humain. I. Le mal qu'il fait. II. Moyens de le vaincre. *Tom.* 3. *pag.* 117 *et suiv.*

Remansit Puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. Luc. 2. v. 43.

De la perte de la grâce. I. Combien cette perte doit nous être sensible. II. Ce que nous devons faire pour la réparer. *Tom. 1. pag.* 136. *et suiv.* On peut aussi parler de l'égarement du pécheur et de sa conversion. *Tom. 2. pag.* 49 *et suiv.*

II. DIMANCHE après l'Épiphanie.

Spiritus ferventes, Domino servientes. Rom. 12. v. 11.

De la ferveur dans le service de Dieu. I. Peu de personnes

servent le Seigneur avec ferveur. II. Pourquoi on le sert si lâchement. III. Moyens de conserver l'esprit de ferveur. *Tom.* 1. *pag.* 152 *et suiv.*

Nuptiæ factæ sunt in Canâ Galilææ, et erat Mater Jesu ibi. Joan. 2. v. 1.

Du Mariage. I. La sainteté de ce sacrement n'est point assez connue des chrétiens. II. Les principales choses qu'ils doivent en savoir. *Tom.* 1. *pag.* 161 *et suiv.*

III. DIMANCHE après l'Épiphanie.

Non vosmetipsos defendentes, charissimi, sed date locum iræ, etc. Rom. 12. v. 19.

De la vengeance. I. Elle est indigne d'un chrétien. II. Remèdes à ce mal. III. Souffrir et oublier les injures. *Tom.* 1. *pag.* 174 *et suiv. Tom.* 3. *pag.* 113.

Vade, et ostende te Sacerdoti. Matth. 8. v. 4.

Du sacrement de Pénitence. I. Ses avantages. II. Dispositions qu'il faut y apporter *Tom.* 1. *pag.* 180 *et suiv.*

IV. DIMANCHE après l'Épiphanie.

Dilectio proximi malum non operatur. Rom. 13. v. 10.

De l'amour du prochain. I. Il consiste à ne lui faire aucun mal. II. A lui faire tout le bien qui dépend de nous. III. A l'aimer comme nous-mêmes. *Tom.* 1. *pag.* 192 *et suiv. Tom.* 4. *pag.* 150.

Ipse verò dormiebat. Matth. 8. v. 24.

La manière dont on doit prendre son repos. Il faut, I. examiner sa conscience. II. Se coucher et s'endormir chrétiennement. *Tom.* 3. *pag.* 129. *Tom.* 1. *pag.* 201.

V. DIMANCHE après l'Épiphanie.

Super omnia autem hæc charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. Coloss. 3. v. 14.

De la charité fraternelle. I. C'est le lien de la perfection. II. Ce que nous devons faire pour y arriver. *Tom.* 1. *pag.* 195 *et suiv.*

Inimicus homo hoc fecit. Matth. 13. v. 28.

De la haine et des inimitiés. I. Il faut s'y opposer de bonne

VI. DIMANCHE après l'Épiphanie.

LA SEPTUAGÉSIME.

LA SEXAGÉSIME.

LA QUINQUAGÉSIME.

que nous en devons faire. III. Les marques pour connaître si nous l'avons. *Tom.* 1. *pag.* 304 *et suiv. Ibid.* 307.

Domine, ut videam. Luc. 18. v. 43.

Des désordres du carnaval. I. Aveuglement des chrétiens en ce temps. II. Ce qu'il faut faire pour s'y opposer. *Tom.* 1. *pag.* 312 *et suiv.* I. Comment on tombe dans l'aveuglement spirituel. II. Quels en sont les effets. *Tom.* 2. *pag.* 86 *et suiv.*

I. DIMANCHE du Carême.

Exhortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. II. Cor. 6. v. 1.

De la fidélité à la grâce. I. Obligation que nous avons d'y être fidèles. II. Dangers qu'il y a de n'y pas correspondre *Tom.* 3. *p.* 277. *et suiv.*

Ductus est Jesus in desertum à Spiritu ut tentaretur à diabolo. Matth. 4. v. 1.

De la tentation. I. Pourquoi Jésus-Christ a voulu être tenté. II. Comment nous devons nous conduire dans le temps de la tentation. *Tom.* 2. *pag.* 1 *et suiv.*

II. DIMANCHE du Carême.

Fratres, rogamus vos ut sic ambuletis, ut abundetis magis. I. Thess. 4. v. 1,

De la perfection. I. Nous devons y tendre continuellement. II. Moyens d'y avancer. *Tom.* 3. *pag.* 12. *Tom.* 4. *pag.* 307.

Transfiguratus est antè eos. Matth. 17. v. 2.

Du bonheur des Saints. I. Quel est ce bonheur. II. Moyens que nous devons prendre pour y arriver. *Tom.* 2. *pag.* 22. *Tom.* 5. *pag.* 204.

III. DIMANCHE du Carême.

Estote imitatores Dei sicut filii charissimi. Eph. 1. v. 8.

De l'imitation de Jésus-Christ. I. Jésus-Christ est le modèle que nous devons suivre. II. Combien son exemple est efficace pour nous porter à la vertu. *Tom.* 2. *pag.* 120 *et suiv.*

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. Luc. 11. v. 14.

Les avantages de la confession. I. Elle remet les péchés. II. Elle rend les mérites. III. Elle procure la joie et le repos d'une bonne conscience. *Tom.* 3. *pag.* 331.

IV. DIMANCHE du Carême.

Quomodò tunc is, qui secundùm carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundùm spiritum; ità et nunc. Galat. 4. v. 29.

De l'envie. I. Rien de plus odieux. II. Rien de plus commun. *Tom.* 4. *pag.* 75.

Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum.

Disposition à ¡la communion. Il faut y apporter, I. La pureté de conscience; II. la ferveur de la dévotion. *Tom.* 3. *pag.* 26 *et suiv.*

DIMANCHE DE LA PASSION.

Novi Testamenti mediator est. Hebr. 9. v. 25.

De la nouvelle loi. I. Combien elle est plus parfaite que l'ancienne. II. Peu de personnes l'observent parfaitement. *Tom.* 3. *pag.* 125 *et suiv.*

Quis ex vobis arguet me de peccato? Joan. 8. v. 46.

Des Communions indignes. I. L'énormité de ce crime. II. Combien il est détestable dans un chrétien. *Tom.* 3. *pag.* 26 *et suiv.*

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. Matth. 21. v. 5.

I. De l'entrée de Jésus-Christ dans nos âmes. II. Action de grâces après la communion. *Tom.* 2. *pag.* 123. *Tom.* 3. *pag.* 33.

JEUDI-SAINT.

Cùm dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Joan. 23. v. 1.

Instruction de l'Eucharistie. I. L'amour que Jésus-Christ nous y témoigne. II. Ce que cet amour demande de nous. *Tom.* 2. *p.* 133. *et suiv.*

VENDREDI-SAINT.

Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Philip. 2. v. 8.

La Passion de J. C ; I. au jardin des Oliviers. II. Dans Jérusalem. III. Sur le Calvaire. *Tom.* 2. *pag.* 128. 130. 136.

PAQUES.

Surrexit, non est hìc. Marc 16. v. 6.

De la résurrection spirituelle. I. Nous devons ressusciter à la grâce comme Jésus-Christ est ressuscité à la gloire. II. Marques pour connaître si nous sommes ressuscités de la sorte. *Tom.* 2. *pag.* 141 *et suiv.*

II. FÊTE. *Surrexit Dominus verè, et apparuit Simoni.* Luc. 24. v. 34.

I. Certitude de la résurrection de Jésus-Christ et de la nôtre. II. Combien cette vérité doit nous consoler et nous soutenir. *Tom.* 2. *pag.* 145 *et suiv.*

III. FÊTE. *Tunc apparuit illis sensum, ut intelligerent Scripturas.* Luc. 24. v. 45.

De la lecture de l'Écriture-Sainte et des livres de piété. I. Comment il faut les lire. II. Fruit qu'il faut en retirer. *Tom.* 2. *pag.* 148 *et suiv. Ibid. pag.* 154.

I. DIMANCHE après Pâques.

Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum ; et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I. Joan. 5. v. 4.

De la rechute. I. Le danger de la rechute. II. Précautions qu'il faut prendre pour ne pas tomber. *Tom.* 2. *pag.* 163 *et suiv.*

Venit Jesus, et stetit in medio. Joan. 20. v. 19.

I. Qualités des corps glorieux. II. Quelles doivent être nos âmes pour les mériter. *Tom.* 2. *pag.* 167 *et suiv.*

II. DIMANCHE après Pâques.

Peccata nostra ipse pertulit corpore suo super lignum. I. Petr. 2. v. 24.

De la croix de Jésus-Christ. Elle est pour nous une ex-

Pour être sauvé , il faut, I. la foi. II ; la pratique de l'Évangile. *Tom.* 3. *pag.* 266 *et suiv.*

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Joan. 16. v. 23.

De la prière. I. Sa nécessité. II. Conditions nécessaires pour la rendre efficace. *Tom.* 2. *pag.* 266. *Ibid. pag.* 15 ; *et Tom* 3. *pag.* 100.

On peut aussi faire voir, à l'occasion des Rogations, I. Pourquoi les processions ont été instituées ; II. comment il faut y assister. *Tom.* 2. *pag* 263 *et suiv.*

ASCENSION.

Assumptus est in cœlum, et sedet à dextris Dei. Marc. 16. v. 19.

I. Pourquoi Jésus-Christ est monté au ciel. II. Commant il est dans le ciel. III. Ce que nous devons faire pour l'y suivre. *Tom.* 2. *pag.* 275. *Ibid. pag.* 279.

DIMANCHE dans l'Oct. de l'Ascension.

Si quis loquitur, quasi sermones Dei. I. Petr. 4. v. 11.

De la conversation. I. Charité qu'on doit y pratiquer. II. Défauts qu'on doit y éviter. III. Personnes avec qui il faut converser. *Tom.* 2. *pag.* 289 *et suiv. Ibid. pag.* 292.

Cùm venerit Paracletus, etc. Joan. 15. v. 26.

I. Nous devons nous disposer à recevoir le Saint-Esprit. II. Dispositions que nous devons y apporter. *Tom.* 2. *pag.* 299 *et suiv.*

Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. Joan. 16. v. 2.

Des persécutions. I. Le bonheur des persécutés. II. Le malheur des persécuteurs. *Tom.* 2. *pag.* 303 *et suiv.* ; *et Tom.* 3. *pag.* 113. *et suiv.*

PENTECOTE.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto. Act. 2. v. 4.

Explications du mystère. I. Comment le Saint-Esprit est descendu sur les Apôtres. II. Marques pour connaître si nous l'avons reçu. *Tom.* 2. *pag.* 310 *et suiv.*

DIMANCHE DE LA TRINITÉ.

LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

DIMANCHE dans l'Oct. du S. Sacrement.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. Luc. 1. v. 16.

De la visite du Saint-Sacrement. I. Soin que nous devons avoir de visiter Jésus-Christ dans ce sacrement. II. Impatience où nous sommes en sa présence. *Tom.* 3. *pag.* 45 *et suiv.*

Misit servum suum horâ cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia; et cœperunt simul omnes excusare. Luc. 14. v. 17.

De la fréquente communion. I. On doit souhaiter de communier souvent. II. Excuses de ceux qui communient rarement. *Tom.* 3. *pag.* 53 *et suiv.*

III. DIMANCHE après la Pentecôte.

Humiliamini sub potenti manu Dei. I. Petr. 5. v. 6.

De la soumission à la volonté de Dieu. I. nous ne sommes en ce monde que pour faire la volonté de Dieu. II. Moyens que nous devons prendre pour l'accomplir. *Tom.* 3. *pag.* 58 *et suiv.*

Ou des tentations du démon. I. Comment il nous tente II. Comment nous devons lui résister. *Tom.* 3. *pag.* 61. *et suiv. et tom.* 5. *pag.* 3.

Erant appropinquantes ad Jesum Publicani et peccatores, ut audirent illum. Luc. 15. v. 1.

De la misericorde de Dieu envers les pécheurs. I. Elle les attend à la pénitence. II. Elle les y invite. III. Elle les reçoit. *Tom.* 3. *pag.* 69 *et suiv.*

IV. DIMANCHE après la Pentecôte.

Existimo quòd non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. Rom. 8. v. 18.

Des souffrances de cette vie. I. Elles n'ont point de proportion avec les biens du ciel. II. Dieu nous soutient dans les souffrances. III. L'exemple de J. C. nous anime. *Tom.* 3. *pag.* 28. *Tom.* 5. *pag.* 15. *Ibid. pag.* 187.

Procedit ad genua Jesu dicens: Exi à me, quia homo peccator sum, Domine. Luc. 5. v. 8.

I. L'humilité extérieure. II. L'humilité intérieure avec laquelle il faut prier. *Tom.* 3. *pag.* 100 *et suiv.*

IX. DIMANCHE après la Pentecôte.

Neque fornicemur sicut quidam ex ipsis fornicati sunt, et ceciderunt unâ die viginti tria millia. I. Cor. 10. v. 8.

Du vice de l'impureté. I. Horreur que nous devons en avoir. II. Châtiment dont Dieu le punit. *Tom.* 3. *pag.* 216 *et suiv.*

Venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circundabunt te, et coangustabunt te undiquè. Luc. 19. v. 43.

De la mort des pécheurs. I. Ils sont tourmentés par le souvenir du passé. II. Par la considération du présent. III. Par la crainte de l'avenir. *Tom.* 3. *pag.* 231 *et suiv.*

Ingressus in templum, cœpit ejicere vendentes in illo et ementes. Luc. 19. v. 45.

Des églises. I. Respect qui leur est dû. II. Combien sont criminelles les immodesties qu'on y commet. *Tom.* 2. *pag.* 79. *et tom.* 3. *pag.* 235.

X. DIMANCHE après la Pentecôte.

Nemo potest dicere: Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. I. Cor. 12. v. 3.

De la grâce. I. L'extrême besoin que nous en avons. II. La crainte où nous devons être dans la vue de ce besoin. *Tom.* 3. *p.* 239 *et suiv.*

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent, unus pharisæus, et alter publicanus. Luc. 18. v. 10.

I. L'orgueil du Pharisien, et l'humilité du publicain. II. Punition des superbes, et récompense des humbles. *Tom.* 3. *pag.* 254 *et suiv.*

XI. DIMANCHE après la Pentecôte.

Ego sum minimus Apostolorum, etc. I. Cor. 15. v. 9.

De l'humilité. I. En quoi elle consiste. II. Ses avantages. III Moyens de l'acquérir. *Tom.* 3. *pag.* 258. *Ibid. pag.* 273.

Solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur rectè. Marc. 7. v. 35.

De la médisance. I. Combien ce vice est commun. II. Re-

XV. DIMANCHE après la Pentecôte.

Fratres, si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis. Galat. 6. v. 1.

De la correction. I. Obligation qu'il y a de la faire. II. Comment il faut la faire. III. Comment il faut la recevoir. *Tom.* 2. *pag.* 60. *Tom.* 4. *pag.* 37 *et suiv.*

Cùm appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ. Luc. 7. v. 12.

De la mort. I. Ce que c'est que le moment de la mort. II. Utilité qu'il y a d'y penser. III. Comment on peut souhaiter la mort. *Tom.* 4. *pag.* 50 *et suiv. Ibid. pag.* 54.

XVI. DIMANCHE après la Pentecôte.

Ut det....Christum habitare per fidem in cordibus vestris. Ephes. 3. v. 17.

De la vie de la foi. I. Ce que c'est. II. Combien elle nous est nécessaire. *Tom.* 4. *pag.* 67 *et suiv.*

Si licet Sabbato curare. Luc. 14. v. 3.

De la sanctification des fêtes. I. Comment on doit les sanctifier. II. Comment on peut contribuer à leur sanctification. *Tom.* 4. *pag.* 79 *et suiv.*

XVII. DIMANCHE après la Pentecôte.

Cum patientiâ supportantes invicem in charitate. Ephes. 4. v. 2.

De la patience. I. En quoi elle consiste. II. Qualités qu'elle doit avoir. *Tom.* 4. *p.* 92. *et suiv.*

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, etc. Matth. 22. v. 37.

De l'amour de Dieu I. Obligation que nous avons de l'aimer. II. La manière dont nous devons l'aimer. *Tom.* 4. *pag.* 108 *et suiv.*

Ità ut nihil vobis desit in ullâ gratiâ, exspectantibus revelationem Domini nostri Jesu Christi. I. v. 7.

De l'avènement glorieux de Jésus-Christ. I. Y penser et nous en entretenir souvent II. Le souhaiter et nous y préparer. *Tom.* 4. *pag.* 127. *Tom.* 1. *pag.* 23.

Oblatus est unus qui debebat et decem millia talenta. Matt. 18. v. 24.

De l'habitude du péché. I. Ce que c'est. II. Ses effets. III. Remèdes qu'il faut y opposer. *Tom.* 2. *pag.* 102. *Tom.* 4. *pag.* 224 *et suiv.*

Redde quod debes. Matth. 18. v. 28.

Des procès. II. Éloignement que les chrétiens doivent en avoir. II. Raisons qui doivent engager à les éviter. *Tom.* 4. *pag.* 229 *et suiv.*

XXII. DIMANCHE après la Pentecôte.

Confidens, quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu. Philip. 1. v. 6.

De la persévérance. I. C'est un des plus grands dons de Dieu. II. Ce que nous devons faire pour l'obtenir. *Tom.* 4. *pag.* 242 *et suiv. Tom.* 1. *pag.* 255 *et suiv.*

Quid me tentatis, hypocritæ? Matth. 22. v. 18.

De l'hypocrisie. I. Combien ce vice est odieux à Dieu II. Pernicieux à notre salut. *Tom.* 4. *pag.* 258. *Tom.* 1. *pag.* 119.

XXIII. DIMANCHE après la Pentecôte.

Nostra autem conversatio in cœlis est. Philip. 3. v. 20.

De la vie présente. I. Ce n'est qu'un pèlerinage. II. Nous devons nous en détacher, et souhaiter d'aller à Jésus-Christ. III. D'où vient le peu d'empressement que nous avons de nous unir à lui. *Tom.* 2. *pag.* 211. *Tom.* 4. *pag* 285 *et suiv.*

Domine, filia mea modò defuncta est, sed veni, impone manum tuam super eam, et vivet. Matth. 9. v. 18.

De la mort des justes. I. Rien ne les afflige pour le passé. II. Tout les console pour l'avenir. *Tom.* 4. *pag.* 289 *et suiv.*

XXIV. DIMANCHE après la Pentecôte.

Non cessamus pro vobis orantes... ut ambuletis dignè Deo, etc. Coloss. 1. v. 9.

De la fin de l'homme. I. Dieu seul est notre fin. II. C'est pour lui que nous devons vivre et agir. *Tom.* 3. *pag.* 187 *et suiv.*

Ou du bienfait de la Rédemption. *Tom.* 4. *pag.* 312 *et suiv.*

Tunc qui in Judœâ sunt fugiant ad montes, etc. Matth. 24. v. 16.

Des occasions du péché. On doit, I. les fuir. II; les fuir aussitôt qu'on s'aperçoit du danger; III. ne point s'arrêter ni retourner sur ses pas. *Tom.* 4. *pag.* 320 *et suiv.*

Pour les Fêtes des Saints, on peut voir la table qui se trouve à la fin de ce cinquième tome.

FIN DE LA TABLE POUR LES PRÔNES.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES CONTENUES DANS LES CINQ TOMES DE CES MÉDITATIONS.

Le premier nombre indique le tome, et le second la page.

A

B

C

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Z

FIN.

TABLE DES MÊDITATIONS

CONTENUES

DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

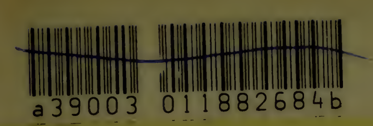
OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.




a39003 011882684b

